

Afin que nul ne meure

Slaughter, Frank G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Frank G. SLAUGHTER

Afin que nul ne meure

Traduit de l'américain par Doringe

Presses de la Cité

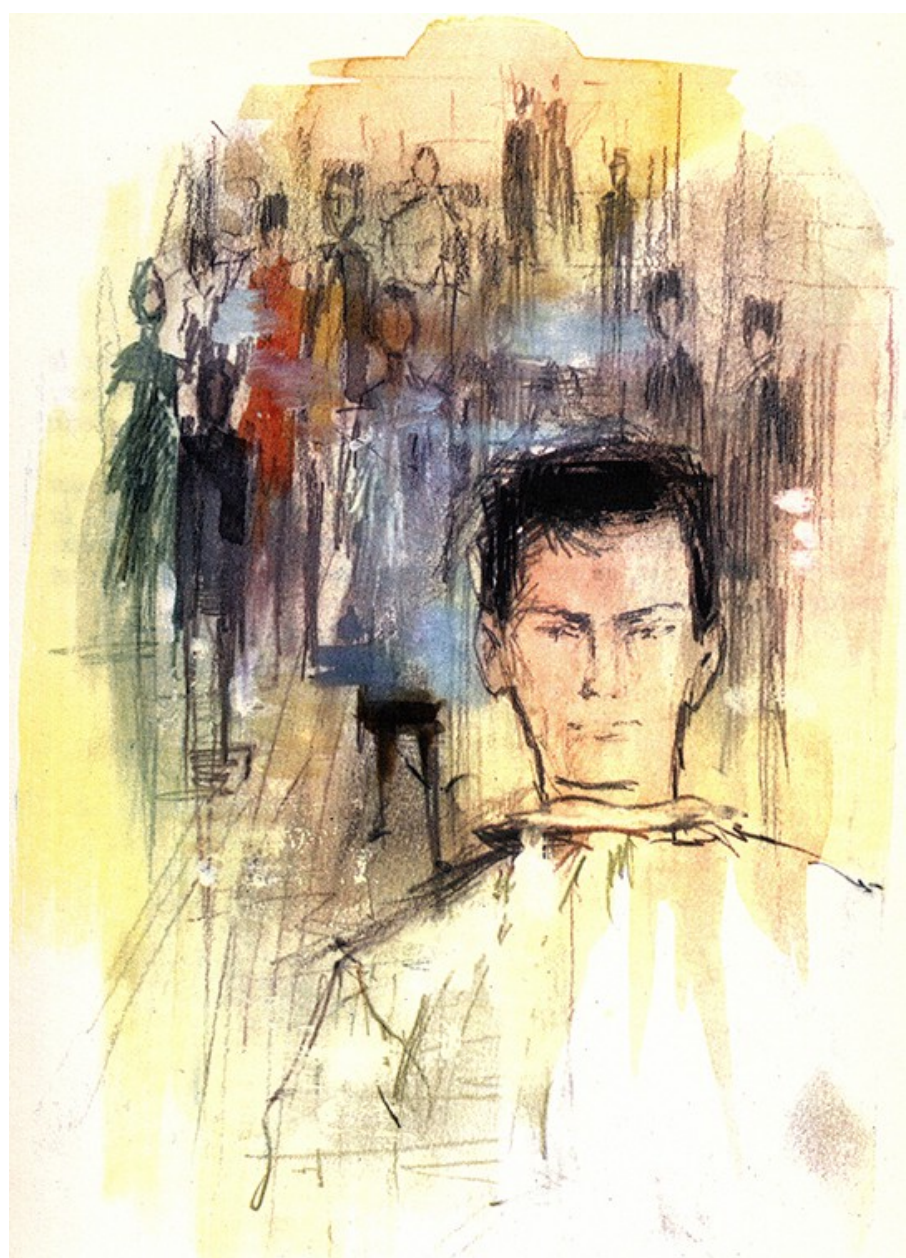
© 1950 – Presses de la Cité – Paris

*Ce livre a été édité en langue américaine sous le titre :
THAT NONE SHOULD DIE*

Illustrations de Paul Durand

Printed in France

V₂



EN GUISE D'AVANT-PROPOS

Il est des hommes, il est des classes d'hommes qui dominent le commun du troupeau : le soldat, le marin, et souvent le berger ; rarement l'artiste, plus rarement encore l'homme d'Église ; le médecin presque toujours...

Le médecin a la générosité, telle qu'elle est possible à ceux qui pratiquent un art, jamais à ceux qui exploitent un commerce ; la discrétion et le discernement, éprouvés par un millier de difficultés et de perplexités ; et, ce qui est plus important, une allégresse et un courage particuliers...

Robert-Louis Stevenson.
(Dédicace à Underwoods.)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Tau Mu Kappa⁽¹⁾ remplissait ce soir-là les fonctions d'hôte vis-à-vis de la classe qui, le lendemain, allait recevoir les diplômes de fin d'études au Collège médical de Lakeview.



Les fumées du tabac, celles de l'alcool, et la nature des propos échangés alourdissaient l'air.

Deux attardés entrèrent : un volumineux Irlandais à la crinière rousse, abondante et désordonnée, aux yeux futés ; un gars brun, d'une moindre masse que son camarade, mais qui, sur un corps d'athlète, portait le visage fatigué d'un savant. Des cris de bienvenue les saluèrent et des appels les invitèrent à une bonne demi-douzaine de tables en même temps.

— Hi ! Tim Brennan ! Hi ! Ran Warren ! Faites place au grand Bonhomme ! De la bière par ici pour ce jeune découpeur de boyaux plein d'avenir, pour le quasi-docteur Warren !

Pee Wee⁽²⁾ Harter, ainsi nommé à cause de son apparence rondouillarde et de sa voix fluette, agita une bouteille :

— Hé ! Par ici ! Nous vous avons gardé deux places !

Ran Warren fraya de l'épaule un passage pour lui-même et pour son ami.

Quelqu'un leur tendit des chopes de grès. D'une gorgée puissante, Tim vida plus qu'à demi la sienne.

— Un peu là, l'ingurgitateur ! admira Harter. La voilà, la véritable préparation à une existence de frugalité et de nobles pensées !

— Voui ! acquiesça l'irlandais avec gravité. Mais tout cela demain sera du passé et, nous, nous serons des M. D., tout ce qu'il y a de plus

M. D.(3)

— Disciples de Gallien, légitimes et de plein droit, confirma Harter. Quel effet cela vous fait-il, Ran ?

— Bizarre, répondit laconiquement Warren.

— Fixez votre esprit sur le parchemin imminent, conseilla Tim. Cela vous porterait presque à croire que vous savez quelque chose, si vous ne saviez si bien que vous ne savez rien, sauf quel foutu ignorant vous êtes.

— On peut toujours encadrer sa peau d'âne et l'offrir aux regards du cher vieux public, remarqua quelqu'un.

— Dieu le bénisse ! ronronna Tim. Que ferions-nous sans ce cher vieux public et sans ses chers petits maux de ventre à deux dollars la colique ?

— Tenez, regardez là-bas, Prather qui déguste et savoure la respectueuse admiration de ses chouchous préférés !

De l'œil, Ran indiquait au milieu d'un cercle d'étudiants un homme plus âgé. Le seul commentaire de Tim fut une acclamation dérisoire, mais prolongée.

— Est-ce qu'on ne le prendrait pas pour le grand patron en personne ? Lui-même oublie qu'il est bien juste un vague assistant avec plus de piston que de cervelle !

— Combien d'entre nous seront tirés d'affaire d'ici cinq ans ? demanda lugubrement Paul Talbot.

Il se préparait à la carrière de médecin missionnaire, mais, au cours de ses études, n'avait guère vécu à la hauteur de cet idéal.

Pendant quelques instants, la chorale improvisée submergea les conversations sous les accords d'une vieille chanson de carabins :

*Quand sur le billard ton anatomie
S'étale, cul à l'air, visible à chacun,
Tu es « bon pour la » prostatectomie.*

Le « plouf » impressionnant d'un bouchon de champagne fit diversion.

— Quel est celui qui fait du luxe ?

— Larry Wilson. Et un magnum encore !

— C'est ce que j'appelle un monsieur qui a le pied à l'échelon !

— Oh !... le gigolo médical des dames élégantes de Washington ! dit Brennan.

— Ça va, Tim. N'insistez pas, fit sèchement Ran.

— Si j'avais son minois et sa nature aimante et chaleureuse, je m'aiguillerais vers l'armée ou la marine. Les femelles de l'espèce sont folles du toubib en uniforme, conclut Talbot.

Pee Wee arracha sa masse au fauteuil qui l'encastrait :

— Qui est-ce qui va à la sauterie du Club des Infirmières ? J'ai comme une petite idée de m'y rendre.

— J'irai donc du même pas que vous, annonça le missionnaire.

— Qu'est-ce que vous pensez de lui ? s'enquit, en les voyant partir ensemble, Trask, homme de bonne situation et qu'attendait une place à la clinique Mayo. Lui, je veux dire Harter.

Deux ou trois voix répondirent ensemble :

— Le plus chic type de la classe !

— Oh ! la popularité à ce que j'entends ! fit Trask avec dédain. (Il n'avait pour sa part rien à espérer dans cette direction, et d'ailleurs n'y tenait pas.) Je voulais dire : comme valeur professionnelle.

Tim insista :

— Vous savez, on n'obtient pas une popularité comme celle de Pee Wee sans la mériter. Il a quelque chose pour lui, ce gars !

Ran plaça son mot :

— Du caractère. Avant tout, du caractère. Ce n'est pas un génie : il faut qu'il se donne du mal pour y arriver. Mais, à force de bûcher et de piocher, il y arrive. Il a... – comment dit-on ? (Il chercha la citation oubliée.) Il a... une profonde sincérité d'âme. Ce n'est pas exactement la phrase, mais c'est exactement ce que je veux dire. Il s'installera dans une petite ville et il y sera bougrement plus utile qu'un tas de morveux qui se croient dix fois plus forts que lui à cause de leurs notes. Pas vous, Trask. Je sais que vous n'êtes pas jaloux de lui. Mais vous ne comprenez pas son type.

— Un oiseau que, pour ma part, je ne comprends pas, observa Tim, c'est notre futur messenger de l'Évangile auprès des païens.

— Curieux ce que l'enseignement médical leur fait, dit Ran. Rappelez-vous comment il était lorsqu'il nous est arrivé de cette école presbytérienne bleue du dimanche qui s'intitule Collège, là-bas, dans l'Ouest. Qu'est-ce qui, pour son compte, a bien pu le faire dégringoler ?

— Aucune idée. Peut-être les heures, cette longue liberté du soir ? Peut-être parce que personne ici ne se préoccupe de savoir s'ils continuent par la voie étroite et droite – ou pas ! Il n'y a guère de vertus artificielles dans un endroit comme celui-ci. Vous buvez votre liqueur et vous dormez avec vos femmes, pourvu que les craquements de votre sommier ne réveillent pas le voisin, tout le monde s'en balance.

Un membre du Cercle suggéra :

— Cette poule-médecin que nous avons a bien aidé à le dessaler. Pendant un temps, il était solidement pincé pour elle.

— Laissez-la en dehors du diagnostic, si vous voulez bien, fit Trask, la voix sèche.

Il reprit plus doucement, tandis que Tim clignait de l'œil à l'adresse

de Ran :

— Le gamin n'était pas capable de tenir le coup, voilà tout.

— Il a perdu son sens de la mesure et de la proportion, précisa Ran. Nous avons, pour la plupart, fait nos premières armes avant d'arriver ici. Nous avons de l'expérience. Pas lui. Lui, la découverte l'a frappé en plein et il a chancelé.

— Mais croyez-vous qu'il s'en tirera ?

— Chances égales, dirais-je. Ce n'est pas sans péril qu'on acquiert sa religion trop tôt et son expérience trop tard.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la carrière de missionnaire son avenir est assuré, dit Ran. Il est garanti contre la faim. Pour un peu, je l'envierais.

Tim, paisiblement, conseilla :

— Vous en faites donc pas avant l'heure ! Qui vous dit que d'ici peu nous ne travaillerons pas tous pour le gouvernement, à établir un rapport détaillé de trois pages, en triplicata, chaque fois que nous donnerons un comprimé d'aspirine !



— Croyez-vous, demanda Trask, que le jeune médecin se préoccupe encore de l'éthique que nous a léguée le vieil Hippo ?

— Bien sûr. Nulle part vous ne trouverez un pourcentage plus important de courageux réalistes que dans la profession médicale. Suant et peinant jour et nuit pour la plupart, et souvent gagnant moins qu'un mécanicien, moins assurément qu'ils ne gagneraient s'ils avaient embrassé la carrière d'ingénieur ou celle d'avocat-conseil. Mais les gens ne choisissent pas leur médecin d'après ce qu'il vaut. Ils le choisissent d'après la façon de serrer la main – ou de passer le plateau de la quête à l'église.

— Il semblerait logique, pourtant, dit Ran, que l'on se renseigne sur

les capacités du médecin à qui on se confie.

— Pas le moindre risque que cela se passe jamais ainsi ! Mieux tu t'habilles et plus gentiment tu tiens la main d'une femme quand elle vient te raconter combien elle est nerveuse, plus promptement tu recueilles les fruits de ton labeur, que tu fasses de la chirurgie ou de la médecine. Des gars comme votre petit ami Larry Wilson, Ran, ont la technique spontanée, innée, congénitale.

Mais Ran objecta vigoureusement :

— Je me sentirais un parfait imbécile, si je me mettais à... tenir la main des dames !

— À peine serez-vous dans le bain, mon fils, que vous vous demanderez si, de toute façon, vous n'êtes pas un foutu imbécile ! Mais il ne faut pas que cela vous abatte : il y a des tas de compensations et vous rencontrerez bien une poignée de bonshommes épatants qui voueront leur vie à maintenir la médecine à la hauteur et au poil – ou qui, du moins, feront de leur mieux pour ça. Donnez au patient tout ce qu'il y a de meilleur en vous, et vous y arriverez.

D'une autre table où l'on discutait ferme, une voix plaintive s'éleva :

— Oh ! que Stokoff et toutes ses mauvaises blagues aillent ensemble au diable !

— Le crâne le plus richement meublé de toute l'Amérique !

— Ça se peut très bien. Mais ce n'est pas une raison pour vous prendre de haut à la moindre petite erreur !

— Aussi ne le fait-il pas. Si vous lui montrez quelque chose qui vaille la peine, il est épatant. Mais si vous voulez qu'on vous passe la pommade et qu'on plaisante agréablement pendant les cours, adressez-vous à Crittenden.

— Crittenden est un génie !

— Crittenden est le génie du rendement : il suit le dollar à la piste ! La moindre inflammation sur la langue d'un millionnaire, et ce fils de chienne vous enlève le tout par la racine, et la note de cinq mille dollars vous arrive au courrier du matin. Cancer, qu'il appelle ça ! s'il vous plaît ! Cancer de mes... Je me comprends !

— Qu'est-ce que vous pouvez bien en savoir ? Vous passez tout votre temps à lécher les bottes du vieux Stoky.

— Retenez-le, quelqu'un ! Pas de gros mots, garçons, et pas de bagarres !

— Ça devient trop gazeux ici, dit Tim à Ran. Fichons le camp.

— D'accord. Mais dans quelle direction ?

— Quelle objection y aurait-il à s'en aller regarder les petites infirmières jouer aux jeux innocents ?

— Très peu pour moi. Pas de temps à donner aux femmes.

— Quoi ? Pas de femmes ?

— Oh ! je n'ai rien d'un misogyne, mais j'ai l'esprit trop préoccupé pour aller faire d'inutiles embarras.

— Parfait ! Vous serez d'autant plus durement touché quand ça viendra ! promet Tim. Moi, tenez : mes glandes endocrines fonctionnent aussi régulièrement qu'un jeu de boyaux bien conditionnés. Je vais attraper au vol une belle 'tite infirmière et voir jusqu'où elle a poussé son entraînement. Ça ne vous fera aucun mal de vous amener par là. D'ailleurs... qu'est-ce que vous voulez faire d'ici l'heure du coucher ?

— Bon. D'accord. Mais vous parlez de ce bal comme de quelque chose qui tiendrait du lieu de racolage et de la maison de rendez-vous !

— Oh ! mais pas le moins du monde ! Aussi confortable et décent que l'enfer. Non. Je suis tout bonnement optimiste.

Comme ils atteignaient le seuil de la Fraternité, ils virent, se hâtant, un camarade qui n'avait pris aucune part aux festivités de la soirée.

— Hello, Ike. Pourquoi n'êtes-vous pas là-dedans ?

Le passant s'arrêta, incertain, levant vers eux un mince et sensible visage.

— Je ne fais pas partie de cette coterie.

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire, ce soir ? Eux vous y trouveraient parfaitement à votre place. Plusieurs d'entre eux se sont informés de vous, dit Tim.

— Venez donc, Ike, insista Ran. Venez et nous retournerons dans la salle avec vous.

— Non, vraiment, je ne crois pas ! dit l'autre. (Il y avait dans ses yeux noirs un peu de mélancolie, mais aussi un peu de défi.) Merci tout de même. Je vous verrai le 1^{er} juillet, Warren.

— Nous serons là. Bonne chance.

Ils regardèrent la silhouette qui s'éloignait.

— Pas rigolo, au fond, d'être juif.

— Il y a Juif et Juif, dit Ran. Il n'y a pas dans toute la classe un type plus doué que lui.

— Voui. Il n'en rencontrera pas moins des antagonismes divers quand il commencera la pratique. J'espère qu'il pourra encaisser les coups sans flancher. Drôle de type tout de même, par certains côtés. Croyez-vous qu'il ait honte d'être yid ?

— Certes non. Il en est même fier. Mais il souffre de savoir que quelques-uns dans la maison – et des moindres, bien entendu – le méprisent. Quel effet cela vous ferait-il, au fond de vous-même, Tim, d'être dédaigné et rembarqué pour une chose à laquelle vous ne pourriez rien ?

— Je casserais leurs sales gueules, répondit Tim avec simplicité.

— Ike fait son internat en gynécologie ; cela devrait déjà témoigner en sa faveur : de tous les services de l'hôpital, c'est celui où il est le plus difficile d'entrer.

— Vous faites le vôtre en chirurgie : ce n'est pas rien ! Vous et Pee Wee et Ike Steinert et Larry Wilson, tous désignés pour Lakeview. Heureuse réunion de famille. Comme je voudrais avoir travaillé davantage ! Ou bien être un peu moins borné ! J'aurais pu atterrir en même temps. Enfin... Allons-y.

La vaste salle du Club du Quartier des Infirmières était bondée de jeunes filles en robe du soir ou en toilette de ville et d'hommes en tenue de soirée, en complet veston ou vêtus du coutil blanc de leur uniforme de service. Ran, dans son vêtement chaud et brillant aux coutures, se sentait en dehors du jeu.

— Ne vous occupez pas de moi, dit-il à son camarade. Je vais me choisir un joli pan de muraille où je ferai tapisserie.

Larry Wilson passa comme un météore, se livrant avec dextérité à des évolutions savantes en compagnie d'une jeune personne menue et nette dont l'agilité égalait, et peut-être surpassait, celle dont il faisait preuve. Au moment où ils tournaient devant lui, Ran éprouva une impression de charme et de vie au passage de cheveux d'un cuivre brun et d'yeux brun doré qui s'arrêtèrent un instant sur lui pour poser leur regard plus loin avec une totale indifférence. La bouche était grande et gaie, le modelé du visage ferme. Un arôme de jeunesse et de joie émanait de la jeune femme. Ran se demanda s'il aurait la chance de lui être présenté.

— Pas mal, hein !

C'était, derrière son épaule, la voix sardonique de Trask.

— Qui est-elle ?

— Une infirmière du dehors, je présume. Dernier en date des battements de cœur de Wilson. Comptez sur lui pour dégotter le numéro le plus sensationnel de tous.

Ran constata, non sans surprise, que son interlocuteur portait un habit de soirée, qu'il présuma loué.

— Je ne savais pas que vous étiez un papillon mondain, Trask.

— Mon dernier vol : je pars demain.

Ses yeux pâles détaillaient la foule. Ran comprit et eut mal pour lui. Il était là pour voir Sybilla Barr. Le docteur Sybilla Barr. C'était du moins ce qu'elle serait le lendemain, puisqu'elle aurait son grade en même temps qu'eux, ayant maintenu jusqu'au bout un niveau d'études mieux que moyen, seule femme médecin parmi eux. L'emballement de Trask pour la grande, brusque et belle fille blonde avait été la source de beaucoup d'indécente gaieté pour tous les impénitents. Il avait veillé sur elle, avait débrouillé ses problèmes, l'avait aidée dans les passages difficiles et elle avait absorbé le tout avec la tranquille

acceptation, la facile bonne humeur qui étaient ses qualités particulières. Qu'elle lui en eût ou non témoigné – et prouvé – de la gratitude était un point demeuré vague, un sujet ouvert à la discussion, l'objet de maint débat. La grande Sybilla était, en matière de morale sexuelle, une libertaire convaincue. Toutefois, les relations amoureuses qui avaient diverti sa carrière s'étaient toujours tenues sur un tel plan de franchise, d'honnêteté et de simple bon vouloir qu'elle n'avait perdu la face ni devant ses camarades ni devant la Faculté. Pee Wee Harter avait été l'un de ses soupirants agréés, et, peut-être, pendant une courte période, Talbot, le missionnaire en herbe. Tim Brennan avait tenté sa chance, mais elle avait répondu : « Que non, Tim ! Vous êtes un copain trop chic pour que je le perde ! » Après quoi ils s'étaient installés dans une solide amitié. Il avait été question, dans les parlotes, d'un membre très distingué de la Faculté qui lui avait offert le mariage, et qu'elle avait traité avec une indifférence radicale. Les liens pesants de l'état matrimonial ne tentaient nullement Sybilla ; elle était entièrement en faveur de l'indépendance plus un travail intensif en cardiologie. De toutes les poules – selon le vocable en usage et qui n'avait rien de péjoratif, s'opposant simplement aux mâles de l'espèce – qui avaient fleuri de leur grâce les états nominatifs, elle était celle qui avait laissé la plus forte impression sur ses camarades, probablement parce qu'elle était la plus atypique.

Une interruption dans la musique laissa devant Ran et Trask un couple de danseurs. Trask s'adressa à la fille, lui posant d'ardentes questions :

— Elle n'est pas venue du tout ici, ce soir ?

— Sybilla ? Non. Et je ne sais même pas où elle a pu passer. Je suis sûre qu'elle doit venir.

— Je l'espère.

Elle lui adressa un petit sourire, plein de compréhension et de compassion. Pendant ce temps, Ran la détaillait attentivement. Une calme chaleur émanait d'elle. Ses yeux gris, paisibles, écartés, étaient dominés par un front lisse, lui-même surmonté des vagues d'une chevelure plus lumineuse par sa qualité brillante que par sa couleur. Elle était vêtue d'une robe grise que l'inexpérience de Ran n'apprécia pas à son prix – lequel était élevé. Sa voix légère et claire ajoutait à son langage un rien de préciosité. Trask, remarquant l'intérêt de Ran, présenta son camarade, qui saisit le nom de Libby.

— Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas, miss Libby ?

— Oh ! mais si ! J'habite Baltimore.

— Je veux dire *ici*. Vous n'êtes pas étudiante ?

— Non.

— Puis-je aller vous chercher quelque chose ? Une glace ? Une citronnade ? Je ne pense pas qu'il n'y ait rien de plus fort.

— Il y a du thé glacé. Cela me conviendrait tout à fait.

Peu après, ils étaient assis côte à côte. Elle dit :

— Vous êtes bien Randolph Warren ? J'ai entendu Sybilla parler de vous.

— Sybilla Barr ? Est-elle de vos amies ?

— Cousine au second degré. Je l'aime beaucoup.



— C'est quelqu'un de très bien. Et ce sera un médecin très bien.

— C'est ce qu'elle dit de vous. Elle pense que vous irez loin. À moins...

— À moins ?...

— À moins que vous ne trébuchiez sur vos propres principes et ne vous brisiez une jambe.

Elle lui dédia un sourire en le regardant dans les yeux avec une parfaite franchise et conclut :

— Vraiment, je ne sais pas pourquoi je vous rapporte cela.

— C'est extrêmement aimable à vous, miss Libby.

— Mrs. – rectifia-t-elle – madame. M^{me} Frances Libby. Il y a un « ex » dans mon passé.

Il fut surpris de l'entendre ajouter :

— Sans doute vous raconterai-je cela un de ces jours.

Larry Wilson, bel à voir et tiré à quatre épingles, arriva, paré de son plus joyeux sourire.

— La séduisante Frances, dit-il. Pourquoi ne vous ai-je pas vue plus tôt ? Je ne savais pas que vous connaissiez ce vieux Ran. Allez-vous danser la prochaine avec moi ? J'y compte.

— Non. Avec le docteur Warren. Au regret. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ? demanda-t-elle à Ran, pendant que Larry s'éloignait avec un geste de semble-chagrin.

— C'est que je suis un danseur redoutable, avertit Warren.

— Alors nous pouvons nous asseoir et bavarder. À moins que vous n'aimiez mieux aller vous asseoir et méditer tout seul. Vous avez l'air d'un monsieur qui s'arrange le mieux du monde de sa propre compagnie.

— C'est une forme de vanité, n'est-ce pas ?

— J'espère que non, répondit-elle posément. Je suis faite comme cela moi-même.

— Et de quoi pourrais-je bien parler qui ait chance de vous intéresser ? réfléchit-il à haute voix.

— Des gens. Y a-t-il rien d'autre qui soit aussi passionnant ?

Il s'aperçut qu'elle connaissait bon nombre de ses condisciples. Il semblait, implicitement sinon explicitement, qu'elle eût de vagues attaches avec l'établissement, encore qu'il ne débrouillât pas lesquelles et ne le demandât point. C'était chose facile que de causer avec elle. Elle était une auditrice attentive. Ses propres commentaires étaient brefs, à la fois astucieux et placides. Il fut amusé par une remarque qu'elle fit à propos de Larry Wilson :

— Il donne à une femme le sentiment d'être un gibier traqué.

Un homme de belle prestance, fort soigné de sa personne, d'âge mûr et grisonnant aux tempes, approcha.

— Ah ! Frances !

Ran pensa que sa salutation était un brin pompeuse.

— N'est-ce pas inhabituel pour vous d'être assise pendant que l'on danse ?

— Je discute la nature humaine avec le docteur Warren. Le connaissez-vous ? Mr. Robert Mayfield.

— Vous êtes de ceux qui viennent d'être nommés à notre hôpital, n'est-ce pas ? demanda le nouveau venu.

— Oui, monsieur. Et, vous, le donateur du Laboratoire Mayfield ?

— Oh ! donateur partiel. Frances, êtes-vous prête à partir ?

— Oui, si vous voulez.

Tandis que Robert Mayfield se détournait pour répondre à un membre de la Faculté, Frances Libby dit à Ran, avec cette même conviction tranquille qui l'avait déjà intrigué auparavant :

— Je pense que nous nous reverrons.

Ce n'était pas une invitation à venir lui rendre visite. C'était plutôt une sorte d'exploration dans un avenir indéfini. Comme elle posait, pour partir, sa main sur le bras de Mayfield, Ran se demanda ce qu'elle pouvait lui être. Une cousine ? Une nièce plutôt ? Il posa la question à Tim. Tim n'en savait rien. Tim fit un œil en coin :

— Intéressé ?

— Elle est très intelligente.

— Mmph ! fit Tim.

Ils étaient debout près de la porte. Il y eut un remue-ménage, et Sybilla Barr entra, toutes voiles dehors. Trask, qui était aux aguets, se précipita vers elle avec Pee Wee Harter ; Larry Wilson et plusieurs autres suivaient de près. Plusieurs voix demandèrent... d'une seule voix :

— Qu'est-ce qui vous a retenue ?

— Je suis allée voir Alec Porcher. Vous savez qu'il a été vidé. Il est effondré, le pauvre diable.

— Il aurait dû se rendre compte depuis longtemps qu'il ne pouvait pas passer, dit Ran.

— On ne le sait jamais tant qu'on n'y est pas.

— Ainsi donc, vous êtes restée auprès de lui, à lui tenir la main pour lui remonter le moral ? Hé ? Syb ? C'est bien de vous !

La voix de Wilson avait une intonation railleuse.

— Qu'ils aillent au diable ! Ils auraient bien pu lui donner une chance !

— Il n'aurait tout de même rien pu faire de bon, jamais, remarqua Tim Brennan. Ce fut une erreur d'essayer.

Elle rétorqua avec âpreté :

— Il aurait été M. D. Et c'est pour arriver à cela qu'il a sué et gelé et s'est privé de tout, et s'est mis en petits morceaux depuis quatre ans. Ça n'en aurait pas gêné quelques-uns d'entre vous de lui donner un coup de main !

— Il ne nous a rien demandé, répondit Ran, mal à son aise.

— Ah ! vraiment, Warren ? C'est *ainsi* ? Il faut qu'on vous demande ? Avec toute l'humilité convenable, j'imagine ? Un beau chirurgien que vous serez, sur la base de ce noble principe !

— Oh ! voyons, écoutez, commença Ran, qui réfléchit à deux fois et jugea préférable de ne pas aller plus loin.

Après tout, Sybilla Barr avait quelque chose qui lui donnait droit à la critique. Elle balaya le groupe du regard :

— Quel est le seul de toute la classe qui soit allé lui rendre visite dans le taudis où il vit ?

La question était un défi à tous les autres.

— Vous, naturellement, dit Trask.

Et, pendant un instant, ses yeux s'adoucirent en la regardant.

— Non. Avant que j'arrive.

— Probablement le trésorier de la classe en tournée, pour recueillir des fonds, suggéra Larry, qui ajouta : il n'a pas dû récolter grand-chose.

Sybilla lui lança un regard méprisant.

— Un. Un seul de toute la classe : Pee Wee Harter.

— Oh ! dites !

Le gros garçon protestait, inconfortablement.

— J'étais précisément à ce bout-là de la ville... Et je n'avais rien à faire cet après-midi...

— Il n'avait rien à faire !

La belle, grande et véhémence créature s'adressait à tous ses camarades.

— Bien entendu, vous n'ignorez pas combien le temps dure à Pee Wee Harter, et qu'il ne sait à quoi l'employer. Mais, par Dieu, il lui est venu une pensée pour un homme vaincu. Il a même essayé de lui prêter de l'argent. Le pauvre Porcher en pleurait en me le racontant.

— Est-ce que vous croyez qu'il est déjà couché ?

La voix de Tim paraissait avoir changé de registre.

— Quand je l'ai quitté, il mettait ses papiers en ordre. Dieu sait pourquoi !

— Nous pourrions y passer, demain, en route pour la gare, Ran ?

Et Ran fit à Tim un signe de tête qui acquiesçait.

Ran resta encore un moment, regardant vaguement les danseurs et cajolant l'espoir inavoué d'autres rencontres analogues à celle de Frances Libby. Cet espoir ne se matérialisant pas, il se prit à considérer ses propres perspectives et ses problèmes personnels pour les années à venir : elles le laissaient sans illusions. Elles seraient dures à tirer et l'obligeraient à tout donner de lui. Il passa ses atouts en revue avec une sobre satisfaction. Son corps était dur et net. Les cent cinquante livres de poids qui, après quatre années de vie frugale et de travail copieux, lui restaient, sur cent soixante-cinq qu'il avait au départ, étaient bien réparties sur une ossature longue et forte. Depuis l'époque où il avait résolument commencé à construire son physique au collège, ce physique l'avait bien servi, l'avait mené à faire partie de l'équipe de boxe et, dans sa dernière année, avait conduit l'équipe de football à des luttes victorieuses contre des compétiteurs uniformément plus lourds. Il avait un solide don de sommeil et pouvait, n'importe où et selon les besoins de la cause, dormir un quart d'heure et se réveiller dispos, ou faire le tour du cadran si rien ne l'en empêchait.

Il examina son esprit. Pas mal non plus. Ni rapide, ni brillant et peut-être pas d'une riche originalité. Mais tout ce qui lui avait été demandé jusqu'ici, il l'avait fait. Les capacités digestives de son intelligence étaient égales à celles du corps auquel elle était unie. Au point de vue moral, Ran savait qu'il n'était pas un saint, mais pas davantage n'encourait-il ses propres reproches. En eût-il eu le temps que la dissipation ne l'aurait pas tenté. Ses assez rares écarts de la voie de la chasteté pure et simple n'avaient nui à personne, ni à lui-même, ni à d'autres. Il n'avait jamais permis à ses distractions, d'aucune nature, d'influencer son but essentiel. C'était une de ses

caractéristiques que de ne jamais se préoccuper de l'apparence. Il aurait été bien surpris d'entendre Frances Libby dire à Robert Mayfield, autour d'une fondue et d'un verre d'ale, chez elle, ce même soir :

— Quel visage peu commun a ce docteur Warren. Il est bien près de la beauté.

— En vérité ? répondit négligemment Robert Mayfield. Je l'ai trouvé assez pareil à un chat roussi à la flamme !

Or ce n'était pas le visage de Frances Libby qui hantait la mémoire de Ran, mais celui de la petite créature si vivante dont le regard avait passé sur lui sans le voir, tandis qu'elle tournoyait entre les bras de Larry Wilson.

CHAPITRE II

Il faisait chaud dans le grand auditorium, de cette chaleur moite et collante propre à Baltimore au début de juin. Les pensées de Ran suivaient le flux et le reflux des ondes humides qui emplissaient le bâtiment. La lourde robe noire ne rendait pas la



température plus supportable. Le lourd bonnet non plus. Pourquoi n'avait-il pas retiré son veston avant d'endosser ce fichu machin-là ? Larry Wilson était fringant et frais dans un complet Palm Beach, alors que lui traînait encore cet été les vieux vêtements qu'il avait portés l'hiver. Il est vrai qu'en hiver le pardessus de Warren était assez mince pour lui permettre de grelotter. Un fils de sénateur. Un boursier d'orphelinat. Quatre années passées à entretenir les chaudières, à administrer le club où les étudiants pouvaient dîner, à faire tout ce qui lui tombait sous la main : bon entraînement pour l'âme, difficile à supporter néanmoins. Servir de cobaye pour les expériences courantes, être tour à tour rempli de vaccins variés ou de rayons ultraviolets. Quatre années durant être le remorqueur de Larry Wilson uniquement à cause de l'indulgente amitié qu'il avait pour ce souriant paresseux.

L'un après l'autre, les membres de la Faculté arrivaient, et l'estrade se remplissait. Le vert et le rouge des capuchons animaient de leur éclat la teinte sombre des robes. D'abord le président de l'Université : il n'avait aucune importance. Personne ne le remarquait jamais. Puis le doyen Withers, suivi des grands bonzes, suivis des petits bonzes, suivis de ceux-qui-n'étaient-pas-du-tout-des-bonzes. Il y avait Powers avec sa petite panse qu'il appelait gaillardement son coffre. Stanley, de la gynécologie, avec ses cheveux ondulés et ses traits délicats. Et le

vieux Paddy Ryan, paré comme un arc-en-ciel. Depuis longtemps, Paddy avait cessé de tenir le compte de tous les titres honorifiques dont il était chargé. Paddy était un grand bonhomme, et ce n'est pas demain qu'il y en aurait un autre de son calibre à l'école.

Le doyen Withers se leva. Et le silence descendit. Sur la foule des étudiants, sur leurs familles, sur les diplômés de tous grades venus ce jour-là pour revivre un peu le bon vieux temps et s'enivrer le soir, comme autrefois dans les fraternités. Withers présenta l'orateur, un Anglais inventeur d'une opération nouvelle pour le cancer. Ran se souvint qu'elle avait été expérimentée la semaine précédente à la clinique de Powers. La voix de l'orateur flotta :

— La profession médicale est aujourd'hui au carrefour...

Évidemment bien sûr ! Au carrefour. Dans une centaine d'écoles de médecine, dans un millier de sociétés provinciales des orateurs se levaient, s'éclaircissaient la gorge et plantaient la profession médicale au carrefour. L'an dernier, c'était le carrefour où conduisait la découverte de la nouvelle chimiothérapie des sulfamides. Il y a dix ans, c'était le début de la thoracoplastie. Aujourd'hui, c'était la médecine d'État. Mais il n'était pas possible de parler de la médecine étatisée. Il fallait se contenter d'y faire allusion, comme si on était un petit garçon, racontant furtivement derrière la meule de paille, à un autre petit garçon furtif, ce qu'on venait de découvrir sur les mystères du sexe. Si on en parlait carrément, on se faisait taxer d'hérésie. Peut-être même condamner pour sorcellerie par l'A.M.A.(4).

Pourquoi continuer à tourner autour du pot ? se demandait Ran. Pendant la dernière crise industrielle et commerciale, le gouvernement avait été à deux doigts de devoir se mêler de médecine. À la prochaine, il *faudrait* que le gouvernement s'en mêle. S'en mêle parce que les gens n'auraient pas d'argent afin de payer les médecins pour les soigner et que les médecins ne pouvaient vivre sans honoraires.

Quoi qu'il en fût, pour une année au moins, la question d'honoraires ne le tracasserait pas. Dans trois semaines, son internat de chirurgie allait commencer, le nourrirait, le vêtirait de blanc coutil empesé, lui donnerait un lit étroit dans une étroite chambre, sans toutefois lui garantir de moments précis pour en jouir et s'y reposer : vingt heures approximativement de travail quotidien lui assureraient ces divers avantages matériels, outre une rétribution mensuelle de dix dollars tout entiers. Après quoi, s'il était un petit interne bien sage et bien poli, s'il disait chaque matin bonjour au patron avec, dans la voix, ce qu'il fallait de respect et s'il parlait à tous les assistants avec un rien de déférence de plus que ce à quoi leur position leur donnait droit, il pouvait espérer devenir assistant lui-même l'année suivante, ce qui lui ouvrirait la perspective de deux années de travail encore, au bout desquelles il serait titularisé résident. La résidence est la Terre

promise que tout bon interne lorgne longtemps avant d'en approcher : vingt-cinq dollars par mois si on est arrivé à réaliser la combinaison convenablement dosée de laquais, de majordome et de demi-dieu.

*
* *

L'Anglais se rassit et l'on entendit des applaudissements courtois. Personne n'avait prêté grande attention à ce qu'il avait dit.

Le doyen Withers se leva. Il tenait à la main un rouleau de parchemin défraîchi.

— Membres de la classe de sortie – il avait une voix étonnamment sonore pour un si petit bonhomme – c'est notre coutume en cette cérémonie de la remise des diplômes de lire ensemble le serment qui est parvenu jusqu'à nous, au long des siècles, comme l'expression la plus dense et la plus complète du code moral qui lie tous ceux de la profession médicale. Proposé tout d'abord par le père de la médecine moderne, Hippocrate, ce serment nous est applicable à nous, médecins d'aujourd'hui, aussi parfaitement et sûrement qu'il l'était aux étudiants de cette époque lointaine. Messieurs, nous allons répéter ensemble le serment d'Hippocrate.

Les voix, ensemble, sinon à l'unisson, sonnèrent, et bredouillèrent, et murmurèrent : « Je jure par Apollon physicien, et par Esculape, Hygie et Panacée, et par tous les dieux et déesses, et je fais d'eux mes juges, que ce serment qui est mien je le tiendrai et en remplirai les obligations pour autant que j'en aie le pouvoir et le discernement... »

*
* *

C'était fini. Ran avait grande envie de s'essuyer le visage, mais il lui était impossible d'atteindre son mouchoir sous la lourde robe noire. Il y avait bien la longue manche flottante, mais il répugnait à s'en servir pour cet usage par crainte qu'elle ne fût poussiéreuse. Il aurait bonne mine s'il se présentait pour recevoir son M. D., la figure mâchurée.

— Les diplômes vont être remis aux intéressés par le docteur Charles Ryan.

Paddy Ryan se leva et s'avança. Il commença à lire les noms d'une longue liste. Avec une affectueuse irrévérence, Ran se dit pour la centième fois qu'il ressemblait à une chèvre bénigne avec sa barbiche et le large promontoire saillant de son nez.

Il suivait la liste, ligne à ligne, Arnold, Sybilla Barr, Brennan, Calder, Grant, Harter, Knight, Mund, Paterson. Mais qu'arrivait-il ? Paddy commençait « Alexandre Por... » puis se reprenait. Pas de Porcher. Ran éprouva un élan de pitié pour le lutteur maigre, mal

vêtu, insuffisamment nourri, à l'esprit indomptable, combattant tout au long de quatre années le handicap de l'instabilité mentale et d'une piètre préparation initiale, pour échouer à l'arrivée.

Et finalement ce fut Randolph Warren.

Ran se leva. Voici peu de secondes, il était Randolph Warren, étudiant. Et, à cette seconde-ci, il écoutait les quelques paroles stéréotypées qui faisaient de lui le docteur Randolph Warren. Ça paraissait bien peu de chose pour avoir exigé quatre années de travail. Il devrait se sentir différent, mais ça ne jouait pas. Peut-être cela viendrait-il ? Pour l'heure, ce qui était certain, c'est qu'il n'éprouvait absolument rien. Un léger désappointement tout au plus.

Waters, Laurence Wilson. Ran résista à l'impulsion d'allonger la main et de tapoter amicalement Larry sur le sommet de sa blonde tête ondulée. C'est ça qui lui aurait fait jeter feu et flammes ! Larry ne détestait rien tant au monde que ce qui pouvait lui rappeler sa taille. Et cela, peut-être, expliquait dans une large mesure l'arrogance de Larry, son comportement de jeune coq. Les petits hommes sont volontiers portés à se cambrer et à se dresser sur leurs ergots, surtout devant les femmes.

*

* *

Paddy se rassit. L'orgue chanta l'hymne de retraite. La Faculté, en file, quitta l'estrade. Les nouveaux M. D. descendirent les marches à sa suite. Pour Ran, le charme de l'instant était rompu. Il fut content de se lever, de défiler, de découvrir son diplôme dans la pile de parchemins entassés sur la table, chacun lié au milieu par les rubans bleu et or. Il éprouva le subit mais urgent désir de s'en aller tout seul. Dehors une parenté enthousiaste attendait les nouveaux diplômés, sœurs et tendres amies gaiement vêtues, mères émotives, pères qui s'efforçaient de ne point montrer trop ostensiblement leur fierté. Nul n'attendait Ran. Il se trouva quelque peu solitaire, mais depuis longtemps il s'était blindé contre ce sentiment. Le détachement, l'absence de liens, c'était, à tout prendre, un avantage. Il y avait gagné de ne compter que sur lui-même. En ce qui regardait sa compétence dans la lutte pour la vie, il n'avait pas à se tourmenter. Mais serait-il capable de vivre à la hauteur de ce qu'il attendait de lui-même ? de ce que le vieux Paddy Ryan attendait de lui, d'eux tous, de ceux qui les avaient précédés, de ceux qui les suivraient ?

Pas moyen de s'en aller. Larry l'attendait. Larry lui avait fait promettre de venir saluer son sénateur de père. Cela pourrait être utile pour lui plus tard, insinuait-il, de connaître une étoile montante au ciel de la politique nationale.

— Père, voici Ran Warren. Tout le monde pense qu'il ira loin.

Le petit homme courtaud, au teint fleuri, aux cheveux taillés en brosse, à la bouche d'orateur exercé, laissa tomber ses lunettes au bout de leur ruban noir et tendit une main épaisse :

— Enchanté de vous rencontrer, Warren. Aujourd'hui est un grand jour.

Ran bavarda quelques instants et s'en fut. Son train partait dans trois heures, ce qui lui laissait largement le temps d'emballer le peu qu'il emportait puisque, trois semaines plus tard, il serait de retour à Baltimore.

— Hé ! Ran !

Le bras nerveux de Tim Brennan tomba en travers des épaules de Warren.

— Vous êtes des nôtres, ce soir.

— Je crains que non, Tim. J'ai un engagement de trois semaines dans un camp de boy-scouts dans la Caroline du Nord. Ce qui signifie le train de quatre heures quarante-quatre.

— N'y comptez pas. Comment diable pourrions-nous savoir quand nous nous retrouverons ? La manière convenable d'inaugurer une carrière chirurgicale, c'est – la chose tombe sous le sens – de se stériliser à l'alcool. Fiez-vous à moi. Allez emballer vos hardes, transférez-les chez moi, et je vous garantis que vous prendrez le train de minuit, mort ou vif, sobre ou saoul. Ce soir doit être le soir d'entre les soirs.

— O. K. ! répondit Ran. Une fois n'est pas coutume.

L'assemblée qui l'accueillit chez son ami était bruyante et déchaînée, gaie de toute sa réaction contre la solennité de la cérémonie de l'après-midi. À onze heures, Tim déclina un alcool.

— Il s'agit de demeurer sobre et lucide.

— Que voilà bien une idée neuve pour vous, Tim ! remarqua Ran. D'où sort-elle ?

— Je viens à l'instant de penser à Alec Porcher.

Ran se leva. Cette évocation dissipa d'un seul coup les fumées du verre de trop que, peut-être, il avait bu.

— Allons-y ! dit-il. Pourvu qu'il ne soit pas encore couché !

Il n'y avait aucune lumière aux fenêtres de la sinistre maison où Porcher avait trouvé un gîte peu coûteux.

Quelques épaves de la nuit traînaient par là.

— Porcher ?

Ils se regardèrent les uns et les autres. L'un d'eux ricana :

— Il s'est opéré lui-même, et bien.

— Comment ? Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

C'était Tim qui jetait les questions comme s'il avait jappé.

— Les deux poignets et la gorge. Et avec une lame de rasoir de

sûreté, qui mieux est. Fallait voir la chambre ! Oh ! là, là ! Il est mort pendant le trajet de l'hôpital.

Dans la voiture, Tim gémit :

— Ah ! je voudrais pouvoir dormir cette nuit aussi bien que le pourra Pee Wee Harter.

— Oh ! Dieu ! murmura Ran, proche des larmes.

À la gare, ils cherchèrent Larry Wilson. Larry avait annoncé ferme qu'il serait là, qu'il irait serrer la main au cher vieux Ran. Mais Larry n'était nulle part en vue. Sans doute avait-il trouvé autre chose à faire, et de plus important. C'était tout Larry. Un garçon qu'il fallait prendre comme il était. Onze heures cinquante. Selon toute probabilité, il devait être en train de faire ses adieux à cette danseuse rousse qu'il avait la veille. Est-ce qu'il lui ferait des adieux, ou si... ? Non, elle n'avait pas l'air d'une fille qui... Absolument pas cet air-là. « Au diable ! » pensa Ran. Que savait-il d'elle, après tout ? Juste un rapide coup d'œil.

En tout cas, il reverrait Larry dans moins d'un mois et Dieu seul savait quand il reverrait Tim. Tim n'était pas très fort sur les promesses ni les professions de foi, mais il était à peu près toujours là si, et où, et quand, on avait besoin de lui.

Ran grimpa dans le compartiment poussiéreux où il espérait trouver le sommeil. Le souvenir d'Alec Porcher l'assaillait. La première tragédie. Combien d'autres suivraient lorsque ses camarades à leur tour feraient face à l'épreuve ? Comment aurait-il résisté lui-même à un tel coup du sort ?

Mieux valait ne pas s'appesantir là-dessus. Tandis que le train poursuivait sa course bruyante, Ran s'efforça de se concentrer sur sa propre carrière. Maintenant que le diplôme était acquis, il se sentait désœuvré. C'est un sentiment qu'il éprouvait toujours lorsqu'il avait lutté pour quelque chose et l'avait finalement gagné. Sa vie, il s'en rendait compte, avait depuis l'enfance été un perpétuel combat en vue de gagner quelque chose. Dans trois semaines, il commencerait son internat, et ce serait alors la lutte en vue de la résidence et de sa formation chirurgicale. Après quoi, nouvelle lutte pour s'installer et tâcher de se faire une clientèle. C'était devenu sa seconde nature, ce perpétuel combat en vue de quelque chose. Et voilà qu'il comprenait à présent que jamais il ne se satisferait des trophées conquis. Toujours il y aurait une nouvelle bataille en perspective. Toujours une nouvelle colline au sommet de laquelle il lui faudrait grimper.

Que disait donc le vieux « Powsie » Powers ? Powers citait constamment l'essai de Huxley sur l'éducation médicale. « L'échelon de l'échelle n'a jamais été inventé pour qu'on s'y repose, mais seulement pour soutenir le pied d'un homme le temps nécessaire pour

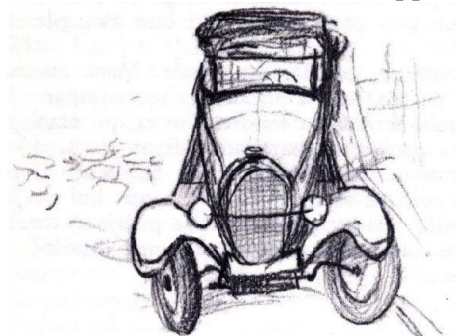
poser l'autre pied un peu plus haut. » Un bon évangile que celui-là !

Ran avait l'ambition saine et normale de réussir. Mais, au-dessus et au-delà d'elle, il désirait servir un idéal, encore imparfaitement formulé, mais qu'il sentait au fond de lui et qui était en accord avec une phrase prononcée par Paddy Ryan dans sa brève et prenante exhortation, une phrase qu'un auditeur au moins conservait dans un coin de sa mémoire : « ... que nul ne traverse la vie, épave mutilée, s'il est possible de le guérir et de le sauver ; que, grâce à vos soins dévoués, nul ne meure inutilement, impardonnablement... »



CHAPITRE III

Au milieu d'une brume faite de lassitude, de surmenage, de sommeil bref et entrecoupé, de repas irréguliers ou supprimés, d'appels d'urgence, de tension, d'anxiété, de pénurie chronique et de l'espoir perpétuellement renouvelé de tirer le meilleur parti de la moindre circonstance opportune – au milieu de



cette brume qui était la substance même de son internat, quelques points brillants émergeaient pour éclairer et réjouir le docteur Randolph Warren, de l'état-major de l'hôpital de Lakeview. Par exemple les visites occasionnelles de Tim Brennan, qui, médecin temporaire dans une usine proche de Wilmington, y réussissait fort bien. Ou encore les soirées entre hommes, autour de tardives chopes de bière, avec Ike Steinert, Larry Wilson, Pee Wee Harter, et quelques-uns des nouveaux amis qu'il s'était faits. Il y avait aussi l'inépuisable variété des appels d'urgence, qui ne parvenaient point à perdre leur nouveauté, car chacun d'entre eux lui apportait une expérience inédite.

Il entreprit, péniblement et petitement, de s'équiper en outillage professionnel. L'achat le plus lourd fut sa ferblantine de cinquante dollars, véhicule d'ancien modèle, et dépourvu de grâce, qui était encore capable de quelque utilité. On pouvait avec optimisme escompter que, lancé du sommet d'une pente, il partirait sans trop se faire prier. Lors d'une occasion mémorable, il était même effectivement parti tout seul, grâce à une regrettable distraction du frein, alors que son légitime propriétaire était ailleurs et autrement occupé ; il en était résulté l'arrachement du garde-boue arrière de la magnifique limousine appartenant au révérent et furibard docteur

Powers. Le langage qu'avait employé Powsie en cette circonstance avait amené la venue sur les lieux d'une foule admirative de membres de l'état-major et d'infirmières, et l'analyse subséquente qu'il fit du caractère et des défauts de Ran est encore considérée par les experts comme une de ses plus brillantes envolées. Mais il repoussa fort brusquement l'offre que lui faisait Ran de régler la facture des réparations, et, pour quelque raison demeurée obscure à celui-ci, Powers porta désormais un intérêt particulier au travail du jeune homme. C'était d'un grand secours.

Bien que l'orgueil de la propriété incitât évidemment le nouveau possesseur d'auto à étendre le cercle de ses relations sociales, il résista aux tentations dont ne saurait s'accommoder un budget fort exigu. On ne peut emmener une fille au cinéma pour deux sous ! Le côté Spartiate de son existence le poussa, par réaction, à saisir avec témérité l'occasion d'effectuer une opération dont un interne n'aurait jamais dû être chargé. C'était, comme il devait s'en souvenir des années plus tard, le soir où Ike Steinert, le calme, le réservé Ike Steinert s'était déboussolé. Ike venait d'avoir une série de « veines d'interne », ce qui revient à dire que, pendant deux semaines, il n'avait pas une seule fois eu deux heures consécutives de sommeil et, de ce fait, était devenu la proie de ce que l'état-major appelle irrévérencieusement « l'insomnie de Lakeview ». Plusieurs internes, réunis dans une petite chambre du haut, où les fenêtres ouvertes ne captaient que des bouffées de chaudes brises de mai, jouaient aux cartes. Les uniformes blancs, sales et fripés, étaient jetés sur le lit. Bevans et un autre interne de la gynécologie avaient enlevé leur chemise, tandis que Charles Ward, de la médecine générale, exhibait sur un torse sans honte les traces typiques du coup de soleil du dernier week-end. Des pieds rythmant leur course avec violence firent résonner le dallage du couloir : les joueurs dressèrent l'oreille.

— C'est un fugitif de la salle des mentaux, suggéra quelqu'un.

Ran et deux autres gagnèrent la porte. Une silhouette vêtue de blancheurs flottantes galopa vers eux.

— Dieu du ciel ! c'est Ike Steinert ! s'exclama l'un des garçons.

Steinert agitait comme des ailes les manches de sa chemise de nuit :

— Je puis voler ! cria-t-il, je puis voler, mais je ne peux pas dormir. Ils l'empoignèrent au passage.

— La paix, Ike. Ça va ! interrompit sèchement Ran.

— Vous ne comprenez pas, répondit l'autre avec un sérieux parfait, j'allais grimper sur le toit pour prendre le départ.

Ils le persuadèrent de regagner son lit, lui firent au bras une piquête calmante, l'enfermèrent à clef et s'en retournèrent jouer.

— Comment ne pas devenir dingo à l'intérieur, par 42° à l'extérieur, à minuit ?

— Simple avant-goût, dit Ran, de ce qui vous attend pour cet été.

Il s'essuya le visage avec un carré de gaze tiré de sa poche et considéra non sans dégoût l'as de cœur, le roi et la reine de pique que son voisin avait eu le mauvais goût de lui passer.

— Rien d'autre à faire que de suer, conclut-il.

Un interne affecté aux patients à domicile avait son mot à dire là-dessus.

Il le plaça, non sans un sourire narquois :

— Rien d'autre à faire que de suer ? Ce n'est pas ce que vous penserez si vous atterrissez dans l'équipe Stokoff. Vous n'aurez pas trop de tout votre temps pour esquiver les instruments ! Que Stokie mette seulement la main sur un bon cas cérébral, et vous verrez l'air opaque de vrilles volantes !

— Ne les laissez pas vous mettre en boîte, camarade, riposta Ran. Faites ce que vous avez à faire, faites-le bien, et Stokoff vous traitera bien.

— C'est facile à dire pour vous, protesta faiblement Ward. Vous êtes arrivé à trouver son côté faible, si j'ose risquer cette approximation. Mais je suis prêt à parier que vous étiez aussi terrifié qu'un lièvre la première fois que vous avez entendu sa voix vous prendre à partie. Crotte ! Deux cœurs, deux ignobles cœurs puants que j'ai dans la main...

— Où est Royce ?

Hayes, un jeune et capable radiologue, leva les yeux de sa main qu'il étudiait attentivement avant de jouer :

— Vous n'avez donc pas entendu parler de lui ?

— Non.

— Mon idiot de technicien lui a montré sa plaque cet après-midi. Cavité au sommet droit.

— Je me disais aussi que cette rougeur localisée signifiait quelque chose, fit Ran. C'est un coup dur !

— Pas juste ! commenta l'homme de la médecine générale. Cela fait, depuis l'été, trois des nôtres rétamés successivement. Quelle est la moyenne normale de tuberculose chez les internes en général ?

— Ça se tient quelque part aux alentours de dix pour cent, répondit Janssen. Mais je ne pense pas que les autorités tiendraient à ce que le bruit s'en répande.

— Qu'est-ce qu'il va faire, le pauvre diable ?

— Il ira, selon toute probabilité, à Saranac.

— Et tentera d'obtenir un emploi à vie dans quelque sana, conclut amèrement le gynécologue. Encore, pour ça, faut-il qu'il ait raison des microbes. C'est ce qu'il peut espérer de mieux.

Ran réfléchissait : c'était plutôt dur, au fond, de vouer ses plus belles années à la préparation d'une carrière, simplement pour que

tout se trouve balayé d'un coup à cause d'une petite tache rouge dans un crachat. Il remercia ses ancêtres inconnus de lui avoir légué un corps solide et ramassa ses nouvelles cartes. Le téléphone choisit cette minute pour sonner outrageusement.

— Ça, c'est des embêtements pour quelqu'un, dit Ward en décrochant. Docteur Warren ? Oui. Il est ici. Harter qui vous demande, Ran.

— Hello, Pee Wee !

— C'est vous, Ran ? je suis aux urgences. Pouvez-vous venir tout de suite ?

— Faudra bien, mais allez au diable ! qu'i' s' passe ?

— Quelque chose qui m'a tout l'air d'une ostéomyélite aiguë. Vient d'arriver.

— Feriez mieux d'appeler Donaldson.

— J'ai commencé par là. Mais il est sorti, en train de bambocher quelque part avec cette fille qu'il va épouser.

— Oh !... Eh bien, alors... Parker ?

— On ne peut pas parvenir à le toucher.

La voix de Pee Wee se faisait de plus en plus persuasive :

— Ça se tient tout à fait dans votre rue, Ran...

— Donnez-moi trois minutes.

Dans la salle des urgences, il trouva Pee Wee penché sur un gamin blême, aux traits tirés, un grand nez tenant toute la face au milieu d'un visage maigre et anguleux. Une grosse femme pleurait dans un coin. À la vue de Warren, ses sanglots montèrent d'un ton.

— Silence ! dit-il, sans dureté. Ce n'est pas aider l'enfant qu'agir ainsi.

— C'est Abie Bloomburg, docteur Warren, dit Pee Wee.

Ran tapota doucement l'épaule du gamin :

— Quelle est son histoire, docteur Harter ?

— Vive souffrance depuis hier. Enflure et rougeur aujourd'hui. Cela se tient dans l'extrémité supérieure du tibia droit. Probablement dans l'articulation du genou.

— Ça fait mal, Abie ?

Ran pressait doucement la place rouge et gonflée, exactement sous le genou droit du petit, qui frissonna.

— Le compte des globules blancs fait quinze mille, dit Pee Wee. Différentiel quatre-vingt-dix pour cent et un glissement à gauche dans le compte de Schilling. Température : 39,5.

— Que disent les rayons X ?

— Ne montrent rien.

— En effet, dit Ran. Je ne m'attendais pas qu'il y eût déjà quelque chose de visible dans une ostéo aiguë.

Il leva le film à la lumière :

— Un peu de flou, peut-être, autour du tibia. Peut-être le périoste est-il déjà soulevé.

— Alors vous croyez vraiment que c'est une ostéomyélite ?

Pee Wee Harter était tout fier de son diagnostic.

— Pourrait pas être autre chose, Pee Wee. Nous ferions bien d'appeler Phil à nouveau.

Il se rendit au téléphone du hall et demanda l'appartement de Phil Donaldson.

— Une ostéo aiguë, Phil ; haut du tibia.

Le rapport de Ran était succinct et précis.

— Certain que c'est ça ?



— Absolument certain. Voulez-vous que nous préparions la salle d'opération ?

Il y eut une courte pause, puis :

— C'est que je suis éreinté ! Croyez qu'il faut opérer ce soir même ?

— Plus tôt ce sera, mieux ça vaudra. Il est bien prêt, et tout délai signifierait un accroissement de destruction osseuse.

— Oui, je sais. (Pause.) Pourquoi ne vous y jetez-vous pas et ne faites-vous pas l'opération vous-même ?

— Moi ? fit Ran, l'haleine coupée. Vous voulez dire que je peux opérer ?

— Bien sûr ! Vous saurez, non ?

— Oh ! oui, je saurai, naturellement !

— Alors, allez-y. Et si quelqu'un vous demande quelque chose, dites que je suis malade.

Ran raccrocha et tâcha de prendre une voix indifférente et naturelle pour dire :

— Préparez tout dans la salle d'opération, Pee Wee. Nous allons ouvrir.

- Phil arrive ?
- Vous et moi allons faire ce qu'il faut.
- Oh ! alors ! ça, c'est épatant.

Ran s'adressa à la mère :

- Il y a du pus, autour de l'os. Il faut que nous opérions.

Elle acquiesça du geste, confiante. De longues années de visites à cette clinique gratuite l'avaient convaincue que ces jeunes gens en blanc étaient capables et méritaient que l'on comptât sur eux.

— Ça ne fera pas mal, Abie, dit Ran à l'enfant qui passait devant lui, roulé sur un brancard, et dont la bouche tremblait, bien qu'il fît tous ses efforts pour ne pas fondre en larmes.

« N'en faites pas trop ! Drainez ce pus et disparaïssez ! » Les mots lui revenaient comme une inspiration et comme une assurance tandis qu'il regardait Pee Wee peindre à l'antiseptique la jambe du petit.

Et à supposer qu'il ne trouve pas de pus ? À supposer que l'infection soit réellement dans l'articulation ? Peut-être devrait-il y enfoncer l'aiguille d'une seringue ? Oui, mais peut-être cela risquait-il d'étendre l'infection ? Existait-il tout auprès quelque nerf ou vaisseau sanguin important ? Il lui faudrait être extrêmement prudent et veiller à ne point toucher à la capsule synoviale. Un millier de pensées se bousculaient dans l'esprit de Ran. L'infirmière responsable de l'outillage lui adressa de la table aux instruments près de laquelle elle se trouvait un sourire rassurant. Depuis des années qu'elle faisait partie de l'équipe de nuit, elle avait vu plus d'un jeune homme gagner ses galons sous ces lumières blanches et dans les petites heures. Ces heures de l'aube étaient à peu près les seules où les jeunes chirurgiens avaient une chance de faire par eux-mêmes de la besogne majeure, sans qu'un de leurs aînés fût perpétuellement sur leur dos, les accablant d'instructions et n'arrivant qu'à les rendre nerveux.

— Prête ? demanda-t-il à l'anesthésiste, qui acquiesça d'un signe de tête.

Il prit un bistouri. De l'autre côté de la table, Pee Wee tentait de ressaisir son calme et son équilibre en pétrissant une éponge. La vue du trouble que manifestait Harter en se trouvant premier assistant rendit la tranquillité à Warren. Après tout, il avait derrière lui une formation solide. Et, si tout allait bien, il ne lui faudrait plus attendre si longtemps avant d'être nommé résident et d'avoir à opérer plusieurs fois par jour. Il n'y avait rien de particulièrement dangereux, au fait, d'ouvrir une ostéo. À peu près la même chose que d'ouvrir un abcès, en somme. Avec cette différence pourtant qu'il fallait quelquefois perforer l'os.

Il entailla l'enflure d'une main ferme. Un mélange de pus et de sang jaillit sur l'éponge qu'il tenait contre sa paume. Le cortex était donc perforé. Point n'était besoin de rien faire d'autre. « Drainez le pus et

disparaissent ! N'en faites pas trop ! » Les paroles de sagesse dites par Powsie dans un de ses cours lui revenaient encore. Il bourra la plaie de gaze grasse et la couvrit d'un pansement.

— Et c'est tout pour cette fois, dit-il. Plus tard, nous essaierons d'arranger tout cela afin que ce soit aussi bon que du neuf. Nous te ferons bien jouer encore au football, Abie !

— Bon travail, docteur Warren, dit l'infirmière.

Pendant leurs années de salle d'opération, les infirmières apprenaient bien des choses. Celle-ci savait qu'il avait fait exactement ce qu'il fallait faire, en ne cisaillant pas, avec le risque de répandre de l'infection et de détruire un os auquel restait encore une chance de se refaire et de durer, maintenant que la pression du pus était supprimée.

Au vestiaire, ensuite, il se sentit lamentablement à plat : cette excitation, cet immense frémissement, sa première opération véritable, pour tout compte fait, aboutissait à une incision et un drainage. Pas d'incidents dramatiques, pas d'injection soudaine de stimulants tandis qu'il luttait pour maintenir la vie dans un corps flasque et faiblissant, pas de belle infirmière à la grâce souple et flexible, aux yeux admiratifs pleins de muette louange. Rien que lui et Pee Wee Harter, une infirmière aux cheveux gris et une anesthésiste au visage anonyme – une rapide incision dans une enflure – et tout était dit. Pourtant il était profondément heureux de n'avoir éprouvé aucune hésitation, aucun doute, lorsqu'il avait dû faire face à l'épreuve. Il devait être meilleur que la moyenne des internes, sans quoi Phil Donaldson n'aurait jamais risqué une chance sur lui.

*

* *

Peut-être fut-ce cette confiance en soi, nouvellement découverte, qui induisit Ran à prendre un peu de bon temps. Il ne se demanda pas pourquoi il était l'un des six ou sept heureux internes qui avaient reçu une belle carte gravée les invitant à l'inauguration officielle du Laboratoire Mayfield et à la réception qui devait suivre. Il pouvait s'y rendre décentement habillé, car son maigre salaire mensuel de dix dollars comportait un appréciable avantage : un large approvisionnement d'uniformes de coutil blanc, lavés et empesés à discrétion, aux frais de l'hôpital. La silhouette athlétique de Warren et son port alerte s'accommodaient parfaitement de cette tenue.

— Soirée en ville, eh ? s'enquit Larry Wilson, qui le rencontra dans l'escalier et lui dédia son radieux sourire ; il était lui-même en tenue de dîner et cravate noire.

— Oui, pour une fois. À vrai dire, je ne sais pas exactement pourquoi, 'z'allez au Mayfield ?

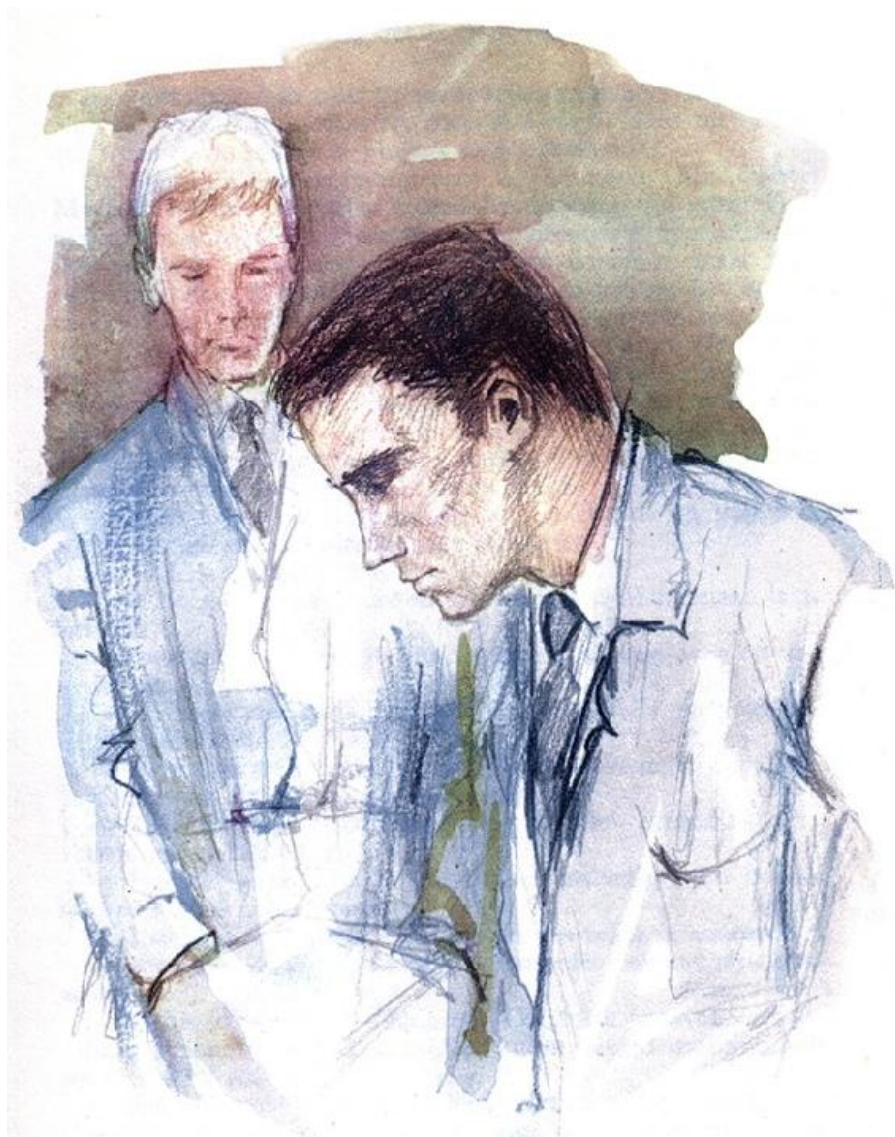
— Oui.

Les yeux pétillants de Larry s'arrondirent.

— Vous avez reçu une invitation ? Par quel piston ?

— Si vous voulez savoir, il vous faudra chercher, car je n'en ai pas la moindre idée.

— Je ne ferai que passer ; je resterai un instant à peine, car j'ai un rendez-vous au Country-Club.



Le ton de dénigrement était ostensible. Larry tenait à souligner que les cérémonies officielles ne comptaient guère dans son plan général d'existence. Il s'était facilement fait une place dans la vie mondaine de la cité.

Ran faillit demander si Larry emmenait la jeune personne rousse du

soir de bal. Une timidité arrêta l'interrogation, Larry était plutôt réservé au sujet de ses activités en dehors de l'hôpital, non qu'il y mît du snobisme, mais il évoluait dans un monde qui n'était pas celui de la plupart de ses camarades.

De mornes discours marquèrent la cérémonie. Mr. Robert Mayfield lut une longue et solennelle dédicace qui parut l'ennuyer beaucoup plus que ses auditeurs, attentifs et sympathiques non seulement à cause de sa généreuse donation, mais aussi parce qu'il était de notoriété publique que sa femme, névropathe incurable, se rendait lentement folle par sa propre persuasion dans l'une des plus coûteuses chambres de l'autre côté de la rue. Ce fut au milieu de cette lecture que Ran aperçut Frances Libby parmi les invités d'honneur sur la scène. Son profil était tourné vers lui. Il se demanda si elle se souviendrait de lui. Ses doutes furent levés lorsque, à la réception qui suivit, il la vit lui sourire à travers la pièce. Il alla vers elle.

— Quel plaisir de vous revoir, lui dit-elle de sa voix aux accents doux, égaux et légèrement exotiques.

Ran devint galant :

— Je ne savais pas pourquoi j'étais venu. Maintenant je le sais, dit-il.

— Vous êtes venu, je présume, parce que vous avez eu une invitation particulière.

— J'ai reçu une carte fort élégante. Était-elle particulière ? Et pourquoi à moi ?

— Votre nom a été porté sur la liste parce que je l'ai demandé. Je vous avais dit que nous nous reverrions.

— C'est charmant et bien agréable pour moi, répondit-il.

Et il le pensait.

— Aimeriez-vous entendre de bonnes nouvelles ? De bonnes nouvelles vous concernant ?

— Chacun aime entendre de bonnes nouvelles le concernant.

— Vous êtes dans le peloton des proposés comme résidents-assistants.

— Y suis-je vraiment ? s'écria-t-il. Comment le savez-vous ?

Sans répondre, elle le considérait d'un regard indéchiffrable sous lequel il rougit.

— Excusez-moi ! Mais, naturellement, cela m'intéresse...

— Ne vous excusez pas, c'est très normal, répliqua-t-elle placidement. Vous savez, on récolte des tuyaux par-ci par-là. Celui-ci est authentique.

— Je prie Dieu qu'il le soit ! s'exclama-t-il avec ferveur.

Elle sourit, d'un sourire méditatif, en répondant :

— C'est tout à fait excitant de rencontrer quelqu'un capable d'un intérêt absorbant en ces jours mornes et ternes.

Il considéra son élégance délicatement lustrée, comme le doux éclat de quelque précieuse porcelaine :

— Je ne puis pas imaginer que la vie soit morne et terne pour vous.

— Vous ne pouvez pas ? Pensez-y mieux. (Quelle étrange parole dans sa bouche !) Ou, ce qui est préférable, n'y pensez plus du tout.

Puis, d'un ton complètement changé, elle ajouta :

— Voici venir le Devoir. Avec un grand D. Quelques personnes envers qui je dois me montrer polie. Nous ne nous rencontrerons plus ce soir. Au revoir.

Jusqu'à ce qu'il se trouvât au-dehors, Warren ne remarqua pas que cet « au revoir » français avait été dit intentionnellement. Du moins, il l'espérait. Comment le prendrait-elle s'il lui téléphonait un de ces prochains soirs ? Il lui parut qu'il valait mieux pas. Un quelque chose d'inexpliqué émanait de Frances Libby qui suggérait de lui laisser jouer le prochain coup, s'il devait y en avoir un.

Bon. Un point était certain, c'est qu'une nuit de repos ferait parfaitement son affaire. Les chances étaient maigres : on était au samedi soir et, dès minuit, les faubourgs allaient envoyer leur contingent hebdomadaire habituel de dégâts-par-balles-bouteilles-ou-rasoirs. À compter de ce moment, ce serait un sanglant programme de formation pratique.



Curieuse aventure, se disait-il, en gagnant lentement sa chambre dans le bâtiment administratif, que la façon dont un hôpital prenait possession de son homme. Il vous nourrissait, vous couvrait, vous allouait dix pouilleux dollars mensuels, pour un travail de jour et de nuit rarement interrompu,

pour le risque constant de contracter une infection quelconque, par exemple en opérant des membres enflés et bouffis par la gangrène gazeuse, où le moindre glissement du scalpel pouvait faire entrer le germe dans votre sang et vous expédier sans délai en plein dans l'éternité. Il y avait Bentley... Bentley qui, en délivrant une femme de couleur, s'était piqué avec l'aiguille de la seringue et n'avait rien remarqué d'anormal. Sauf lorsque, quelques mois plus tard, une plaie cutanée s'était déclarée qui ne voulait pas guérir. Il s'agissait désormais de faire face à deux années de traitement, avec injections intraveineuses hebdomadaires de néoarsphénamine, et chaque fois il se demandait si la terrifiante dermatite arsphénamineuse allait faire son apparition, et s'il allait lentement perdre sa peau tout entière non comme un boa, mais comme un lépreux, lambeau par lambeau, plaque par plaque, en souffrant sans interruption comme un damné. Selon toute probabilité, il guérirait, mais l'intervalle de plusieurs mois qui s'était écoulé avant que la maladie fût reconnue augmentait les possibilités de complications. Et, des années après sa guérison, Bentley serait toujours hanté par la crainte de contaminer la fille qu'il aurait épousée. Ou par celle de voir ses yeux perdre progressivement leur acuité à mesure que le mal rongerait le nerf optique. À cinquante ans, il pourrait se trouver en train de préparer des projets grandioses n'ayant aucun rapport avec la réalité, se découvrir soudainement des dons illusoires et des pouvoirs imaginaires, s'installer avec satisfaction dans le monde heureux du faire-semblant, le monde du tabétique Je-Suis-le-Grand-Tout. Des spécialistes l'examineraient et se regarderaient l'un l'autre avec des airs entendus. « Donnez-lui une fièvre artificielle », ou encore : « Peut-être obtiendrait-on de bons résultats avec le traitement de la malaria ? » Dans les intervalles lucides, de plus en plus brefs et de plus en plus rares, Bentley se rendrait compte qu'il était fichu, que sa vie était finie à cause d'une piqûre d'aiguille reçue alors qu'il tentait de rendre plus facile et moins douloureux l'accouchement d'une femme de qui le rejeton, emprisonné peut-être pour meurtre ou pour viol, coûtait en ce temps même des milliers de dollars à l'État.

Parfois Ran se demandait si, après tout, le jeu en valait la chandelle. Il est vrai de dire que ces pensées ne lui venaient que lorsqu'il avait travaillé particulièrement dur, qu'il était épuisé de corps et d'âme, ou qu'il avait perdu un patient sur qui il avait sué jusqu'à la dernière seconde dans l'espoir de garder vivante l'étincelle.

Est-ce que réellement cela valait les longues années de travail passées dans les écoles médicales avec bien juste de quoi s'en tirer ? Et puis d'autres longues années encore à se faire une clientèle ? Alors on se faisait inscrire au Country-Club local. On était élu à l'état-major, voire au conseil d'administration du plus important hôpital. On

achetait une belle maison et on s'offrait une épouse coûteuse. À partir de ce moment-là, on commençait à garder la cote, à surveiller chaque nouveau chirurgien qui ouvrait un cabinet tout brillant neuf et qui, dans les réunions médicales, parlait d'opérations dont il n'était pas question à l'époque où soi-même on faisait ses études, et l'on se demandait combien de vos patients allaient vous quitter pour lui. Chacune de vos opérations réussies était considérée comme allant de soi, mais vos échecs deviendraient le principal sujet de conversation au Club de bridge du jeudi après-midi.

C'est dans un de ces accès de dépression marqués par une hypersensibilité d'humeur que Ran longeait le couloir faiblement éclairé de l'hôpital, ce matin où il n'avait pas réussi à sauver une fracture du crâne ; il se rappelait n'avoir pris qu'un demi-dîner la veille au soir, mais décida que le sommeil serait préférable à la nourriture. Au surplus, la salle à manger ne serait pas encore ouverte, mais il pourrait faire le plein, en passant, à l'étagère où des céréales étaient toujours à la disposition des travailleurs tardifs.

Tous les quelques mètres, un couloir latéral, conduisant à quelque autre département du grand hôpital, débouchait dans le couloir principal, qu'arpentait méditativement un Randolph Warren épuisé. La bousculade de sept heures des infirmières se rendant à leur service ou en revenant était passée, et il y avait peu de monde dans les corridors. Un brancard passa près de lui, roulant sur ses pneus silencieux, l'anesthésiste l'accompagnant, à la tête, et penchée sur le corps enveloppé de couvertures.

Une svelte petite silhouette blanche, s'amenant lestement d'une allée latérale, se jeta en plein dans Warren, le heurta, puis tournoya pour s'éloigner. Il fit un involontaire mouvement de la main, comme pour se raccrocher, et reçut sur le poignet une éclaboussure bouillante de la solution d'acide borique qu'elle portait sur son plateau. Ça n'arrangea pas son humeur !

— Allez au diable, vous ! Pourquoi ne regardez-vous pas devant vous ?

— Et pourquoi pas vous ? répliqua la jeune fille.

L'esprit de la riposte, sinon la lettre, était aussi profane que celui de Ran.

Il baissa les yeux vers un bonnet immaculé, raide, avec une bande noire en travers du sommet, remarqua que ce n'était pas la coiffe à bord tuyauté de Lakeview. Le bonnet empesé emboîtait les ondulations soignées d'une chevelure rouge et, par-ci par-là, une bouclette folle ajoutait sa note différente et personnelle. Son regard rencontra de chauds yeux bruns qu'allumait en ce moment l'ardeur de la bataille.

— Oh ! s'exclama-t-il.

Et, rendu trop stupide par l'insomnie pour choisir ses mots :

— Vous êtes l'amie de Larry Wilson.

Une des voix les plus intransigeantes qui aient jamais glacé l'oreille humaine dit sèchement :

— Je ne suis *pas* l'amie du docteur Wilson.

Ran, d'un pénible effort, se ressaisit et bredouilla :

— Non. Je sais. Je veux dire : vous êtes la jeune fille que j'ai vue danser avec Larry Wilson à la sauterie des infirmières.

— Je ne me souviens pas vous avoir rencontré.

Sa manière d'être indiquait clairement qu'elle ne le regrettait pas et qu'elle était disposée à retarder indéfiniment le très relatif plaisir que pourrait lui procurer la réparation de cet oubli.

— Pas jusqu'à présent, dit l'interne en grimaçant un sourire.

Elle remit son plateau en ordre :

— Bonjour, docteur, dit-elle, et s'en fut, le menton inutilement levé.

« Petit démon ! » pensa Ran. Prendre feu comme ça, alors qu'elle était la coupable et s'était jetée sur lui ! Peut-être, après tout, était-ce en partie sa propre faute : il avait prêté trop d'attention au brancard qui passait et pas assez au couloir où débouchait l'infirmière. Ce ne serait pas une mauvaise idée que de la chercher pour le lui dire. Mais où la trouver ? Son habillement indiquait qu'elle n'était pas de Lakeview. Sans doute une externe en service général. Il y en avait toujours un certain nombre à l'hôpital. Il pourrait mentionner la collision à Larry d'une manière tout à fait détachée. Peut-être Larry se déboutonnerait-il. Il verrait bien.

D'ailleurs, Randolph Warren était bien trop occupé pour avoir du temps à donner aux infirmières, bien trop pauvre pour avoir de l'argent à dépenser pour les faire sortir. Cependant il ne pouvait pas, il ne souhaitait pas, oublier qu'il l'avait retrouvée, après bientôt quinze mois, avec une impression aussi vive qu'à la première et si fugitive occasion. Les choses étant ce qu'elles étaient, que donnerait une nouvelle rencontre ? Mieux valait l'éviter.

Oh ! du diable ! Il n'allait pas devenir romantique parce qu'une rouquine piquante, au caractère plus piquant encore, l'avait bousculé ? Ce dont il avait besoin, c'était de nourriture.



CHAPITRE IV

Ann Trent écarta de son front, avec lassitude, une mèche ondulée, rouge et moite. Il faisait chaud dans l'atelier clos, l'air y était presque aussi chaud que seraient, en sortant de la grande étuve, les paquets de serviettes qu'elle jetait en ce moment dans un panier : le lendemain matin, le service de stérilisation emporterait serviettes, linge d'accouchements, grands et petits draps, chaque pièce dûment marquée O.O.S. (Outside Obstétrical Service)(5), et, après trente minutes de séjour dans le grand autoclave, le linge en sortirait parfaitement stérile, sans qu'y demeurât le moindre danger de transmission d'une quelconque infection à un bébé nouveau-né ou à une accouchée récente. En face d'elle, de l'autre côté de la table, le visage sans beauté de Mary Robie luisait de sueur, et les verres épais de ses lunettes étaient couverts d'une telle buée que, pour la percer, ses yeux se serraient tout petits, et son regard donnait le maximum d'intensité.



Mary était douce, attentive et sûre. Bien que moitié plus âgée qu'Ann, elle avait été sa camarade de classe au cours d'infirmières et s'estimait fort heureuse d'avoir pu entrer à Lakeview. Quant à Ann, qui avait suivi à l'Hôpital de Catonsville les cours d'obstétrique et de gynécologie (sept heures et demie de travail par jour, plus les extras), elle avait été affectée au service général de Lakeview, par quelque mystérieuse volonté de puissances qu'elle ne comprenait pas pleinement, mais qui semblaient en rapports directs, bien qu'obscurs, avec Larry Wilson et sa famille.

Pour la prosaïque Mary Robie, Ann était l'image même de l'enchantement et du charme romanesque.

— Allez-y plus doucement, chère, dit-elle. Vous êtes pâle.

— C'est la chaleur. Par ailleurs, j'ai eu moins de six heures de sommeil. Et puis je ne sais vraiment pas ce que je fais ici. Il y a une parfaite soirée de danse à laquelle j'avais une parfaite chance d'assister !

— Avec le docteur Wilson ? hasarda son amie.

Ann hocha la tête affirmativement, puis soupira :

— Sans doute ai-je un trop grand appétit de vie... Et, au lieu de prendre ce qu'elle peut normalement me donner, je résigne chaque année un nouvel engagement pour une nouvelle année qui se passera comme la précédente à gratter du bois blanc, à frotter des dos moins blancs et à encaisser les remarques désagréables de surveillantes vieilles filles qui sont et demeurent chroniquement furieuses parce qu'aucun médecin ne les regarde une seconde fois.

— Ils vous regardent assez souvent, en tout cas !

Ann renifla de mépris :

— Des internes ! Humph ! On sait ce qu'ils attendent de vous avant même d'être sortie avec eux. Je vais m'acheter un revolver !

— Oh ! je ne dirais pas qu'ils sont tous bâtis sur ce modèle, fit miss Robie, conciliante.

— Montrez-m'en un qui soit fait autrement. Il y a un type qui m'a bousculée ce matin dans le hall.

— Qui ça ?

— Lui ai pas demandé ! Grand, long, efflanqué, joues creuses. De beaux yeux, par exemple, admit-elle. Et l'air d'être quelqu'un.

— Il avait une pipe ?

— Une puanteur ! répondit Ann avec simplicité.

— Ça devait être le docteur Warren. Docteur Randolph Warren. C'est l'homme-qui-monte dans le bataillon des jeunes chirurgiens. On dit qu'il couche avec cette pipe.

— Pour ce qui est de moi, je n'y vois nul inconvénient, et la pipe peut garder son privilège, dit Ann avec une paisible impudence.

Elle adorait scandaliser Robie, qui, pour sa part, était tout excitée à l'idée qu'on la scandalisait.

— Il m'a aboyé après, et je n'aime pas que les chiots médicaux m'aboient après. Combien de paquets encore devons-nous préparer ce soir ?

— C'est la dernière enveloppe.

Ann ramassa le carré de toile, légèrement bruni par des stérilisations nombreuses, élimé par-ci par-là, sur les bords : elle savait que, les hôpitaux entretenus par dotations doivent faire durer leur matériel le plus longtemps possible.

Lançant dans le panier le paquet terminé, Ann se leva et s'étira.

— Je meurs d'envie de fumer, dit-elle.

— Nous pouvons aller dans la salle de repos, fit Mary.

Une douzaine d'infirmières de spécialités et de grades divers étaient réunies dans la pièce, simplement meublée, bavardant, fumant, grignotant des bonbons, jouant à la pinoche. En même temps qu'Ann et Mary, une grande fille blonde et robuste, le visage assombri de fureur, murmurant des imprécations entre ses dents, entra par l'autre porte. Une des joueuses leva les yeux de dessus ses cartes.

— Qu'est-ce encore qui a mordu notre Gracie ?

— Crotte ! Et au diable ! s'exclama la nouvelle venue. Je ne sais vraiment pas pourquoi je le supporte.

— Même raison pour laquelle nous le supportons toutes. Allez ! Racontez ce qui est arrivé.

— Je viens d'entendre ce qu'un de ces prétentieux petits docteurs en médecine pense des infirmières en général, et de moi en particulier, parce que je suis arrivée deux minutes en retard à l'appel.

— Ne nous le répétez pas !... fit avec langueur la joueuse. Nous l'avons entendu déjà, nous le savons par cœur.

Elle était adorablement jolie, du type ingénue, avec un petit visage de chat.

— Alors, fermez les oreilles, Snyder, répliqua Gracie. J'ai l'intention de proposer un débat sur : « Pourquoi-Sommes-Nous-Ici ? » Je sais tout ce que vous pourrez dire sur ce haut-et-noble-sujet. On voit un film montrant Florence Nightingale, on en sort toute chaude, toute bouillante, et qu'est-ce qui arrive ? On plonge la tête la première dans une vie de sacrifice et de dévouement et on émerge avec une bassinoire à la main !

— Pourquoi, suggéra la beauté en bâillant pour montrer ses dents blanches et régulières, pourquoi ne pas donner la raison véritable ?

— Qui est ?... s'enquit curieusement Ann.

— C'est la première et meilleure position sur le marché du mariage. J'ai toute une liasse de coupures relatives à des infirmières qui ont épousé la grosse galette. C'est bien simple ! Nous éclipsons même les modèles et les mannequins ! Vous devriez voir mon album !...

— En somme, vous essayez d'élaborer une technique, Snyder, constata Mary Robie avec son tranquille sourire.

— Exactement ça, admit l'autre.

— Toutes les bonnes infirmières épousent des médecins, caqueta Gracie.

— Pas moi ! assura la brunette. Vous épousez un M. D. et il se fait une clientèle de médecine générale et vous, qu'est-ce que vous y gagnez ? Une place vide dans le lit pendant que votre petit mari est dehors, en train de tâter le pouls d'une autre femelle de l'espèce.

— Là, je suis bien d'accord avec vous, miss Feltus, dit Ann. Pourquoi échanger un R. N.(6) durement acquis pour un « Madame » si vous pouvez gagner votre vie vous-même ?

— Quel genre de vie ? Et où ça vous mène-t-il ? objecta la belle. Non. Choisissez un bon, gentil malade bien riche, et amenez-le au bout de votre ligne. Voilà une carrière toute faite pour vous !

— J'en choisirais un d'âge moyen, dit Gracie, intéressée. Ils sont les plus faciles à tomber.

— Pour moi, ce serait un vieux, dit la stagiaire. Ils meurent plus vite.

— Si j'avais votre type, Snyder, conseilla la brunette, je ferais une tentative en direction de Robert Mayfield.

— Vous me scandalisez, Feltus, répondit l'autre, avec un clin d'œil. Mr. Mayfield a une épouse. Et je suis une jeune personne respectable, jusqu'ici.

— Cette vieille carne ! dit Gracie, qui avait eu un tour de garde auprès de Mrs. Mayfield. Un de ces quatre matins, elle s'en ira vers la gloire. Elle est neurotique et sclérotique et tabétique aussi, pour tout ce que j'en sais.

— Grâce ! protesta Mary Robie, comment pouvez-vous dire des choses pareilles ?

— Même si elle se laisse couler, dit la stagiaire, il y a cette éblouissante veuve. Comment s'appelle-t-elle ?

— Mrs. Libby. N'est-elle pas une parente ou quelque chose ?

— « Ou quelque chose » est exact, j'en jurerais ! ricana la beauté. Je ne suis pas en ligne de concours de ce côté-là. On dit qu'il est complètement chipé pour elle.

— D'où vient-elle au juste, et en somme ? demanda quelqu'un. Est-ce une femme du monde qui se dérange ?

— 'l'avait un emploi en ville, à ce qu'on dit. Sténo ou un truc de ce genre. Et voilà que parut Mr. Millionnaire Mayfield.

— L'histoire d'un succès, ricana la stagiaire.

— D'après son apparence, je la présume un poisson frigorifique, décida Wilkes.

— Uh ! Uh !

La brunette hocha une tête sagace.

— Examinez cette bouche qu'elle a. Et ces traînées sombres sous les yeux. Elle a quelque chose, en fait de tempérament, que le vieux Mayfield ne dégèlera jamais.

— Peut-être, suggéra Gracie, le jeune Warren y parviendra-t-il.

Avec ensemble et promptitude, des questions jaillirent :

— « Hein ? » « Quoi ? » « Qu'est-ce qu'on dit du docteur Warren ? »

— Je dis, fit Gracie, enchantée de l'effet produit, que je les ai vus bavarder ensemble « à treize à la douzaine » à la réception du



— Si je chassais en territoire local, dit Feltus, ce n'est pas Warren que je voudrais piéger.

— Non ? C'est-à-dire qui ? questionna obligeamment la stagiaire.

— Larry Wilson. Le voilà, le garçon qui a tout pour lui.

— J'ai entendu dire qu'il a même un attachement, compléta Snyder, avec un large sourire à l'adresse d'Ann.

Ann se leva :

— J'ai faim ; venez, Mary. Allons prendre un hamburger chez le Grec.

En route vers leur restaurant préféré, Mary s'enquit carrément :

— Est-il vrai que le docteur Wilson a fait agir un piston pour que vous soyez transférée ici ?

Malgré toute son insignifiance, ou peut-être à cause d'elle, elle avait une façon de savoir des choses.

— Si c'est vrai, je ne lui ai jamais demandé de s'en occuper. Mais je

suis très contente d'être à Lakeview.

— Quel est son jeu ?

— Il *dit* qu'il a en vue le Saint État Matrimonial, répondit Ann avec un petit sourire modeste. Mais il a tenté tout le reste.

— Quelques-uns de ces médecins pensent que, dès qu'une fille met un uniforme, toutes les règles sont abolies, commenta sévèrement Mary. Vous le connaissiez avant, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui ! Nos familles étaient liées » Mais la sienne a de l'argent. La mienne en a eu. Cela fait un monde de différence, particulièrement à Washington.



Tourné le coin de la rue, s'ouvrait une boutique brillamment illuminée où l'on vendait des sodas, des sandwiches et des hamburgers, et cette combinaison sympathique était connue depuis des générations d'étudiants et d'infirmières sous la dénomination de « chez le Grec ». Le bourdonnement de la

conversation, ponctuée d'éclats de rire, les accueillit comme elles passaient la porte. Toutes les quelques minutes, le téléphone sonnait, et un interne vêtu de blanc disparaissait en hâte, répondant à un appel d'urgence aux accidents, ou à la salle de chirurgie, ou encore allant appuyer un dernier stéthoscope contre quelque cœur déjà allégé du fardeau de sa vie.

Ann et Mary trouvèrent une table et commandèrent des hamburgers. Quelqu'un mit un nickel(7) dans la fente du phono électrique qui éclata en une rauque et bruyante musique de swing et, pour un temps, le murmure de la conversation fut noyé. Plusieurs couples se levèrent et dansèrent.

Ann avait toujours aimé cet endroit. Il y avait là une gaieté à haute pression, propre aux alentours des hôpitaux et des écoles de médecine. Les complets blancs des internes faisaient ressortir la couleur des robes des filles qui n'étaient pas en uniforme. L'hôpital où Ann avait été formée était un petit établissement, aucunement semblable à Lakeview dans son atmosphère. Peut-être l'hôpital important ne valait-il pas mieux que celui d'où elle venait ? Le rapide échange des conversations avec leurs mots d'esprit au sujet d'opérations audacieuses, à propos de chirurgie cérébrale et d'autres choses qu'elle n'avait jamais vraiment vues, était probablement du clinquant destiné à recouvrir le travail des médecins consciencieux, qui ne se préoccupaient guère de la fanfare publicitaire dont s'accompagne inévitablement la vie d'une grande clinique, et qui étaient contents lorsqu'ils remplissaient leur tâche au mieux de leurs moyens. Cela ne faisait aucune différence. Elle avait toujours souhaité ceci. Et maintenant elle voulait en faire partie, s'y insérer véritablement, jusqu'à ce qu'elle pût se sentir aussi sophistiquée, aussi cosmopolite, que n'importe qui dans n'importe lequel de ces groupes bavards.

Un grand garçon, en vêtements blancs fripés, entra et gagna tout droit le comptoir. Il y avait autour de ses yeux des lignes creusées par la fatigue, et ses cheveux étaient ébouriffés. Il acheta une boîte de tabac, l'ouvrit et bourra une courte et rance pipe de bruyère.

Il n'avait pas l'air si méchant que ça, pensait Ann ; plutôt l'air d'un jeune homme fatigué à qui rien ne pourrait faire plus de plaisir que vingt-quatre bonnes heures d'affilée d'un sommeil soigneusement protégé du téléphone et des salles d'accidents.

— Regardez-moi cette poignée de stagiaires qui le dévisagent avec des yeux ronds ! murmura Mary. On dirait que c'est Clark Gable !

— Est-ce que *lui* le croit ?

— Ah ! Dieu non ! Ne le jugez pas mal.

Ran se dirigeait vers la porte. Un autre interne le héla. Se retournant, il vit les deux infirmières attablées devant leurs hamburgers et s'arrêta durant une fraction de seconde avant de

continuer. Elles l'entendirent répondre à une question :

— Pas l'ombre d'une possibilité ! Il ne passera pas la nuit. Mais aucune faute de votre part, Bev, soyez-en assuré.

Et puis le voilà qui se tenait devant elles, penché :

— Hello ! Miss Robie.

Il se souvenait de l'avoir eue à la salle d'opération l'hiver précédent ; elle s'était montrée consciencieuse et capable à la table de suture.

— Bonsoir, docteur Warren.

Il regardait d'un air interrogateur Ann, qui tournait pensivement son chocolat.

— Bonsoir, miss... ?

Le point d'interrogation demeura en suspens.

— Trent, compléta Mary, Ann Trent. Elle est transférée ici de Catonsville.

— Je vois, dit Ran.

Il paraissait attendre autre chose, mais Ann ne lui fournit aucune ouverture. Bien juste un sourire négligent. Elle n'était pas en humeur de concurrencer les adorantes stagiaires.

— Qu'avez-vous au poignet, docteur ? Pas une infection opératoire ?

C'était encore Mary qui parlait, ayant remarqué le bandage.

— Oh ! non ! Simplement la solution chaude de quelqu'un d'autre.

— Les gens deviennent tellement négligents !

— Ils le deviennent très certainement ! approuva Ran avec gravité.

C'en était trop pour Ann.

— Peut-être la négligence était-elle du côté du docteur Warren, suggéra-t-elle.

— C'est cela que j'avais dans l'esprit en traversant pour venir jusqu'ici, admit-il. Oui, j'ai bien idée qu'elle était de mon côté.

Sentant qu'elle pouvait désormais s'offrir le luxe d'être généreuse, Ann rectifia :

— Je ne regardais pas non plus où j'allais. Mais j'ignorais la brûlure. Je regrette.

— Si elle suppure, je viendrai me faire soigner par vous.

Ran n'était pas plus assuré que cela que cette tentative de légèreté fût un succès incontestable. S'il en avait eu l'illusion, elle lui eût immédiatement été retirée !

— Je n'aurais garde, disait la fille, de soigner une autorité aussi éminente du monde chirurgical.

Elle se moquait de lui, oui ? eh bien ! il lui montrerait. Ce serait d'ailleurs, incidemment, en le montrant au monde entier. Qu'elle attende un peu, et elle verrait. Le monde entier aussi.

Invité à s'asseoir par Mary Robie, il échangea quelques phrases,

surtout avec elle. Ann était très à son aise, simple, sans aucune sorte d'affectation, mais conservait une attitude détachée, impersonnelle, si on peut dire. Qu'elle était jolie ! Quelle couleur et quelle chaleur ! Ran avait bien grande envie de l'inviter pour un prochain jour. Au cinéma ou même à dîner ! Mais cela aurait entraîné l'invitation de Mary Robie, et ses finances étaient tout bonnement incapables de supporter l'extension de l'invitation à une seconde personne.

Après son départ, Mary demanda d'un ton plein d'espoir :

— Est-ce que vous ne l'aimez pas ?

— Je n'en sais rien, dit Ann. Il nourrit une assez bonne opinion de lui-même, n'est-il pas vrai ?

— Il est sûr de lui et il a gagné le droit de l'être, ce n'est pas la même chose. Il est très bien, vraiment. Peut-être, dans ses manières, y a-t-il un certain bluff pour couvrir sa timidité. Vous devriez le voir au travail.

— C'est peu probable. Nos lignes ne se rencontrent pas.

— On ne sait jamais, dans ce métier, répondit sagement Mary.

CHAPITRE V

Le docteur Alden Powers, courtaud, boulot, soufflant de l'effort exigé par l'ascension de toute une volée d'escalier, rencontra Ran sur le palier et l'arrêta. Ran savait d'où il venait : d'une réunion des autorités de l'hôpital au cours de laquelle avaient été discutées des questions importantes.



— Hé ! jeune homme ! Je viens de parcourir quelques rapports vous concernant.

Le pouls de Warren battit plus vite : peut-être sa chance d'être résident-assistant était-elle en cause ? Non que ce fût un titre impressionnant, mais l'heureux élu pouvait désormais se considérer comme l'un des trois à qui demeurerait ouvert l'espoir d'obtenir la résidence.

— Vous êtes un gars obstiné, Warren, continua le grand homme. Ça mène aux embêtements.

Le pouls de Warren ralentit sa cadence, le désappointement remplaçant l'optimisme.

— C'est le docteur Prather ? hasarda-t-il.

— Prather n'a pas fort bonne opinion de vous. Vous ne... heu !... vous n'absorbez pas ses idées avec la foi pieuse que l'on attend de vous.

Ran se défendit :

— Si on me questionne sur un diagnostic, ou sur un traitement à appliquer, il faut bien que j'expose mes vues telles qu'elles sont.

— Et c'est comme ça que vous faites, eh ? Et si vous vous trompez ?

— Sans doute devrai-je continuer à commettre mes propres erreurs

jusqu'à ce que je découvre la vérité et fasse mieux, dit mélancoliquement Ran.

— Mieux vaut commettre vos propres erreurs que celles du voisin. Et, d'ailleurs, vous n'en commettez pas plus que votre compte. Comprenez l'allemand, Warren ?

— Fort peu.

— Hum ! Dommage. Il y avait une fois un homme qui valait beaucoup mieux que vous et moi et qui a dit à peu près ce que vous venez de dire. Il lui fallait exposer la vérité telle qu'il la voyait. Aucune autre voie n'existait pour lui, bien que l'enfer tout entier fût béant sous ses pieds.

— Qui était-ce, monsieur ?

— Le docteur Martin Luther. Pas d'autre possibilité pour lui que de dire la vérité telle qu'il la voyait. Les mots les plus braves, les plus désespérés peut-être, qui jamais tombèrent de lèvres humaines. Vous n'êtes pas un Luther. Mais, conclut-il avec une effarante absence de transition, vous allez être résident-assistant. Félicitations.

— Merci, monsieur.

C'était là une pauvre, molle et bien inadéquate expression de ce que ressentait Warren.

— Savez-vous pourquoi ? Parce que nous savons que vous y donnerez sans compter ce qu'il y a de meilleur en vous. Et si vous ne continuez pas à progresser, si vous ne devenez pas chirurgien-résident, vous me désappointerez fort.

Comme Ran s'éloignait, des paroles prophétiques lui revinrent en mémoire : comment donc Frances Libby avait-elle bien pu savoir ? Ou bien si ç'avait été simple supposition de sa part ?

Tim Brennan seul pouvait décemment participer à la célébration de la grande nouvelle.

Rendez-vous fut pris. Fidèle à la date, Tim arriva et faillit briser la clavicule de Warren, dans l'exubérant enthousiasme de ses félicitations.

— Vous venez danser avec moi ce soir, pas ?

— Hélas ! non, Tim. Je crains que non.

— Quoi ? Pas d'amie ?

— La question n'est pas là. Je suis plutôt fatigué et...

— Oubliez-le ! Quel droit un cossard comme vous a-t-il d'être fatigué ?

— Nous sommes très à court en ce moment, au point de vue chirurgie. Ils n'ont pris que la moitié du nombre habituel d'internes. Ç'a été dur pour Ward et moi de les former et de les mettre au point. Si vous voulez quelqu'un qui aille au bal, il y a Larry Wilson. C'est bien rare qu'il en manque un.

Tim fit une drôle de grimace ; mais déjà Ran l'avait quitté, se

rendant au téléphone. Peu après, Larry Wilson parut, aussi fringant qu'à l'accoutumée. Son visage était coloré, ses yeux brillants. Tim et lui se serrèrent la main, mais rien dans leur rencontre ne témoignait du vif et sincère désir qu'avaient eu à se retrouver Tim et Ran. Celui-ci, qui examinait discrètement mais attentivement l'arrivant, se sentit mal à l'aise et s'informa :

— N'êtes-vous pas inscrit cette nuit pour les appels du dehors, Larry ?

— Bien sûr, bien sûr ! Les appels du dehors me seront dûment transmis au bal. Au surplus, les affaires sont calmes. Et, d'ailleurs, je ne considère pas qu'un véritable accoucheur doive se rendre au-dehors. Les accouchements à faire en ville, ça me paraît manquer de dignité. C'est bien le mot. Manquer de dignité.

— Mais que ferez-vous si, tout de même, vous êtes appelé pour un accouchement au-dehors ?

— Je le ferai, tiens donc. Et avec mon brio habituel. Wilson ne rate jamais son coup. Wilson amène toujours son bébé vivant.

Tim Brennan intervint :

— J'aimerais assez vous voir faire un accouchement aux forceps sur une table de cuisine, au fin fond de la campagne, à vingt-cinq kilomètres de tout.

Et Ran ajouta, en manière d'avertissement :

— Ce que vous devriez faire, c'est aller prendre une douche froide et vous dégriser.

— Ranny le boy-scout ! dit Wilson.

Et sa voix était pleine de malice et de moquerie. Il passa la porte en tanguant ferme.

Le dîner dans un restaurant italien les retint, buvant, mangeant et bavardant jusqu'à huit heures. Tim, alors, se déclara mûr pour les festivités organisées par Tau Mu Kappa. Une fois de plus, il insista pour que Ran l'accompagnât. Ça lui ferait du bien. Le détendrait. En outre, ils avaient encore beaucoup de choses à se dire.

*

* *

Le nouvel assistant, ayant maintenu ses paupières ouvertes jusqu'à minuit passé, abandonna toute résistance et s'endormit. À une heure un quart, son téléphone sonna violemment. Il grogna et tendit la main à la recherche de la poire vers la tête de son lit. Avant qu'il l'eût trouvée et que la lumière fût, la sonnerie avait répété sa sommation avec insistance.

— Ça va ! lança-t-il hargneusement.

Il saisit le récepteur et le plaqua contre son oreille, clignant des

yeux, pupilles contractées dans la clarté soudaine :

— Le docteur Warren écoute !

— Hé ! Ran ! (C'était Tim Brennan.) Je croyais que je n'arriverais jamais à vous réveiller.

— O. K., Tim ! Où êtes-vous ?

— Ici, au bal. Il tombe une tuile de première grandeur ! Et il va y avoir une casse du tonnerre !...

Ran s'assit d'un seul coup :

— Qu'est-ce qu'il y a de cassé ?

— Oh ! c'est Larry. Ce sombre idiot est fin saoul, et, naturellement, l'hôpital le demande pour un accouchement au-dehors.

— Avez-vous essayé de joindre Steinert ?

— Dame oui ! J'ai fait patienter pour avoir le temps de dégouter l'un ou l'autre des gars du service de l'obstétrique. Il y avait déjà eu un appel plus tôt dans la soirée, Steinert s'y était rendu, il y est encore. Pas une âme dans le service pour aller faire cet accouchement-ci, sauf Larry. Et l'imbécile est ivre mort, pas moyen de le tirer de là !

— Attendez que je réfléchisse une minute.



Ran se gratta la tête. Cette histoire pouvait occasionner un tas d'embêtements. Comme tous les autres services de l'hôpital, le département de l'obstétrique était coincé par le manque de fonds. On avait fait sur place tous les accouchements qu'il avait été possible de faire. Si quelqu'un ne prenait pas en main ce cas extérieur, les choses iraient mal pour Larry. Même en faisant jouer ses influences, il aurait quelque difficulté à expliquer à l'état-major pourquoi il était ivre alors qu'il était censé être de garde et prêt à répondre à tout appel. Il y avait une chance de sauver la situation : Ran pouvait y aller lui-même. Il

avait passé trois mois au service d'obstétrique pendant sa quatrième année d'études médicales et il s'était à maintes reprises rendu dans l'arrière-pièce de quelque logement pouilleux pour aider un bambin à faire son entrée dans le monde.

— Je vais m'en occuper moi-même, dit-il.

— Vous serez un foutu crétin si vous le faites, grogna Tim. Supposez que quelque chose tourne mal et que vous perdiez la mère, ou l'enfant, ou les deux. Ah ! vous passeriez un joli quart d'heure à tenter de faire comprendre aux puissants de quoi vous vous êtes mêlé en faisant un accouchement au-dehors, alors que vous n'avez plus cueilli le moindre bébé depuis Dieu sait quand ! Pour ce qui est de moi, je laisserais Larry cuire dans son propre jus.

— Possible que ce soit une fausse alarme, ou quelque chose de ce genre, fit Warren avec optimisme. Fourrez Larry dans un taxi et amenez-le à l'hôpital. Mettez la main sur Hanson, le résident des services médicaux, et obtenez qu'il certifie que Larry est indisposé : beaucoup trop souffrant pour pouvoir sortir. Cela lui donnera le temps de retrouver son état normal.

— O. K., fit Tim avec résignation. C'est votre propre tombeau. Allez-y et creusez-le.

Et le téléphone cliqueta sèchement.

Ran raccrocha le récepteur et commença d'enfiler ses blancs. Il lança un regard de désir vers son manuel d'obstétrique sur le rayon. Non. Ça ne pouvait pas coller. Ça la ficherait vraiment mal pour un docteur d'arriver en hâte sur le lieu d'un accouchement avec l'*Obstétrique* de Williams dans sa manche !

Près du standard téléphonique, dans le hall du bas, il trouva un petit Italien tout bouleversé, marchant de long en large, les mains jointes sur sa bedaine.

— Doctor ? Vous le doctor ? Vous viendrez vite, je prie, vite. Maria ave mal.

Il étreignit plus fortement sa panse rondelette et roula des yeux blancs comme s'il était, lui, en agonie :

— Size bambini, Maria ave déjà. Size. Mais pas aucun ave fait mal comma célouï-ci.

— Entendu, Tony, fit cordialement Ran. Prenez les sacs et trottez. L'infirmière et moi serons là dans une minute.

Deux sacs préparés par l'urgence étaient à côté du bureau de la téléphoniste. Le plus grand contenait un paquetage de linge stérilisé, le plus petit une paire de forceps stérilisés et enroulés dans une enveloppe stérilisée, des anesthésiques, et des stimulants, et tout ce dont on pouvait avoir besoin pour effectuer un accouchement ordinaire. Il y avait même un flacon de solution saline stérile, pour le cas où une hémorragie soudaine, ou encore un choc causant un état de

prostration inquiétante, exigerait un prompt apport de fluide dans les veines de manière à augmenter la pression sanguine et à ranimer une circulation défaillante.

C'était la coutume, à l'hôpital, de faire emporter les sacs pesants par quiconque venait notifier au service que le travail avait commencé.

Tony ramassa son fardeau et s'en fut en vitesse.

— Savais pas que vous étiez obstétricien, docteur Warren, remarqua la standardiste, l'œil curieux.

— Le docteur Wilson s'est trouvé subitement indisposé voici quelques minutes, répondit Ran. Il est hors d'état de sortir. Alors je le remplace.

Elle détourna les yeux, mais un sourire flottait sur ses lèvres, et Warren comprit qu'elle n'était pas dupe.

— Avez-vous appelé l'infirmière ?

— La voici qui arrive.

Une silhouette élancée en manteau sombre, chapeau de velours et souliers à talons plats, vint jusqu'au bureau et tendit la main pour prendre la carte que la téléphoniste avait retirée d'un classeur et qui portait un résumé du cas dont ils se chargeaient, ainsi que les conclusions de l'examen effectué avant l'apparition des douleurs. Elle se retourna, vit Ran et se raidit.

— Bonsoir, miss Trent, dit Warren. Prête ?

Elle ne comprenait pas encore et questionna la téléphoniste :

— Est-ce le cas du docteur Wilson ou celui du docteur Steinert ?

— C'est mon cas, fit brièvement Ran.

Il lui était désagréable de se sentir ignoré de la sorte. Après tout, les infirmières étaient tenues à un certain respect professionnel.

La téléphoniste expliqua :

— Le docteur Wilson est souffrant.

— Souffrant ? Mais je le croyais au bal...

— Mademoiselle, je vous ai demandé si vous étiez prête ? interrompit Warren, agacé.

Ah ! oui ! Il comptait faire montre de sa petite autorité toute neuve ? Vraiment ! Ann avait ses idées sur la question.

— Oui, docteur Warren, dit-elle, sa manière d'être soudain impeccablement correcte et totalement impersonnelle.

— Nous allons prendre ma voiture.

— Oui, docteur Warren.

Obéissant à l'impérieuse loi de gravité, le tacot descendit la colline et embraya avec son nombre habituel de ratés, mais sans plus. Ran la fit tourner par la route.

— La patiente a six enfants déjà. Tout doit se passer sans accroc, fit-il.

— Oui, docteur Warren.

— Est-ce que vous avez une idée du chemin à suivre pour se rendre à cette adresse ?

— Oui, docteur Warren.

— Eh bien ! alors, expliquez-le, que diable !

Ann était satisfaite. La première manche était pour elle.

— Tournez à gauche, longez le bord de l'eau, tournez à droite, c'est à mi-îlot.

Elle parlait comme aurait pu le faire une carte routière, eût-elle acquis des cordes vocales.

Ran arrêta le coupé contre le trottoir. Le petit bonhomme, du fond du corridor, jaillit à leur rencontre :

— Où vous étiez si long ? s'enquit-il d'une voix pétulante, 'têt' bien le bambino il est déjà là !

— Nous n'aurons pas cette chance ! chuchota Warren.

Ils grimpèrent deux volées de marches branlantes jusqu'à un petit logement sur le derrière. Sur un lit grinçant, une vaste Italienne gémissait et se débattait comme si chacun de ses souffles devait être le dernier. Ran lui prit le poignet. Il eut tôt fait de trouver le pouls et le garda un moment. Sous ses doigts, les battements un peu trop précipités étaient réguliers et forts. Il lui passa sur l'abdomen une main experte.

— Elle paraît très bien, constata-t-il. Je vais me laver les mains et nous verrons à quel point de dilatation elle en est.

Ann déjà s'employait avec l'activité paisible d'une personne pour qui cette scène n'offrait aucun imprévu. Elle expédia hors de la chambre le mari et plusieurs enfants aux cheveux sombres. Diverses femmes s'aggloméraient au pied du lit, attendant joyeusement de participer à l'opération de la mise au monde et à l'inévitable frairie qui la suivrait. Ann chargea l'une d'aller faire bouillir de l'eau, la seconde de rassembler une certaine quantité de journaux pour les glisser sous la patiente, la troisième de remettre les enfants au lit.

Puis elle prit, dans un paquet, une brosse stérilisée qu'elle tendit à Ran en même temps qu'un petit bol de savon vert.

— Par cette porte pour gagner la cuisine. Vous pourrez vous brosser les mains à l'évier.

Comme il finissait de se rincer les mains, Ann parut à la porte.

— Comment va-t-elle ?

— Elle s'est beaucoup calmée. Elle s'endort pendant quelques secondes dans l'intervalle de deux douleurs.

— C'est assez habituel ; il suffit que le médecin arrive pour que les douleurs cessent. J'ai appris cela au cours de ma quatrième année. Le docteur Whitridge avait coutume de répéter : « Messieurs, le meilleur moyen d'arrêter le travail, c'est d'arriver ! »

Ann lui ouvrit la porte afin qu'il n'eût rien à toucher. La parturiente ronflait doucement. Il prit une serviette stérilisée sur la table à instruments qu'Ann avait habilement improvisée avec le couvercle d'une vieille malle. Les paquetages étaient composés précisément en vue de situations telles que celle-ci. L'enveloppe extérieure ouverte formait nappe sur n'importe quel meuble employé comme substitut des tables d'émail blanc en usage à l'hôpital.

— Voulez-vous que je lui donne de la pituitrine ?

Ran prit la houppette à talc, placée à l'intérieur du paquet contenant les gants stérilisés, se poudra soigneusement les mains et enfila les gants. Enfila ensuite les manches de la blouse blanche stérilisée qu'Ann avait posée sur la table et lui tendit les cordons afin qu'elle les lui nouât derrière la taille.

— Emploie-t-on la pituitrine dans ces cas ? Si mes souvenirs de quatrième année sont fidèles, on ne doit pas s'en servir avant que le bébé soit né.

— Larr... Le docteur Wilson y a généralement recours quand il est pressé. Il dit qu'une petite dose sous-cutanée ne fait aucun mal et qu'elle active les douleurs.

— Je n'ai aucune intention de passer ici la nuit entière, mais je ne veux pas bousculer les choses sans nécessité.

— Oui, docteur Warren.

— Oh ! *bouclez ça !*

Cette fois, elle se rendit à l'évidence. Ran n'était visiblement pas de ceux qu'on peut pousser trop loin.

Il se pencha et elle lui ajusta à la tête le stéthoscope obstétrical, dont elle lui glissa les pointes dans les oreilles. La cloche du stéthoscope étant assujettie au front par une bande métallique, à la manière d'une lampe de mineur, il suffisait au médecin de s'incliner et de placer l'appareil à n'importe quel endroit du ventre de la parturiente pour surveiller le cœur du bébé, battant à cent trente, ou davantage, à la minute. Et cette surveillance pouvait se prolonger tout au long de l'accouchement sans qu'il eût à stériliser ses mains.

Ann tint sa montre de telle sorte que Ran pouvait la voir tout en comptant les rapides pulsations. Quand il releva la tête, il fronçait les sourcils.

— Trop rapide. Presque cent cinquante. Je ferais mieux de la nettoyer et de l'examiner.

Quand il se redressa après l'examen :

— Quelque chose qui ne va pas ? s'enquit Ann.

La femme geignit.

Subitement, son abdomen devint dur comme du bois et resta ainsi pendant près d'une minute.

— Une bonne douleur, celle-là, constata Ran. Attendons un peu.

Il prit sur la table une paire de moufles assez vastes pour lui permettre d'y insérer ses mains gantées. Les accoucheurs en extérieur s'en servaient fréquemment lorsqu'ils avaient à attendre un bébé qui ne manifestait aucune hâte à venir au monde. Les grandes moufles préservaient les gants, qui demeuraient stériles sans que les médecins fussent astreints à la fatigante obligation de rester les mains levées pour éviter toute contamination.

Warren s'assit sur la chaise qu'Ann poussa vers lui, tandis qu'elle-même s'accommodait au mieux d'un tabouret à côté du lit, ce qui lui permettait de prendre de temps à autre, et sans se déranger, le poignet de Maria pour vérifier son pouls.

— Combien ? demanda Ran.

— Cent vingt.



— Puisqu'elle a eu déjà six enfants, et sans difficulté, il n'y a pas de raison apparente pour de tardives complications.

— Qu'est-ce qui pourrait arriver ?

— J'essayais précisément de retrouver en ma mémoire ce que je savais il y a quelques années au sujet des complications.

Ils réunirent leurs expériences, leurs lectures et leur instruction relative aux difficultés qui pourraient survenir. Une atmosphère de camaraderie s'établit insensiblement. Ils arrivèrent à la même conclusion.

— Il n'y a rien à faire qu'à attendre.

Quelques minutes plus tard, il se pencha et posa le stéthoscope contre la peau sombre. Quand il se redressa, son visage était plus consterné encore.

— Ça monte encore : le cœur fœtal est à cent soixante.

— Cent trente-huit, pour elle.

— Je n'aime pas cela. La tête est encore très haut. Cela rendrait pratiquement impossible l'emploi des forceps si nous avions à travailler en hâte pour la délivrer. Je vais rompre la membrane.

Il retira ses mouffles, prit le brillant crochet à membrane avec son long manche et la petite courbe émoussée de son autre extrémité.

Pendant un moment, il travailla attentivement.

— Voilà qui est fait.

Sa voix exprimait le soulagement.

— Peut-être cela va-t-il arranger les choses.

— Nous ferions bien, tout de même, de vérifier le pouls de temps en temps.

— Il est bien possible qu'une fois né ce bébé nous donne du mal. Vous devriez peut-être préparer une seringue et une ampoule d'un stimulant quelconque ?

— Quel stimulant désirez-vous ?

— Là, vous me tenez, admit-il. Je n'ai pas eu l'occasion d'administrer de stimulant à un nouveau-né depuis plus de trois ans. Qu'emploie-t-on aujourd'hui ?

— Surtout de l'adrénaline.

Graduellement, un changement se produisait en Maria. Alors que, précédemment, elle dormait, calme, entre deux contractions, à présent elle s'agitait sans interruption. Il y avait dans ses yeux un regard inquiet, le regard vague de l'animal qui sent le danger et cherche quelqu'un de plus fort pour l'en protéger. Des gouttes de sueur perlaient à son front et sur sa lèvre supérieure.

— Je lui donne cinq minutes, décida Ran.

Tous deux demeurèrent un grand moment attentifs et silencieux. Ran sentit qu'Ann faisait un effort pour arriver à une décision. Elle y arriva :

— Docteur Warren ?

— Oui ?

— Larry était-il ivre ?

— Je n'ai pas vu Larry.

— Était-il ivre ? Vous pouvez me le dire.

— Oui.

Ses sourcils se froncèrent.

— C'est ce que je craignais, murmura-t-elle.

Son regard passait, au-delà de lui, vers quelque trouble et lointaine conjoncture.

— Si quelque chose va mal ici, ça ira mal aussi pour Larry.

— Je le crains.

Ran se disait farouchement que, selon toute probabilité, ça irait encore plus mal pour lui. Elle n'y pensait pas, apparemment. Pourquoi y aurait-elle pensé ?

Elle redevint purement professionnelle, les yeux sur sa montre et ses doigts déliés et sensibles posés sur le poignet de la patiente.

— Cent trente. Plus faible.

Sous le stéthoscope de Ran, l'autre cœur, le petit, battait au contraire à folle allure. Deux signaux de danger.

— Il nous faut ce bébé promptement, ou bien nous le perdrons.

— Voulez-vous le chloroforme ?

— Non. L'éther. Savez-vous donner l'éther ?

— Je l'ai donné une fois déjà.

Il scruta son visage et le trouva pâle, mais calme et résolu.

— Vous y arriverez, dit-il. Je crains que nous ne nous trouvions dans la nécessité de retourner le corps de l'enfant pour le faire sortir par les pieds. Placé comme il est, je ne puis pas le saisir avec le forceps.

Ann coupa le haut du bidon d'éther, puis y posa un petit bouchon entaillé d'une encoche latérale sur toute sa hauteur ; dans l'encoche, une mèche de coton passait, le long de laquelle l'éther s'égoutterait avec régularité sur le masque dont elle couvrit la bouche et le nez de Maria. Maria grogna, ronfla, toussa, lorsque les vapeurs irritantes pénétrèrent dans ses poumons.

— Il faudra verser assez abondamment, précisa Ran. Si vous la surveillez constamment, il n'y a guère de risque de lui en donner trop.

Pendant d'interminables instants, il n'y eut dans la pièce à demi éclairée d'autre bruit que la respiration profonde et régulière de la femme endormie. Ann installa sa torche électrique en travers du pied du lit, de manière qu'elle projetât une lueur, faible certes, mais régulière, sur les linges stérilisés.

Une fois de plus, Warren appuya son stéthoscope contre le ventre de la mère :

— Le bébé est assez mal en point. Gants pour la rétroversion.

Son ton avait pris la brièveté de la décision.

Laissant sur le visage de la parturiente le masque à éther, Ann ouvrit un paquetage dont elle tira des gants de caoutchouc montant au coude. Ran les enfila. Une fois qu'il aurait commencé à faire descendre la tête, il serait tenu d'aller jusqu'au bout. Pour l'instant, il pouvait encore téléphoner qu'on lui envoie l'ambulance et transférer le cas à l'hôpital. C'était le moyen le plus facile, mais cela signifierait certainement la mort de l'enfant et un grave danger pour la mère, qui risquait l'hémorragie. La formation de Ran lui avait appris à ne jamais choisir le moyen le plus facile. Il existait une autre solution encore, l'expédient classique de l'accoucheur maladroit, incapable ou négligent. Il pourrait délivrer l'enfant – lentement – et mort, le déclarer mort-né, impressionner la famille en expliquant qu'il avait fallu choisir entre la mère et l'enfant, et s'en tirer comme cela. Non.

Par Dieu, non ! Il s'était mis dans ce pétrin. Il irait jusqu'au bout, et du mieux qu'il le pourrait.

Huit minutes. C'était le maximum, à présent, du délai qu'il osait encore s'accorder. Après cela, il serait probablement impossible de faire respirer le bébé. Dès à présent, il luttait contre le temps.

— Regardez votre montre, miss Trent.

— Oui, docteur Warren.

— Avertissez-moi quand cinq minutes seront écoulées.

— Oui, docteur Warren.

Il n'y avait plus aucune moquerie dans la répétition. Mais la réponse immédiate, disciplinée, de la subordonnée bien formée. Il continua à travailler.

Voilà qu'apparaissaient les côtes minuscules, la peau qui les couvrait, tout assombrie par manque d'oxygène. Où étaient les bras ? S'ils étaient étendus aux côtés de la tête, c'était le désastre. Travaillant sans s'interrompre, il fouillait sa cervelle pour y retrouver les directives du manuel, indiquant la meilleure chose à faire dans ce cas. Lentement, le corps descendait. Côte après côte. Le dessin en était particulièrement net là où la peau avait été étroitement serrée contre la cage thoracique. La sueur ruisselait sur le front de Ran. Il la sentait imbiber son masque et son calot.

Ann surveillait le drip-drip régulier de l'éther s'écoulant du bidon. Presque à chaque minute, sa main gauche glissait le long de la tempe de Maria, un doigt cherchant la pulsation rapide de l'artère temporale, comptant les battements du cœur surmené, évaluant sa force de résistance.

— Cinq minutes, dit-elle.

Il aurait plutôt cru vingt !

— Donnez-moi un peu de pression ici.

Dans le silence qui emplissait la chambre, sa voix, tout à coup, semblait haute et dure.

Ann fit un signe d'acquiescement. Saisissant le bidon d'éther entre son index et le doigt du milieu, et maintenant le masque en place avec les deux autres doigts de sa main gauche, elle allongea la main droite et poussa sans secousse. Ran, désormais, se rappelait la technique telle que le manuel la formulait. Si seulement il pouvait travailler assez vite ! Ann lut sur son visage une question anxieuse :

— Une autre minute d'écoulée, dit-elle spontanément.

Les bras fuselés et les mains étaient libres. Il s'agissait d'amener la bouche à l'air, afin que le souffle pût gonfler les poumons torturés par le manque du vivifiant oxygène. Ran écarta les petites mâchoires, et il n'y eut pas, en réponse, l'aspiration de l'air attiré par les poumons. Le petit organisme était trop épuisé pour que ses muscles respiratoires pussent fonctionner d'eux-mêmes. À moins que Warren ne terminât

immédiatement cette délivrance et ne commençât la respiration artificielle, l'enfant allait mourir. Ou était-il mort déjà ?

— Une minute encore, annonça la voix, pas tout à fait calme, d'Ann.

Lentement, la petite forme avançait vers le bas et vers le dehors. La tête, tout à coup, glissa en arrière et retomba libre. L'enfant était délivré !

Ran, qui, depuis un moment, retenait son souffle, poussa un soupir de soulagement. La poitrine du bébé n'était pas agitée de contractions spasmodiques comme elle aurait dû l'être.

— Préparez un stimulant, jeta-t-il d'un ton bref.

Pendant qu'il pratiquait les mouvements de respiration artificielle sur le corps qui ne réagissait pas, Ann ouvrit une ampoule d'adrénaline et en aspira promptement le contenu dans une seringue. Sans déranger Warren, qui continuait méthodiquement les mouvements rythmiques d'où devait renaître la vie, elle enfonça l'aiguille et poussa le piston : aucune manifestation ne se produisit en réponse. Et pourtant, faibles mais ininterrompus, les battements du cœur demeuraient perceptibles. S'ils pouvaient arriver à faire démarrer l'automatisme respiratoire, l'enfant avait encore une bonne chance de vivre, mais elle ne tenait qu'à un fil.

— Succion, décida-t-il. Surveillez Maria, je vais essayer de gonfler les poumons.

Il déposa le bébé sur la table aux instruments. Avant de se rendre près de Maria, Ann retira le masque de Ran, qui, dépliant vivement une éponge de gaze stérile, l'appliqua sur la petite bouche. Puis il se pencha sur le bébé, plaça sur la sienne sa propre bouche, et, très doucement, exhala son souffle dans les passages d'air de l'enfant. Puis il se redressa et, très doucement, pour en expulser l'air, comprima la poitrine maintenant gonflée, mais toujours inerte. Avec angoisse, il attendit le halètement, le cri qui indiqueraient que le centre respiratoire du nouveau-né était entré dans son rôle et dirigeait lui-même les muscles dans leur travail. Mais le halètement ne vint pas. Il chercha la faible palpitation du poulx : les battements continuaient. Une fois de plus, et une fois encore, il força l'air dans les poumons et les contraignit à se vider ensuite.

Et voilà qu'un bienheureux changement se produisit dans la coloration de l'enfant, le bleu sombre de la cyanose pâlisait. Un peu de l'oxygène de sa propre respiration, il s'en rendit compte, était absorbé par le sang du bébé. Mais cela n'était pas suffisant. Il fallait absolument que les centres respiratoires de l'enfant se missent eux-mêmes au travail, sans quoi les structures du cerveau se trouveraient irréparablement endommagées.

Ann vint jusqu'à la table et se tint debout près de lui, considérant

d'un œil anxieux le petit corps inerte, étendu là, sur la serviette stérilisée. Subitement, il y eut un halètement léger, puis un autre, puis la vigoureuse plainte qu'ils attendaient. Les traits du bambino se déformèrent pendant qu'il hurlait allègrement. Ses pieds s'agitèrent, il gigota de béatitude, à mesure que ses poumons s'emplissaient d'air frais, envoyant jusqu'à la dernière cellule de son corps l'oxygène dont le manque avait bien failli le tuer. Rapidement maintenant, la teinte bleue s'effaçait, la peau prenait l'apparence normale d'une peau d'un nouveau-né. Les minuscules poings tout rouges frottaient les paupières gonflées.

— Eh bien ! nous en avons vu la farce ! exulta Ran.

— Merci pour ce « nous », répondit Ann.

Qui le pensait ! Elle éprouvait pour lui un sentiment chaleureux qui ne devait rien au sexe ni à la coquetterie. Il provenait de la camaraderie instinctive qui unit ceux qui ont ensemble livré – et gagné – un dur combat. Quelque chose d'analogue, pensait-elle, à ce que devait éprouver un soldat pour son copain.

— Non. Vous êtes une bonne collaboratrice, fit-il brièvement. Comment se comporte la mère ?



Maria respirait bruyamment, ronflant à chaque inspiration. Mais son teint était presque normal.

— Pouls plutôt rapide, mais elle ne paraît pas perdre beaucoup de sang.

— Elle doit, évidemment, être sous l'effet du choc. Vous feriez bien de lui donner une ampoule de pituitrine.

Ann suivit prestement et adroitement ses instructions. Aussitôt que la drogue eut stimulé les fibres musculaires jusqu'à la contraction, le reste de la délivrance fut promptement terminé. Maria reposant,

immobile, exhalant avec chaque souffle d'âcres bouffées d'éther, Warren ramena son attention vers le bébé, désormais calme et respirant régulièrement. Ann versa de l'huile stérile dans les mains gantées du jeune homme et il nettoya le poupon, qui poussa une clameur de protestation lorsque Ann l'enroula dans une couverture et le coucha dans son berceau.

Après quoi elle contrôla une fois de plus le pouls de la mère.

— O. K. ?

— Non. Trop faible et trop rapide.

— Il faudra lui faire une intraveineuse. Vous avez une solution saline sous la main, n'est-ce pas ?

Il prit, à la tête du lit, la place de la jeune fille, qui déballa le tube stérile et réchauffa le flacon de solution dans une cuvette d'eau chaude. Ran remarqua les mouvements précis et prompts de ses mains pendant qu'elle ajustait au flacon le tube dont elle expulsait soigneusement l'air qui, demeuré dans le tuyau, aurait pu être forcé dans une veine en même temps que la solution et, voyageant à travers le corps comme un caillot, risquer de bloquer, avec de désastreuses conséquences, quelque artère vitale du cœur, du cerveau ou des poumons.

À deux reprises, elle vérifia l'expulsion parfaite de l'air, puis tendit à Warren la seringue fixée à l'extrémité du tuyau. Elle noua un garrot autour du bras droit de Maria, désinfecta à l'iode et à l'alcool le creux de la saignée, au pli intérieur du coude, et tint haut le flacon de solution saline pendant que Ran enfonçait l'aiguille à travers la peau, dans la mince paroi de la veine que la pression du tourniquet avait gonflée de sang, la fit pénétrer d'environ un quart de pouce. Quand il retira le piston, la seringue s'emplit de sang.

— Elle est en place, dit-il en enlevant le garrot. Je regrette de n'avoir pas un crochet où suspendre ce flacon.

— Je puis fort bien le tenir.

Ils regardèrent en silence baisser régulièrement le niveau de la solution saline, tandis que le fluide, pénétrant dans les veines, était entraîné par la circulation à travers tout le corps. Déjà Ann sentait le pouls de Maria prendre plus d'ampleur, une cadence plus régulière, et perdre la rapidité erratique indiquant le choc et présageant l'effondrement prochain.

— Meilleur ?

Elle fit un signe affirmatif.

— Vous aurez encore quelques heures de sommeil, cette nuit.

— J'en aurai besoin, admit-elle.

Les dernières gouttes de la solution saline passèrent dans la veine.

Maria gémissait et déplaçait sa tête d'un côté à l'autre. Son pouls était calme, régulier, aisément perceptible. L'enfant dormait, paisible.

Pendant qu'Ann étendait un drap sur le sol et commençait à y entasser leur matériel, Warren ouvrit la porte de la pièce voisine.

Un bourdonnement excité en sortit aussitôt que les parents et voisins réunis eurent compris que le vieux miracle de la naissance venait de s'accomplir une fois encore. Aucun d'eux ne devina que l'aile de la tragédie avait frôlé la mère et l'enfant, ni que le courage opiniâtre du médecin et de l'infirmière avait livré et gagné une bataille bien critique.

— Vous avez un gros garçon, Tony, dit Ran au père tout pâle d'attente angoissée.

— Avez-vous eu du mal ?

— Un peu. Mais tout est O. K., à présent. Quand Maria se réveillera, peut-être aura-t-elle mal au cœur, mais ce sera tout.

Un sourire s'étala sur la face basanée de l'italien. À toute allure, il alla chercher une bouteille ventrue et trois godets.

— Un poco de vino sur le bambino.

— Merci, mon Dieu, que tout se soit bien terminé ! dit Ann, avec un long soupir tremblant. J'ai eu follement peur pendant un bon bout de temps.

Le visage de Ran perdit sa gaieté. Il venait de se rappeler quelque chose.

— C'est vrai, dit-il, vous étiez particulièrement intéressée à l'aventure.

— J'étais vraiment ? Pourquoi ?

La voix d'Ann marquait la défensive, mais, en même temps, contenait un défi.

— Vous étiez préoccupée au sujet de Larry Wilson, n'est-il pas vrai ? Cela aurait mal gazé pour lui si nous avions raté.

— Bien plus mal gazé pour vous, répondit-elle, son regard loyal fixé sur lui. Vous auriez passé le plus sale quart d'heure de votre vie à expliquer aux pontifes comment il se faisait qu'un résident-assistant de chirurgie s'était désigné lui-même pour effectuer une opération majeure d'obstétrique au fond d'un logement. Vous n'êtes pas de cet avis ?

Ran questionna sans ménagement :

— Êtes-vous fiancée à Larry ?

— Ceci, docteur Warren, ne regarde strictement que moi.

— O. K. J'ai tort.

Ils finirent leur empaquetage et descendirent dans le froid et les ténèbres extérieures. Après un certain délai préliminaire, employé à tousser, à cracher, à rater, le moteur prit un bruyant départ.

Ils traversèrent des rues désertes ; seul le clop-clop du cheval du laitier évoquait la fin prochaine de la nuit. De sombres nuées d'orage, massées vers le sud, au-dessus de la rivière, effaçaient la lune. Mais,

par-ci par-là, une étoile entreprenante brillait dans le noir.

— Nous y avons presque passé la nuit, remarqua Ran.

— Le sommeil que nous pourrions prendre ne nous alourdira certes pas !

— Ma foi, je ne nierai pas que ce fut une expérience stimulante que ma petite incursion dans le domaine de l'obstétrique. Si quelqu'un m'avait annoncé qu'avant le matin j'aurais fait une rétroversion et une extraction, je l'aurais traité de fol !

— Il y a ça de bon dans la partie : on ne sait jamais le genre de surprises que la minute suivante peut nous apporter.

Le coupé s'essouffait dans la dernière courbe, l'allée circulaire devant l'hôpital, et se laissait glisser sur le plan incliné conduisant à son parc, où il s'installa avec une sorte de soupir de détente, comme s'il se félicitait d'avoir vraiment atteint son gîte. Pendant un moment, aucun des deux occupants ne fit un mouvement pour descendre.

— Vous avez été d'un grand secours, dit finalement Ran. Nous faisons une assez bonne équipe, qu'en pensez-vous ?

Cette troisième rasade de vin devait être relevée d'un trait de dangereux expérimentalisme, pensa Ann, comme elle s'entendit répondre :

— Oui, docteur Warren.

— Oh ! Seigneur ! Nous en sommes revenus à ce point-là ?

— Oui, docteur Warren.

— Et tout le temps vos yeux ont dit : « Allez au diable, docteur Warren ! Zut et flûte ! »

Il la saisit aux épaules et l'embrassa carrément.

— Voilà pour vous apprendre à dire oui ! Est-ce que cela change la face des choses ?

— Non, docteur Warren.

Mais, il en était certain, pendant une brève seconde, avant qu'elle se dégageât, les lèvres de la jeune fille s'étaient attendries sur les siennes.

— Et ne voulez-vous pas me dire où en sont les choses entre vous et Larry ?

— Non, dit-elle. Je ne veux pas. Mais je vous dirai ceci : je suis infirmière. Je travaille dur pour être une bonne infirmière. J'aime cela. Dans mes projets, il n'y a ni temps ni place pour le roman ni la romance. Si vous voulez que nous soyons amis sur cette base-là, d'accord. Il faut que je sois honnête et franche avec vous parce que je vous crois franc et honnête.

— J'accepte cette base.

Et il fut tout surpris de s'entendre ajouter :

— Mais ce sera dur.

Elle fut surprise aussi par le sérieux de cette affirmation.



CHAPITRE VI

Cette nuit-là, Ran eut vraiment peu de temps pour dormir. Dès huit heures, il était déjà dans la principale salle d'opération. Midi avait sonné avant que, la dernière des opérations inscrites terminée, il pût déposer ses gants et quitter sa blouse. Il rencontra Tim Brennan dans le long couloir conduisant à la salle à manger.



— Déjà levé ? Je ne m'attendais pas à vous voir hors du lit avant le dîner, après une nuit de vadrouille et d'orgie !

— Un train à prendre ! C'est là l'empoisonnement d'une situation comme la mienne : pas moyen d'être absent vingt-quatre heures !

— Comment s'est passée la soirée ?

— Épatamment, s'il n'avait fallu traîner ce pou jusqu'ici et le mettre au lit. Pas de difficultés avec votre accouchement ?

— Pas trop. Seulement une séparation du placenta, et il a fallu faire, à domicile, une rétroversion et une extraction.

— C'est vraiment *tout* ? Il faut que vous soyez le dernier des idiots pour être à ce point poire à l'égard de Larry Wilson. C'est une chance pour vous deux que les choses aient bien tourné. Mais, si elles avaient tourné mal, ce n'est pas Larry qui aurait trinqué le plus dur. C'est à M. Randolph Warren qu'on aurait coupé le cou. Professionnellement parlant.

Ran acquiesça d'un signe. Il n'y avait pas à discuter l'exactitude de ces propos.

Tim passa affectueusement son bras autour des épaules de son ami et dit d'un ton plus sérieux :

— Ce qu'il y a de grave, Ran, c'est que vous pensez toujours à prendre sur vos épaules les difficultés des autres. Cet esprit de croisé ne vous mènera nulle part. Les gens que vous aidez ramperont derrière vous pour vous mordre. Quand il s'agira de vous faire une clientèle, vous découvrirez que personne ne se souciera de vous que vous-même. Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire quand vous en aurez terminé ici ?

— Je donnerais jusqu'à ma chemise afin de m'agréger pour la chirurgie à un groupement clinique...

— Beau travail si vous parvenez à vous insérer là-dedans. Mais il y a tant de postulants qu'ils ne sont pas suffisamment payés pour assurer la subsistance d'une puce.

— Pourvu que le salaire me fasse vivre. Je ne lui en demande pas plus. Ce que j'aime dans cette idée de groupe clinique, c'est que chacun peut se limiter à ce à quoi il est le plus apte, le mieux préparé, à ce pour quoi il est né. Si cela s'avère impossible, je présume que je commencerai par ouvrir un cabinet de médecine générale pour, graduellement, arriver à la chirurgie.

— J'ai à peu près décidé de voir ce que peut donner cette proposition en Georgie dont je vous ai parlé. Si j'entends parler de quelque chose de bien par là-bas avant l'heure où vous serez vidé d'ici pour vous être mêlé de travaux auxquels vous ne connaissez rien, je vous le ferai savoir, conclut placidement Tim. 'r'voir, Bonne Pâte !

Les visites des salles et le service des urgences occupèrent Ran jusqu'à neuf heures du soir. Il n'avait aucun motif particulier de se rendre à la clinique des femmes, mais, sans savoir au juste comment, il se retrouva debout devant la porte ouverte de la pièce où travaillaient les infirmières du service extérieur de l'obstétrique.

Ann était penchée sur une table, préparant les fournitures à stériliser. Elle avait enlevé son bonnet et ses cheveux étaient tout embrouillés par la chaleur. Elle leva la tête et tendit la main vers son bonnet.

— Ne prenez pas la peine, fit Ran. Visite non officielle. Entendu dire quelque chose concernant Maria ?

— L'infirmière de jour y est allée pour baigner le bébé. La mère et l'enfant se portent bien. Tony répand partout l'évangile du meilleur docteur accoucheur.

— Voilà bien la gloire ! se lamenta Ran. Je passe des années à tâcher de devenir un chirurgien, et personne ne s'en aperçoit. Je risque ma précieuse tête à vouloir me faire passer pour un obstétricien, et voilà, j'ai une réputation !

Ann sourit et reprit son travail.

— Vous et moi avons décidé d'être amis, reprit le visiteur.

— Sous certaines réserves, souigna-t-elle.

— Je me demande ce que vous avez contre moi.

Ann l'étudia. Puis :

— Vous voulez que je sois franche ?

— Non. Mais, à titre documentaire, faites comme si je le souhaitais.

— Eh bien ! je vous crois très vaniteux.

Honnêtement choqué, il dit :

— Je ne le suis *pas* !

— Si. J'ai bien peur que vous ne le soyez » Le fait que tous les internes et toutes les infirmières vous considèrent avec une sainte terreur vous a mené à considérer que tout vous est dû.

— Vous croyez que j'ai le complexe de Jésus-Christ ? demanda-t-il.

C'est ainsi que les étudiants disaient. Manière scientifique de traduire « se prendre pour le Bon Dieu ». Les jeunes chirurgiens passaient pour y être particulièrement susceptibles.

— Oui. Un peu.

— Mettons. Rien d'autre ?

— Si. Vous manquez de courtoisie et de délicatesse. Vous entrez ici et vous remplissez la pièce de fumée de pipe sans même me demander si cela me gêne.

— Ce sont mes mauvaises manières. Elles me viennent tout naturellement. Ça ne veut rien dire.

— Pas d'importance.

Elle l'arrêtait comme il allait vider sa pipe dans l'évier.

— Mais il y a quelque chose qui a de l'importance : vous grognez après les infirmières.

— Seulement, protesta-t-il, quand elles prétendent me dire ce que j'ai à faire, ou quand elles me passent des ciseaux dont vous ne voudriez pas pour déterrer des pommes de terre.

Ce qui la fit rire. Mais elle continua :

— En général, je n'aime pas les internes.

— Je ne suis pas exactement un interne.

— Le principe est le même. Chaque fille qu'ils rencontrent ne leur paraît que le point d'une nouvelle aventure.

— Si c'est là un avertissement, dit-il doucement, il est inutile. Si j'ai quelque peu dépassé les limites la nuit dernière, vous aviez été assez provocante pour cela, et vous le savez.

— Oui, docteur Warren, admit-elle, l'air soumis.

— Il se peut que je sois dans mon tort sur les autres points, mais je ne suis pas un Casanova, dit-il en lui décernant un regard dur qu'elle eut la sagesse de ne pas rendre. Cependant, si tel est votre bon plaisir, je puis vous offrir un sifflet de police comme instrument de protection, au cas où nous sortirions ensemble.

— Est-ce une invitation ?

— Cela pourrait en devenir une. Quelles sont vos préférences en

matière de cinéma ? Et quand ?...

— Eh bien, en voilà de belles ! interrompit, de la porte, une voix joyeuse et amusée. L'espoir de mon cœur avec mon copain ! Depuis combien de temps les choses vont-elles à ce train ?

Larry Wilson entra nonchalamment. Même à cette heure tardive, il avait parfaitement l'air du médecin de famille. Ran fit appel à son témoignage :

— Suis-je grincheux, Larry ?

— C'est Ann qui dit cela ? Eh bien ! vous supporteriez une amélioration.

Larry étaya judicieusement son opinion :

— Les jeunes gars de la chirurgie disent que vous êtes en train de devenir aussi nerveux que Stokie lui-même. Et vous n'êtes pas encore Stokoff, vous savez, ajouta-t-il avec son séduisant sourire. À propos, grand merci d'avoir pris les armes à ma place, hier soir.

— N'y pensez plus. Je n'aurais pas eu, sans cela, l'expérience de faire équipe avec miss Trent.

— Ah ! c'est cela !

Les yeux vifs et clairs allaient de l'un à l'autre.

— Vous ne saviez pas qu'Ann et moi étions autant dire amis d'enfance, n'est-ce pas ? Ma foi, puisque nous en sommes là, autant aller plus loin et nous rendre ensemble chez le Grec pour y boire un soda.

Le haut-parleur du couloir lança son appel bruyant :

— Docteur Warren, docteur Randolph Warren, docteur Warren.

— Comme ça ma réponse est toute faite, dit Ran en décrochant le récepteur. Probablement encore cette fichue salle des accidents ! Je tâcherai de vous rejoindre plus tard.

L'appel avait peu d'importance et prit peu de temps.

Il se dirigeait vers la sortie tout en sifflotant, lorsque se produisit une interruption qui élimina de sa pensée le Grec, le soda, Larry et même Ann Trent. Gray, le radiologue, le heurta presque en tournant rapidement le coin.

— Précisément l'homme que je voulais voir ! Entrez par ici.

Ran le suivit dans le laboratoire. Le radiologue plaça devant lui, dans la boîte à vision, brillamment éclairée, plusieurs films successivement et s'écarta pour lui permettre de les observer à l'aise. Il n'y avait pas à s'y tromper quant à ce qui se passait, dans l'os si clairement représenté. Cette surface évidée, juste au-dessus du genou, ces spicules radiants qui donnaient à l'ensemble une apparence d'étoile ne pouvaient avoir qu'une seule signification :

— Sarcome, prononça-t-il. Ostéogénique. Typique et bigrement intéressant.

— Vous serez plus intéressé encore dans une minute, dit

sombrement l'homme des rayons X. C'est la jambe de Pee Wee Harter.

— Bon Dieu !

Le juron fut arraché à Ran par l'horreur qui le secouait.

— Qu'en dites-vous ?

— Il y a peut-être une chance... Nous pourrions opérer... Je ferais appel à Powers. Il y a toujours une chance. À moins...

Warren dut faire un effort pour poser la question. Le cancer mortel s'était-il étendu, propagé dans ce corps sans défense ?

— À moins que... Avez-vous d'autres films ?

— Vous voulez dire des films d'autres points du corps ? De la poitrine ?

Ran ne répondit que d'un signe affirmatif.

— Pas encore. Nous n'avons développé celui-ci qu'aujourd'hui. Comme j'avais remarqué que Pee Wee boitait, je me suis arrangé pour qu'il entre. Il s'est moqué de moi, mais il est venu.



— Se doute-t-il ?

— Oh ! pas le moins du monde ! Du moins je ne le crois pas. Vous savez comment est Pee Wee : bien trop plongé dans ses « cas » pour penser à lui-même.

— Voyez-vous une possibilité de thérapie profonde ? une chance dans l'amputation ?

— Aucune chance. Bien trop avancé pour ça.

— Alors, murmura péniblement Ran, c'est à moi que revient...
Merci, Jim.

Tandis qu'à pas traînants il regagnait son bureau, il se disait que, si jamais il abandonnait la chirurgie, ce serait pour une raison de ce genre. Une épreuve pareille vous arrachait quelque chose. Ça ne valait rien pour un homme d'avoir ainsi le cœur mordu de compassion, de

lire inscrit sur une pellicule le sort inévitable et fatal d'un ami, de voir s'éteindre une vie bonne, serviable, nette, utile, qui s'était fait en votre propre cœur une place large et profonde, et de demeurer soi-même inerte, sans efficacité, bon au plus à maudire la science médicale pour ce qu'elle n'a point découvert encore.

Comment pourrait-il jamais informer Pee Wee de sa mort inévitablement prochaine ? Sa première impulsion fut de se débarrasser tout de suite de l'affreuse chose. Il repoussa la tentation. Pourquoi infliger au pauvre diable une nuit supplémentaire de détresse ? Ce ne fut pas une nuit agréable ou reposante pour Ran lui-même : nul cas ne vint occuper ses mains et son esprit, des heures d'un loisir tout à fait inaccoutumé lui échurent et lui laissèrent pleinement le temps de souffrir.

Le matin le trouva jaunâtre et déprimé. À dix heures, Pee Wee fit une entrée allègre. Il débordait au sujet d'un déplacement de la moelle épinière, enthousiasmant parce qu'ils avaient opéré sous anesthésie locale, à cause de mauvaises conditions cardiaques.

— Et du diable, s'exclama-t-il, emballé à fond, si nous n'avons pas mis le doigt sur le début d'un cancer ! Une fameuse veine pour cet oiseau-là que nous soyons arrivés à temps.

La durée de quelques secondes, Ran se sentit au bord d'un haut-le-cœur.

Il se ressaisit et s'obligea à suivre la ligne qu'il s'était tracée pendant son insomnie.

— Depuis combien de temps boitez-vous ainsi, Pee Wee ?

— Sais pas. Vraiment pas du tout. Un bon bout de temps tout de même. Aucune importance. Écoutez. Aussitôt que nous avons injecté la novocaïne...

— Est-ce que vous souffrez ?

— Si peu que ça ne vaut pas la peine d'en parler. Donc, le vieux Powsie était dans une forme étonnante. Lorsqu'il...

— Je vous en prie, laissez Powers. Nous parlons de vous. Cette jambe a-t-elle jamais été blessée ?

— Je l'ai tordue en jouant au football autrefois. Mais je n'ai pas quitté l'équipe plus d'une semaine. Ce matin, dès que Powsie a vu l'induration...

— Au diable l'induration ! Quelqu'un a-t-il examiné cette jambe récemment ?

— Oui. Il y a deux mois peut-être. J'étais monté à New York en coup de vent pour aller voir Sybilla Barr. Elle a une chic situation à la Polyclinique féminine. Elle était dans tous ses états parce que j'avais perdu du poids. Je lui ai expliqué que cela provenait d'une vie active, consacrée à un dur et honnête travail, à quoi s'ajoutaient vos propres procédés de négrier. Ça ne lui a pas suffi, elle n'a pas eu de cesse

qu'un type m'ait révisé. Un oiseau du nom de Fisher Browne.

— Il est bon ; je le connais.

— Eh bien, alors ! fit triomphalement Pee Wee, tout va bien ! Il n'a absolument rien trouvé.

Ran pensa que la chose était fort probable ; l'examen prématuré risquait fréquemment de ne rien déceler.

— Pas fait faire de rayons X ?

— Ma foi, il en avait bien parlé. Mais j'ai dû être occupé pour y penser, jusqu'à ce qu'hier Jim Gray m'ait contraint et forcé à passer devant son appareil.

Ran posa la main sur son bras :

— Pee Wee, j'ai vu la pellicule...

Le grand garçon le dévisagea, surpris. Peu à peu la couleur quitta ses joues. Il se prit à tousser nerveusement. Et la quinte atteignit bientôt un tel paroxysme que toute sa grande carcasse en était secouée. Il tâtonna, fouilla dans ses poches, trouva finalement un mouchoir, le pressa contre sa bouche. Et le retira, taché de sang.

— Depuis combien de temps est-ce que cela dure ? fit promptement Ran.

— Cela fait quelques semaines que je tousse.

— Du sang ?

— Fort peu. Une fois ou deux, pas davantage.

Il semblait s'excuser, plaider non coupable, prier Ran de ne point le blâmer : il ne pouvait s'en empêcher.

— Et vous n'avez rien fait pour ça ?

— Bien sûr que si ! rétorqua l'autre. Fait faire une analyse. Absolument négative ! Pas un microbe dans un boisseau. Ai-je l'air tuberculeux, Ran ?

— Ce n'est pas la tuberculose, mon cher vieux. Qu'est-ce que je donnerais pour que ce fût ça ! Plût au Ciel !

La grande main de Pee Wee descendit jusqu'à son genou douloureux, le palpa, s'y arrêta. Ses lèvres se durcirent sur un mot qui n'avait pas de son. Ran hocha la tête affirmativement. Métastase. Des cellules cancéreuses, des vagabondes mortelles, détachées déjà de leur noyau originel, faisaient leur tour du corps. Logiquement, elles devaient s'attaquer d'abord aux poumons, puisque la totalité du sang y passe forcément plusieurs fois par minute. Il était fort probable que, déjà, elles avaient essaimé en d'autres endroits encore. Fermant les yeux, Ran voyait, aussi clairement que si une image radioscopique s'étalait sous son regard, les zones de destruction dans la profondeur des poumons, semblables à des boules de neige aux contours amortis.

Pee Wee, à présent, parlait. Sa voix était calme.

— Combien de temps, Ran ?

— Comment pourrais-je dire ? Vous êtes robuste et...

— Dieu oui ! (Son calme l'abandonna.) C'est épatant, ça, hein ? Ce serait une grande bataille médicale !

— Doucement, vieux.

— Je regrette, Ran. Aucune intention de me montrer moche vis-à-vis de vous. La considération scientifique a ses droits.

Il parvint à esquisser un pauvre sourire.

— Il y a cette petite question de souffrance. Si je me rappelle bien le texte de mon manuel, elle n'a guère de chance de s'apaiser.

— Je crains que non !

— Qu'est-ce que vous en pensez ? Vous prenez l'affaire en main ?

— Je vais demander une consultation au docteur Powers.

— Non. Vous n'en ferez rien.

— Connaissez-vous quelqu'un de mieux ?

— Il n'y a personne de meilleur que Powers. Et c'est justement ça. Il s'arrangerait très probablement pour me garder en vie tout un bout de temps encore.

— Eh bien ?

— Ran, je suis un lâche.

— Vous êtes surtout un damné menteur, Pee Wee. Si jamais j'ai connu un homme qui avait les boyaux bien accrochés...

— Je ne peux pas, Ran. Je ne peux pas encaisser. Voyez-vous, j'en sais trop long. Et, après tout, à quoi bon ?

Ran marcha jusqu'à la fenêtre et regarda au-dehors. La voix implorante de Pee Wee le suivait.

— Qu'allez-vous faire pour moi, Ran ? (Une pause.) Vous savez que j'en ferais autant pour vous. Vous savez que je le ferais !

Warren revint vers lui. Tirant un bloc-notes de sa poche, il dit, d'une voix volontairement professionnelle et sèche :

— Je vais vous écrire une ordonnance : « Solution de Schlesinger... 100 cc » et la posologie : « 10 gouttes toutes les quatre heures, si la douleur est vive. »

Il lui tendit le feuillet, que Pee Wee prit, les yeux illuminés de leur ancienne flamme :

— Merci, Ran !

— Vous comprenez bien. Vous savez que c'est un produit extrêmement actif. Si vous dépassez la dose...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Je comprends. Et... Ran ?...

— Oui ?

— Ne dites rien aux autres.

— Certainement pas, si vous préférez qu'il en soit ainsi.

— Il est bien inutile qu'ils s'en fassent d'avance, dit Pee Wee raisonnablement.

— Je préviendrai Jim Gray de la boucler. Et je vous ferai inscrire

sur la liste des malades.

— O. K. Bonne nuit !

Ran eut grand-peine à ne pas laisser paraître l'émotion qui le bouleversait en voyant avec quel courage Pee Wee s'appliquait à ne pas boiter en s'en allant : les traditions d'hôpital n'admettent guère les exhibitions de sentiments.

Pee Wee fut mis au lit. Le matin du surlendemain, Warren était chez Steinert, avec qui il examinait un point discutable de gynécologie chirurgicale, lorsque la standardiste le retrouva :

— Un appel sur longue distance, docteur Warren. New York vous demande. L'appel vient d'un hôpital, mais je n'ai pu en saisir le nom.

Après les préliminaires habituels, une voix féminine dit très clairement :

— Est-ce le docteur Warren ? Hello, Ran ! Ici, Sybilla Barr.

— Oh ! Hello, Syb ! C'est bien agréable d'entendre votre voix.

Mais son cœur était lourd d'appréhension.

— J'ai reçu une lettre de Pee Wee par le courrier de ce matin.

Et voilà ! Ça y était ! Si elle posait des questions, il allait falloir lui répondre..., lui dire la vérité...

— Qu'est-ce qui lui arrive ? Un amour contrarié, ou quoi ?

— Vous devez le savoir mieux que personne, rétorqua Warren, retardant la pénible et inévitable nécessité.

— Oh ! nous ne sommes plus que des camarades à présent. Mais, venant de Pee Wee, c'était une étrange lettre. Quelque chose comme un adieu. Et comme je n'ai pu l'avoir au bout du fil, je vous ai appelé.

— Que me dites-vous ?

La voix de Ran était coupante, à cause de son inquiétude.

— Vous n'avez pu l'avoir ? Attendez un instant. Gardez la ligne.

Il couvrit le micro de la main et, s'adressant à son hôte :

— Ike ! voulez-vous monter jusqu'à la chambre de Harter ? On ne peut pas le joindre au bout du fil. Il est peut-être malade.

Steinert fit un signe d'acquiescement et partit.

La voix lointaine s'impacienta :

— Enfin, qu'est-ce qu'il y a, Warren ?

— Mauvaises nouvelles, Syb.

Un soupir, puis :

— J'en avais le pressentiment. J'ai remarqué son apparence générale. Et ça ne m'a rien dit de bon. Parlez, voulez-vous ?

— Cancer ostéogénique.

Un petit gémissement. Puis :

— Y a-t-il une chance ?

— Non. Les poumons sont pris.

— Je vois. Qui le soigne ?

— Moi.

— Quel traitement ?

Ran répondit clairement, distinctement :

— Solution de Schlesinger.

Une longue pause. Et :

— Brave vieux Schlesinger ! Vous... Vous n'avez pas été trop... regardant pour la dose ?

— Non. Attendez un instant. Gardez la ligne.

Steinert était dans l'embrasement de la porte. Ses yeux noirs, lourds du regard étrange, à demi inquisiteur, de sa race et de la tragédie de sa race, se concentraient en un visible effort.

— Je suis arrivé trop tard, dit-il.

— Hello ! *Hello* ! Syb... On vient de le trouver...

Pas de réponse.

— Syb ? Ne pouvez-vous m'entendre ? On vient de...

Une voix très basse :

— J'ai entendu... Dieu vous bénisse, Ran.

La main d'Ike Steinert était sur son épaule :

— Vous feriez mieux d'aller passer une heure ou deux chez vous, Ran.

C'était bien ce qu'il pensait aussi. Son esprit se troublait. Tout était en règle, parfaitement en règle. Officiellement, on appellerait ça une mort accidentelle, due à une trop forte absorption de morphine. En fait, c'était bel et bien un crime. Et, le criminel, c'était lui. Complice d'un suicide, Sybilla Barr le savait. Ike Steinert le soupçonnait sans doute. D'autres peut-être feraient de même. Ran n'en avait cure. Pour éviter à son ami des semaines, des mois peut-être d'une lente et incurable agonie, il avait violé son serment hippocratique, ce serment même qu'il avait répété avec tant de sincère ferveur à la suite de Paddy Ryan. Très bien : dans les mêmes circonstances, Paddy eût fait exactement la même chose. Hippocrate aussi, sans doute, s'il était l'homme que Warren supposait. Sybilla avait appelé sur lui la bénédiction divine parce qu'il avait mis fin (en fait c'était cela !) à une vie après avoir juré de défendre toute vie. Il avait besoin de ce réconfort et de ce tel appui.

Curieuse chose, profond conflit, que cette haute profession. La profession *médicale*.

CHAPITRE VII

Ceux qui travaillent dans les hôpitaux n'ont, si cordiales que puissent être leurs intentions, que des opportunités limitées de vie sociale. Ran fit naître les occasions du mieux qu'il put, conduisant Ann au cinéma lorsque leurs heures de loisirs coïncidaient, la retrouvant chez le Grec. Une ou deux fois même, Ran invita la jeune fille à dîner, ce que ses moyens ne lui permettaient pas. Ensemble, ils parlaient métier, comparaient leurs notes et leurs diverses convictions, et se hasardaient à quelques incursions dans le royaume des lettres et dans celui de la vie. L'esprit d'Ann, moins attentif et moins analytique que celui de Ran, était prompt, aigu, stimulant. Il y trouvait un excitant, un complément, qui s'exerçait précisément dans la direction où il en avait le plus besoin.



De son côté, Ann prenait conscience d'un respect croissant pour l'intransigeante intégrité, la simplicité, l'habileté technique de son compagnon. Ils en étaient arrivés à se tenir totalement à l'aise l'un vis-à-vis de l'autre. Une fois, une seule fois, elle lui laissa voir le côté sensible, émotif, de sa nature. C'était au service funèbre de Pee Wee Harter, avant que le corps fût envoyé à sa famille pour les obsèques. Ran ne s'était pas détourné pour voir quelle était la personne qui se glissait sur le banc où lui-même se tenait, vers le fond de l'église, jusqu'à ce que la voix d'Ann, tout contre son oreille, murmurât d'un ton de compassion sincère :

— Vous l'aimiez beaucoup, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je le connaissais à peine, mais je sais qu'il était chic et brave. Alors je suis venue pour être avec vous.

— J'en suis content.

Elle glissa ses doigts dans la main du garçon et les y laissa tout le temps du bref service. À la fin, Ran dit :

— Je n'oublierai pas ceci, Ann.

Elle eut un amical signe de tête et partit.

*

* *

Après cela, leur querelle semblait incroyable. Abominable. Était-ce une querelle à proprement parler ? Ou bien quelque chose de pire ?

Par un accord tacite, ils s'étaient réservé une soirée par semaine pour leurs expéditions dans le monde extérieur. Ce vendredi-là, il s'était arrêté, comme de coutume, au pavillon des infirmières, mais pour y apprendre que miss Trent était sortie, en permission spéciale. Non, il n'y avait aucun message pour le docteur Warren.

Le lendemain matin, les nouvelles lui parvinrent par téléphone. Ann était en ville, auprès d'une tante âgée, qui, ce même soir, donnait une « party » : une loge serait réservée au théâtre pour les invités de Mrs. Gallaudet – la tante. Or un de ces invités s'était décommandé, et Ann avait obtenu la permission d'amener un remplaçant de son choix. Ran accepterait-il de venir ? Oui ? Chic !... On dînerait tôt afin de ne pas manquer le début. Six heures trente. Elle donna l'adresse, un numéro de Vernon Place. Ni l'adresse ni le nom de la tante n'impressionnèrent Ran en aucune façon : sa connaissance géographique et sociale de la ville s'arrêtait aux institutions charitables, aux bas faubourgs et aux malades gratuits.

Tard dans l'après-midi, il se trouva engagé dans l'examen clinique de son meilleur veston. Il lui serait facile d'en éliminer les taches. Mais quel traitement rendrait la force et la jeunesse à des manches si lustrées et si amincies de l'épiderme qu'à la lumière artificielle on en était ébloui ? De l'encre ? Du cirage ? Tandis qu'il méditait sombrement sur ce problème, Larry Wilson frappa et entra.

Son œil observateur eut promptement remarqué la chemise fraîche et le col empesé étalés sur le lit.

— Hi ! Ran ? Une bordée dans le monde du plaisir ?

— Hello, Larry ? Oui, ce soir, je suis de sortie.

— Une « party » ? Où ça ?

— Mount Vernon Place. J'ai inscrit le numéro quelque part...

— Hel-lo-o ! Vous prenez votre vol vers les hauteurs, mon vieux ! Ce ne serait pas par hasard chez la vieille M^{me} Gallaudet ?

— C'est ça même. Vous y allez aussi ?

— Non, pas ce soir, fit-il d'une voix très légèrement acerbe. Oh ! bien sûr, j'y vais souvent, très souvent. Maintenant que j'y pense, Ann Trent m'a demandé, il y a pas mal de temps déjà, si j'étais libre cette

fin de semaine. J'ai bien dû lui répondre que j'étais pris.

— Alors, il est probable que je vous sers de doublure, fit placidement Ran.

Il aurait, cela va de soi, préféré qu'Ann l'eût choisi tout de suite. Mais il ne pouvait guère espérer avoir le pas sur l'élégant, l'éclatant Larry.

— Pour l'amour du ciel ! (Larry ne prenait aucune peine afin de dissimuler son horreur scandalisée.) Vous n'allez pas porter ce machin-là à une soirée chez M^{me} Gallaudet, j'imagine.

— Dame ! je ne peux guère porter mes blancs : c'est une soirée au théâtre.

— Veston du soir à tout le moins. Selon toute probabilité, les autres seront en queue de pie et cravate blanche.

— Ceci est ce que j'ai de mieux.

— Impossible. Je vous prêterais mon smoking si vous pouviez y entrer... Voyons... Qui connaissez-vous suffisamment et qui soit de votre taille pour lui emprunter le sien ? Marley, peut-être, de la gynécologie ?

— Je ne le connais pas assez pour me balader dans ses pantalons ! J'irai comme je suis. Je ne suppose pas qu'on me flanquera à la porte ?

— Oh ! cela, sûrement pas ! admit son ami, avec de curieuses inflexions dans la voix. La vieille dame est tout ce qu'il y a de bien.

*

* *

Dans sa ferblantine, Ran réfléchissait au don incontestable qu'avait Larry pour, de la façon la plus souriante, faire pénétrer le doute et l'inquiétude chez autrui. Et puis il se gourmanda lui-même pour son manque de loyauté vis-à-vis de son ami. C'était chose toute simple et toute naturelle pour Larry de s'attendre que ses relations fussent toutes habillées selon les canons mondains en usage. Il avait, toute sa vie, vécu de la sorte, dans un monde correct – le monde même, pensa tout à coup Ran, qui était celui d'Ann. Ran, de toute évidence, ne pouvait vivre à ce régime, à ce niveau, selon les exigences de ce milieu. Il n'avait d'ailleurs aucune intention d'essayer. Néanmoins, il éprouva une sensation, nouvelle pour lui, une sorte de léger effondrement intérieur, lorsque, parquant sa relique des anciens âges de l'auto, il la compara aux objets de luxe qui s'alignaient au bord du trottoir. Effondrement intérieur qui s'accrut à mesure que s'avavançait la soirée et finit par entraîner la catastrophe par quoi se termina ce jour néfaste. La première blessure infligée à l'amour-propre et à l'assurance d'un jeune homme peut devenir une vraie tragédie.

Plus tard, passant en revue, avec un sentiment de détresse, les événements qui avaient marqué ces heures sombres, Ran décida que

son erreur cardinale avait été de ne pas fuir pour chercher refuge dans l'obscurité protectrice de la nuit, suivant ainsi l'impulsion qui le poussait à la retraite au moment même où il avait vu paraître Ann, resplendissante en sa robe du soir.

— Dans quoi me suis-je fourré ? demanda-t-il misérablement. À quoi me suis-je laissé entraîner ? Il me semble que je ne vous avais jamais vue, que je ne vous connaissais pas.

Après un premier coup d'œil involontaire à son vêtement, elle tenta de le mettre à son aise en disant avec un petit rire :

— Que cela ne vous affecte pas outre mesure ! Je ne suis qu'une parente pauvre, vous savez !

Mais, aux yeux éblouis du visiteur, elle paraissait la reine de la fête, le centre d'attraction autour duquel s'empressaient une douzaine d'hommes, de tous les âges. Sa tante, courtaude, essoufflée et formidable sous un éclatant amalgame de satin, de paillettes et de jais, était une image parfaite de la dignité simple et cordiale, au milieu de la somptuosité quelque peu fanée de son cadre. Bien qu'elle fût, comme d'ailleurs tous les autres, plutôt satisfaite de le voir là, Ran éprouva dès le début le malaise qui accable le déclassé conscient. Il commença par se retirer en lui-même, devint silencieux, susceptible et finalement boudeur.

Il pouvait voir, de l'autre côté de la table, Ann qui l'observait avec une gêne croissante, puis avec un étonnement froissé, jusqu'à ce qu'elle cessât tout à fait de regarder de son côté. Ce qui le mit en fureur. Il savait que c'était puérilement injuste, mais il ne pouvait s'en empêcher.

Le théâtre lui procura quelque répit. Il s'efforça de s'absorber et de s'oublier dans la pièce. Mais tout ce qu'il pouvait voir, c'était le visage troublé d'Ann. Il fut probablement le moins attentif de tous les spectateurs qui assistèrent à cette joyeuse comédie.

Après quoi vint la nécessité de retourner à l'hôtel de Mrs. Gallaudet pour le souper. Il ne pouvait éviter de s'y rendre, car il y avait laissé sa voiture. Mais il projetait une évasion immédiate. Et, sous le prétexte d'obligations à l'hôpital, il prit congé. Déjà il avait atteint la porte lorsque Ann le rejoignit.

— Mais, enfin, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien ne va. Ne pouvez-vous pas vous en rendre compte ?

Sa parole était amère. Bien qu'agacée, Ann, dans une certaine mesure, le comprenait. Elle eut la générosité de lui donner sa chance :

— C'est ma faute. J'aurais dû vous dire que c'était une « party ».

— Je le savais, rétorqua-t-il. Navré si je l'ai gâtée.

— Oh ! ça n'avait pas tant d'importance ! dit-elle avec légèreté.

— Je vous en prie, continuez » Nous pouvons aussi bien aller au fond des choses, puisque nous y sommes.

Elle répondit d'une voix justement indignée :

— Vous parlez comme si j'étais dans mon tort, comme si vous me blâmiez ! J'allais dire que c'est un peu bête de faire tant d'état de riens. Après tout, ce n'est pas tellement difficile de s'adapter aux circonstances. Il faut prendre les choses comme elles viennent et le monde comme il est.

— Pas ce monde-ci. On peut le laisser, si on veut. Ce n'est pas mon monde, et j'ai assez de lucidité pour l'admettre.

Elle le regarda, non sans pitié :

— Combien de temps avez-vous dormi la nuit dernière ?

— Je suis bien éveillé et en possession de tous mes moyens, croyez-moi.

— Je croyais que je vous aimais bien, répliqua-t-elle.

Puis, lentement, avec un déplaisir croissant :

— Je me trompais.

— Bien sûr ! Comment pourrait-il en être autrement ! Nous ne venons pas du même côté de la voie ferrée.

Elle leva les sourcils :

— Me prenez-vous vraiment pour une fille à ce point snob ? Je me demande quelle opinion vous avez de vous-même ?

— Pas bien brillante ! Bonsoir. Adieu.

Elle s'écarta. Il ne la regarda pas. Il n'en eut pas le courage.

Sur le chemin du retour, il fut arrêté par un agent pour excès de vitesse et relâché aussitôt à la vue du caducée sur son radiateur.

*

* *

Quelques jours plus tard, Larry Wilson rencontra Ann chez le Grec.

— Comment s'est passée la soirée ? Comment notre ami Ran Warren s'en est-il tiré ?

— Atrociement. Il est venu en vêtements de tous les jours et s'est conduit comme un goujat. Je n'arrive pas à comprendre ce qu'il avait dans la tête.

— Moi, bien. Conscience de ses vêtements. Les premiers symptômes sont étranges. Et pénibles...

— Alors pourquoi n'est-il pas venu convenablement habillé, comme tout le monde ?

— Ma chère enfant, il ne pouvait pas. Il n'a rien de mieux à se mettre. Il n'a pas mangé avec son couteau, au moins ?

Larry eut un sourire cruel. Mais Ann mit une vive aspérité dans sa réplique :

— Certainement non ! Sa tenue à table est au moins aussi bonne que la vôtre.

— Ça ne m'étonne pas. Ce sont des choses qu'on a dû lui

apprendre.

— On ? Qui, on ? Je ne vous aime pas du tout quand vous parlez par rébus.



— Comment ? Vous ne savez rien de

Ran Warren ?

— Non.

— Voyons, mais il a été élevé dans un orphelinat. Suis même pas sûr qu'il sache quelque chose de sa famille. S'est fait lui-même en partant de zéro.

— Comment ? Oh ! Larry, c'est tragique !

— Qu'est-ce qu'il y a de tragique à cela ? Il me paraît s'être assez bien réussi...

— Oui, mais... Vous ne voyez pas de quoi j'ai l'air, moi ? Quand je l'ai vu arriver en cet équipage chez tante Lydia, j'ai tenu pour certain que c'était de sa part une sorte de vantardise estudiantine, de pose à l'indépendance. Il *est* plutôt indépendant, vous savez. Il ne m'est pas

venu à l'idée qu'il pouvait ne pas avoir de tenue de soirée. Pourquoi ne me l'a-t-il pas dit ?

— Ran est comme ça. Les explications ne sont pas dans sa ligne.

— Je continue à trouver que c'est d'une obstination parfaitement stupide. Mais j'ai mal à penser que je l'ai blessé.

Un léger pli marqua son front, et ses yeux s'emplirent de trouble. Larry trouva que jamais elle n'avait été aussi séduisante. Une conclusion le frappa avec une force très désagréable.



— Dites-moi, douce, vous ne vous intéressez pas à cet oiseau, j'espère ?

Sa question contenait un reproche implicite.

— Non. Si. Je ne sais pas.

Ann était d'une exceptionnelle honnêteté.

Larry en demeura sidéré.

— Seigneur ! Mais ça n'irait pas du tout. Non que Ran ne soit pas très bien, d'un certain point de vue. Mais vous devez bien vous rendre

compte par vous-même que ça n'irait pas du tout.

— Non, admit-elle, non ! Ça n'irait pas.

Puis, s'enflammant tout à coup :

— Mais pas pour votre motif !

— Parfait. Quel est mon motif ?

— Vous pensez qu'il n'est pas assez bon pour moi.

— Bien sûr, il ne l'est pas ! Quoi ? Je ne suis pas sûr de l'être moi-même !... Ce qui n'éteint pas mon ardente et ferme ambition de vous épouser un de ces jours.

— Je n'épouserai personne un de ces jours, assura-t-elle fiévreusement. Au surplus, si je le faisais, ce ne serait pas un médecin. Je voudrais que les hôpitaux soient tenus par des robots. Les hommes ne servent qu'à compliquer la vie.

— Ran vous a-t-il jamais parlé de sa vie ?

— Non.

— Curieux. Il n'a jamais fait mystère vis-à-vis de moi de ses origines ni de son éducation. Il possède une photo de l'orphelinat au dos de laquelle il a inscrit de sa propre main : « *Manoir ancestral de R. W.* »

— Nous n'en sommes guère venus aux personnalités, comme sujets de conversation.

— Vous êtes demeurés sur le plan spirituel, eh ? C'est là que gît le péril ! Êtes-vous capable d'écouter quelque sage conseil, mon enfant ? Tenez-vous pendant quelque temps à l'écart de ce jeune homme.

— J'ai idée que ce serait raisonnable. Mais ne ferais-je pas bien de lui écrire et d'expliquer... pour samedi soir... ?

— Je n'en ferais rien. Je connais Ran mieux que vous ne le connaissez. Laissez-lui faire le premier pas.

— Je ne crois pas qu'il ait envie de jamais jeter encore les yeux sur moi ! soupira-t-elle.

— Pour vous parler avec une entière franchise, telle est assez l'impression qu'il m'a produite.

Larry ne parlait pas avec une entière franchise. Il était vrai que Ran avait fulminé contre sa soirée gâchée. Mais c'était sa propre sottise et sa propre obstination qu'il incriminait. C'est à peine si le nom d'Ann avait été prononcé, encore qu'à l'arrière-plan de son dégoût de soi il y avait elle, de toute évidence. Pourtant, les intentions de Larry jusqu'à cet instant étaient pures. Il était vraiment convaincu qu'aucun lien ne pouvait résulter d'une camaraderie entre elle et Ran. Larry était un garçon facilement convaincu... par lui-même.

Tout ce qu'Ann souhaitait désormais, c'était d'oublier la désastreuse soirée. Mais elle n'en eut pas la possibilité.

Mrs. Gallaudet l'appela au téléphone.

— C'est un bien étrange garçon que vous avez amené à la maison,

Ann.

— Qu'est-ce qu'il a fait encore ? s'enquit-elle avec appréhension.

— M'a envoyé un charmant petit mot d'excuses avec une gerbe de roses magnifiques.

— Oh ! tante Lydia !

— Il m'arrive souvent de souhaiter que vous soyez moins explosive, mon enfant. Pourquoi cette exclamation jaculatoire ?

— Il est si pauvre, tante Lydia.

— Ce n'est pas un crime ! La plupart de nos meilleures familles sont pauvres. Et excentriques, avec ça. Randolph Warren ? Il doit avoir du sang dans les veines. Je lui ai répondu de venir me voir.

— Il n'en fera rien, dit Ann.

Il vint pourtant. Courtoisement. Une fois. Une fois seulement. La vieille dame lui plaisait beaucoup, mais il ne put prendre sur lui de retourner. Les souvenirs étaient trop cuisants.



CHAPITRE VIII

L'été laissa Baltimore moite, défraîchi, épuisé. Le vent froid et le froid crachin annoncèrent la venue de l'hiver. La neige, à son tour, enveloppa les rues pour quelques heures à peine d'une blancheur moelleuse, tôt balayée au ruisseau, où, devenue grisâtre, et sale, et dure, elle demeura longtemps.



Ann, qui avait terminé son cours supérieur d'obstétrique, passa au département de pédiatrie pour y suivre les cours et y faire un stage de quatre mois. Elle aimait cela, mais pourtant ne se sentait pas complètement satisfaite. Combien elle aurait voulu parler à Ran de cette tâche nouvelle, de l'intérêt qu'elle présentait, de l'enthousiasme qu'elle éveillait ! Mais elle ne pouvait plus compter sur Ran pour l'échange d'idées et d'opinions. Le stimulant qui lui venait autrefois de cet esprit incisif, rapide, aux larges vues, lui manquait aujourd'hui. Parfois elle admettait au fond d'elle-même que cette séparation était mesquine et stupide. Mais un avertissement intérieur lui disait aussitôt qu'il n'existait pas d'autre voie vers la sagesse et la sécurité. Elle ne pouvait s'empêcher de se demander comment, de son côté, Ran supportait la rupture.

Il la ressentait de façon bien plus cuisante qu'elle. Mais nul homme qu'absorbe son travail ne peut être constamment malheureux. Il manque de temps pour se regarder souffrir. Le besoin d'Ann, qui avait, d'abord, été pour Ran comme un vide continuellement ressenti, était devenu intermittent. Elle lui manquait toujours, elle ne cesserait point de lui manquer, pensait-il. Les gens doués d'une forte vie intérieure, qui se suffisent à eux-mêmes, ceux que la force des choses oblige à beaucoup vivre seuls, se sentent rarement solitaires. Ils se disciplinent contre le besoin de compagnie, d'association.

Ran faisait une expérience nouvelle pour lui : rien n'existait dans sa vie qui pût remplacer la vivante fille couronnée de cheveux flamme. Il entreprit alors de remplir par une plus stricte application à ses tâches le vide dont il souffrait.

Il serait nommé résident titulaire en chirurgie : la chose ne faisait plus de doute à présent. Lorsque sa promotion fut annoncée, les premières félicitations qui lui parvinrent furent prononcées du téléphone par une voix calme et mesurée :

— Suis-je bon prophète ?

— Qui parle ? Oh ! c'est Frances – pardon ! Mrs. Libby.

— Frances fait très bien l'affaire.

— Merci. Et merci de vous intéresser...

— Je m'intéresse toujours aux gens qui prennent leurs risques devant la vie.

— Parce que vous n'avez jamais eu à en faire autant.

— Ah ça !... Vous ne me connaissez pas encore... Au revoir. Bonsoir et bonne chance.

« Pas encore », elle avait dit « pas encore ». La promesse d'autres rencontres était à nouveau implicitement contenue dans ces paroles. Avec un espoir secret et un détachement apparent, il parla d'elle un jour à Larry Wilson. Larry eut son gai sourire mondain :

— Touchez pas à ça, Ran.

— Pourquoi ? J'aimerais la revoir.

— Elle chasse un plus gros gibier, mon garçon.

Un peu dégoûté par le ton de son ami, Ran répondit :

— Vraiment, je ne puis me la représenter comme une chasseresse.

— Vous avez raison. C'est le gros gibier qui la poursuit.

Il n'ajouta aucune autre information, et une réticence très naturelle empêcha Ran de poursuivre l'enquête.

*

* *

Titularisé résident-chirurgien, Ran épargnait de moins en moins son temps et ses peines. Un nouveau service de chirurgie était ouvert depuis peu, un service de chirurgie générale. Et, de blanc vêtu, les mains brossées, Ran était chaque matin dès huit heures prêt au travail. Parfois en qualité d'assistant du docteur Powers. Et parfois, ce qu'il préférait à tout, pour opérer ses propres malades. C'étaient généralement des cas pris dans les salles gratuites, des cas qu'il avait lui-même examinés, diagnostiqués et désignés pour être opérés. Avec, pour l'assister, Ward, qui remplaçait Pee Wee Harter, il pouvait agir selon sa technique propre, car rien, il le savait, ne forme un jeune chirurgien aussi sûrement que le fait d'opérer lui-même après avoir donné la preuve de son aptitude à le faire.

Important entre tous les jours importants fut celui où il accomplit une lobectomie, l'ablation d'une partie de poumon, d'un lobe.

— Beau travail, docteur Warren, dit une voix féminine derrière lui, comme, terminant la dernière partie de l'opération, il rattachait à l'aide de tendons stérilisés de queue de kangourou les extrémités sciées des côtes et rapprochait par de minuscules pinces de métal les bords de la peau.

Il se retourna.

— Comment ? Syb... Docteur Barr !... s'exclama-t-il. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Une petite visite. J'avais entendu parler de lobectomie, et je suis venue pour apprendre comment travaille un expert.

— Vous essayez de me gonfler de vanité.

— Vous en auriez le droit. Powsie lui-même n'aurait pu faire mieux. Venez me voir.

— Où ? Et quand ?

— Ce soir ou pas du tout : il faut que je sois rentrée demain. Je suis chez ma cousine Frances Libby. Pour quelque raison inexplicable, votre carrière l'intéresse fort. À moins que ce ne soit vous.

La maison de Frances Libby était une petite bâtisse en briques, sans apparence aucune, dans une rue peu passante, en bordure d'un quartier nègre. Mais, à l'intérieur, il découvrit le luxe délicat et discret qu'il associait à l'image de l'occupante. Le piano était de classe. Le long de trois de ses murs, la vaste et agréable pièce où il fut introduit était garnie de rayons bourrés de livres choisis avec goût par quelqu'un de très cultivé, et parmi lesquels figuraient des ouvrages français et allemands.

Les deux femmes confectionnèrent un excellent welsh rabbit, après quoi ils demeurèrent tous les trois à bavarder cordialement. Les deux médecins échangèrent des impressions professionnelles – évidemment ! – et leur hôtesse intercalait des réflexions nonchalantes, mais souvent astucieuses et amusantes. Si vivement désireux qu'il fût de recueillir des renseignements au sujet de la jeune femme, Ran apprit seulement qu'elle vivait avec sa mère, invalide, et qui ne quitterait plus son lit, et, à ce qu'il crut deviner, intellectuellement affaiblie.

Comme d'habitude, il était à court de sommeil après une nuit brève et une journée épuisante. Pourtant, lorsque la pendule sonna onze heures, il eut peine à le croire. Sybilla, catégorique et franche à son habitude, déclara :

— Déjeuner à sept heures pour moi. Vous pouvez rester et bavarder avec Frances si elle vous le permet, Warren. Quant à moi..., bonne nuit !

— Oh ! mais il faut que je parte. Je n'avais aucune idée de l'heure !

— Donnez-moi quinze minutes de plus. Qui sait ? Je pourrais une fois encore me montrer bon prophète.

Elle faisait sa suggestion d'une voix tranquille et douce, comme toujours. Et c'est de cette même voix égale qu'au lieu de prophétiser elle posa des questions relatives au travail de son invité, à ses projets d'avenir. Une demi-heure s'était écoulée lorsqu'il se leva, s'excusant d'avoir outrepassé la permission.

— Je l'entendais bien ainsi, répondit la voix chaude.

— Vous reverrai-je ?

— Êtes-vous sûr de le souhaiter ?

La question était posée sans la moindre coquetterie.

— Tout à fait sûr. Énormément.

— Dans ce cas, je vais vous prêter quelques livres que vous me rapporterez.

— Vous savez, je n'ai guère de temps pour lire autre chose que des ouvrages médicaux, répondit-il de façon dubitative.

— Ce n'est peut-être pas très sage, qu'en pensez-vous ? Avez-vous l'intention de n'être que médecin ?

— Que peut-on être de mieux ?

— Rien de mieux. Quelque chose de plus vaste, peut-être.

Elle fit, de sa main délicate, un geste lent, qui élargissait son idée.

— Je vois, dit-il. Je me sens parfaitement stupide ! Voulez-vous les choisir pour moi ?

Après réflexion, elle choisit trois volumes dans les rayons bien remplis : *Jeunesse* de Conrad, *Henri VIII* de Francis Hackett, et l'admirable traduction, par Gilbert Murray, des *Bacchantes*, probablement dues à Euripide.

— Vous sondez mon intelligence ? s'enquit Ran.

— Vos goûts. Je suis sûre de votre intelligence.

— Quand pourrai-je vous rapporter ces livres ?

— Attendez que je vous téléphone.

Elle tendit à demi sa main, puis, la haussant, la glissa sur l'épaule du garçon, se dressa sur la pointe des pieds et légèrement effleura de sa bouche la bouche de Ran.

— Frances !

— Non !

Elle appuya doucement le bout de ses doigts sur les lèvres du jeune homme :

— Bonne nuit, cher.

*

* *

Il attendit avec impatience qu'elle lui donnât signe de vie. Les jours devinrent une quinzaine, la quinzaine s'étira, et trois semaines

s'écoulèrent avant qu'il entendît au bout du fil la voix chaude et calme.

— Frances ! Je croyais que vous m'aviez oublié !



— J'ai été absente. On ne peut pas toujours choisir son temps, répondit la voix égale.

— Quand vous verrai-je ?

— C'est pour cela que je téléphone. Je suis libre demain.

— Oh ! chance ! je ne suis pas de service. Dînerons-nous ensemble ?

- Ça vaudrait peut-être mieux. Huit heures. Est-ce tard ?
- Ça abrégera la soirée. Mais je prendrai ce que je puis obtenir.
- Il y aura d'autres soirs encore, répondit-elle, placide.

*
* *

Elle lui ouvrit la porte elle-même :

— Les cocktails sont dans la cuisine. Voulez-vous y venir ?

Il eut l'impression d'avoir ses entrées familières :

— Où voulez-vous dîner ?

Au détriment de l'équilibre de son maigre budget, il avait ajouté un billet de cinq dollars au dollar ou deux qu'il portait habituellement sur lui.

— Puis-je vous poser une question ? Vous ne prendrez pas mal une indiscretion de ma part, j'espère ?

— Bien sûr que non.

— Vous n'avez pas beaucoup d'argent, n'est-ce pas ?

— Mon traitement princier. Cinquante dollars par mois.

— Permettez-moi de payer une partie de la dépense ce soir.

— Non.

— À vrai dire, je ne m'attendais guère que vous acceptiez. Très bien. Nous irons dans un petit restaurant que je connais, où les prix sont raisonnables, la cuisine bonne et le service lent : nous aurons tout le temps de causer.

Lorsqu'ils furent installés à une table du fond dans le petit restaurant allemand où un bar s'ouvrait le long d'un des murs :

— Vous m'aviez promis un jour que vous me parleriez de vous, rappela-t-il.

— Ainsi ferai-je. Mais pas encore.

— Ça me convient. Parce que cela signifie que je vous verrai beaucoup, je présume ?

— Pourquoi pas ? Buvons à cet avenir.

Elle leva sa chope de bière.

— *Pros't.*

Elle prononça la formule en une seule syllabe glissée, à la manière continentale, un sourire dans les yeux.

— Êtes-vous allemande ?

— Alsacienne. Mon père était professeur de sciences économiques. Il s'attira des ennuis et vint dans ce pays-ci, où il mourut de bonne heure. C'était un homme tatillon et malveillant. Je ne l'aimais pas. Cela vous choque-t-il ?

— Non. Pourquoi serais-je choqué ?

— Il est de règle de faire montre de piété filiale. Cela se doit, conventionnellement parlant. Mais je n'ai pas établi ma vie selon les

conventions.

— Je ne juge pas, répliqua-t-il gravement.

— Il m'est agréable que vous ne soyez pas prompt à vous scandaliser, répondit-elle avec cette sérénité qui le frappait comme une part essentielle de son individualité. La première fois que je vous ai vu, vous m'avez intéressée parce que vous me rappeliez Abraham Lincoln. Votre profil était tourné vers moi. Vous avez dû vous demander pourquoi je vous dévisageais ?

— Mais, Frances, protesta-t-il, absolument stupéfait, je ne ressemble pas à Lincoln.

— Non. Vous êtes beaucoup plus beau. Et c'est bien dommage, dit-elle, avec son tranquille sourire. Mais dans la structure de la face, dans le modelé de la mâchoire, dans la disposition des yeux, exacte ressemblance certaine. Jusqu'à ce que je sois parvenue à l'identifier, une perplexité me hantait...

Tout en parlant, de son index, elle esquissait un tracé dans l'air.

— Êtes-vous artiste ?

— J'aurais bien aimé... Je ne suis rien de particulier...

Visiblement, elle n'était pas encore prête à se livrer. Avec une sorte d'anxiété contenue, elle questionna :

— Lequel de mes livres avez-vous aimé ?

— Tous. Mais c'est l'Euripide qui m'a introduit dans une autre existence, quelque chose de si nouveau que je tâtonne encore...

— Nouveau ? C'est ce qui existe de plus vieux au monde, de si vieux que les savants les plus sages ne connaissent pas la profondeur qu'atteignent ses racines. Vous pouvez garder celui-ci. Je vous le donne.



Leur causerie s'étendit largement parmi des sujets divers et souvent dépourvus de tout lien commun. L'extrême réceptivité de l'intelligence de Frances, la forme curieusement lettrée de son langage donnaient un charme très vif à son discours.

Elle consulta sa fort élégante montre-bracelet et déclara :

— Un verre de bière encore, et nous devons partir. Il faut que je sois rentrée à onze heures pour un appel téléphonique de longue distance.

*

* *

La ferblantine se montra rétive pendant le trajet de retour. Ils eurent du mal à arriver jusqu'au bout. À peine Frances avait-elle ouvert la porte que le téléphone déclencha son invite.

— Entrez, dit-elle.

Il ne put éviter d'entendre une partie de la conversation. Y réfléchissant, il lui sembla que c'était bien ce qu'elle avait voulu.

— Oui..., oui, Robert... Oui, bien sûr je vais très bien... Non, il n'y a personne. Ne soyez pas tellement imaginatif... Oui, je rentre à l'instant... Oh ! avec des amis que vous ne connaissez pas... Oui, naturellement... Vous devez bien le savoir... Bonne nuit, cher... Merci d'avoir appelé...

Elle quitta l'appareil et vint à Ran, le front plissé par la réflexion...

— Je n'ai guère pu faire autrement que d'entendre.

— C'est pour cela que je vous ai prié d'entrer..., c'était Robert Mayfield.

— Que suis-je censé répondre ?

— Rien que « bonne nuit ».

— Bonne nuit, donc. Mais je reviendrai, vous savez.

— Pas avant que je vous le dise.

— N'attendez pas trop longtemps.

*

* *

Combien de temps elle aurait attendu si le hasard ne s'en était mêlé, il ne le sut jamais. Il était dix heures du soir le mardi suivant lorsqu'elle l'appela.

— C'est Frances Libby à l'appareil. Pouvez-vous venir chez moi tout de suite ?

— Navré, je suis pris par une urgence.

— Mais ceci est une urgence !

Il entendit vaguement un cri aigu suivi de gémissements.

— Bon. Dans cinq minutes je serai là. Donnez-moi votre numéro de

téléphone.

Il laissa ce numéro à la téléphoniste de service et se fit remplacer par un camarade.

Sur le trottoir, devant la petite maison, un groupe de gens très excités écoutaient. Un policeman se hâtait vers le rassemblement et vers le bruit.

— Docteur Warren, de l'hôpital de Lakeview. On vient de m'appeler. Ne vous éloignez pas, voulez-vous ?

— O. K., doc, dit l'agent.

Un trémolo aigu et fou vibrait à travers la maison tandis que Frances ouvrait la porte. Elle conduisit Ran à une chambre du second étage, où une extrêmement jolie femme, les vêtements à demi arrachés, était étendue, rigide et cataleptique, la mâchoire projetée en avant, les yeux tellement tournés vers le haut qu'à peine apercevait-on encore le bord de l'iris. Un jeune homme grassouillet, en tenue de soirée, se penchait sur elle, le visage déformé par l'inquiétude.

— Dites-moi ce qui est arrivé, questionna Ran, prenant le pouls de la malade.

— Nous avons dîné au restaurant, répondit le jeune homme. Elle a trop bu. Il y a eu une bagarre. Nous l'avons emmenée. Dans le taxi, elle a été prise d'une convulsion. Docteur, va-t-elle mourir ?

— Non. Allez me chercher un seau d'eau.

L'homme se hâta d'obtempérer.

— Nous étions tout près d'elle lorsqu'elle a eu ce spasme. Qu'est-ce, Ran ?

— Hystérie. Est-elle enceinte ?

— C'est possible.

Le corps, sur le lit, se mit à se tordre. Le jeune homme revint avec une casserole pleine d'eau, au lieu du seau qu'il n'avait pu trouver, la posa et courut vers le lit pour aider à maintenir la jeune femme.

— Laissez-la, ordonna Ran.

Le visage de la patiente se contorsionna, se déforma en grimace. La bouche s'ouvrit, tandis que le diaphragme se gonflait sous une respiration profonde, et un hurlement féroce se préparait à jaillir lorsque Ran l'arrêta net, d'un coup sec donné du plat de la main sur la mâchoire.

— C'est ma femme que vous frappez, damnée brute !

Il saisit le bras de Ran, mais se trouva tout aussitôt pris dans une étreinte paralysante.

— Si vous vous en mêlez, je vous jette au bas de l'escalier ! Allez-vous vous tenir ?

— Ou... ou... oui...

— Un agent est en faction sur le seuil. Descendez et dites-lui qu'il disperse la foule et que tout va rentrer dans l'ordre.

— Est-elle hors de danger ? supplia le mari.

— Complètement.

Ran avait ses idées, et très précises, sur l'eau froide comme remède à la catalepsie volontaire.

— Donnez-moi la casserole, s'il vous plaît.

Frances l'apporta. La patiente se raidit à nouveau et commença un « ä... ä... ä... ee... » qui promettait, mais qui se termina en un bref bredouillement à demi noyé.

Quand il relâcha la tête dégoulinante, une expression de surprise, d'inquiétude et de raison effaçait sur le visage la déformation qu'y avaient imprimée les minutes passées.

— Maintenant, ça ira ! décida l'administrateur de ce traitement héroïque. Peut-elle passer la nuit ici ?

— Très certainement, dit Frances.

— Mieux vaut, lui, le renvoyer chez lui. Il ne fera que l'énerver. Il pourra la voir pendant quelques instants après que je lui aurai fait une piqûre. Quand elle se réveillera, elle aura honte, du moins je l'espère. Qu'est-elle ? Une enfant gâtée ?

— Oui. Trop d'argent. Trop d'adulation.

— Ce sont des maux pour lesquels je n'ai guère de remèdes.

Ran fit une piqûre à la patiente domptée et soumise et sortit pour rejoindre son mari :

— Trois minutes, c'est la limite. Grand maximum. Et puis vous rentrerez chez vous. Vous pourrez venir la chercher demain. Elle est enceinte, n'est-ce pas ?

— Pas que je sache.

— Surtout ne manifestez pas d'émotion. Ne lui dites pas que vous êtes navré. Je vous dirais de la souffleter la prochaine fois qu'elle piquera une crise, si je vous croyais capable de le faire. Prévenez Mrs. Libby que je lui donnerai des instructions pour ce qu'il y aura à faire lorsque votre femme se lèvera demain matin.

Il descendit dans la pièce aux livres, s'installa sur un divan et s'endormit paisiblement.

C'est ainsi que Frances le trouva. Il se leva avec résolution, mais avec peine. Elle le considérait d'un regard plein de commisération.

— Depuis combien de temps n'avez-vous pas eu une véritable nuit de repos ?

— Une véritable nuit de repos, bredouilla-t-il, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Sybilla m'a raconté à quel train on vous mène. Combien d'heures avez-vous dormi la nuit dernière ?

— Quatre heures. Ou du moins presque...

— Et la nuit d'avant ?

— Ç'a été moins confortable. Nous avons été bousculés à cause de

l'incendie de cette maison de rapport...

Son langage était empâté de lassitude.

— Que donneriez-vous pour huit heures de sommeil d'un seul tenant ?

— Oh ! Seigneur ! dit-il d'une voix fervente. Ce sont des choses qui n'arrivent pas en service d'hôpital.

— Elles vont arriver. Tout de suite. Et ici même. La petite chambre du troisième est prête.

— Mais, Frances, je ne peux pas. L'hôp...

— Je vais téléphoner à l'hôpital.

— Non. Ne faites pas ça. Ils savent à quel numéro me joindre. Je vais m'allonger ici et dormir une heure.

— Ça ne servira absolument à rien. Vous ne pouvez trouver aucun repos véritable de cette façon-là. Montez. Déshabillez-vous. Si vous voulez un peignoir, il y en a dans la salle de bains.

— Je ne peux pas, gémit-il. Je ne dois pas.

Il s'obligea à se mettre debout et s'aperçut qu'il titubait.

— Là ! Vous voyez bien ! c'est ce que je vous avais dit. Je ne vous laisserai pas partir. Il est dix heures et demie. À six heures et demie, je vous éveillerai. Huit heures pleines.

Sa voix était inflexible. C'était plus qu'il n'en pouvait refuser : toutes ses résolutions s'évaporèrent dans la terrible tentation du sommeil. Ni la faim, ni la soif, ni le désir ne l'avaient jamais possédé à ce point. Il se rendit.

— Mais si l'hôpital appelle...

— Oui, je vous aviserai.

Il en doutait. Mais quelle importance ? Rien n'importait plus que l'épuisement et la précieuse promesse du repos. Au bas de l'escalier, Frances lui souhaita, en souriant, bonne nuit. Et il gagna le troisième étage. Il fut bientôt couché, nu dans la fraîche caresse de la toile. Et sombra, sombra à des milliers de lieues paisibles, sombra dans le néant.

*

* *

Après une longue, une incalculable période, il émergea d'une profonde submersion, effaré par les murs inconnus, par un léger parfum de féminité flottant dans la pièce. D'un éclair tout lui revint, lorsqu'il vit Frances qui lui souriait.

— Six heures trente, dit-elle doucement. Je ne pouvais pas me décider à vous réveiller.

À travers la brume de son léger vêtement de nuit, il pouvait discerner sa svelte et gracieuse silhouette. Il dit, lourdement, stupidement :

- J'imagine qu'il est temps de partir.
— Faut-il vraiment ? À cette minute même ?
Une douce moquerie perçait dans sa voix, biaisait son sourire.
— Non, dit-il.
— C'est un si petit lit, murmura-t-elle.

*
* *

Carskaldden Bassett, M. D., vieux vaurien cynique et ex-roué, avait coutume de dire à ses élèves :

« Messieurs, l'amour idéaliste est une pression pathogénique sur le ganglion nerveux de l'imagination. Il est très efficacement combattu par une préoccupation autre et de préférence plus bassement matérielle. »

L'aventure avec Frances à aucun moment n'évinça complètement Ann des profondeurs de l'imagination de Warren. Du moins apaisa-t-elle la sourde et constante souffrance qu'avait ouverte en lui la rupture de leur amitié. Il n'était pas amoureux de Frances comme il l'avait été de la jeune fille. Et n'essaya aucunement de se faire croire le contraire. Pour l'instant, il se contentait de flotter.

Ce fut Frances qui précisa les limites de leurs relations. Parfois elle ne le voyait pas d'une semaine ou de dix jours. Parfois il leur arrivait de déjeuner ou de dîner ensemble à intervalles très rapprochés, retournant ensuite chez elle, où jamais on ne voyait la mère invalide.



Une fois, elle alla avec lui passer une fin de semaine dans un hôtel.

Elle lui raconta toute sa vie avec une franchise totale.

— Je veux que vous me connaissiez entièrement. C'est un des moyens dont la femme dispose pour se donner.

Elle avait dix-huit ans lorsque son père mourut, la laissant presque dans l'indigence avec sa mère. Elle suivit un cours commercial à Philadelphie et trouva un emploi dans une firme d'importation :

— J'étais jolie, et je ne savais même pas les choses que doit savoir une fille qui ne l'est pas.

La firme était une affaire familiale, que dirigeaient un oncle, âgé de quarante-cinq ans, et un neveu, plus jeune de quinze années. Le neveu s'éprit d'elle, mais elle fut la proie de l'oncle, selon les meilleures traditions du mélodrame : cadeaux, attentions, déjeuner au champagne en cabinet particulier. Ignorante comme elle l'était, l'aventure n'avait pas duré longtemps que déjà elle était enceinte. Avortement. Longue et grave maladie. Elle quitta son emploi et son amoureux, qui, cependant, insista pour lui faire une pension. Le neveu la rechercha, la retrouva, insista, lui, une fois de plus, pour l'épouser, tant et si bien qu'il vint à bout de la résistance qu'elle lui opposait. Frances découvrit trop tard qu'il était secrètement alcoolique, jamais tout à fait sobre ; il perdit sa place dans la firme et, finalement, disparut de sa vie.

— Je ne l'ai jamais aimé. Mais j'ai été pour lui une aussi bonne épouse que j'ai pu. La chose curieuse fut que l'autre – l'oncle – mourut, me laissant un revenu suffisant pour vivre et faire vivre ma mère. L'argent du remords, je présume. Je n'avais aucun talent, mais du goût pour la musique, pour l'art et – si prétentieux que paraisse le mot, il répond exactement à ce que je ressentais – pour la culture. Et je me mis alors à la tâche de compléter ce que mon père avait commencé pour moi – la tâche de terminer mon éducation. Nous sommes venues nous installer à Baltimore lorsque les facultés intellectuelles de mère ont commencé à baisser. Et nous y sommes restées.

Elle fit une pause.

— Alors j'ai rencontré Robert Mayfield... Vous ne m'avez jamais posé de questions à son sujet.

— Je ne m'en suis pas senti le droit.

— Vous avez pourtant dû comprendre la situation, dit-elle posément. J'aime bien Robert d'une certaine manière. Sans quoi rien n'aurait pu se produire. Évidemment il a presque deux fois mon âge. Mais il est bon et généreux, nous avons beaucoup de goûts communs. J'ai été pour lui une maîtresse fidèle jusqu'au jour où je vous ai rencontré. Dès la première minute que je vous ai vu, je vous ai désiré. Je ne crois pas vous avoir causé aucun tort...

Elle souriait avec une légère anxiété.

— Seigneur Dieu du Ciel ! soupira-t-il.

— Vous êtes une personne sérieuse, chéri, lui dit-elle gravement.
Trop. À ce point de vue-là, je vous ai été utile.

Il la regarda, envahi d'une soudaine appréhension :

— Vous parlez comme si c'était fini, dit-il.

— Oh ! non ! Pas encore !

Elle soupira doucement.

— Pas encore, répéta-t-elle.

Pour les vacances d'été, le docteur Powers offrit à Ran l'usage de sa maison des champs dans un coin perdu de la Severn... Quelle joie ce serait que d'être pendant deux pleines semaines loin des insistantes demandes du téléphone, des infirmières chefs douées d'un fichu caractère, des étudiants préoccupés de leurs amourettes, loin des questions excédantes dont les parents anxieux le harcelaient au sujet de leur malade, de tout, de tous et de chacun. Exception faite pour Frances. Oui. Elle, en somme, qu'allait-elle décider ?

Il lui fit part de l'offre.

— C'est épatant ! Juste ce dont vous avez besoin.

— Oui. Mais... et vous ?

— Eh bien ! Moi... quoi ?... demanda-t-elle d'un ton de taquinerie.

— Pourriez-vous venir me voir ?

— Oui...

— Combien de fois ?

— Est-ce que je ne pourrais pas tenir votre ménage ?

— Vous vous moquez de moi ! Non, ce ne serait pas possible, je pense ?

Il criait dans son excitation. Elle répondit avec son calme habituel :

— Pourquoi pas ? J'ai aussi des manières de vacances. Vers fin juin.

*

* *

Ils passèrent une folle et nonchalante quinzaine, à pêcher, à explorer les alentours, à lier connaissance avec des oiseaux, à patauger dans les mares profondes, à faire de petits voyages impromptu là où le vieux tacot délabré voulait bien les conduire, enfin à lire ensemble surabondamment.

C'était la première expérience de vie domestique de Ran, périlleuse séduction. Vers la fin de sa permission, un soir de pluie, Ran alluma une flambée dans la pièce commune, et ils s'étalèrent sur les coussins qu'elle avait disposés. Elle rompit le paisible silence.

— Ran ?

— Oui, douce ?

— Je vais partir bientôt.

Il s'était habitué à ses brèves absences inexpliquées.

— Mais pas pour longtemps ?

— Je crains que si. Je crois que j'irai en Europe.

Il se redressa, secoué :

— En Europe ? Mon Dieu ! Frances, vous allez incroyablement me manquer ! Ça sera le diable...

— Oui. Je le crois. Enfin d'une certaine manière.

— Vous me connaissez mieux que ça ! De toute manière.

— C'est vrai, ce fut doux et bon de toute manière.

— *Ce fut...* Que voulez-vous dire, Frances ?

Il sentait monter en lui l'appréhension.

— Rien ne dure toujours...

— Ne dites pas de folies ! Pourquoi cela ne durerait-il pas ?

Comme elle évitait de répondre, il étendit un bras derrière elle et l'attira tout contre lui.

— Quelque chose est arrivé, dit-il. Qu'est-ce donc ?

— La femme de Mayfield est morte hier. Je l'ai lu dans le journal. Longtemps avant de vous connaître, j'avais promis à Robert de l'épouser quand il serait libre.

— Par Dieu, vous n'en ferez rien ! cria-t-il furieusement. Si vous épousez quelqu'un, ce sera moi !

Elle appuya sa joue contre la main du garçon.

— Cela fait souffrir, dit-elle très doucement, parce que je souhaitais tellement vous l'entendre dire et que, pourtant, je sais combien ce serait mal.

— Mal ? Pourquoi serait-ce mal ?

Sa voix frémissait de défi. Frances sourit :

— J'ai bientôt trente ans.

— Je m'en fous bien !

— Vous ne penseriez pas toujours ainsi. Faut-il que je sois sage pour deux ?

— N'avez-vous pas de meilleur argument à présenter que votre âge ?

— Oh ! si... Le meilleur !... Si vous étiez véritablement amoureux de moi, je lâcherais tout, et, mariage ou pas mariage, je ne m'attacherais qu'à vous seul au monde. Mais tel n'est pas le cas. Non, ne protestez pas.

Elle souriait assez lamentablement.

— Vous m'aimez bien. Vous aviez besoin de moi. J'aime penser cela, me le dire. Mais je ne me monte pas la tête pour autant, je ne m'illusionne pas. C'est un trait masculin, mon chéri, de s'illusionner volontairement. Je suis devenue importante pour vous, j'ai pris une place dans votre vie, mais ça n'est pas de l'amour. Et je ne saurais me contenter de moins. Peut-être y a-t-il quelqu'un d'autre ? Il m'est arrivé souvent de le penser, quand je vous voyais mélancolique et rêveur. N'en parlons pas. Vous m'avez rendue très heureuse. Je ne

serai pas trop triste. Ça valait vraiment la peine ! Oh ! mille fois la peine !...

— Est-ce avec lui que vous allez en Europe ? demanda-t-il, la voix jalouse.

— Non. Toute seule. Il faut que je me donne le temps de me déprendre de vous avant d'épouser Robert. Nous avons encore... combien de temps ? deux, trois, quatre jours et quatre nuits (elle les comptait sur ses doigts délicats). Voulez-vous que nous oublions tout cela et que nous profitons au mieux de ce qui nous reste ?

— Eh bien ! je constate que vous prenez assez bien les choses ! dit-il, accusateur.

Mais, quand il vit les yeux qu'elle tournait vers lui, il regretta de l'avoir dit.

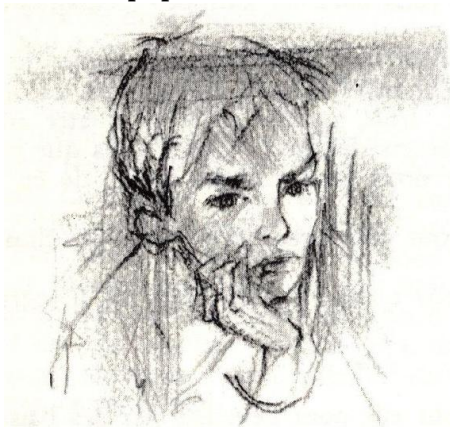
*

* *

Le matin, se penchant sur elle pour l'éveiller par des baisers, il vit que son visage était sensible et gonflé par les larmes de la nuit.

CHAPITRE IX

Le petit garçon noiraud, allongé sur le banc, blottit sa tête dans le vaste giron maternel. Un chiffon sale entourait le bas de sa jambe droite, taché de place en place par de jaunâtres traînées de pus, suintant du sinus qui, dans les profondeurs de la chair, rejoignait l'os. Cinq heures avaient sonné et, déjà, la secrétaire de la clinique avait refermé son pupitre.



Une infirmière anguleuse, rigide dans son uniforme et dans son bonnet, entra par une porte marquée de l'inscription INTERDIT AU PUBLIC. Son visage revêtait cette expression empesée, vide et froide, qui vient aux infirmières après une carrière trop longue dans les dispensaires charitables. Elle eut un regard de désapprobation pour ces deux, sur le banc :

— Vous devez savoir que ce n'est pas un jour régulier pour les clients gratuits.

L'enfant saisit ses béquilles, pivota sur lui-même et descendit du siège.

— C'est-y que le docteur Warren n'est plus là ?

— Le docteur Warren est très occupé. Et l'heure de consultation est passée.

— Il a dit que, si je revenais, il arrangerait ma jambe pour de bon. Il a dit que j'étais un cas spécial et qu'il me verrait à n'importe quelle heure, répondit Abie, improvisant avec aisance.

L'infirmière se sentait des doutes. Pourtant les chirurgiens ont toujours des favoris. Avec le caractère du docteur Randolph, il était

préférable de ne pas risquer de pépin. Elle décida que le plus sûr était encore de téléphoner.

Au bout d'un instant, le docteur arriva.

— Mais c'est mon vieil ami Abie ! Ma première opération véritable. Comment ça va, Abie ?

— J'en ai terriblement marre de ces béquilles, répondit le gosse d'un ton suppliant.

— Pourquoi n'es-tu pas revenu au bout des six mois ?

— On a déménagé. Les affaires étaient moches. Elles étaient plus moches à Elgin où on est allé. Alors on est revenu. C'est toujours moche.

Il expliquait son histoire avec une précoce solennité.

— Dites, doc, vous allez me le retirer, cet os mort ?

Ran fronça pensivement les sourcils. C'est vrai qu'il avait promis à l'enfant que, dans six mois ou un an, il lui serait possible de faire la seconde partie de l'opération, d'enlever la partie de l'os que l'ostéomyélite avait tué, et autour de quoi un os nouveau s'était formé. Le séquestre – le résidu nécrosé – une fois enlevé, le pus s'écoulerait de la cavité, que du tissu osseux remplirait ensuite progressivement, et après ça la jambe serait parfaitement solide.

— Vous m'avez promis d'arranger tout ça pour que je puisse encore jouer au football, rappela le gosse, de l'espoir plein les yeux.

— Nous n'étions pas bousculés à l'hôpital alors comme aujourd'hui, fils ! Maintenant nous n'acceptons que les patients pour qui c'est une question de vie ou de mort. Quand un cas peut attendre, comme le tien, nous sommes bien obligés de le laisser.

Les petits yeux brillèrent de larmes :

— K' vous avez déjà rampé su' des béquilles vous-même pendant un an ou deux, doc ?

— C'est un argument ! admit Ran avec un sourire.

— La jambe ne s'améliore pas, docteur !

C'était la mère qui venait à la rescousse.

— Non. Mais elle n'empire pas non plus. Et il n'y a pas de risque que cela se produise, du moins avant un bon bout de temps. Il n'y a pas d'inflammation. S'il y en avait, l'enfant souffrirait énormément.

Le petit visage intelligent se plissait d'attention :

— Voulez-vous dire qu' ma jambe el' m' ferait mal, si elle allait mal ?

— Assez pour exiger une opération immédiate, oui.

Miss Blore renifla. Elle n'aimait pas la clientèle gratuite.

— Nous avons vingt cas plus graves que celui-ci sur nos listes, affirma-t-elle. Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais quitter le service pour aujourd'hui, docteur Warren ?

— Bien entendu. Bonsoir, miss Blore.

Puis, d'une voix encourageante, au lamentable Abie :

— Ce ne sera peut-être pas tellement long, fils. Dès que les choses seront plus faciles, nous te prendrons et, tu verras, cet os sera parti avant que tu aies le temps de dire ouf !

— O. K., doc. Je vous reverrai.

Le haut-parleur, au-dessus de la porte, entamait sa détestable litanie familière : « Docteur Warren, docteur Warren, docteur Randolph Warren... »

— Le docteur Warren est à l'appareil.

Le bout des béquilles d'Abie heurta le sol, longea le plancher, passa la porte, se perdit...

— Salle des urgences, docteur Warren, on vous attend.

— Je monte.

« Une autre nuit, pareille à toutes », songeait-il. Bagarres d'ivrognes et coups de rasoir. En procession presque ininterrompue. Avec, par intervalles, un accident d'auto à joindre à la liste. Par bonheur, il cessait son service à huit heures ce soir-là, après quoi Ward prendrait son tour et jusqu'au matin serait responsable du service.

Sur la table des accidents, un docker était étendu, geignant, tandis que deux infirmières attachaient sur sa poitrine des pansements stérilisés. Du sang coulait à flots d'une vilaine plaie béante, à l'endroit où un morceau de verre avait pénétré pour s'arrêter contre les côtes.

Un simple coup d'œil et, déjà, Ran enlevait son veston.

— Appelez une anesthésiste, dit-il.

C'était là le genre de choses qui l'attachaient à son travail par de solides liens de dévouement, cette constante rivalité entre les armes de la science et les minuscules, mais inlassables, hordes invisibles acharnées à la destruction. Il se dit que, le matin venu, il serait trop à plat pour être même en état de couper l'ongle de l'ergot d'un chaton. Et puis après ? Demain, d'autres défis se présenteraient. Et il reprendrait à la fois ses armes et la lutte.

Mais, tout de même, il avait droit à un peu de repos. Il dit à Ward, son assistant :

— Ne comptez pas sur moi, Charley, et fichez-moi la paix. Si quelqu'un m'appelle cette nuit sans avoir une excuse rigoureusement imperméable, je lui troue la peau avec une sonde infectée !

Il piquait un somme assez satisfaisant lorsque...

— Appel d'urgence. Appel d'urgence. Docteur War...

— Tonnerre d'enfer ! Est-ce vous, Ward ?

— Oui. Un de vos préférés est ici. Il assure que vous-même et Pee Wee avez réussi sur lui une opération épatante. Quand je lui ai dit le départ de Pee Wee, il a pleuré, le petit bâtard !

La voix de Ward tremblait d'émotion.

— Ne me dites pas que c'est Abie Bloomburg ! s'exclama Ran. Je

l'ai vu hier soir.

— Abie en personne. Il a commencé à souffrir énormément, alors sa mère est arrivée en toute hâte.

— Curieux ! Où a-t-il mal ?

— Même jambe. Je fais faire une photo aux rayons X en ce moment, mais il est probable qu'elle ne révélera pas d'infection aiguë.

Lorsque Ran entra, Abie était allongé sur la blanche table des urgences.

Les lumières du plafond ruisselaient sur lui. Son petit visage tiré était blême, des gouttes de sueur coulaient sur son front et sur sa lèvre supérieure.

— Qu'y a-t-il de cassé, Abie ?

— Ma jambe fait mal, gémit-il.

Mrs. Bloomburg s'avança :

— Il souffre affreusement, docteur ! Ça l'a pris au moment de souper.

Ran eut un coup d'œil à sa montre :

— Cela fait plusieurs heures. Est-ce que cela fait toujours aussi mal, Abie ?

Le garçon frissonna, comme sous l'effet d'un soudain élancement :

— Ça me fait souffrir de plus en plus, doc. Tout le temps. Est-ce que vous allez pouvoir opérer ?

— Nous verrons ça plus tard. Pour l'instant, ce qu'il faut trouver, c'est si tu as une nouvelle poussée d'inflammation.

Le docteur Ward avait retiré le pansement qui enveloppait le bas de la jambe où apparaissait, bien visible, la longue cicatrice de la première opération. Deux étroites ouvertures dans la cicatrice pénétraient jusqu'aux structures profondes. Une mince esquille d'os y pointait, Ran explora la peau en remontant de la cheville au genou, l'effleurant d'une touche légère. Aucun gonflement ne s'y révélait, aucun épaissement qui aurait indiqué un type superficiel d'infection, tel que la cellulite, laquelle voyage parmi les couches inférieures de la peau. Cela ne signifiait pas, toutefois, que, plus profondément, il n'existait point de foyer d'inflammation aiguë, soit dans le périoste enveloppant l'os, soit dans l'os lui-même. Il pressa un peu plus fort l'extrémité supérieure du tibia, juste sous le genou, Abie frémit et retira sa jambe.

— C'est là que tu souffres ?

Abie fit un signe affirmatif et se mordit la lèvre.

— Il semble qu'il y ait une aire de sensibilité localisée dans le haut du tibia, exactement à l'articulation du genou, dit Ward. Mais il n'a aucune fièvre et le décompte des cellules blanches n'est pas élevé. Six mille à peine.

Ran releva bien au-dessus du genou le bas du pantalon effrangé de

l'enfant : l'articulation n'était pas enflée et, lorsqu'il la ploya lentement, Abie ne se plaignit pas.

— Il ne s'agit certainement pas d'une arthrite aiguë. Voyons la radio ?

Ward apporta une plaque encore humide dans son cadre de métal, l'inséra dans la boîte de vision et alluma la forte lumière qui l'éclaira par-derrière. Ran, avec Ward et l'infirmière des urgences penchés sur son épaule, examina soigneusement la photographie. Quand il se redressa, il fronçait pensivement les sourcils.

— On voit parfaitement le vieux séquestre. Il est complètement séparé du reste de l'os refermé. Mais je n'aperçois aucune nouvelle destruction osseuse, pas plus vers le point où la souffrance paraît localisée qu'ailleurs.



Il retourna auprès de l'enfant et pressa une fois de plus le point suspect. Abie hurla et repoussa la main du praticien :

— Oh ! ça fait terriblement mal. Vous n'allez pas laisser ma jambe redevenir mauvaise de partout, doc, non ?

— Pas, répondit Ran, si nous pouvons l'éviter.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Ward en remettant la plaque dans son bain d'eau.

— Il me semble qu'il y a des symptômes suffisants pour opérer. Nous ferions mieux d'appeler Prather.

Le docteur Marius Prather arriva, avec toute la fureur d'un vent de mars. Il était en grande tenue du soir et, jusqu'à la pointe des cheveux, jusqu'au bout des ongles, le grand chirurgien très occupé.

— Eh bien ! quoi, Warren ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Sa voix était impatiente et sèche. Ran entreprit de lui donner les détails de l'histoire.

— Tel est notre cas d'ostéomyélite, docteur : nous voudrions votre avis.

— Humm !

D'un doigt sceptique, Prather pignocha la jambe d'Abie :

— Pas de fièvre. Pas de leucocytose. Vraiment, Warren, vous m'étonnez !

Il s'en fut au lavabo où les chirurgiens se frottent et se brossent avant d'opérer, et, ostensiblement, parut se laver les mains de toute cette histoire.

— Mais la douleur. Mais...

Prather interrompit Ran dès le début de sa phrase :

— Vous devriez en connaître assez long pour savoir qu'on ne peut se fier au dire des enfants, Warren. Bonsoir.

— Quel type charmant que ce Prather ! dit Ward avec un sourire suave. Miss Snyder, allez chercher une poche de glace pour le docteur Warren ! Il est menacé d'apoplexie.

La beauté-maison commença un joyeux gloussement, saisit le coin de l'œil de Ran et obéit à son second mouvement qui lui conseillait le silence.

— Alors ? que faisons-nous du gamin, Ran ?

— Nous le mettons en observation.

— Que dira Prather ?

— J'aurais honte de le répéter !

C'étaient les gens du modèle de Prather qui transformaient la vie des résidents en un véritable enfer. Né avec des tas d'argent, marié avec d'autres tas d'argent en la personne d'une épouse nantie, par surcroît, de beaucoup d'influence, mais que, s'il fallait en croire la rumeur publique, il n'aimait pas, il n'avait jamais eu à travailler pour se frayer la voie. Ran, pourtant, l'aurait respecté, si empoisonnante que fût sa personnalité, s'il avait possédé une capacité, une valeur véritables. Mais il était absolument certain que lui, Warren, en savait, dès à présent, plus long en chirurgie que Prather n'en saurait jamais.

Ran regagna son lit, mais n'y retrouva pas le sommeil. Ce lui fut presque un soulagement lorsque son téléphone sonna et qu'il entendit à nouveau la voix de Ward.

— Ennuyé de vous déranger, Ran, dit-il, mais ce pauvre Bloomburg a l'air d'avoir bigrement mal.

Le garçon s'agitait dans le lit.

Ran pressa sur le haut de la jambe, un hurlement répondit aussitôt à son mouvement.

— Ç'a l'air d'être vrai tout de même, constata Ward. Voulez-vous que je fasse préparer la salle d'opération ?

— Je vais passer un coup de fil à Prather.

Mais le téléphoniste répondit que le docteur Prather n'était pas

chez lui et n'avait pas laissé de numéro où le joindre. Dans son subconscient, Ran avait espéré que le chirurgien ne serait pas disponible.

— Nous allons prendre notre revanche sur cette tête de mule ! dit-il allègrement à Ward. Allons-y !

Moins d'une heure plus tard, vêtu de blanc, calot, masque, gants, le tout dûment stérilisé, il regardait, étendue sur la table, la forme d'Abie Bloomburg, qui, drapé de toile stérilisée, dormait tranquillement.

— Toujours certain que c'est de l'ostéomyélite aiguë ? demanda-t-il à Ward debout de l'autre côté de la table, près des pinces et de l'éponge, prêtes à servir.

— Si ce n'est pas le cas, c'est moi qui paierai les saucisses chaudes.

D'un trait habile, le bistouri fit une incision précise de chaque côté de l'ancienne cicatrice et promptement enleva la cicatrice elle-même. Le tibia, en ce point, était fort proche de la peau. Ran eut tôt fait de disséquer les tissus sous-cutanés et le muscle qui enveloppait l'os. Puis, à l'aide de l'élévateur périostal, il souleva le périoste même, cette fibre externe de l'os, et exposa l'os caché dessous, dont il explora soigneusement l'extrémité supérieure.

Pas le moindre signe d'inflammation aiguë.

— Saucisses chaudes ! dit Ran.

— Nous ferions aussi bien de les manger pendant que cela nous est encore possible, répondit sombrement l'autre. J'ai comme une vague idée que Prather va s'arranger pour nous couper l'*appétit*.

— Regardons la moelle pendant que nous y sommes.

À l'aide d'une vrille, ils forèrent l'écorce dure de l'os, jusqu'à la moelle, qui montra cette apparence jaunâtre et légèrement grasseuse propre à toute moelle saine.

— La tête de mule rira bien qui rira la dernière, commenta Ward.

— Puisque la jambe est ouverte, nous pouvons aussi bien la débarrasser de l'os mort : ce sera toujours une bonne chose de faite.

Adroitement, avec le ciseau et la curette, il enleva le long morceau d'os nécrosé, le séquestre. Au ciseau, il creusa le bord de l'ouverture jusqu'à ce qu'elle eût la forme évasée d'une soucoupe, procédé connu qui permet aux muscles et à la graisse de retomber dans l'espace évidé et de l'oblitérer. Il prit ensuite de longues bandes de gaze imprégnées de vaseline et, de l'os jusqu'à la peau, en bourra consciencieusement la plaie. Sans la refermer, il la couvrit de pansements, puis entoura le tout d'un plâtre. Dans cinq ou six semaines, le plâtre serait enlevé, et, pendant ce temps, des germes bienfaisants se seraient occupés à nettoyer l'infection, à la réduire, à éliminer les ultimes déchets de vieil os. La gaze serait retirée après le plâtre et des granulations saines et roses et propres auraient déjà en partie rempli la plaie. Après quoi, la guérison serait rapide et complète.

— Dans six mois d'ici, il jouera au football, prophétisa le chirurgien.

— Ah ! voui ?

L'assistant marquait un certain détachement.

— Et nous, à quoi est-ce que nous jouerons à ce moment-là ? À servir des sodas derrière un comptoir ?

Ward essayait de sourire, mais c'était une faible tentative ; il ne réussit qu'à grimacer :

— Ne nous bourrons pas le crâne, Ran. Après ceci, Prather sera du pur poison. L'état-major n'aime pas les erreurs chirurgicales. Nous ne sommes pas en veine, mon garçon.

— *Nous ?*

Ran lui donna un froid coup d'œil.

— Ceci est mon cas, Ward. Veuillez, je vous prie, bien comprendre cela. Vous n'avez aucune responsabilité.

— Peut-être, Ran. Seulement, c'est moi qui...

— C'est vous qui êtes assistant. C'est moi qui ai la charge, la décision et la responsabilité. Il n'y a matière à aucune espèce de discussion.

— Oh ! par Dieu, Ran ! Vous êtes un rude lapin !

Ward parlait avec une sincère gratitude.

Il ajouta :

— Quel bateau ce gosse nous a monté ! Il devrait être sur la scène. Ou en prison.

*

* *

Dehors, un petit Juif nerveux les attendait. Il saisit Ran par un bouton.

— Vous le médecin d'Abie Bloomburg ?

— Je viens d'opérer. Tout va très bien.

— Et qui va payer ? Pas moi. Je ne peux pas.

— Est-ce que quelqu'un vous demande quelque chose ?

Ran répondit de façon coupante : parmi tous les fléaux, il n'est de peste plus exaspérante que les malades gratuits qui sont pleins d'une telle appréhension à l'idée d'avoir tout de même à dépenser quelque argent qu'ils en prennent le ton de reproche et du ressentiment.

Mr. Bloomburg continuait sa lamentation agressive :

— Si je pouvais payer, je paierais. Mais je ne peux pas. Et je ne veux pas qu'on m'envoie une note.

— On ne vous présentera pas de note.

— Huh ! J'imagine que l'hôpital vous paie assez bien et que vous n'avez pas à vous plaindre tout de même.

Ran commençait à s'amuser. À quoi visait le petit bonhomme ?

— Non, je ne me plaindrai pas.

Mr. Bloomberg fut pacifié.

— Mon Abie m'a dit que vous l'avez joliment bien traité, lorsqu'il s'est déjà trouvé ici. Je n'ai pas oublié cela. Peut-être vous installerez-vous comme médecin ici, à Baltimore, et je pourrais vous envoyer quelques clients.

Mr. Bloomberg était devenu protecteur.

— C'est vraiment très aimable à vous, Mr. Bloomberg, répondit Ran en souriant.

Il se retourna pour le quitter et heurta Ann qui sortait à l'instant même.

— Quoi ? *Encore* une fois ! s'exclama-t-elle.

Et tous deux de rire nerveusement.

— Qu'est-ce que vous faites par ici ? Je croyais que...

— Service temporaire. Remplacement.

— Je vois. (Il hésitait.) Ann ?...

— Oui ? Eh bien ?

Elle lui souriait en toute franchise.

— Ann, dit-il impulsivement, repartons du commencement !

Ce qui eut pour effet immédiat de la calmer.

— Personne, jamais, ne peut faire cela, dit-elle. Bonsoir et bonne chance.

Ran admit l'effondrement d'une illusion : il s'était persuadé lui-même qu'il était guéri d'Ann, que Frances Libby l'avait guéri de cet amour. Maintenant il voyait les faits en face : la liaison avec Frances avait été un palliatif. Pas une cure.



CHAPITRE X

Les rumeurs les plus diverses, vraies ou fausses, circulent dans un hôpital par des courants innombrables et mystérieux. Les médecins comparent leurs notes ; les infirmières potinent ; les malades échangent de lit à lit des cancans locaux ; même les garçons de salle bavardent. Avant que les choses en vinsent à leur conclusion officielle, toute la communauté de Lakeview savait qu'un grave conflit allait éclater entre le docteur Prather, chef de service bien épaulé, soutenu par d'importantes relations, et le docteur Warren, chirurgien-résident, sans autre appui que le respect de ses maîtres et de ses pairs.



« Ce coup-ci, ça y est ! » se dit Ran, comme le téléphone intérieur l'alertait. Cela y était en effet. « Le docteur Powers désire vous voir dans son bureau, docteur Warren », dit l'opérateur.

En arrivant à l'antichambre de Powers, Warren entendit de loin la voix acide de Prather. Le secrétaire lui fit signe d'entrer.

— Oh ! Hello, Warren !

Powers l'accueillait avec un sourire.

— Bonjour, monsieur. Bonjour, docteur Prather.

Prather répondit par un salut renfrogné.

— Le docteur Prather me signale que vous avez opéré, contrairement à son opinion exprimée, un malade qu'il avait vu la veille au soir.

— Oui, monsieur.

— Et ceci sans le consulter.

— Ce n'est pas exactement cela, répondit Ran d'une voix égale. J'ai essayé de joindre le docteur Prather. Le standardiste n'a pu le toucher nulle part. Le malade se plaignait de douleurs extrêmes, et j'avais peur

de le laisser ainsi toute la nuit.

— Bien que je vous eusse mis en garde contre une trop grande facilité à accepter les dires des enfants, quant à leurs propres maux, intervint Prather. Vous ne sauriez le nier !

— Non. Je ne le nie pas.

— Pas de fièvre. Une radio négative. Pas de leucocytose, (Prather appuyait sur la chanterelle.) Vous avez cependant pris sur vous d'opérer au mépris des faits et de mon opinion formelle.

— Les conditions évoluent rapidement dans ces cas, remarqua Ran. J'ai pensé qu'une inflammation aiguë avait pu se déclarer.

— Et maintenant, pouvez-vous offrir une explication de votre erreur ?

— L'enfant jouait la comédie. Il tablait sur une promesse ancienne, que je lui avais faite à la première opération, qu'après la seconde jambe serait comme neuve. Il a simulé la douleur pour obtenir l'opération.

— Vous avez fait une séquestrectomie ?

— Oui, monsieur. J'ai bourré la plaie de gaze vaselinée et j'ai plâtré la jambe.

Powers approuva :

— C'est à peu près ce qui se fait de mieux pour l'ostéomyélite chronique. N'êtes-vous point de cet avis, Prather ?

— Incontestablement. Mais cela n'enlève rien à l'inconvenance professionnelle du docteur Warren.

— Oh ! fit l'aîné, d'un ton de conciliation, inconvenance est un bien gros mot. Erreur de jugement. J'en ai commis moi-même.

Prather se leva :

— Je remets l'affaire entre vos mains, docteur Powers. Puis, avec un sous-entendu significatif : Pour l'instant du moins.

Ran se leva en même temps, mais Powers le retint :

— Un instant, docteur Warren. Il y a un autre sujet dont je voudrais vous entretenir.

La porte fermée, il en revint à la question Prather :

— Je suis navré que vous l'ayez mis à rebrousse-poil, Warren.

— Moi aussi, monsieur. Pourtant, dans les mêmes conditions, j'agis de la même façon, demain.

— Probablement. Probablement. Toutefois cette histoire est sérieuse. Je serais désolé de vous perdre.

— Est-ce aussi grave que cela, monsieur ? s'enquit Warren, changeant de couleur.

— Prather menace de porter la chose devant le conseil. Comme vous le savez, son oncle est notre président. Je pourrais poser la question de confiance, à la rigueur. Mais nous avons eu récemment quelques bagarres relativement à la marche de l'hôpital, et j'hésite à

exciter davantage l'animal. Quelle fut la part du docteur Ward dans cette malencontreuse affaire ?

— Nulle. Absolument nulle. Il a agi entièrement sous ma direction.

— Humm !... C'est une chance pour lui, pas vrai ?

L'aimable vieillard se permit un sourire de coin.

— L'autre sujet qui me préoccupe, et dont je voulais vous parler, c'est Laurence Wilson. Un de vos amis, je crois ?

— Oui, monsieur.

— Il boit trop, dit carrément Powers. Il passe les nuits dehors. Et tout ce qui s'ensuit. Cet établissement n'est pas un pensionnat de garçonnets, bien sûr, mais il y a des limites.

Comme Ran voulait placer un mot, il l'interrompit d'un geste et continua :

— Je ne veux pas dire qu'il prend son service en état d'ivresse, car, dans ce cas-là, j'agisrais immédiatement. Mais j'ai idée qu'il se rend assez fréquemment à son travail en piètre condition physique. Il me déplaît que mes jeunes praticiens opèrent avec des mains tremblantes, Warren.

— Naturellement, monsieur.

— Eh bien ! pensez-vous que vous pourriez lui glisser une allusion amicale ? Comme venant de moi, si cela vous semble préférable.

— Je ferai de mon mieux, monsieur.

Il parlait dubitativement, car la mission était ingrate et, selon toute probabilité, vaine.

— Bon ! De mon côté, je ferai de mon mieux pour vous. Mais ne bâtissez pas trop sur le sable. Peut-être avez-vous autre chose en vue. Une ancre solide du côté du vent n'est pas à déconseiller dans ce monde incertain !

À demi assommé, Ran monta dans sa chambre. Était-il possible que ce fût la fin ? Il était tout à fait probable que Powers trouverait un moyen honorable d'assurer son départ, une chance de sauver la face en lui laissant donner sa démission. Mais tout le monde saurait à quoi s'en tenir. Et après ? Quoi ? La vie n'avait jamais été facile pour Ran depuis les jours de l'orphelinat. Mais ceci était la première menace réelle, le premier signe de mauvais augure pour sa carrière.

*

* *

Dans le pavillon des infirmières, M^{lles} Robie et Trent s'offraient la satisfaction d'une tasse de thé, tout en comparant leurs notes relatives à une conférence qui venait de se terminer. Un coup à la porte, et la séduisante miss Hermione Snyder montra un visage au sourire quémendeur. Miss Robie avait l'hospitalité facile.

— Avez-vous entendu parler de cette saleté ? s'enquit la nouvelle

venue. Warren est balancé.

— À cause du chichi de Prather ? C'est une honte ! déclara miss Robie avec conviction.

— En êtes-vous sûre ? demanda anxieusement Trent. La chose n'est pas affichée, n'est-ce pas ?

— Nenni. T.S.F. intérieure. Vous savez, pendant un moment, j'ai eu un sérieux béguin pour lui.

Ann déclara :

— Avec quel plaisir j'empoisonnerais ce Prather !

Miss Snyder posa sa tasse, une expression rêveuse passa dans ses yeux et revêtit son ravissant visage d'un reflet céleste.

— Prather ! dit-elle avec une douceur suave, Prather, cette gluante petite limace ! Si Ran Warren savait tout ce que je sais, il pourrait lui clouer le bec, à Prather.



— Racontez-nous ça, dit avidement miss Robie. Nous sommes entre amies ici. Je parierais qu'il a poussé une botte dans votre direction. C'est ça ?

— Une botte, en vérité ? Plus qu'il ne s'en pousse dans un tournoi d'escrime. Mais je n'allais pas me laisser toucher, vous pensez bien. Très peu de Prather pour moi, merci !

— Et alors ? Qu'est-ce que ça prouve ? s'informa miss Robie.

— Une preuve, eh ? vous voulez une preuve ? J'ai un petit billet conservé dans la lavande qui prouve quelque chose. Oh !... rien qu'un souvenir, fredonna-t-elle.

— Que voulez-vous en échange ? (Ann était frémissante.) Je vous donnerai mon bracelet-montre de soirée.

— Hé ? quoi ? quel est votre jeu, ma belle ?

— Je pourrais m'en servir. Au besoin, une copie suffirait.

— Voui ? Qu'avez-vous donc contre Prather ?

— Elle veut l'empêcher d'aller jusqu'au bout, expliqua miss Robie. Il me semble que cela doit être possible. Dites oui, Snyder, soyez belle joueuse.

Elles la pressèrent d'arguments et de promesses. C'était la chance de mettre un bâton dans les roues de Prather et de sauver le meilleur homme de l'établissement et – qu'elle leur fasse confiance ! – elles s'arrangeraient de manière à ne pas la compromettre. Miss Snyder n'était pas sans appréhension, mais elle commençait à faiblir. La perspective de dégonfler Prather, qu'elle méprisait, doublée de la perspective de sauver Ran, qu'elle admirait toujours, et l'agréable chatouillement de se sentir une puissance occulte agissaient sur elle.

— Au diable !

Elle capitulait.

— Je ne suis qu'une pâte molle. Vous aurez le fichu machin, seulement débrouillez-vous pour me le rendre sans aucune faute : je pourrais en avoir besoin un jour ou l'autre. Pour le faire encadrer. Comme certificat, c'est quelque chose !

*

* *

Charley Ward fut très surpris de recevoir la visite de Nurse Trent. Après des préliminaires extrêmement brefs, elle lui tendit le billet doux Prather-Snyder.

Il siffla doucement.

— Quelle est la sirène ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir, n'est-ce pas, docteur Ward ?

— Non, c'est vrai. Le docteur Prather le saura bien, lui. Comment vous semble-t-il qu'on pourrait s'en servir au mieux ?

— Il ne me paraît pas juste que le docteur Prather puisse faire jeter à la porte le docteur Warren.

— À moi non plus, certes. Et alors ?

— Si ce billet pouvait discrètement être signalé à l'attention du docteur Prather... ?

— Je vois. Un rien de délicat chantage, eh ? Aucun doute quant à l'authenticité de ce document, je suppose ?

— Pas le moindre.

Rencontrant son regard, elle rougit.

— Je ne suis pas la destinataire.

— Je ne saurais en blâmer Prather, répondit-il avec emphase.

C'est donc pour le docteur Warren, ce que vous en faites ? Pourquoi ne lui remettez-vous pas le billet ?

— Il refuserait d'y toucher.

— Je vois. De trop nobles principes, hein ?

Il sourit.

— Et vous présumez que ce ne sont pas les miens ?

Ann discuta le coup :

— Ce n'est pas la même chose, voyons. Il ne pourrait pas s'en servir pour lui-même. Mais un ami pourrait l'utiliser en sa faveur.

— Jeune femme, vous devriez appartenir au service diplomatique.

— Merci, docteur Ward, fit modestement Ann. Et je ferai exactement ce que vous me direz. Mais, je vous en prie, je ne voudrais pas qu'il sache que je me suis occupée de cette aventure.

— Vous êtes le capitaine. C'est vous qui commandez.

— Ayez soin de ne pas laisser ce billet sortir de vos mains.

— Excellente idée. Je vais en prendre copie. Ce sera tout aussi efficace. Et, si vous voulez mon opinion, Ann Trent, vous aurez mérité la médaille de la reconnaissance de cet hôpital.

*

* *

Pendant une semaine, Ran vécut dans un brouillard d'attente et d'inquiétude. Il témoignait d'un scepticisme absolu vis-à-vis de Charley Ward qui ne cessait de lui répéter :

— Ne vous en faites donc pas, Ran ! Je ne puis vous dire ni comment ni pourquoi, mais le docteur Prather va devenir aussi totalement inoffensif qu'un eunuque. Inscrivez ça sur vos tablettes et travaillez en paix.

Ran n'en croyait rien. Chaque fois que retentissait la sonnerie du téléphone, il s'attendait à être convoqué au bureau du docteur Powers pour s'entendre communiquer son arrêt de mort.

Cette fois, la sonnerie lui parut avoir une résonance particulièrement malveillante. À peu près comme la fraise du dentiste à l'instant où elle va toucher le nerf.

— Oui, fit-il sans essayer de dissimuler son irritation.

— Ran ? Est-ce vous, Ran ?

C'était Larry Wilson, et sa voix marquait l'essoufflement.

— Qu'y a-t-il, Larry ?

— Je suis dans la mélasse. Pouvez-vous venir tout de suite ? Obstétrique n° 5.

— J'arrive. Gardez votre sang-froid.

Aussitôt qu'il vit la femme, Ran se rendit compte de l'importance du désastre. Exécutant un avortement thérapeutique, Wilson avait été au plus court et pris une curette tranchante.

L'avortement était légitime et indispensable pour sauver la vie d'une femme. La méthode employée était celle d'un chirurgien négligent et paresseux : la curette avait perforé l'utérus avec la conséquence que la femme risquait de saigner à mort. Ran la fit transporter à la chirurgie et appela Steinert.

Steinert piqua une vive colère :

— Je le ferai pour vous, Warren. Sans quoi je laisserais Wilson supporter la conséquence de sa faute.

— Oh ! vous !... allez au diable ! marmotta Larry.

Avec Ran, il regarda, du haut de la galerie, Steinert faire l'ablation de l'utérus irréparablement endommagé. Quand tout fut terminé, Ran suivit son ami au vestiaire.

— Vous tremblez, Larry !

— Le fait est que j'y ai été un peu fort avec la bouteille hier soir.

Ran vit son ouverture :

— Larry, pourquoi ne diminuez-vous pas vos libations du soir ?

— Pourquoi le ferais-je ? Il faut bien qu'un homme ait *un peu* de plaisir en ce bas monde !

— Arrangez-vous alors pour demeurer en bonne condition. Powers m'a demandé de vous en parler.

Le beau visage s'assombrit :

— Le vieux serin ! Vous êtes un de ses favoris, pas vrai ? Eh bien ! c'est pas lui qui m'arrêtera.

Ils gagnèrent le hall ensemble et virent Ann Trent qui venait en sens inverse. Larry la héla :

— Hi, Ann ! Les Robbs vous invitent au week-end pour le bal du Club de Chasse. Feriez bien de venir. Je serai parmi les personnalités présentes.

— Oui. Ils m'ont téléphoné. J'essaierai d'y aller un soir.

— Excellente affaire ! Gardez-moi dix danses.

Il s'enfuit. Ann attendit Ran.

— J'espère que tout ira bien pour vous, dit-elle. Je veux dire dans l'affaire Prather.

— Que savez-vous de l'affaire Prather ?

— Tout l'hôpital ne parle que de cela.

— Si vous me demandez ce que j'en pense, je vous dirai que je suis coulé. Celui qui va mourir vous salue. Dînons ensemble une dernière fois, avec le cinéma ensuite. Venez, Ann, nous avons eu de si bons moments...

Elle examina son visage avec des yeux troubles et voilés.

— Oui, dit-elle enfin. Cela me ferait plaisir.

— Samedi soir ?

— Oh ! c'est le soir du bal...

— Dans ce cas, évidemment..., fit-il avec raideur.

— Non. Je préfère aller avec vous.

Ran descendit le long du couloir, marchant sur des nuages. Devant le bureau de Steinert, il s'arrêta et entra.

— Wilson est venu me faire des excuses et des remerciements, dit le gynécologue.

— Je m’y attendais. Larry est un garçon bien, au fond.

Il parut à Ran qu’il avait, à diverses reprises déjà, exprimé cette affirmation. Et cette défense.



CHAPITRE XI

Ran était à présent dans sa seconde année de résident, et en train d'acquérir le genre d'expérience chirurgicale qu'il ambitionnait de posséder, apprenant tout ce qui pouvait le former et le développer si bien qu'il n'eût rien à redouter d'être inférieur à qui que ce soit.



Au cours de ces années, il avait vu Ann Trent se transformer et, de charmant brin de fille, devenir une femme insaisissable et désirable. Tous ses projets d'avenir comprenaient Ann, avec un espoir obstiné. Mais cet avenir était en péril : si Prather parvenait à ses fins, il était, lui, hors de jeu. Ce serait la première bataille qu'il aurait perdue. Il avait toujours dû se frayer sa route à la force du poignet, et il lui restait pas mal de force disponible. Mais cette attente dans le noir usait ses nerfs. Pourquoi n'entendait-il parler de rien ?

Une diversion lui vint, qui était aussi sa première récompense de l'extérieur. Un mot, signé Carson Wright, l'avait d'abord laissé perplexe : il lui fallut un long moment pour identifier le signataire avec le mari de la jolie femme hystérique qu'il avait soignée chez Frances Libby cette nuit où...

Le jeune Mr. Wright, à ce qu'il semblait, serait fort obligé au docteur Warren de lui téléphoner à son bureau. Ce que fit Ran. Il apprit que la dame était enceinte à présent, et dans un état nerveux lamentable. Le docteur Warren voudrait-il venir la visiter ?

— Mais je suis chirurgien, objecta Ran. Je ne suis ni neurologue ni gynécologue.

— C'est très bien comme ça. Vous avez des femmes une

connaissance du tonnerre de Dieu !... Que dites-vous ?

— Rien, rien du tout, répondit promptement le jeune médecin. (Il avait grommelé, pour son propre compte, qu'il voudrait bien que ce soit vrai !) Je viendrai ce soir.

Ran fit à la ravissante et charmante enfant gâtée une conférence où la sympathie s'alliait à des avis de bon sens, et elle accepta le tout avec une grande docilité.

Quelques instants plus tard, autour d'un whisky à l'eau, Wright s'informa :

— Combien vous dois-je, docteur ? Y compris le traitement précédent ?

— Le traitement n'était pas tout à fait professionnel. En outre, je n'ai pas le droit de compter d'honoraires.

— N'êtes-vous pas régulièrement M. D. ? Avec licence d'exercer et tout le diable et son train ?

— Mais si, mais si. Seulement le personnel attaché à l'hôpital et y résidant est payé par l'hôpital.

— Je vois. Mais supposons que je veuille vous offrir un nouveau microscope ou périscope – ou n'importe comment s'appelle l'instrument avec lequel vous scopez – et que je vous remette un chèque pour l'acquérir ? Ce serait un présent. Ça ne peut pas s'appeler des honoraires ?

— Non, admit Ran, non, je ne pense pas...

Il n'y avait effectivement aucun motif pour refuser cet argent. C'était chose tout à fait régulière de la part des clients riches, hôtes des chambres particulières de l'hôpital, que de faire des cadeaux à tel ou tel membre du personnel qu'ils appréciaient plus spécialement.

— Alors, buvons, dit l'hôte. Avez-vous vu Frances Libby récemment ?

— Non.

— Elle est rentrée de Californie depuis peu. Elle va épouser Robert Mayfield au début de l'hiver.

— Vraiment ? répondit Ran, vaguement.

*

* *

Le courrier lui apporta le chèque de Wright : il était de cinquante dollars. Transporté, Ran envisagea pour cette somme une douzaine d'emplois différents. La dernière inspiration fut la meilleure : il allait révéler à Ann Trent un Randolph Warren tout neuf.

Au bout d'une expédition longue et compliquée à travers les magasins, il rentra chez lui propriétaire orgueilleux d'un veston du soir de bonne coupe avec son pantalon, pour quarante dollars, d'un gilet pour huit dollars, de souliers vernis pour huit dollars encore,

d'une chemise et d'une cravate papillon noir qui portaient la dépense au grandiose total de soixante dollars et cinquante cents. Jamais encore il n'avait dépensé tant d'argent en une seule fois. Mais c'était pour une bonne cause. S'il continuait à toucher cinquante dollars par mois, il pouvait se le permettre. S'il se trouvait sans emploi, il aurait au moins fini sur un beau geste.

Pendant qu'il essayait l'ensemble, Charley Ward entra chez lui.

— Bonté divine, Ran !

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je l'ai noué de travers ?

Car Ran avait beaucoup souffert dans sa lutte contre le nœud papillon.

— Non. Je suis simplement ébloui ! Vous êtes un beau gars !

Ran sentit qu'il devait être dans la bonne voie. « Vous avez des femmes une connaissance du tonnerre de Dieu », avait dit Carson Wright, et maintenant : « Vous êtes un beau gars ! » avait dit Charley Ward. Et Charley Ward était un garçon normal, normalement brusque et brutal, sans aucune propension à la flatterie.

Ran espérait que, le samedi soir venu, Ann serait aussi favorablement impressionnée.

La convocation au bureau de Powers arriva le jeudi. Un coup d'œil sur la lourde face du grand homme, le regard scintillant et rieur, sous des sourcils broussailleux, qui rencontra le sien, et l'anxiété du visiteur fut apaisée.

— Asseyez-vous, Warren. Allumez votre pipe si le cœur vous en dit.

Powers fit craquer son briquet, puis tira vigoureusement sur sa cigarette.

— Par quoi, par où tenez-vous Prather ? demanda-t-il tout à coup.

— Tenir Prather ? répéta Ran, ahuri. Par rien du tout, monsieur.

— Quelqu'un le tient par quelque chose. Aucun doute là-dessus. Il a rentré ses cornes comme un escargot qui a touché du sel.

— Vous dites que le docteur Prather a retiré son accusation ?

— L'a abandonnée. Bang ! d'un coup, comme ça ! N'a même pas assisté à la seconde réunion. Pas un mot. Rien. C'est le motif qui m'a fait demander par quoi vous le teniez. Aucune importance. Tout est fini. Passé.

— Ce qui me hérisse, avoua Warren, c'est de ne pas pouvoir y aller carrément et faire le nécessaire pour des gens comme Bloomburg. Pourquoi fallait-il qu'il restât infirme, parce que sa famille n'a pas les moyens de lui payer le traitement qui l'aurait remis d'aplomb ? Nous voici la nation la plus riche du monde entier, et il y a des gens qui doivent mourir ou demeurer estropiés parce qu'eux ne sont pas assez riches pour s'assurer les soins des médecins, les places dans les hôpitaux.

— Il ne semble pas, dit lentement Powers, que nous puissions

espérer de grands changements dans cet ordre d'idées, en l'état actuel de notre organisation. Peut-être les temps sont-ils proches où l'organisation sera changée. Un certain nombre d'hommes de valeur commencent à élever la voix, à émettre des critiques. Mais nous ne pouvons aboutir à rien. Le corps médical organisé redoute l'ingérence gouvernementale. Chaque fois qu'un professeur, dans n'importe quelle école de médecine, se lève et demande pourquoi le gouvernement n'enlèverait pas, en l'assumant lui-même, une partie de la charge qui repose sur les épaules des médecins et des fondations privées, l'Association médicale américaine s'abat en trombe sur lui et lui reproche d'être un idéaliste dépourvu de sens pratique. Ils disent que cette méthode détruirait l'individualité du médecin et dénaturerait les relations qui doivent exister entre lui et son malade. C'est pourquoi il en est peu parmi nous, membres des générations plus anciennes, pour plaider la cause d'une réorganisation de la médecine. Nous voyons bien les torts du système actuel, mais l'expérience nous a appris que rien ne peut être changé en un tour de main.



— Je le crois, en effet, admit Ran.

— À propos, reprit Powers, avez-vous quelque projet pour l'an prochain ?

— Vraisemblablement, je tâcherai de découvrir une ville favorable, et puis je m'y jetterai comme les autres. La clientèle privée ne représentera pas, bien sûr, un lit de roses, mais, tout de même, je veux espérer que je m'en tirerai.

— Combien je voudrais qu'il y ait un moyen de vous garder ici comme instructeur dans le service !

La voix de Powers contenait un regret sincère.

— Il semble bien que nous n'ayons pas besoin d'instructeurs : les demandes d'admission à l'école ont baissé de trente pour cent.



— Ma foi ! c'est toujours une consolation ! dit Ran, tout en passant la porte. Si vous ne diplômerez pas autant de jeunes, cela fera moins de concurrence.

*
* *

Combien il aurait aimé rester comme instructeur ! Mais il était temps de céder la place et de donner sa chance à Ward : Charley l'avait bien mérité. Céder la place, oui. Mais pour aller où ? Peut-être bien loin de Baltimore. Et, pensée bouleversante, loin d'Ann ! De toute manière, ce n'était pas immédiat. Pour le moment, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de téléphoner à Ann et de lui raconter la bonne nouvelle qu'il rapportait de chez Powers.

— Oh ! que je suis contente ! dit-elle.

— Mettez vos chiffons les plus seyants ! Ce sera une grande réjouissance.

— Pouvez-vous vous le permettre ?

— Non. Mais ce sera comme ça tout de même.

Quelque chose dans le son de sa voix surprit Ann ; elle était songeuse en quittant le téléphone. Lors de leur dernière rencontre, il lui avait paru indifférent, privé de cette tranquille confiance en soi qui était la marque caractéristique de son attitude professionnelle.

Le samedi soir, lorsqu'il vint la prendre, l'impression qu'elle avait

vaguement ressentie au téléphone fut immédiatement confirmée.

— Oh ! que vous êtes élégante ! dit-il avec chaleur.

— Telle était la consigne, n'est-ce pas ? Où allons-nous ?

— Au *Belvédère*.

— Ne soyez pas absurde ! N'est-ce pas affreusement cher ?

— C'est là que nous allons. Et, Ann...

— Oui ?

— La première fois que nous sommes sortis ensemble, vous aviez posé une condition. Vous vous souvenez ?

— Suis pas bien sûre.

— Vous aviez dit que le roman était interdit.

— En effet. Nous nous sommes très bien entendus ainsi, il me semble.

— Attendez une minute. C'est moi qui pose une condition, maintenant.

— Oh ! vraiment ?

— La grande condition, la voici : le roman reprend ses droits. Il ne sera jamais interdit. Très peu pour moi. D'accord ?

— Très bien. Mais je serai tout de même sensée. Pour deux.

En cours de route, Ann s'enquit :

— Qu'avez-vous fait à Larry Wilson ?

— Rien.

— Il doit y avoir quelque chose. Il est ulcéré. Il dit que vous lui avez fait un sermon sur ses péchés.

— Il n'a aucunement le droit d'être ulcéré.

Ran, alors, lui raconta le message de Powers pour Larry.

— Vous avez eu raison, je pense. Néanmoins, il ne vous pardonnera jamais.

— Pensez-vous ! Larry n'est pas comme cela.

— Larry est un charmeur. Mais, si vous éraflez sa vanité, méfiez-vous.

— Ann, Larry vous intéresse-t-il encore ?

— Je vous ai dit que ma devise est « pas de roman ». Cela ne vaut pas que pour vous. C'est valable pour Larry et pour tous les nouveaux, s'il s'en trouve. Je serai infirmière.

Devant eux, la rue de traverse qu'ils avaient prise était temporairement bloquée par une discussion de préséance entre un camion et une limousine. Le vieux moteur fatigué de la voiture de Ran chauffait dur. Ran déboutonna son pardessus. Sa compagne laissa échapper une exclamation.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Vous avez des vêtements du soir ? Je croyais que vous n'en possédiez pas.

— C'était exact jusqu'à hier. C'est ce soir leur première sortie.

— Je suis très impressionnée. Mais comment se fait-il ?

Il se tourna vers elle :

— Vous souvenez-vous d'une circonstance où je n'en portais pas ?
Le résultat fut tel que...

— Laissez en paix le chat qui dort ! fit-elle promptement.

— Non. Vous aviez raison. Et j'ai agi comme un sagouin. Ces vêtements sont mes excuses. Je suis content qu'ils vous plaisent.

— Oh ! Ran ! quel enfant vous êtes !

Elle commença par rire, mais sa gaieté était enroutée et fut bientôt amortie parce qu'elle enfonçait son nez dans l'épaule revêtue de l'amende honorable en forme de tenue de soirée...

Au bout d'un moment, il remarqua :

— C'est la seconde fois que je vous embrasse.

À quoi elle répondit :

— Bon. Mais ne recommencez pas. Du moins, pas tout de suite.
Nous sommes sur la voie publique.

*

* *

Le dîner fut un grand succès. Le film qui suivit eût été un raté, si les doigts d'Ann n'avaient trouvé leur place dans la main de Ran et si son corps svelte et souple ne s'était pas pressé contre lui un peu plus étroitement peut-être que ne l'exigeait la conformation des sièges. Ils rentrèrent par un vaste circuit et firent halte dans une voie obscure.

— Maintenant, dit-il d'une voix nette et délibérée, nous allons voir quel point de vue est juste dans cette histoire de roman : le vôtre ou le mien.

Elle se coula dans ses bras comme si c'était sa place, sa seule place depuis toujours, et comme si elle ne devait jamais la quitter. Levant haut la tête, il prit un ton austère et solennel :

— Qu'est-ce qui vous prend de m'embrasser ainsi si vous ne m'aimez pas ?

— Ce n'est pas exprès. Je n'en avais pas l'intention.

— Pas l'intention de quoi ?

— Vous aimer. Pas pu m'en empêcher.

— Pas de roman. Le roman est interdit, railla-t-il, l'embrassant une fois de plus et plus longuement. Est-ce que cela change vos intentions relativement à notre mariage ?

— Non, répondit-elle d'une voix misérable. C'est bien là ce qu'il y a de pire. Je ne veux pas me marier. Même pas avec vous, mon chéri. Et... et je ne veux pas courir des risques... sur une autre base...

— Qui est-ce qui vous le propose ?

Elle se redressa et remit ses cheveux en ordre.

— D'ailleurs, j'ai le vertige. Et c'est votre faute.

Elle l'accusait avec une sorte d'amoureux ressentiment.

— Et puis j'ai mal à la tête, et je veux rentrer à la maison, et je vous aime, et quel gâchis général que tout ça !

— Nous en reparlerons plus tard, dit-il sévèrement. La question d'importance immédiate, c'est : « Quand est-ce que je vous revois ? »

— Demain, répondit Ann, sans l'ombre d'hésitation.

*

* *

À compter de ce moment, ils saisirent toutes les occasions d'être ensemble. Ran n'était jamais importun, mais sa tranquille certitude d'un avenir commun la terrifiait presque. Elle se disait que, sans aucun doute, c'est ce genre d'attitude qui vient à bout de la résistance féminine. Ce n'était pas juste. Elle, du moment qu'elle pouvait voir Ran tous les jours, ne fût-ce que quelques minutes furtives à chaque fois, elle trouvait la vie plutôt satisfaisante. Pas pleinement satisfaisante, non, elle n'allait pas jusqu'à le prétendre. Mais très suffisamment pour s'en accommoder. Avec le facile optimisme de la jeunesse, elle ne voyait pas ce qui pourrait bien empêcher le *statu quo* de se prolonger. Chacun savait que le vieux Powers ne jurait que par Ran et souhaitait vivement le garder à tout le moins une année encore, à un titre quelconque. Lorsque Ann suggérerait cette solution comme tout à fait souhaitable, il lui lançait, sans rien dire, un étrange coup d'œil en coin.

Mrs. Gallaudet emmena sa nièce faire un voyage de deux semaines ; et, pendant cette quinzaine, Ann souffrit d'une grande nostalgie : ce cher vieux Lakeview lui manquait terriblement. Était-ce tout à fait cela ? Peu importait : elle était résolument décidée à ne permettre à rien ni à personne d'entraver sa vocation choisie. À son retour, Ran l'emmena dîner. Pas au *Belvédère*, cependant : elle l'avait banni comme inconsidérément dispendieux.

*

* *

— Avez-vous jamais entendu parler de l'active, industrielle et remuante cité du Sud qui a nom Farmington ?

— Guère !

— C'est une florissante ville, en pleine expansion, qui compte deux cent mille habitants. Au plus important hôpital municipal, la place de chirurgien dirigeant le dispensaire et chef de service pour les malades extérieurs est libre. Et, pour parler sérieusement, cela me paraît une opportunité remarquable : les après-midi sont disponibles pour la clientèle personnelle. Tim Brennan est installé à cinquante milles de

là. Il m'a recommandé pour l'emploi.

— À quelle distance est-ce d'ici ?

— Six ou sept cents milles.

— Oh ! dit Ann.

Et Ran lui tendit une lettre :

— Lisez ceci.

Cher docteur Warren,

J'ai présenté au Conseil de notre personnel exécutif votre demande d'admission à l'emploi de directeur du dispensaire au service des malades extérieurs de notre hôpital.

Vos titres à cette situation ayant paru entièrement satisfaisants au Conseil d'admission, j'ai été prié, en conséquence, de vous offrir cette place, votre nomination devenant effective au 1^{er} juillet.

Le traitement est de deux cents dollars par mois, et il n'est pas prévu que vous viviez à l'hôpital.

Veuillez, je vous prie, me faire connaître sans délai votre décision et me croire bien sincèrement à vous,

Robert J. Knott, M. D.,

Directeur général,

Hôpital municipal de Farmington.

— Avez-vous répondu ? s'enquit Ann avec un détachement soigneusement calculé.

— Oui. J'ai dit que j'acceptais.

— Six ou sept cents milles, dit-elle pensivement. Évidemment vous avez eu raison.

— Il ne me faudra pas bien longtemps pour m'établir. Ann, voulez-vous m'attendre ?

— Non.

— Regardez-moi. Vous ne voulez pas ?

— Non. Je... Je n'ai pas... envie... que vous partiez...

Il se redressa : son regard durci exprimait la déception.

— Je pars.

— Quand ?

— La semaine prochaine.

— Emmenez-moi, dit-elle d'une petite voix désespérée.

Ils furent mariés trois jours avant la date d'entrée en fonctions de Warren. Charley Ward fut leur témoin, remplaçant Larry Wilson empêché. De toute façon, Ann ne souhaitait pas vraiment qu'il fût là.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Je sens que je vais aimer Farmington, annonça Ann, qui venait d'y passer ses premières vingt-quatre heures. Avons-nous de l'argent ?

— Non, dit Ran.

— Et de quoi allons-nous vivre ?



— De crédit, jusqu'à ce que nous touchions des espèces. Pas une fois de toute ma vie je n'ai eu cent dollars en bloc.

— J'en ai un peu que tante Gallaudet m'a donné. Comme cadeau de noces.

— Garde-le, répondit Ran. Tu pourras en avoir besoin.

— Pas du tout. Je vais l'employer, en partie au moins, à louer un appartement.

À l'hôpital municipal de Farmington, Ran trouva le docteur Knott qui l'attendait. Le directeur général était un homme efflanqué, affable, écrasé sous le poids d'une perpétuelle préoccupation, à propos de choses auxquelles il ne pouvait rien changer, ce qui donnait à son visage une expression tout ensemble furtive et hallucinée. Il offrit au jeune homme un accueil réservé, mais amical. Encouragé, Warren tenta bientôt de recueillir quelques utiles informations :

— Docteur Knott, je vous serais fort reconnaissant de quelques tuyaux. Y a-t-il lieu, ici, de se tenir sur ses gardes, relativement aux coteries ?

— Oh ! coteries ! C'est un mot bien désobligeant. Certains membres du personnel travaillent en commun, si c'est là ce que vous avez dans l'esprit.

— Par exemple ? insista le jeune homme.

— Le docteur Metzger, notre chirurgien chef, est le gendre de

Mr. Miller, président de la Commission municipale ; il se trouve de ce fait assez proche du groupe Bayner, qui dirige effectivement le parti démocratique et la machine locale.

— Pas désagréable pour lui, commenta placidement Ran.

Le docteur Knott eut un regard angoissé vers la porte entrouverte.

— Le docteur Miller, médecine organique, est le chef de notre service médical. Lui et le docteur Metzger collaborent étroitement et s'entendent fort bien, ainsi que le docteur Sarnov, chef du service d'obstétrique. Avez-vous l'intention d'ouvrir un cabinet en ville ?

— Oui. Aux heures normales de l'après-midi : j'userai probablement mes fonds de culotte à attendre les patients. Mais il faut bien qu'on essaie de voler de ses propres ailes.

— Oui, oui. Bien sûr.

Le docteur Knott s'interrompt, puis, après une courte pause, reprit avec une gêne sensible :

— Je ne devrais pas dire cela, sans doute, mais vous paraissez d'une classe bien supérieure aux hommes venus jusqu'à présent pour ce genre d'emploi, et j'espère que vous resterez chez nous. À votre place, j'y mettrais de la circonspection pour commencer.

— De la circonspection à quoi faire ? À prendre la file ? Pourquoi devrais-je emboîter le pas à quelqu'un ?

— Vous ne devez pas. Rien ne vous y oblige. Pourtant la plupart de nos jeunes gens le font. Un mot d'un homme important comme le docteur Metzger influe de façon notable sur la situation d'un praticien à ses débuts.

— Si bien que les ambitieux jouent le jeu ?

— Pas nécessairement. Le docteur Mark Riley – vous le verrez bientôt – est de l'espèce indépendante. Mais le plus grand nombre d'entre eux trouvent utile de faire preuve de doigté.

— N'existe-t-il pas un groupe médical de première classe dans une ville de cette importance ? demanda carrément Warren.

— Si. L'équipe de l'hôpital Saint-Francis. Le docteur Matthews, le chef du personnel médical, dirige en ville un groupe véritable. Vous devriez, sans aucun doute, aller le voir.

Eh bien ! docteur Warren, je suis content de vous savoir ici. Votre prédécesseur ne donnait pas satisfaction. Bien entendu, ceci est confidentiel.

Le docteur Metzger avait fait savoir qu'il serait aise de rencontrer la nouvelle recrue. Ran fut donc conduit à la salle où un homme de haute taille, à la panse protubérante, aux façons violemment dynamiques, était occupé à diriger un interne, occupé pour sa part à insérer une aiguille dans le torse d'un pleurétique, tout en exerçant une surveillance sur un second jeune docteur, occupé, celui-là, à réduire une fracture du poignet. Le chirurgien en chef leva les yeux, et

Ran se trouva en face d'un visage osseux auquel un grand nez en bec d'aigle donnait une expression d'arrogance et de contentement de soi qui devait être la marque même du personnage.

Toutefois, le grand homme répondit avec urbanité au nouveau venu qui se présentait.

- Vous êtes de Lakeview, n'est-ce pas, docteur Warren ?
- Oui. J'ai terminé le mois dernier mon temps de résident.
- J'y connaissais Powers. Nous étions à l'école ensemble.
- Il m'a parlé de vous, fit Ran.

Metzger se gonfla visiblement à l'idée que Powers-le-très-connu se souvenait de lui. Ran avait discrètement supprimé les mots exacts de Powers, à savoir : « Il y a quelque part par là une outre pleine de vent du nom de Metzger. Il était de deux années en retard sur moi, à l'école de médecine, et il n'a finalement passé qu'à un poil ! »

— Je fais une vésicule biliaire là-haut, après déjeuner, dit Metzger. Si cela vous intéresse, j'aimerais que vous assistiez. Peut-être aurez-vous quelque suggestion à faire. Nous sommes toujours contents, ici, d'accueillir les idées nouvelles.

Le demi-sourire qui accompagnait cette affirmation pleine de modestie confirma Ran dans ce qu'il avait déjà cru comprendre, que Metzger n'était pas l'homme à qui on pouvait offrir une suggestion.

— Merci, répondit-il. Je tâcherai d'en avoir terminé au dispensaire assez tôt pour monter faire un tour.

À Baltimore, Ran avait vu des jours chargés dans les dispensaires de chirurgie pour les malades extérieurs, mais il n'avait rien vu qui approchât de l'O.P.D.⁽⁸⁾ de l'hôpital municipal de Farmington. De dix heures à deux heures, l'endroit débordait de gens, anormaux du fait de l'épuisant effort mental qu'ils donnaient pour essayer de vivre, alors qu'il n'y avait plus rien pour vivre, plus de revenu des filatures fermées, une foule bruyante, indisciplinée, qui se plaignait du service inefficace et lent. Avec deux internes pour l'assister, c'était la tâche de Ran que d'examiner et de classer ces cas.

Vers une heure et demie, une manière d'ordre régnait dans l'O.P.D. au lieu du chaos initial. Tous les patients nouveaux avaient été soit renvoyés chez eux avec une bouteille de médicament, soit adressés aux dispensaires voulus. Dans le petit laboratoire, des rangées et des rangées de tubes de sang s'alignaient sur la table et partiraient sous peu pour le laboratoire.

Ran déjeuna dans la salle à manger de l'hôpital, puis se rendit au cabinet du docteur Knott.

Penché sur son bureau, Knott écrivait un rapport quelconque. Il leva les yeux lorsque Warren frappa à sa porte et sourit en le voyant.

- Entrez, docteur Warren. Comment tout s'est-il passé à l'O.P.D. ?
- Je m'en suis à peu près tiré. Est-ce toujours aussi bondé que ça ?

Le visage de Knott reprit son expression tourmentée.

— En ce moment même, nous avons en attente une liste de plusieurs centaines de malades. Pas des urgences, évidemment. Nous essayons de nous en occuper à mesure qu'ils arrivent, mais ils créent un problème bien difficile à résoudre, si même on y parvient !

— Et ceux de la classe moyenne ? Vous n'admettez pas, je présume, ceux qui peuvent payer leur médecin ?

— Non, dit le docteur Knott. Nous essayons d'établir une discrimination attentive. Le service social fait des enquêtes sur tous les cas qui se présentent ici. S'ils ont des moyens de payer, nous les adressons à leur médecin de famille en vue du traitement nécessaire. Mais chaque année voit s'accroître le nombre de ceux qui ne peuvent plus payer !

— Il en va de même partout, je crois, soulinha Ran. Lorsque j'ai quitté Baltimore, les salles gratuites étaient bondées, on mettait des patients dans les bas-côtés.

— C'est le plus ardu de nos problèmes. Ici même, à Farmington, où la proportion des impôts qui nous est allouée en vue des soins médicaux est plus forte que dans la plupart des autres villes du Sud, ici même, donc, il n'y a pas moyen d'admettre la moitié de ceux qui ont un besoin évident de traitement. Vous feriez bien maintenant de monter à l'amphithéâtre, pour la vésicule biliaire du docteur Metzger.

Lorsque Ran pénétra dans la minuscule galerie d'observation, le chirurgien avait déjà ouvert l'abdomen et exposé l'organe malade.

— Content que vous ayez pu monter, docteur Warren, dit-il. Il s'agit d'un cas particulièrement intéressant. Il semble qu'il y ait une pierre, ici, dans le canal biliaire.

Metzger était « LE » chirurgien. De pied en cap. Entouré de ses assistants, de l'infirmière préposée aux instruments, attentive au moindre besoin du maître, de la surveillante de la salle d'opération, debout à la tête de la table, alerte, attentive, une serviette à la main, prête à essuyer la première goutte de sueur perlant sur le visage de l'opérateur.

Quand le chirurgien, tendant la main, aboya violemment « Ciseaux, je vous prie ! » Ran pensa à part lui : « On dirait une opération au cinéma ! »

Avec un « plop » sec et précis, les ciseaux se posèrent dans sa main gantée. Avec un demi-moulinet spectaculaire, il plongea dans l'incision et coupa l'adhérence qui retenait la vésicule et l'empêchait d'être dégagée et attirée au-dehors. Il continua l'ablation de toute la partie malade : ses mouvements étaient sûrs et Warren se dit qu'il était probablement plus et mieux qu'un chirurgien moyen. Pourtant, l'œil exercé du jeune homme constatait une certaine rudesse, un manque de délicatesse dans le maniement des tissus, qui, comparé

avec la technique souple, aisée, parfaite du docteur Powers, était ce que sont les entailles vigoureuses d'un solide bûcheron à l'habileté d'un ébéniste.

Une infirmière entra sur la pointe des pieds.

— Êtes-vous le docteur Warren ? murmura-t-elle.

Il répondit d'un signe de tête.

— Une communication téléphonique pour vous.

Il se glissa dehors et gagna le vestiaire des médecins.

— Hello, chéri !

La voix d'Ann retentit à ses oreilles.

— As-tu l'intention de passer la journée là-bas ?

— Je regardais le docteur Metzger enlever une vésicule biliaire.

Une brève pause, puis le joyeux petit gloussement familial :

— Le tout, c'est de prendre un bon départ, pas vrai ? Quant à moi, je crois nous avoir trouvé un appartement.

— Où ça ?

— À six blocs de l'hôpital. Vieux, mais propre. Qu'est-ce que tu en dirais si j'allais te chercher ?

— O. K. Viens me cueillir dans vingt minutes.

Metzger avait disséqué la vésicule et retirait, lorsque Ran rentra, un calcul qui bloquait le canal biliaire. Il leva les yeux, et son regard marquait une désapprobation certaine. Le grand pontife chirurgical n'était pas accoutumé à ce que de jeunes M. D. se permissent de quitter la place pendant qu'il accomplissait un travail important et instructif. Mais, une fois l'incision refermée, Ran arrangea les choses en lui adressant quelques mots d'excuse et d'éloge sur sa technique. Le nouveau venu faisait l'apprentissage pratique de tact et de doigté suggérés par son mentor, le docteur Knott.

À la porte il trouva, l'attendant impatiemment dans la voiture, Ann, qui bouillait de l'emmener au 2043 Amaranth Avenue. L'antique demeure déchuée était désormais réduite au rang de maison de rapport.

Ses appartements étaient loués meublés. Le second étage était garni de meubles fanés, mais solides, dans le style victorien : l'unique chambre à coucher contenait un grand lit pour deux personnes ; la pièce commune s'ornait d'un mobilier un tantinet moisi. Il y avait une salle de bains d'une totale respectabilité et une cuisine acceptable. La maison s'élevait sur une petite éminence de sorte que si, d'aventure, un souffle de brise se faisait sentir, on n'en perdait pas l'agrément.

— Pas l'air mal, tout ça, dit Ran. Est-ce dans nos moyens ?

— À trente dollars par mois nous n'avons pas le moyen que ce ne soit pas dans nos moyens ! déclara Ann. Au surplus nous sommes riches. Ou du moins nous le serons lorsque tes deux cents dollars mensuels commenceront d'affluer. Et puis, oh ! chéri ! j'ai tellement envie, tellement besoin de m'installer quelque part !

De l'œil pratique d'une ménagère, elle inspecta et mesura l'alcôve.

— Nous pendrons un rideau devant et nous mettrons l'autre lit derrière ! annonça-t-elle.

— Chic ! assentit Ran, parlant avant de réfléchir. Chic ! et... Holà ! mais qu'est-ce que tu racontes, avec ton autre lit ? Nous avons un lit.

— C'est, expliqua modestement Ann, pour le cas où tu voudrais... faire lit à part ?

— Et pourquoi voudrais-je cette ineptie ?

— Simple idée.

— Idée stupide. Idée ridicule. Elle n'a ni rime ni raison, ni sens ni morale, cette idée ! Jamais je n'ai rencontré d'idée qui me déplût pareillement.

— Ma foi ! dit Ann, je ne l'apprécie pas tellement moi-même. Je voulais seulement témoigner d'un esprit large. En tout cas, il est bon d'avoir un lit de plus, au cas où nous devrions coucher un ami, Tim Brennan, par exemple.

— Ça, c'est autre chose. Il y avait une lettre de Tim qui m'attendait à l'hôpital. Il doit venir un de ces jours.

— Je serai bien contente de le revoir. C'est un type bien, Tim. Et cet appartement, il est bien ?

— Adjugé ! fit Ran.

Ann étira sa mince silhouette aussi voluptueusement qu'un chat, puis déclara :

— Farmington va devenir magnifique. Tout va devenir magnifique. Le mariage est magnifique. Ça me plaît. Avoir un appartement à nous, c'est magnifique. La vie est magnifique. Un magnifique et doux refrain⁽⁹⁾.

— Qui a dit ça ? s'informa Ran, se laissant paresseusement aller dans l'unique fauteuil dont s'enorgueillissait la maison, Ebbert Hubbard ?

— Non, grosse bête ! Tennysson. À moins que ce ne soit Charles Kingsley.

— Il avait quelque chose là ! admit placidement son mari. Tu es épatante, tu sais, comme chercheuse de logements ! J'ai trente-sept dollars liquides en main. Combien de temps pourrions-nous vivre avec sept dollars, si je paie le loyer tout de suite ?

— Déjà payé, répondit-elle d'un air suffisant. J'avais parié qu'il te plairait. Maintenant, trotte et tâche de te découvrir un cabinet. J'ai déjà des tuyaux concernant une infirmière pour toi.

— Tu as des tuyaux ! Décidément, j'admire ton toupet !

— Tu l'aimeras aussi. Elle a un caractère agréable. Pas laide. Très nette et intelligente. Répond au prénom d'Ann.

— Adjugé ! dit Ran.

CHAPITRE II

Si désireux qu'il fût de former sa propre clientèle, Ran trouva toutes ses énergies bien employées par sa besogne à l'hôpital. Chaque matin, il était inscrit pour des opérations de clinique gratuite, de huit heures à dix. Cela signifiait qu'il n'était guère plus qu'un homme à tout faire, chargé des cas que Metzger et les autres aînés considéraient comme insignifiants ou dépourvus d'intérêt.



Ces cliniques quotidiennes irritaient profondément les instincts professionnels et la conscience médicale de Ran. Il détestait le travail bousillé. Toute sa nature et sa formation protestaient contre ces méthodes bâclées, n'accordant que quelques brèves minutes d'examen superficiel à un cas qui aurait demandé une heure de considération attentive. Il lui fallait écouter, sans vérification possible, l'histoire racontée par le malade, ausculter en vitesse celui-ci au stéthoscope et le renvoyer chez lui. Si libéral que fût le budget de l'hôpital par comparaison avec celui d'autres institutions analogues, il était impossible d'avoir assez de personnel médical, d'équipement chirurgical, de locaux. Le docteur Knott était un fonctionnaire compétent et consciencieux. Mais il était gêné et contrecarré par les manœuvres de politique intra-muros pratiquées par le docteur Metzger et ses satellites.

Metzger régnait en maître. C'était une évidence aveuglante. À l'extérieur aussi, son influence était réelle dans une puissante coterie médicale. Si Ran se surveillait, flattait la vanité du chirurgien chef, semblait acquiescer à tous ses propos, il pourrait en tirer un appréciable profit. Voire une situation à la tête d'un service dans l'un ou l'autre des hôpitaux de la ville.

Là-bas à Baltimore d'où il venait, à la grande clinique, riches et pauvres, petits ou grands, tous étaient traités de la même manière. Un matin, la salle d'opération pouvait voir un chirurgien fameux opérer le président d'une grande compagnie de chemin de fer. Deux heures plus tard, le même maître, dans la même salle, ferait la résection de l'estomac cancéreux d'un chand' d'habits. Cinq mille dollars pour la première opération. Pas cinq cents pour la seconde. Et, pourtant, les deux hommes auraient droit aux mêmes soins essentiels, de la glucose intraveineuse s'il y avait lieu, une transfusion du sang s'il le fallait, une tente à oxygène si une pleurésie postopératoire se déclarait. C'est ainsi que la médecine devait être pratiquée. C'est ainsi que la chirurgie devait être comprise. Ran Warren n'avait jamais connu d'autre méthode. Et celle qui avait cours ici en différait sérieusement. Il y aurait, sans aucun doute, des circonstances où il aurait à voir, sans pouvoir intervenir, un chirurgien malhabile, à demi formé, prendre entre ses mains inexpertes un organe humain et le remettre en place irréparablement endommagé. Des circonstances où il demeurerait lié, bâillonné par le code d'éthique médicale, qui interdit au médecin d'intervenir dans le traitement d'un malade par un confrère, sauf s'il y est invité par ledit confrère ou par le malade.

Le bon sens pratique, le solide sens commun, eut alors son mot à dire dans l'esprit de Ran. Pourquoi partirait-il en solitaire croisade contre un système si fructueux, si respectable puisque si respecté, et si parfaitement fortifié ? Ne pourrait-il, à tout le moins jusqu'à ce qu'il se sentît à peu près d'aplomb sur sa base, se contenter d'apporter à ses propres clients toute son habileté et tout son dévouement ? Ne ferait-il pas tout ce qui pouvait être exigé de lui s'il prodiguait ses services indistinctement à tous, généreusement aux pauvres dans les hôpitaux et dispensaires charitables ? S'il allait droit son chemin, vivant en bonne harmonie avec ses pairs et observant avec fidélité le code de morale qui lui était parvenu intact à travers des générations de médecins ?

Eh bien, non !

Non, cela n'irait pas ainsi. Pas pour lui. Pas davantage pour la femme qu'il avait épousée. Il ne pourrait plus regarder Ann en face. Il savait quelle pure idéaliste elle était, derrière son attitude pratique. Le mot « idéalisme » n'avait probablement jamais été prononcé entre eux, sauf avec un petit sourire. Et pourtant Ran savait à n'en pas douter que c'était cela qui les avait rapprochés, réunis. Pour lui, il n'y avait qu'une seule manière : la manière dont les choses *devaient* être faites. Et il durerait ou tomberait avec, pour et par ce principe-là.

Il n'eut aucune difficulté à obtenir sa licence de faire de la clientèle. Mais il lui en coûta cinquante dollars, qui creusèrent un grand trou dans leur édifice financier déjà instable. Et puis il fallait se procurer

des instruments, des meubles...

— Il y a un type qui est venu me voir, dit Ran à Ann. Il était une classe plus haut que moi à Baltimore et puis il a été balancé. Maintenant il est dans une maison de fournitures chirurgicales.

— Paiements échelonnés ? s'informa Ann, l'œil soupçonneux.

— En partie. C'est tout à fait légitime. Sans quoi, comment un jeune médecin pourrait-il jamais démarrer ?

— Horreur des dettes ! fit Ann. Quelles conditions le vendeur amical a-t-il proposées ?

— Ça, c'est ce qu'il y a de plus curieux. Habituellement, le contrat est fait cent cinquante dollars à la livraison et le solde à vingt dollars par mois. Il me fournirait à trente dollars par mois, sans avance initiale.

— Pourquoi ? Quel est ce piège ?

— Piège ? Pas de piège. Tu as une nature mesquine et soupçonneuse. Carling dit qu'ils ont vérifié mes cotes à l'école et à Lakeview et qu'ils sont prêts à prendre le risque sur moi. Ils ont l'air de croire que j'irai loin. Sais pas où ils sont allés chercher cette idée, mais, considérant qu'elle provient d'une firme où on a la tête froide et dure, ça me paraît plutôt encourageant ! Pas à toi ?

Elle le regarda d'un œil adouci.

— Tu sais Ran, quelquefois, je t'aime vraiment beaucoup.

— Oui ? Et pourquoi ?

— Tu ne comprendrais pas. Retour aux affaires sérieuses. Au tour de ton infirmière-secrétaire. Quel salaire comptes-tu m'allouer ?

Ran témoigna d'une incrédulité scandalisée :

— Tu prétends à un salaire ?

— J'y compte bien. Et pourquoi non ? À la maison, je suis ta femme ; au bureau, je suis une mercenaire. Et fichtrement bon marché : je vais te faire un prix pour commencer. Trente dollars par mois.

— Mais, Ann...

— Parfait. Cherches-en une autre ! Tu verras ce qu'elle va te coûter !

— Voyons, Ann...

— Écoute, chéri, je te connais. C'est le seul moyen que nous ayons d'épargner un peu d'argent. Chaque dollar de salaire que je pourrai économiser ira en banque pour faire face aux imprévus : ils sont, en général, urgents. Bientôt ta clientèle envahira le palier et les couloirs, et mon prix montera en proportion. Je ne serais pas surprise de gagner trente dollars par semaine vers la fin de l'année.

Ran fit, le visage navré, une ultime computation :

— Si le cher damné public savait ce qu'il en coûte rien que pour commencer à être effectivement un M. D., il y aurait moins de

rouspétance pour les notes des médecins.

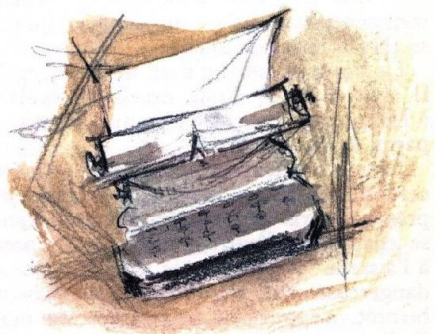
Ann, tout à coup pleine d'entrain, prophétisa :

— Qu'on nous donne seulement le départ, et il n'y aura plus moyen de nous arrêter !

CHAPITRE III

Ce jour-là, au douzième étage de la maison des Arts médicaux, on vit sur un panneau de verre dépoli, semblable à presque tous les autres, apparaître cette inscription :

Randolph WARREN M. D.
Consultations de 2 h à 5 h.



Et l'on vit arriver, avec sa machine à écrire portable, Ann tirée à quatre épingles, et d'allure aussi professionnelle que possible dans l'uniforme apporté de Baltimore.

— Nous devons, avait-elle déclaré, produire une sensation d'activité intense. Voici le tableau : infirmière capable, tapant l'historique des cas toute la matinée afin de constituer les dossiers, cependant que son employeur est extrêmement occupé à opérer, ici, là, ailleurs et de toutes parts dans la ville. J'aimerais que cette machine fasse un bruit plus impressionnant. Toutefois, je puis toujours laisser la porte ouverte.

Ceux qui passaient dans les couloirs, praticiens se rendant à leur cabinet ou patients se rendant chez leur médecin, étaient régalsés du cliquetis de son incessante industrie, tandis qu'elle copiait des poèmes, écrivait de longues lettres à des correspondants imaginaires et améliorait sa technique par des exercices appropriés.

Outre l'hôpital municipal, il existait à Farmington deux grandes institutions, deux organisations non commerciales, dotées d'un personnel variable en ce sens que, sans leur appartenir de façon stable, des chirurgiens agréés pouvaient leur offrir leur concours intermittent,

mais gracieux.

Quiconque était admis au privilège d'y opérer avait en échange le droit d'opérer là ses propres patients. Ran demanda donc à être tant sur les listes du Homestead que sur celles de Saint-Francis. Avec plus de mille opérations majeures à son actif au temps de Lakeview, il n'eut pas la moindre difficulté à satisfaire aux exigences de la direction. Pendant qu'il y était, il rendit également visite à plusieurs des médecins établis.

— Que je n'aime donc pas ce racolage ! dit-il à Ann. Mais comment, sans cela, sauraient-ils qu'une lumière chirurgicale se lève à leur horizon ?

Le premier ami qu'il se fit dans son hôpital fut Mark Riley. Il était diplômé d'une excellente école et tellement supérieur à Metzger et à ses satellites que Warren s'étonna de le découvrir parmi le personnel.

Deux urgences importantes arrivèrent presque ensemble certain soir. Riley, ayant pris en main le premier cas qui s'était présenté, pria un interne d'alerter Ran afin qu'il voulût bien se charger de l'autre, un nègre qui portait une mauvaise plaie à l'aisselle. Warren, après avoir rattaché un vaisseau qui saignait dangereusement, retourna s'habiller au vestiaire, où Riley parut bientôt, s'épongeant le visage avec une serviette. Après quoi il alluma une cigarette.

— Cas difficile ? s'informa Ran.

— Balle dans l'abdomen. Dix perforations du gros intestin. J'espère que nous avons bien bouché tous les trous ! dit Riley. J'ai beaucoup regretté de vous déranger au sujet de l'autre cas, mais, d'après ce que m'avait expliqué l'interne, il me semblait que l'artère axillaire était touchée.

— Non. L'axillaire n'était pas atteinte. Mais l'une des deux autres branches était coupée net, en deux. Nous avons eu un sale moment jusqu'à ce que j'aie pu pincer le vaisseau.

Ran hésita un instant, puis se risqua :

— Je sais que ce ne sont pas mes affaires, mais comment se fait-il que vous soyez au service des urgences ?

Riley sourit :

— Vous avez, j'imagine, déjà observé que la plupart des hommes influents pratiquant à Farmington sont divisés en deux camps.

— Il ne faut pas longtemps pour s'en rendre compte.

— Eh bien ! il se trouve que je n'appartiens ni à l'un ni à l'autre camp. Lorsque j'ai fait ma demande, il y a quelques années, j'ai été assigné au service des urgences.

— J'y suis. N'ayant pas le toupet de renvoyer un homme de votre valeur, ils ont fait la chose la plus déplaisante qu'ils pouvaient en dehors de celle-là, et ils vous ont laissé dans l'emploi le plus indésirable de l'hôpital.

— Pas si indésirable que vous pourriez le croire, répondit l'autre en remplaçant par des souliers de ville les chaussures de tennis éclaboussées de sang qu'il portait dans la salle d'opération. Lorsque les internes ont terminé leur formation, ils s'installent pour faire de la clientèle, en ville ou dans les bourgades des alentours. Beaucoup de fort bons clients m'ont été envoyés par des hommes qui ont été formés ici, à l'hôpital.

— C'est un angle de la situation que je n'avais pas envisagé !

Ils sortirent du vestiaire pour voir les infirmières activement occupées à nettoyer la salle d'opération. Un des internes du service d'obstétrique arriva.

— Qui donc va opérer, Prizer ? s'enquit Riley.

— Le docteur Sarnov, répondit Prizer en pressant le pas.

Riley baissa la voix :

— Envie de voir le César local exécuter son numéro ? Sarnov est le plus chaleureux tenant local de l'opération césarienne. Pas convaincu du tout que la nature sache comment les bébés doivent venir au monde. Préfère leur faire lui-même une ouverture par où les cueillir.

— J'aimerais assez voir ça, admit Ran. Je n'ai pas vu une césarienne depuis des années !

— Oh ! là ! vous en verrez plus que vous n'en voudrez si vous restez !

Et comme l'interne reparaisait :

— Combien de césariennes faites-vous par an dans le service, Prizer ?

— Vingt-cinq ou trente, environ.

— Cela doit faire environ dix pour cent de la totalité des naissances ?



Ran n'en revenait pas et ne tentait pas de le cacher.

— À Lakeview, elles n'atteignent pas un pour cent !

— Un pour cent, repartit Riley avec calme, est la moyenne approximative des meilleures cliniques.

Ran allait répondre lorsque Sarnov parut. Il était grand, jaunâtre, neutre d'apparence, avec des yeux bleus et des façons brèves qui ne laissaient guère présumer ce qui se passait sous cet extérieur réfrigérant.

Il salua légèrement Riley, mais adressa la parole à Ran :

— Au travail, ce soir, docteur ?

— Une urgence simplement, docteur Sarnov. Cela vous contrarierait-il que je vous regarde faire ?

L'expression glaciale de Sarnov ne changea pas.

— En aucune façon. Mais je doute que vous puissiez y trouver un intérêt quelconque. Routine quotidienne, vous savez. Coincé en position transversale avec un bras retombé en arrière. Enfant mort.



Lorsque Ran le vit à l'œuvre, il constata immédiatement que sa dextérité était remarquable. Sa main était parfaitement ferme lorsqu'il prit le scalpel. Il traversa, d'une incision précise, l'épaisse paroi musculaire de l'utérus, et, plongeant dans la cavité, commença d'extraire l'enfant par l'ouverture artificielle. La petite main et le petit bras retombés en arrière qui sortaient par l'orifice naturel furent rapprochés du corps du bébé, remontés d'abord dans le canal, puis dans l'abdomen maternel, et sortirent en dernier lieu par l'incision. Ran imaginait la mortelle traînée d'infection que la menotte semait à chaque contact avec les parois du passage et du péritoine, sol fertile s'il en fut.

Sarnov déposa le petit corps sur la table aux instruments : il était d'une évidence complète qu'aucun effort ne pouvait être tenté pour ramener la vie dans le cadavre. L'enfant était mort depuis plusieurs heures. D'une main habile, Sarnov puisa le placenta et les membranes, injecta une pleine seringue de pituitrine dans les muscles de la matrice, afin d'obliger le sac vidé de son contenu à se contracter, et commença de suturer l'incision utérine à grands points de catgut chromé.

Le spectateur, horrifié, aurait voulu crier, jurer, maudire l'opérateur et le traiter de maniaque assassin. En refermant l'ouverture, Sarnov y avait enfermé les poisons presque indubitablement mortels et, selon toute probabilité, supprimé la dernière chance de vivre qui restait à la jeune mère. Il était à peine croyable qu'une telle opération ait pu être accomplie dans un hôpital moderne par un obstétricien présumé compétent.

Le cœur entre les dents, Ran se détourna et sortit. Il éprouvait ce sentiment d'impuissante culpabilité parce qu'il avait assisté, sans protester, à un assassinat opératoire.

Dehors, assis au volant de sa voiture, Mark Riley attendait. Il héla Warren.

— Alors ? Qu'en pensez-vous ?

Ran le lui dit en termes spécifiques. Et lorsque tout fut dit :

— Eh bien ! qu'auriez-vous fait ?

— Une embryotomie, sans aucun doute : l'enfant était mort. Coupé le corps en morceaux et fait sortir ceux-ci par le passage naturel. La main et le bras qui avaient été exposés au-dehors, partant aussitôt vers l'extérieur, ne pouvaient provoquer aucune infection.

— Oh ! mais c'est une méthode ennuyeuse et fatigante. Elle prend un temps précieux. Et, de plus, elle ne fournit pas l'occasion de faire briller le génie particulier de Sarnov. Quoi ! il n'est pas loin de se prendre pour l'inventeur de la césarienne.

— Cet homme est un dangereux ignoramus(10) ! fulmina Ran.

— Ne vous y trompez pas, fils. C'est un homme habile. Cette méthode comporte une conséquence économique.

Warren écarquilla les yeux :

— Comment ? la patiente est une malade gratuite.

— Sûr. Toutes ne le sont pas. Sarnov établit et renforce sa réputation de spécialiste. Une certaine espèce de femme est fortement attirée par ce procédé qui – à l'entendre dire – épargne toute souffrance, toute complication et tout risque. Combien croyez-vous qu'il peut réclamer d'honoraires pour un accouchement normal, quand il ne parvient ni par la persuasion ni par la terreur à décider la mère en faveur de l'autre procédé ?

— Sais pas. Cent dollars ?

— Au maximum. Certainement pas davantage. Alors que, pour la césarienne, il en obtient cinq cents. Voilà la réponse.

Rien qu'à la façon dont son mari rentrait, Ann devina que quelque chose n'allait pas. D'habitude, il l'enlevait dans ses bras pour l'embrasser. Il se laissa tomber sur une chaise et ferma les yeux, essayant de chasser de sa mémoire la vision de ce petit bras, pendant hors du corps maternel, et serrant dans son poing les germes qu'il allait nécessairement, si on le ramenait vers le dedans, semer dans l'organisme sans défense.

— Qu'est-ce qui ne va pas, chéri ? As-tu perdu un malade ?

— Non. Pire.

Il raconta la vilaine histoire.

— Et il m’a fallu assister à ça et me taire.

— C’est horrible ! dit-elle. Sarnov devrait être en prison. Mais ne peux-tu pas parler aux internes, qu’ils fassent eux-mêmes quelque chose pour neutraliser l’infection, ou en arrêter la propagation ?

Il gémit :

— Quoi ? Avec une avance pareille ? Il n’y a pas l’ombre d’une chance d’empêcher ces microbes de pénétrer dans la circulation.

Deux jours après, ses pires prévisions étaient réalisées. La feuille de température pointait brutalement vers le haut chaque après-midi. Quatre jours plus tard, en dépit des transfusions, des sulfamides et de toutes les armes de l’arsenal médical, la jeune femme était morte.

*

* *

Pendant quelque temps, Ran se demanda s’il ne quitterait pas l’hôpital plutôt que de travailler à côté de Sarnov. Puis, dans ses moments plus calmes, il se rendait compte des privations et des difficultés qu’une telle décision entraînerait pour Ann et pour lui-même. Comme elle le voyait s’absorber dans ce souvenir, Ann commença de s’inquiéter.

— Tu te laisses démoraliser par cette histoire, dit-elle. Je ne me suis pas engagée à vivre avec un grognon quand je t’ai épousé.

— Suis-je grognon ? demanda Ran, tout contrit. Pardon !

— J’ai horreur de te voir tracassé ainsi, chéri, mais je sais quelque chose qui va te tirer de là ! Tim Brennan est en ville. Nous déjeunons avec lui aujourd’hui, à midi. Ainsi que le docteur Riley et deux des plus jeunes médecins dont le cabinet est proche du tien. Tim m’a englobée dans l’invitation à cause de – ahem ! – mes capacités professionnelles.

— Il a bien fait ! Quelle joie de revoir ce vieux Tim !

Les deux hôtes qui n’avaient pas été désignés nommément étaient le docteur Howard Dater, un jeune praticien spécialisé dans la médecine organique, dont la carrière s’annonçait belle, et le docteur William (connu pour des raisons intimes, mais obscures, sous le nom de Porky) McNab, un oto-rhino-laryngo, qui, sous une apparence rabougrie, cachait, outre une nature joyeuse, un haut degré de compétence professionnelle.

Tim salua Ran d’un vigoureux coup de poing dans la poitrine, serra Ann sur son cœur et commanda les cocktails.

— Ces débauchés, expliqua-t-il, englobant du geste les trois autres invités, peuvent vous tuyauter sur toutes les sombres et fuyantes manœuvres du corps médical local.

— Et vous ? Comment les connaissez-vous si bien ? s’informa Ann ; je croyais que Gray’s Run était à cinquante milles de Farmington ?

— Oh ! il s'amène ici de temps en temps, et, sournoisement, rafle nos clientes impressionnables, élégantes et sensibles, expliqua Dater. Il va jusqu'à menacer d'ouvrir un cabinet ici même.



— Oui, compléta Riley. Notre Tim est, en fait, devenu une sorte de dompteur, de dresseur d'animaux. Ils les bouscule et ils viennent lui manger dans la main. À en croire l'exposé des faits que propose la bonne société locale, il n'y aurait jamais eu de diagnosticien avant lui.

— Il y a Barkett, pourtant, suggéra McNab.
Et les autres de rire.

Dater, s'adressant à Ran, s'informa :

— Avez-vous eu l'occasion de le rencontrer ?

— Non.

— Ça viendra. Il est à l'étage au-dessus de vous. Très affable et de manières mondaines. Il vous fera visite.

— Qui est-il ?

— Un diagnosticien... en quelque sorte..., dit Riley.

— Avec une clientèle presque aussi chic que celle du docteur Brennan, ajouta Dater.

— Vous éclatez tous d'envie, observa Tim placidement. Il n'y a donc pas un d'entre vous qui ait des heures de consultation ?

— Bonté divine ! (Dater se leva d'un bond.) Il est bientôt deux heures et demie !

Le groupe se sépara promptement.

— Vous passez la soirée avec nous, Tim, fit Ann. Nous avons un lit tout exprès pour vous.

— Il faudrait que je rentre ce soir, répondit l'irlandais. Pourtant, si je puis partir le matin de bonne heure, vrai, ça me ferait bien plaisir de passer une de ces vieilles soirées de garçon avec Ran...

— C'est exactement ce dont il a besoin. Le pauvre gars, il découvre que la pratique médicale n'est pas exclusivement aux mains de nobles altruistes et ça lui fait mal.

— Il faudra bien qu'il arrive à s'y habituer. Nous y arrivons tous.

*

* *

Ann obligea le budget du ménage à couvrir la dépense d'une douzaine de canettes de bière. Elle en but une, en compagnie des deux hommes, avant de se retirer, avec la plus parfaite discrétion conjugale, pour les laisser à leur conversation intime.

— Vous n'avez pas changé un brin, Tim, déclara Ran, affectueusement.

— Non. L'estomac est un peu moins stable, c'est tout. Ça vient de boire l'esprit de grain local.

— Un de ces quatre matins, nous vous ferons une résection gastrique.

— Jamais de la vie. Je me réforme, je m'assagis. Faut bien que je vive à la hauteur de ma belle clientèle féminine.

— Vous vous adaptez parfaitement à la médecine générale. Moi, je n'ai pas été créé pour ça. Je n'ai rien de ce qu'il faut. Pendant quatre ans, j'ai été formé exclusivement à la chirurgie. Si je commençais à soigner des bébés avec la colique ou des adultes atteints de pneumonie, je ferais probablement un joli gâchis. C'est l'inconvénient de la spécialisation. On en arrive à savoir comment bien faire une

chose et à en savoir bougrement peu au sujet de toutes les autres.

— Je suis prêt à parier que vous soigneriez très bien une pneumonie tout de suite et sans délai. Au moins aussi bien que la plupart des médecins. La nature est plutôt secourable pour eux, vous savez. Collez votre malade au lit avec un peu de morphine et beaucoup de tisane, et il guérira, s'il est écrit qu'il doit guérir. La Vieille Mère Nature, elle les guérira si elle peut. Elle fera même de son mieux pour corriger nos fautes. Si nous en commençons !...

— Pas en chirurgie ! souligna Ran.

— Non. En chirurgie, si vous faites une blague, il vous faudra payer les pots cassés. Et pourtant, des bougres qui savent bien juste distinguer une extrémité du scalpel de l'autre s'attaquent à tout ce qui se présente. J'en ai vu un, l'autre soir, qui essayait d'ouvrir un crâne. Il était arrivé à faire un assez beau trou dans la tête du type, et puis il a eu les foies, et il a décidé qu'il ferait mieux d'en rester là.

— J'aimerais la raconter à Stokoff, celle-là, et l'entendre crier ! Qu'est-il arrivé au patient ?

— Ma foi, le Seigneur doit veiller sur ces types. Tout ce dont celui-là avait besoin, c'était de décompression. Le fait d'enlever un bout d'os a aussi enlevé la pression. Maintenant les parents et amis se répandent dans toutes les directions en chantant le los de cet Esculape et en expliquant à tout un chacun le grand bonhomme qu'il est. Ça va l'encourager à se faire la main davantage. En parlant d'oiseaux qui n'ont pas besoin d'être encouragés pour se lancer, pas eu de nouvelles récentes de votre ami Wilson ?

— Pas depuis notre mariage, quand il a envoyé un cadeau de nocces à Ann.

— Vous pourriez bien le voir arriver un de ces jours ! Il a un second métier à côté de sa clientèle, qui est restreinte, mais zé-lé-gante. Il voyage pour la Corporation médicale.

— C'est la nouvelle section de l'Association médicale américaine, n'est-ce pas ?

— Voui. La section « Propagande ». La spécialité de Larry est de stimuler le sentiment professionnel. Stimuler les autres, ça le connaît. Il doit être bon à ça. À moins qu'il n'ait bien changé.

— Vous n'avez jamais aimé Larry.

— Ni lui ni son paternel. Ce sénateur aurait droit à un tantinet d'attentive surveillance. Il se fait à Washington un trafic de première. Qui pourrait bien aboutir au contrôle de la médecine par l'État.

— Alors, qu'est-ce que Larry aurait à faire avec la Corporation médicale américaine, laquelle est nettement opposée à la médecine d'État, sous quelque forme que ce soit, et a pris fermement position sur ce point ?

Tim cligna de l'œil.

— Pas impossible que le père et le fils travaillent des deux côtés de la rue, dit-il.

Il s'étira et bâilla prodigieusement. Puis :

— Où est-il, ce lit dont Ann se vantait tout à l'heure ?

CHAPITRE IV

Le début de septembre anima le commerce dans les boutiques de la ville grâce à l'ouverture des deux marchés d'automne, celui du coton et celui du tabac. L'argent coulait vers les campagnes, puis reflua vers la cité, bien que les filatures ne travaillassent pas encore et que la rumeur assurât qu'elles ne travailleraient pas de tout l'hiver. De temps en temps, un malade faisait son apparition dans le cabinet de Ran. Au début, il n'y eut que des cas de peu d'importance. Puis il commença d'opérer un peu dans les deux autres hôpitaux. Des malades qu'il avait soignés à l'hôpital municipal parlaient de lui à leurs amis et, de temps en temps, il lui en arrivait un. Par malheur, ce n'étaient pas toujours des cas chirurgicaux, et il lui fallait envoyer son visiteur à l'un des jeunes médecins qui, dans le même bâtiment, luttaienent eux aussi pour gagner leur vie, avec, toutefois, une certaine avance sur lui.



Les confrères qu'il voyait le plus souvent étaient Howard Dater, McNab, un jeune et brillant radiologue, Philippe Verney, puis, appartenant à l'hôpital, Mark Riley, le docteur Knott et le très capable interne en médecine William Williams, beaucoup trop indépendant de caractère pour être en faveur auprès de la clinique Metzger.

L'argent ! L'argent !! L'argent !!! Ran était le moins avare des hommes, mais ses nerfs commençaient à s'user après d'interminables, d'innombrables semaines où il avait bien juste gagné de quoi faire face aux dépenses essentielles. Plus d'une fois, alors qu'Ann n'était pas sur ses gardes, et que son apparente et courageuse insouciance l'avait momentanément abandonnée, il avait vu un voile d'angoisse éteindre sa beauté joyeuse.

Puis, un certain jour, l'argent lui fit signe, un signe équivoque, comme celui d'une prostituée au coin d'un trottoir.

Il se faisait tard déjà, l'après-midi touchait à sa fin. Ann était partie pour aller réchauffer les restes de la veille. La porte du bureau s'ouvrit et un homme de majestueuse corpulence entra, l'air affable. Chevelure abondante, taillée en brosse, sourcils pâles, grands yeux candides, d'un bleu enfantin. Ran se souvint de l'avoir aperçu plusieurs fois sans chapeau dans l'ascenseur. C'était donc un locataire de l'immeuble : un dentiste peut-être ? ou peut-être un masseur ?

— Docteur Warren ? Je suis le docteur Peter Barkett.

— Ah ! oui... Asseyez-vous, docteur Barkett. J'ai entendu parler de vous.

Mais par qui ? Et en quels termes ? Il ne pouvait s'en souvenir.

Les paupières du docteur Barkett battirent. Il scruta le visage de Ran, puis se décida à s'asseoir. L'arôme de son cigare alourdit l'atmosphère.

— D'où venez-vous, docteur ?

— Caroline du Nord, originairement. Je suis venu ici de Baltimore.

— Élève de Lakeview, non ?

— Oui.

— Mon neveu, Billy Matson, est interne à l'hôpital municipal. Il me parlait de vous ces jours-ci.

Fouillant au fond de sa mémoire, Warren en ramena l'image boutonneuse d'un jeune homme incolore et se demanda le pourquoi de toute cette cordialité épanouie.

— L'intention de vous borner à la chirurgie ?

— Je l'espère. Jusqu'ici, je n'ai pas eu grand-chose à borner.

— Oh ! tous les jeunes médecins doivent en passer par là !

Il agitait son cigare d'un air supérieur et détaché.

— Ça viendra tout seul. Vos entrées dans les hôpitaux, déjà ?

— Oui. Dans les deux. Homestead et Saint-Francis.

Ran se rendait compte que la conversation sinueuse et apparemment décousue de Barkett tendait vers un but, mais qui lui demeurait encore obscur.

Barkett s'adressait à la cendre de son cigare :

— Il y a parfois quelques cas chirurgicaux qui m'arrivent. Évidemment, je n'opère plus moi-même. Devenu trop vieux. Plus l'œil d'autrefois.

— Le champ est bien plus vaste dans la médecine que dans la chirurgie, glissa Warren.

— Oui. C'est exact. Il m'arrive souvent de penser que notre temps accorde trop d'importance à la chirurgie. Malgré tous les progrès modernes, le médecin de famille peut encore servir.

Barkett souffla un rond de fumée et le regarda monter au plafond.

Lorsqu'il reprit la parole, sa voix avait des intonations de trompeuse indifférence :

— Il n'en reste pas moins que nous sommes tous obligés de recourir de temps à autre à la chirurgie. Il me serait possible, à l'occasion, d'aider un jeune.

— Grand merci.

Ran commençait à se demander s'il n'avait pas fait tort à son aîné en prêtant à sa visite des motifs intéressés.

— C'est-à-dire, si nous pouvons arriver à un accord satisfaisant.

— Je vous demande pardon ?

Cet étranger, cet inconnu allait-il froidement lui proposer la dichotomie ?

— Je dis que je pourrais envoyer des clients à un jeune homme, pourvu que des... dispositions... logiques soient prises.

Ran rougit violemment. Il ne restait plus aucun doute, à présent, quant à la visite apparemment cordiale du voisin. Pourtant cela ne servirait à rien de se monter, de crier. Ce serait intéressant, par contre, de se documenter et de découvrir comment était organisée cette affaire de dichotomie.



— Vous savez, je suis tout nouvellement installé. Y a-t-il beaucoup à faire en ce moment ?

— Beaucoup, mon garçon. Énormément. J'ai un chirurgien très habile qui travaille avec moi depuis des années.

Il baissa la voix.

— Notre accord comporte une ristourne de 25 p. 100 sur les honoraires d'opération. Mais, récemment, il a essayé de réduire ma part.

— À moins de 25 pour 100 ?

Barkett fit un signe affirmatif. Puis :

— Eh bien ! je ne trouve pas cela juste ! Après tout, ce sont *mes* malades. Ils iront trouver le chirurgien que je leur recommanderai. Et j'ai commencé par passer du temps à les examiner, parfois à les suivre un bon moment ; à faire plusieurs visites avant d'établir un diagnostic. Oui, il me paraît équitable de toucher environ le tiers. Cela ne vous semble-t-il pas raisonnable ?

— Je n'en sais trop rien, fit Ran. Payé comment ?

— Oh ! je ne vous demanderais jamais de m'envoyer ma part avant que vous ayez encaissé vous-même les honoraires du patient.

En fait, pour ce qui est de moi, vous pouvez fort bien ajouter mes honoraires aux vôtres, établir la note en comptant par exemple des frais d'assistant, d'anesthésiste.

— Est-ce votre seul désaccord avec votre chirurgien ? s'informa Ran. Je veux dire : la question financière ?

Barkett l'examina un long moment avant de répondre, comme s'il l'étudiait. Puis, s'inclinant vers lui, il reprit d'une voix étouffée :

— Je ne dirais pas cela à tout le monde, mais, si vous et moi devons travailler ensemble, il est juste et même indispensable que vous soyez mis au courant. Voyez-vous, j'ai quelques patientes qui ont parfois de petits ennuis. Assez fréquemment, il s'en trouve une qui a besoin d'un curetage. Le chirurgien en question le fait à son cabinet. Et puis, que croyez-vous qu'il fasse ? La fois suivante, il opère directement, de son propre chef, et me laisse totalement en dehors de l'affaire. Eh bien ! je vous le demande, docteur Warren : est-ce normal ? est-ce logique ? est-ce moral ? Lorsqu'il en a fini avec ma patiente, il devrait me la renvoyer ; elle est à moi.

Ran faillit éclater de rire au nez du grand homme en entendant ce candide exposé de la morale de l'avortement.

— Vraiment ? Eh bien ! je ne suis en aucune façon intéressé par votre proposition, docteur Barkett.

Warren parlait avec un calme absolu.

— Vous trouvez peut-être qu'un tiers c'est trop ?

— Non seulement un tiers c'est trop, mais tout est trop. S'il vous convient de m'envoyer vos cas chirurgicaux, je les traiterai volontiers. Et je vous les renverrai aussitôt que j'aurai terminé l'opération pour laquelle vous me les aurez envoyés. Mais jamais je ne vous ferai un cent de ristourne. Et quant à vos jeunes personnes dans l'ennui, je ne m'en occuperai à aucun prix.

Barkett se leva et brandit son cigare.

— Vous commettez une grosse erreur, mon jeune ami. Bien des hommes qui vous valent, ou qui valent plus que vous, sauteraient sur mon offre.

— Je serais assez curieux de les connaître. En fait, cette conversation m'a bien intéressé. Elle fut très instructive.

Barkett changea de couleur :

— Je vous conseille fort de ne vous permettre aucun commentaire au-dehors, relativement aux avortements. C'est à vous que cela pourrait attirer des ennuis.

Ran se leva à son tour.

— Est-ce que vous me menaceriez, Barkett ?

— Non, non. Ne le prenez pas sur ce ton-là.

Le grand homme se dirigeait vers la porte.

— Sans rancune, ajouta-t-il, d'une voix où perçait le désappointement. Au revoir, docteur.

Ran suivit d'un regard dégoûté le départ de cet exemplaire d'une certaine école de pratique médicale. Ce Barkett, il avait, lui aussi, prêté serment autrefois, le serment d'Hippocrate ; il avait juré fidélité à un idéal d'honneur et de dévouement. Et il était devenu le docteur Peter Barkett, M. D., professionnel de l'avortement...

*

* *

Octobre amena la fraîcheur dans la ville desséchée et grillée.

Le surmenage et l'excessive chaleur de l'été avaient épuisé Ran. Il commença de reprendre du poids avec la venue de l'automne. Mais Ann semblait fatiguée, avec des instants de distraction, de nonchalance, qui n'étaient pas dans sa nature. Le soir, quand il rentrait de son cabinet, elle redevenait elle-même, allante et gaie, mais le matin, tandis qu'elle évoluait dans la minuscule cuisine, elle était blême, avec des traits tirés. Une ou deux fois, elle se leva subitement de table, gagna en toute hâte la salle de bains, tirant précipitamment la porte derrière elle. Advint, certain matin, qu'elle n'eut pas le temps de fermer la porte tout à fait et que des sons étranglés, trahissant un effort pour vomir, parvinrent jusqu'à Ran. Il se rendit immédiatement auprès de sa femme qu'il trouva pâle, défaite, la sueur perlant au bord des cheveux. Il la soutint jusqu'à ce que les vomissements eussent cessé, puis :

— Que se passe-t-il, chérie ?

— Ah ! tu es un joli médecin ! fit-elle avec une grimace amicale. Un joli médecin qui n'est même pas fichu de diagnostiquer la cause des malaises matinaux chez sa propre femme !

— Es-tu sûre ?

— Je le serai tout à fait dans huit ou dix jours, mais j'espère que tout ceci est autre chose qu'énergie perdue et vaine agitation.

Ran la regardait avec adoration, hésitant à admettre ce miracle :

— Je ne veux pas le croire, dit-il.

Elle fronça son petit nez impertinent et lui adressa une moue comique :

— Non, vraiment, tu ne peux pas ! Pourtant cela arrive à pas mal de gens. C'est ce que l'on peut appeler une conséquence naturelle. Nous n'avons pas mené une vie exactement monastique, dis-moi ?

— Non. Mais tout de même...

Un sourire adoucît sur son petit visage la tension due à la nausée :

— Je sais, chéri. J'espère que c'est un garçon. Il pourra te ressembler en grandissant. Avec tes yeux noirs et de beaux cheveux ondulés.

— Mais il aura ton caractère. J'y tiens absolument.

— Une créature aussi coriace que moi ? Rien à faire.

Comme il s'agenouillait près de la chaise où elle s'était laissée tomber, elle lui attira la tête sur sa poitrine et passa rêveusement ses doigts parmi les vagues de la sombre chevelure.

— Je veux qu'il soit toi, absolument toi. Qu'il sourie en dormant, et qu'il devienne un chirurgien célèbre, professeur dans une grande école de médecine.

— Dans ce cas, décida Ran, pratique et résolu, ce que j'ai de mieux à faire est de me remuer pour lui gagner de l'argent. Je file.

Il l'embrassa, et son baiser avait une qualité nouvelle. Comme si elle était devenue un trésor rare qu'il s'agissait de mettre à l'abri du monde. Et cela lui suggéra une pensée :

— Il ne faut plus aller au bureau maintenant. J'engagerai quelqu'un pour venir le matin.

— Va te promener ! dit-elle avec vigueur. Je descends d'une lignée de femmes qui faisaient leurs bébés normalement et faisaient leur ménage pendant qu'elles les portaient. Cesse de te tracasser !

— En tout cas, prends garde à toi en montant dans l'autobus et en descendant, recommanda-t-il avant de refermer la porte sur lui.

Lorsqu'il arriva à son cabinet, l'après-midi, Ann avait l'air d'une femme qui ne soupçonne même pas l'existence d'une nausée. Elle riait gaiement avec Howard Dater, et une femme d'une trentaine d'années, fort élégamment vêtue, au visage spirituel et animé. Dater fit la présentation.

— Ran, voici Mrs. McIntyre. Vous avez rencontré son mari avec moi l'autre jour.

— Oui, je me souviens.



Robert McIntyre, avocat prospère, homme dont l'influence dans les affaires de la ville croissait chaque jour, n'était pas de ceux que l'on oublie aisément, car son charme était réel et son intelligence vive. Le couple, extrêmement populaire parmi les jeunes ménages de Farmington, était considéré comme un modèle d'amour conjugal.

— Rena que voici, dit Dater, a été victime d'un accident d'auto, il y a trois ans, et s'est fracturé le pelvis. Enceinte de quatre mois, elle voudrait s'assurer que le pelvis est bien remis et ne peut en rien gêner la venue du bébé. Comme c'est plutôt dans votre ligne que dans la mienne, nous sommes venus à vous.

— L'obstétrique n'est pas mon domaine, toutefois je pourrais vraisemblablement vous dire s'il existe ou non, du fait de l'accident, une contraction qui réduise les dimensions du bassin.

— C'est tout ce qui nous préoccupe.

Ran l'examina avec la plus consciencieuse attention, relevant toutes les mesures et les comparant aux dimensions types telles que les donnait son vieux manuel d'anatomie.

— Tout est parfaitement normal, dit-il à Mrs. McIntyre, comme elle sortait du cabinet de toilette. Vous n'aurez pas la moindre difficulté à accoucher.

— J'avais été fort bien soignée après cet accident, dont je ne me suis jamais ressentie par la suite. Et je ne pensais pas qu'il y eût une déformation quelconque, mais nous avons préféré être pleinement rassurés.

— Qu'en dit votre accoucheur ?

— Nous n'avons encore choisi personne : j'ai été absente pendant quelque temps. Notre médecin de famille m'avait prise en surveillance, examinant ma tension et faisant diverses analyses. J'ai l'intention de prendre le docteur Sarnov.

Ran s'exclama, surpris :

— Sarnov ?

— Oui. Une amie à moi l'a eu, et cela s'est magnifiquement passé. Il lui a fait une césarienne.

— Vous n'avez pas l'intention d'avoir une césarienne, je pense ?

Ran avait lancé sa question sans réfléchir. Son regard rencontra celui de Dater.

— Je n'y ai jamais pensé, répondit-elle.

Dater intervint :

— Il n'y aurait vraiment aucune raison pour cela, après le résultat de l'examen que vient de faire le docteur Warren.

Ann inscrivit la visite dans son livre, avec l'indication des honoraires, cinq dollars. Il y avait peu d'inscriptions dans le livre, et, à la suite de la plupart, Ran n'avait même pas pris la peine inutile de marquer un prix.

Tandis qu'Ann préparait la note à envoyer à Mrs. McIntyre par le courrier du matin, Ran alluma sa pipe et s'assit pour réfléchir. Où était son devoir ? Devait-il appeler McIntyre et le mettre en garde ? Ce serait en violation directe de la morale médicale. Au surplus, peut-être était-il injuste vis-à-vis de Sarnov en le condamnant sur un cas unique ? Mais ce cas représentait un manquement si flagrant à toutes les règles !

À supposer qu'il se taise et que les choses aillent mal ? Pouvait-il échapper à la responsabilité morale d'avoir retenu ce qu'il savait et que les intéressés ne pouvaient pas savoir ? Après tout, n'était-ce pas l'affaire d'Howard Dater plutôt que la sienne ? Oui, mais si Dater connaissait la réputation de Sarnov, il n'avait aucune preuve directe de sa volontaire et périlleuse manie. Ran sentait sur ses épaules le poids terrible de la décision, d'une décision qui pouvait entraîner la vie ou la mort. Il avait pris la responsabilité dans le cas de Pee Wee Harter... et il lui arrivait encore de se demander s'il avait eu tort ou raison... Ce serment qu'il avait prêté, l'antique serment d'Hippocrate, comment devait-il l'interpréter dans le cas actuel ? Où était son devoir ?

Pour autant qu'il dépende de moi, que j'en aie le discernement et le pouvoir, j'agirai pour le plus grand bien des malades, et je les préserverai du danger et du mal...

N'était-ce pas préserver les malades du danger et du mal que de les empêcher de se livrer à un médecin sans scrupules ?

Il leva les yeux pour voir Ann qui le considérait avec curiosité.

— Vas-tu lui dire ?

— Je ne sais que faire.

— Toujours le code de morale médicale ?

Il acquiesça :

— Il faut bien qu'il y ait un code auquel les médecins puissent se référer et se conformer. Celui qui nous guide date de plus de mille ans. Il n'existe pas d'autre profession dont les membres vivent ensemble, s'entraident, chacun se mêlant de ses propres affaires, comme nous le faisons en médecine. Qu'arriverait-il si chaque médecin dénigrait ses confrères auprès des malades ? On nous verrait bientôt dégénérer, aboutir à une concurrence qui tiendrait du coupe-gorge...

Une flamme têtue luisait dans le regard d'Ann :

— Tu peux faire ce que tu veux, dit-elle en tirant résolument son petit chapeau sur ses ondulations cuivrées, mais, moi, je ne permettrais à aucune éthique, médicale ou non, de m'arrêter dans une circonstance comme celle-là.

Il fut pris d'une subite alarme :

— Écoute, Ann. Il ne faut pas que tu t'en mêles. Ce n'est pas ton affaire.

Jamais encore il n'était allé aussi loin dans l'expression de son autorité. Il espérait seulement, au fond de son cœur, qu'elle comprendrait que c'était une affirmation professionnelle, nullement personnelle.

— Je ne suis que l'employée de bureau, répondit-elle avec un calme auquel il ne se trompa point. Mais quelque chose me dit que Rena McIntyre et moi allons être amies. Elle est adorable. Nous nous sommes découvert plusieurs relations communes. Tu peux broser soigneusement ta tenue de soirée, car tu auras à la porter la semaine prochaine chez les McIntyre. Nous sommes invités à une grande réception chez eux. Et tu n'as pas besoin de prendre un air navré pour ça !

— Oh ! ce n'est pas pour ça. C'est parce que je tremble que tu ne laisses filtrer quelque chose au sujet de Sarnov.

— Pas à moins qu'elle ne me le demande, ce qui n'est guère probable.

Ce fut tout ce qu'il put lui arracher. Ce n'était pas si mal. La vive et joyeuse Mrs. McIntyre n'avait certainement aucun doute touchant la valeur du spécialiste à qui elle allait confier la vie de son enfant et la sienne.

CHAPITRE V

Ran renifla l'air avec surprise : une impressionnante gerbe de roses American Beauty trônait sur la table et les longues tiges se courbaient sous le poids des fleurs splendides.

— Fichtre ! Et qui est l'opulent ami ?



— Va et insère ton extérieur superbe dans ton vêtement du soir, commanda la voix d'Ann. Nous dînons avec le docteur Larry Wilson, de Washington.

— Quoi ? Larry est ici ? Ça, c'est épatant ! Qu'y fait-il ?

— Mission quelconque. Importante. En tout cas, Larry est important au téléphone. Il te racontera ça, n'aie crainte.

Larry Wilson, beau, élégant, plein de confiance en lui-même comme toujours, exsudant le succès par tous les pores, les reçut avec des cocktails dans son appartement du *Métropole*.

— Je fais une manière d'enquête pour le compte de la Corporation médicale, expliqua-t-il à Ran, après les congratulations d'usage.

— C'est quoi, cette affaire-là ?

— Eh bien, le foisonnement dans la profession d'un tas de projets socialistes, mal dégrossis, niais, commence à nous préoccuper : assurances tous risques, soins à bon marché par les groupes médico-chirurgicaux, et tout ce qui s'ensuit.

— Je crains bien de faire partie des niais mal dégrossis.

— Oh ! ma foi ! – la voix de l'autre se faisait indulgente et tolérante – vous avez toujours rompu des lances en faveur des trucs idéalistes.

— Et j'espère bien qu'il continuera, déclara Ann.

— C'est parfait pour l'individu, accorda Larry, mais, pour ce qui est de l'ensemble de la profession, nous sommes bien obligés de veiller à

nos propres intérêts. Vous ne soupçonnez pas quelles forces puissantes travaillent en vue d'obtenir le contrôle gouvernemental de l'exercice de la médecine.

— C'est bien pourquoi, dit Ran ardemment, c'est bien pourquoi je suis en faveur d'une socialisation plus complète de la médecine à l'intérieur même de la profession, comme le seul moyen d'écarter cette menace.

— Pourtant je suis d'accord avec Larry, dit Ann. Un médecin a le droit de gagner sa vie. Dieu sait qu'il travaille assez dur pour y parvenir.

— Je visite les États du Sud pour sonder l'opinion et faire un peu d'organisation préalable, continuait Larry. Plus tard, je reviendrai pour essayer de mettre sur pied une sorte de congrès, lors d'une de vos assemblées médicales. Ce sera votre chance, Ran, si vous avez des idées.

— J'en ai, répondit lentement Ran. Depuis que j'ai atterri ici, je potasse un plan...

— Tu ne m'en as jamais rien dit ! s'exclama jalousement Ann.

— Ce n'est pas encore formulé. Quelques-uns d'entre nous ont déjà sué sang et eau là-dessus. Il se peut que nous risquions un exposé à l'une de nos petites réunions professionnelles, mais j'ai l'impression qu'il en résulterait un joli raffut !

— Allons dîner, fit Larry. Mettez votre plan au point, Ran, et nous nous en occuperons quand je reviendrai. Nous aurons quelques bonnes soirées, eh, Ann ?

— J'aime les bonnes soirées, déclara Ann.

Avec un léger pincement de conscience, Ran se rendit compte que, pour une jeune femme qui aimait les soirées et ne s'en cachait pas, elle n'avait pas souvent cette satisfaction. Sous l'influence de cette petite joie passagère, elle s'épanouissait. Larry regardait, avec une évidente admiration, son visage animé et ses yeux brillants.

— Ce soir est mon soir, dit-il. Irons-nous danser quelque part ?

— Non ! dit Ran, plus brusquement qu'il n'en avait eu l'intention.

Elle le regarda bizarrement :

— Est-ce dit par le mari ou par le médecin traitant ?

— Le ton était plutôt du mari, souligna Wilson.

Déjà Ran s'était ressaisi :

— Il m'a semblé que ce n'était pas une bonne idée, tout simplement. Mais allez-y tous les deux. Pour ma part, je suis plutôt fatigué, et je crois que je vais rentrer.

— Naturellement, tu es fatigué ! s'exclama la jeune femme avec une prompte contrition. Je rentre aussi. Merci, Larry, pour une soirée bien agréable.

De retour chez eux, Ran expliqua doucement :

— Je n'avais pas l'intention d'être égoïste, douce. Mais je ne souhaite pas que tu te fatigues outre mesure.

Sa grossesse ne faisait, désormais, plus de doute. Mais les crises de nausées matinales avaient disparu. Elle paraissait, et se sentait, au mieux de sa forme.

— Tout va pour le mieux, affirma-t-elle. Seulement, ne me dorlote pas trop, sans quoi tu n'auras qu'une neurasthénique sur les bras. Que c'était chic de revoir Larry !

*

* *

Tant pour Ran que pour elle-même, elle se réjouissait d'être robuste. Il avait besoin de cette bonne humeur pétillante, de cette vitalité, de cette vivacité. Car les temps étaient mauvais pour lui à l'hôpital. Il essayait d'établir, pour chacun des cas qui se pressaient dans la foule quotidienne, une étude au moins convenable. Et c'était là une tâche presque surhumaine. Il lui fallait aussi revoir de près sa médecine, car cinq années consacrées entièrement à la chirurgie lui avaient fait oublier bien des choses, tandis que se présentaient beaucoup d'autres choses nouvelles pour lui ou, du moins, avec lesquelles il n'était pas entièrement familiarisé.

Certain soir qu'il farfouillait dans la commode d'Ann pour y prendre un mouchoir, un petit carnet noir lui tomba sous la main. Il vit le détail des difficiles petites économies faites par Ann. Le total atteignait cent quinze dollars et cinquante cents.

— Hey ? Qu'est-ce que c'est que ça ?



— C'est mon compte en banque. Fureteur ! dit-elle avec un accent de désapprobation marquée.

Elle s'essuya les mains à son tablier et lui reprit le carnet.

— C'est mon argent, expliqua-t-elle. Épargné sur les gages que m'octroie un employeur exigeant.

— L'intention d'acheter ce manteau de fourrure, je suppose ? Ann avait lancé des regards de concupiscence à un manteau d'opossum, exposé dans une vitrine.

— Il ne s'agit pas d'un manteau de fourrure. C'est le fonds du bébé. Il y a loin d'ici le printemps et, chaque fois qu'il me reste quelque chose sur le budget, je le mets en banque. Cela viendra bien à point quand j'entrerai à l'hôpital.

— Soixante-quinze dollars couvriront les frais, dit-il.

— Oui. Mais il y a les vêtements. Et, autre chose : le jour même de sa naissance, tu vas lui commencer une dotation pour qu'il y ait de l'argent de prêt quand il entrera au collège, afin qu'il poursuive ses études médicales.

— Entre-temps nous mangerons de l'herbe.

— Nous avons presque couvert les frais, le mois dernier, à ton cabinet. Ça ne me surprendrait pas du tout si nous les couvrions complètement ce mois-ci. Dans ce cas, que désirerais-tu pour ton Noël ? Mets ton-chapeau-à-penser-des-souhaits et donne du champ à ton imagination.

— Dans ce cas, dit Ran, je prendrai une machine à ondes courtes.

— Ah ! oui, vraiment ? Tu prendras ça ? Et qu'est-ce que ça coûte ?

— Je pourrais avoir quelque chose de bien pour cent cinquante dollars.

— Tu ne préférerais pas le Capitole de Washington ?

— Écoute... C'est toi qui me l'as demandé ! Tu m'as dit de souhaiter. Souhaiter, ça ne coûte rien.

La petite enquête d'Ann, si détachée que parût la jeune femme, avait une origine et un but bien définis. Ann n'avait pas raconté à Ran la visite qu'elle avait reçue le matin même, la visite d'un gentleman alerte, lustré, d'âge mûr, content de soi et fort affable, qui s'était présenté sous le nom de Felschicker.

Presque avant de s'en être rendu compte, elle avait repéré et identifié un parent de relations que Ran avait à Baltimore : « Comment le docteur s'en tirait-il ici ? » L'étranger s'informait. Elle expliqua les difficultés qui fleurissent sous les pas d'un jeune chirurgien en une ville inconnue. Mr. Felschicker écoutait, avec des hochements de tête sympathiques. « Mais le docteur comptait-il de forts honoraires pour ce qu'il faisait ? »

— Pas plus forts que ce que mérite un travail de première classe.

— À combien cela se monterait-il, par exemple, de sauver le bras ou la jambe d'un type ?

Ann regarda Mr. Felschicker dans les yeux :

— Mr. Felschicker, où voulez-vous en venir ?

— Je vais vous dire ce qu'il en est exactement.

Pendant cinq minutes, le visiteur exposa son histoire et son projet, qu'Ann écouta d'abord avec étonnement, puis avec amusement, enfin avec intérêt et satisfaction. En conclusion, il demanda, débordant de désir et d'inquiétude :

— Alors ? est-ce que vous pensez que deux cents dollars feraient l'affaire ?

— Ce serait très certainement assez. Mais il y a un écueil, Mr. Felschicker : mon mari n'accepterait pas l'argent.

L'homme était incrédule et scandalisé.

— N'importe qui accepterait de l'argent honnêtement gagné !

— Il dirait qu'il ne l'a pas gagné. Ce ne serait pas correct.

Mr. Felschicker parut complètement déprimé.

— Que vais-je faire alors ? Peut-être ne le savez-vous pas, Mrs. Warren, mais je suis juif. Nous autres, Juifs, nous n'aimons pas être en dette pour les nôtres.

Impressionnée par cette bonne volonté, Ann réfléchit.

— Vous pourriez lui offrir un présent. Il me semble que, si la chose était convenablement arrangée, il pourrait accepter.

Il s'illumina :

— Qu'est-ce que ce sera ? Une belle montre avec sa chaîne ?

— Non. Je crois qu'il préférerait quelque chose pour son cabinet.

Elle sortit de la pièce et revint avec un catalogue de fournitures chirurgicales qu'ils compulsèrent ensemble. Plusieurs articles furent pointés comme références.

— Je vais le sonder, et je vous ferai connaître le résultat, dit-elle.

Quatre jours plus tard, un grand cageot arrivait à l'adresse du docteur Randolph Warren, Maison des Arts médicaux, à Farmington. Sur quatre de ses faces, la Société d'instruments chirurgicaux Acmé requérait tout un chacun d'avoir à manipuler l'objet avec précaution.

— Signez ici, dit le livreur.

— Emportez ça, répondit Ran. Je n'ai rien commandé à la Société Acmé.

— Vous êtes le docteur Randolph Warren, oui ou non ?

— Oui. Mais il y a tout de même une erreur.

— Oh ! c'est vrai ! j'allais l'oublier, glissa Ann de son ton le plus innocent. Il y avait dans le courrier d'hier une lettre qui peut éclairer l'histoire. Mais signe toujours, et puis ouvrons le cageot.

Ils enlevèrent les emballages. Quand tout fut retiré, ils virent un appareil de métal noir et d'émail blanc, dont le devant était couvert d'une impressionnante série de cadrans et d'interrupteurs ; il y avait des mètres de tubulure en caoutchouc et, dans le couvercle basculant, d'étranges objets en bakélite.

Ran s'excita, s'exclama, admiratif et fébrile :

— C'est ce qu'on fait de mieux et de plus cher. Il n'existe rien de mieux sur le marché. Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

Ann lui tendit le billet. À mesure qu'il déchiffrait l'écriture nette, son étonnement s'accroissait :

Le gosse joue de nouveau au football comme vous lui aviez promis. Peut-être bien que je pourrai vous envoyer d'autres clients ; j'ai des amis qui voyagent et qui font Farmington. Cet appareil est garanti. Donc, pour le moment, je n'en écris pas plus long. Votre resp.

Hermann Felschicker.

— Et qui donc, par le diable, est votre « resp. Hermann Felschicker » ? demanda violemment Ran.

— L'oncle d'Abie, ce petit garçon juif, à Lakeview, qui t'a si bien joué la comédie pour que sa jambe fût opérée.

Elle serra les yeux pour les faire tout petits, en cocasse imitation de son visiteur de l'autre jour :

— Nous autres, Juifs, n'aimons pas être en dette pour les nôtres, expliqua-t-elle.

Et elle conclut :

— Qui donc a dit qu'il n'y avait plus de Père Noël ?

CHAPITRE VI

Avant la soirée avec Larry Wilson, Ran aurait très vraisemblablement refusé l'invitation à dîner qui leur parvint de la part des Robert McIntyre. Mais la soirée du *Métropole* lui avait ouvert des clartés sur la faim de gaieté, de joies sociales que, courageusement, Ann s'efforçait à étouffer en son cœur, alors que sa naissance lui en aurait assuré l'accès. Les divertissements à l'échelle du cercle des McIntyre dépassaient indubitablement les possibilités du budget Warren. Cependant, quand Ann tendit à son mari le billet amical de Rena McIntyre, il demanda :



vrai ?

— Pas à toi ?

— Si.

— menteur !

Elle se leva et fit le tour de la table pour venir embrasser Ran.

— Mon smoking fera-t-il l'affaire ?

— Bien sûr. Faut qu'il la fasse. Cela te fera beaucoup de bien de rencontrer d'autres gens que des médocastres. Et cela peut donner une impulsion favorable à ton cabinet. Étendre ta clientèle.

— Je m'amuserai probablement beaucoup, assura vaillamment Ran.

Le jour et l'heure venus, Ann examina son époux d'un œil attentif et marqua son approbation :

— Tu as incontestablement l'air distingué, mon chéri. Mais solennel. Il va falloir secouer ça !

— Tu verras. Quand nous serons là-bas. Pour ce qui est de l'enjouement, je rendrai des points à un chaton lâché en liberté avec une pelote de laine.

— Ça te plairait d'y aller, pas

Il se sentait à l'aise auprès de Rena McIntyre, depuis leur première rencontre dans son cabinet de consultations. La grossesse de la jeune femme commençait à devenir apparente, mais sa grâce, son charme et sa gaieté demeuraient intacts. Ran aurait aimé être assis près d'elle, espoir promptement dissipé.

— Docteur Warren, dit-elle, je vais vous placer à côté de Graeme Ellice. Elle vous plaira. Comme à tous les hommes.

Une jeune femme brune, petite, coquette, posa son cocktail en voyant approcher son hôtesse qui traînait Ran en remorque.

— Graeme, voici le docteur Warren. Vous êtes invitée à lui servir votre meilleure série de potins.

L'autre étudia le garçon un long moment avec attention et franchise. Ses belles lèvres sensuelles prirent un pli amusé :

— Je ne crois pas que les potins vous intéresseraient, docteur Warren, dit-elle. Mais soyez gentil avec moi pendant le dîner. Howard Dater est mon autre voisin, il ne m'apprécie guère.

— Pourquoi ? s'informa Ran, amusé, tandis que Rena McIntyre allait remplir d'autres devoirs de courtoisie.

— Je veux dire, au point de vue médical. Il pense que je suis hypocondriaque.

— Est-ce vrai ?

— Alors !... C'est là votre façon d'être gentil ? Bien sûr que non, je ne le suis pas... Croyez-vous que nous pourrions conquérir un second cocktail ?

En route pour cette mission, Ran fut intercepté dans sa course et présenté à son autre voisine de table, Mrs. Traynor Smith, femme d'âge mûr au visage agréable. Quand il reparut avec les cocktails, il trouva trois hommes en possession du terrain, la jeune Mrs. Ellice flirtant nonchalamment et impartialement avec tous les trois. Lorsque le dîner fut annoncé, elle prit son bras :

— Je puis aussi bien être franche avec vous, dit-elle. J'ai des ordres précis, je suis chargée de fournir, vous concernant, un rapport détaillé.

— Fournir à qui ?

— Ça ne fait pas partie de mes instructions.

— Alors, comment puis-je savoir laquelle de mes qualités supérieures il importe que je fasse briller ?

Elle rit :

— Je pensais bien que vous me plairiez. À présent, j'en suis sûre.

— Je ne répondrai à aucune question qui soit de nature à m'incriminer, me dégrader ou me nuire de façon quelconque. Votre mari n'est-il pas avocat ?

— Le cher garçon, non ! Fanshawe n'est rien qu'un mari très aimable et un charmant souffre-douleur. C'est le deuxième homme sur la gauche de votre femme. Celui qui rit. Il rit habituellement.

— Ça doit faciliter l'existence.

— Pas toujours, murmura-t-elle.

Suivit, en intermède, un échange de vues sur la politique mondiale avec Mrs. Smith. Puis Warren revint à sa voisine de droite, qui dit :

— Tout compte fait, je crois que je dois vous dire pour qui j'établis votre dossier. Mais pas tout de suite. Ce sera l'appât qui vous ramènera vers moi après le dîner.

*

* *

La plupart des invités jouaient au bridge. Errant dans le salon, content au fond d'être là, Ran se trouva dans l'embrasure d'une fenêtre, derrière une table à laquelle était assise Graeme Ellice. Quelque chose dans son expression arrêta le regard qu'il laissait furtivement glisser sur elle. Elle tourna la tête, accrocha son œil et sursauta. Déconcerté, comme s'il avait indiscrètement pénétré une pensée interdite, il détourna le regard, bien qu'il eût à ce moment été incapable d'expliquer son impression.

Plus loin, dans la pièce, Ann jouait. Bob McIntyre, qui était l'un de ses adversaires, tourna les yeux vers Ran :

— Votre jolie femme d'épouse joue un jeu éblouissant, remarqua-t-il. Jusqu'à présent, elle a gagné cinq dollars. Vous devriez tous les deux vous inscrire à notre club du mercredi !

— Pas moi, merci ! fit Ran. J'ai déjà bien assez de difficultés !

*

* *

Graeme Ellice était debout à son côté. Sa voix lente et confidentielle lui glissa :

— J'en ai assez. Pleinement assez. Emportons deux verres et asseyons-nous dans un coin tranquille.

Elle le conduisit dans une petite pièce communicante, doucement éclairée, et soupira :

— Oh ! ce que j'ai pu m'ennuyer ! Maintenant, j'ai le temps de vous dire quelque chose. Questionnez-moi.

— Qui est-ce ?

— Frances Mayfield.

Il la dévisagea. Le passé, subitement évoqué, lui produisait une manière de choc.

— Les Mayfield sont cousins de ma mère. Frances est charmante, ne trouvez-vous pas ?

Que savait exactement cette personne légèrement souriante ? Ou que soupçonnait-elle ? Après tout, qu'importait ? Tout cela était du

passé bien passé. Ann avait tout effacé.

— Vous devez avoir été très bons amis. Elle veut savoir tout ce qui vous concerne. Que rapporterai-je ?

Il répondit gauchement :

— Que tout va très bien.

— Rien de plus ?

Sans attendre sa réponse, elle repartit nerveusement :

— Il y a autre chose. Toute la soirée, j'ai souhaité causer seule avec vous.

Elle étudia son visage et ajouta :

— Vous paraissez bon.

— Il n'est pas toujours possible aux médecins d'être bons.

— Non. Ils savent être très brutaux.

— C'est souvent quand ils sont bons en réalité qu'ils paraissent brutaux.

— Je vous ai vu me regarder tout à l'heure. Que pensiez-vous ? Non – elle fit un geste pour détourner les mots qui venaient, un geste sombre – non, je ne veux pas de flatteries. Que pensiez-vous réellement à cette minute-là ?

— Je pensais que vous aviez peur.

— J'ai peur.

— De quoi ?

— Impossible de vous le dire ici. Puis-je passer demain à votre cabinet de consultations ? Serez-vous là dans la matinée ?

— Non. L'après-midi seulement. De deux à cinq.

— J'y serai à deux heures.

Elle se pencha vers lui :

— Serez-vous sincère avec moi quand... si... j'... y vais ?

— Oui.

— Bonsoir et merci. Il faudra venir nous voir, Mrs. Warren et vous.

*

* *

Dans la voiture, Ann constata :

— Tu m'as l'air de plaire beaucoup à la sirène, dis-moi.

— À qui ? Ah ! Mrs. Ellice !

— Elle est bigrement jolie !

Il répondit en émettant une vérité incontestable :

— Elle n'est pas toi.

Ann se serra plus près de lui :

— Tiens bon cette pensée, chéri ! Comment t'a plu ce premier plongeon dans la vie mondaine ?

— Pas mal. On m'a prié de faire partie d'un petit club.

— Ah ! j'en suis ravie. Tu as besoin d'une détente de ce genre.

— C'est trop cher. Je vais décliner la proposition.

— Quel club ? Quel prix ? Qui en fait partie ?

Il choisit de répondre d'abord à la dernière question :

— Des médecins surtout. Tim Brennan vient aux réunions quand il peut s'arranger pour cela. Côté profanes : Bob McIntyre, Harvey Brown de la Sécurité sociale, Reddy Peters et quelques autres.

— Peters ? qui dirige l'hebdomadaire jaune ?

— Oui. *La Troisième Alerte*. Jaune, mais utile. Exhume les cadavres auxquels les quotidiens ont peur de toucher.

— Quelle est l'organisation du club ?

— De la bière – des amuse-gueules. Ils l'appellent Chacun-son-Tour. J'y ai été invité deux ou trois fois.



— Alors, tu vas t'y inscrire. Zut pour la dépense ! Combien ça fait-il ?

— Quinze dollars pour le moins lorsque vient votre tour d'être l'hôte à la brasserie.

— Tu en es ! dit-elle en descendant de voiture. J'aurai toujours quinze dollars pour une aussi bonne cause.

*

* *

En sa qualité de dernier membre inscrit, Ran avait à présenter, pour la réunion suivante, un sujet destiné à faire l'objet d'une discussion spontanée, sans plan préétabli. Mais, avant que vînt son tour de parole, les complications surgirent sur une remarque du journaliste, un jeune homme au visage saturnien, aux cheveux de flamme, à la parole nonchalante et comme endormie. Un de ses principes était que chaque numéro de son hebdomadaire devait mettre une douzaine

d'abonnés, ou davantage, dans un état d'exaspération et de furie tel qu'ils tentent, ou à tout le moins menacent, de rosser le rédacteur en chef. Faute de quoi ce numéro était considéré comme plat, sans valeur, sans intérêt et sans efficacité.

— Dites-moi donc, vous autres – avait tout de go demandé Peters – ce qu'il y a de terrible dans la médecine d'État ?

Les médecins répondirent à la fois :

« Le contrôle politique. »

« Et le libre choix du médecin, qu'en faites-vous ? »

« La question des rapports entre le praticien et son patient. »

« Cela transformerait chaque médecin en un séide politique. »

Le docteur Matthews, le seul membre qui fût toujours écouté avec un respect total, répondit :

— Ce que l'on craint dans la profession, si la médecine était étatisée, c'est que la politique n'intervienne dans le système au point d'abaisser notre niveau moral. C'est ce qui arrive chaque fois que la politique empiète sur un domaine quelconque.

— Je travaille pour le gouvernement de l'État, monsieur, dit Joe Pound. Il se peut que je me trompe, mais j'ai le sentiment que j'accomplis ma besogne et remplis mon devoir aussi bien que la moyenne des médecins indépendants le font pour leur clientèle privée. Ce n'est pas parce que j'ai un salaire fixe, au lieu de toucher des honoraires d'un malade chaque fois que je l'ausculte, que je renâcle à l'ouvrage.

— Personne ne critique l'énorme armée d'officiers de santé qui font presque tous de si excellente besogne, dit Matthews de sa voix apaisante. Le danger, c'est que, si la totalité de la pratique médicale tombe sous le contrôle de l'État, le mécanisme deviendra à la fois lourd, encombrant et impersonnel. Il se pourrait que d'ici quelques années il dégénère en une organisation de pots-de-vin très bien montée, avec des vies humaines comme objet de négoce.

— Vous ne pouvez pas nier pourtant, docteur Matthews, dit McIntyre, que la médecine telle qu'elle est pratiquée actuellement soit beaucoup trop coûteuse pour la plupart des bourses ?

— Quel diable vous pique ? s'exclama Porky, indigné. Nous devons presque tous lutter à perdre haleine pour gagner seulement de quoi vivre !

— Quand vous voudrez, je vous montrerai quantité d'hommes, dans cette ville même, qui se font, grâce à la médecine, de gros revenus, et à qui, pour une bonne moitié, je ne confierais pas le soin d'une femelle de hanneton enceinte, dit l'éditeur, tranquille et sûr de lui.

— Vous l'avez dit, vieux frère, acquiesça Howard Dater. Une bonne partie du corps médical de cette ville pue à bien plus grande distance

que tout ce que le gouvernement pourrait mettre à sa place.

— Eh bien ! alors, s'informa doucement Brown, si la profession médicale laisse travailler des hommes incompetents et laisse, par ailleurs, établir des tarifs qui représentent un insupportable fardeau pour les gens ordinaires, je ne comprends pas pourquoi on s'indigne à l'idée que le gouvernement prendrait les choses en main ?

— Les changements ne peuvent être faits d'un seul coup, intervint Ran. Il est évident que bon nombre de réactionnaires se refusent à envisager l'ombre d'une modification.

McIntyre scruta son visage avec attention :

— Vous semblez avoir réfléchi à ce sujet. Quel est, à votre avis, la meilleure façon de s'y prendre ?

Ran prit son élan et plongea :

— Le travail d'équipe, répondit-il. Seuls les groupes organisés peuvent réduire les frais généraux, assurer tous les soins dans les meilleures conditions, et, en même temps, assurer le contrôle et l'éviction des incompetents.

— Je ne vois pas comment ce système réduirait les frais. Nous avons, dès à présent, quelques équipes organisées, et elles coûtent très cher.

— Et comment qu'elles coûtent cher ! lança vigoureusement Tim Brennan.

Arrivé tard, il venait de plonger son visage vermeil dans une chope de grès, d'où il émergea pour intervenir dans la discussion.

— Il suffit, pour s'en assurer, de considérer la dextérité avec laquelle les membres de certains groupes locaux se passent le patient comme au jeu du furet. « Je-te-le-cède-tu-le-lui-passes-et-nous-en-voulons-tous-un-morceau. » Des groupes, ça ? Des bandes, oui. Et organisées, en effet.

— Bien dirigé, bien administré, le travail d'équipe peut diminuer les dépenses du malade, expliqua Ran. Le diagnostic clair, complet, sûr, peut être fourni sans aide extérieure, et avec le maximum de garantie puisque l'erreur possible de l'un est rectifiée par le contre-examen de l'autre. Et c'est un stimulant pour chacun des membres qui se trouvent tous inévitablement obligés à se tenir au courant du progrès scientifique. Howard, dit-il en s'adressant à l'expert en diagnostic, combien un patient atteint d'une maladie relativement obscure doit-il déboursier pour savoir ce qu'il n'a *pas* ?

— Vous voulez dire un diagnostic éliminatoire ?

Ran acquiesça. Dater calcula :

— Prenons un cas douteux de douleurs abdominales. Cela ira chercher, si le malade s'adresse à des spécialistes de premier plan, une bonne centaine de dollars. À ce prix-là, il peut avoir la quasi-certitude de savoir ce dont il n'est pas atteint, et nous aurons quelques chances

de deviner ce dont il est atteint.

— Mon groupe pourrait faire la même besogne pour vingt dollars, affirma Ran.

— Et ce n'est là encore que le diagnostic ! souligna McIntyre. Quand nous en arriverons au traitement, chirurgical ou autre, où ça nous mènera-t-il ? Vos équipes doivent être payées. Et, même à frais réduits, comment Monsieur-Tout-le-Monde peut-il supposer un tel effort financier ?

Ran prit une respiration profonde :

— Assurance sanitaire : c'est l'autre moitié de mon plan.

— Obligatoire ? s'enquit promptement Harvey Brown.

— Obligatoire pour la classe qui a le plus besoin de soins médicaux qu'elle ne peut obtenir avec le système actuel.

Joe Pound siffla entre ses dents :

— Plutôt radical, non ?

— Il faut des mesures radicales pour corriger les erreurs économiques de la médecine.

Dater, à son tour, s'informa :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de classes ? Vous divisez votre public en sections ?

— Oui. Trois. Les économiquement faibles seront soignés gratuitement, comme aujourd'hui. À cette différence qu'ils seront dirigés sur une clinique donnée.

— Qui paiera la clinique ?

— La municipalité. À l'aide d'impôts.

— Socialisme pur !

— Et qui paie aujourd'hui pour les malades soignés dans les fondations charitables ? Qui, si ce n'est la municipalité ?

Ran s'échauffait.

— La cité n'entretient-elle pas les hôpitaux, les cliniques gratuites et les dispensaires ? Grâce aux impôts ? Mon plan ne serait qu'une accommodation financière différente ; cela reviendrait un peu plus cher, mais le public serait beaucoup mieux servi.

— Admettons-le pour les pauvres, dit Porky McNab. Et pour ce qui concerne les malades riches, lesquels, hélas ! sont lamentablement rares ?

— Les riches continueraient comme aujourd'hui, choisissant à leur gré le médecin, le chirurgien, la clinique. Il faudrait les encourager à prendre des assurances maladie auprès des compagnies privées. Ils y gagneraient les soins plus efficaces et les prix moins élevés résultant du travail d'équipe. Mais ce ne sont pas eux les plus importants. Ce qu'il y a d'important, c'est l'immense classe moyenne. Les gens dont le revenu annuel va de mille à quatre mille dollars sont, médicalement parlant, les plus mal lotis. Pour la plupart d'entre eux, une longue

maladie, ou encore une opération importante, signifie une dette longue à éteindre et qui les drainera pour plusieurs années. J'aurais pour eux un système d'assurances médicales perçues comme des impôts et administrées par une commission spéciale sous contrôle médical. Ces assurances couvriraient les frais d'hospitalisation, de remèdes, de sérum, de médecine et de chirurgie, plus un secours d'attente éventuel en faveur de ceux de qui le gagne-pain serait immobilisé. Ces gens iraient dans la clinique de leur choix.

— Mais pas la clientèle gratuite ? questionna Brown.

— Non. Ils ne paieront rien, mais ils se rendront à la clinique ou à l'hôpital qui leur sera désigné et qui sera toujours choisi en tenant compte de la nature de leur mal. On les enverra là où leur cas particulier sera le mieux traité ; ils bénéficieront de soins aussi dévoués, aussi attentifs, aussi complets que la classe moyenne ou que les millionnaires.

— Et que devient dans votre plan le département sanitaire d'État ? demanda l'officier de santé.

— Il fonctionnerait comme il fonctionne aujourd'hui, avec mission de dépister les maladies et d'empêcher leur développement épidémique. Mais, pour les soins et le traitement, les malades seraient automatiquement déferés aux cliniques ou aux hôpitaux. De la sorte seraient évitées les frictions qui se produisent trop souvent, aujourd'hui, entre le service de santé et le médecin privé.

— Ça, c'est vrai, admit Pound. Il est évident que vous autres, M. D., êtes bien obligés de défendre vos intérêts, mais nous autres, du service de santé, nous en avons jusqu'aux yeux de la perpétuelle opposition médicale que nous rencontrons. Vous pourriez nous aider beaucoup pourtant, avec votre système de groupe, d'équipe, si nous savions par exemple où trouver avec certitude et sans délai, en cas d'épidémie ou de catastrophe, une assistance de premier ordre, volontaire, organisée.

— Et pourquoi pas ? Cela pourrait facilement être prévu dans le plan d'ensemble, et n'y apporter ni trouble ni dérangement.

— Si vous souhaitez, messieurs, ou si tout simplement vous admettez l'opinion d'un profane – c'était Bob McIntyre qui parlait – je vous dirai que le point de pourriture de la médecine actuelle, c'est votre conspiration organisée contre le malade.

Le docteur Matthews intervint d'un ton austère :

— Conspiration organisée ! L'expression est dure, monsieur. Elle demande à tout le moins une explication.

— Peut-être est-elle un peu dure, en effet, mais ce que j'ai dans l'esprit est extrêmement clair ; le malade n'est en aucune façon protégé contre son physicien. Légalement, il a droit à un avocat, à des tribunaux. Mais tous les médecins se liguent contre lui. Si un chirurgien maladroit ou téméraire a commis une faute quelconque,

par exemple, et qu'un autre spécialiste soit appelé ensuite, il réparera le dommage s'il le peut, mais toujours en couvrant et dissimulant au mieux de ses moyens l'erreur de son confrère, qui demeurera libre de recommencer. Vous appelez cela l'éthique, je crois, la morale médicale. Moi, j'ai l'impression que ma formule, conspiration organisée, est largement aussi exacte.



Ran le regarda, saisi de crainte. Comment lui faire voir qu'il venait d'esquisser le cas de sa femme ?

— Il y a une part de vérité dans ce que vous dites, Bob, concéda Dater, néanmoins votre conclusion est fort exagérée.

— C'est là que le plan de Warren serait utile et efficace pour la protection du malade, remarqua Pound. Des médecins en équipe se contrôleraient l'un l'autre, et nulle question d'éthique n'interviendrait

qui puisse empêcher le second de dire au premier qu'il s'est trompé. Si un différend s'élevait, l'opinion de la majorité prévaudrait. Ce ne serait pas la perfection à cent pour cent, d'accord, mais ce serait une amélioration.

— Ça me paraît juste, admit Peters.

— Il est peu probable, dit le docteur Matthews, que dans l'ensemble la profession réagisse de manière aussi favorable. Chez les praticiens les plus expérimentés, un conservatisme rigoureux, sinon toujours salubre, est habituel.

*
* *

Quelques jours plus tard, des échos de cette soirée, des rumeurs concernant son plan parvinrent aux oreilles de Warren. Et même prirent une forme concrète lorsque Howard Dater entra dans son cabinet, brandissant un exemplaire de la *Troisième Alerte*, dont l'encre était à peine sèche.

— Hé ben, mon vieux ! Vous avez fait un bond en pleine gloire !

— Qu'est-ce que j'ai commis encore ?

Howard lui tendit l'hebdomadaire avec son titre vulgaire, mais raccrocheur, en majuscules :

AU REBUT LES VIEUX TABLEAUX !
LE PLAN WARREN, POUR LA MÉDECINE
SOCIALISÉE, LES SECOUE

— J'ose dire que ce n'est rien ! Le Rouquin a quelque peu épicé la sauce. Il n'aurait pas volé qu'on lui tire les oreilles et qu'on lui boxe le nez, le gars !

— Je ne m'étais pas douté, dit Ran lamentablement, que je parlais pour le public !

Il lut tout le papier, avec de temps en temps un grognement.

— Il paraît avoir saisi exactement les points principaux.

Puis, se tournant vers sa femme :

— Veux-tu appeler Jim Peters à son bureau de la *Troisième Alerte*, je te prie, Ann.

La voix satisfaite du journaliste se fit entendre.

— Et alors ? Qu'en pensez-vous ?

Attirant à lui le microphone, Howard Dater lui lança :

— Oh ! sale parasite ! C'était une réunion de club. Il allait de soi que tout ce qui s'y était dit était confidentiel.

— Voilà plusieurs réunions déjà que je n'avais pas été menacé d'expulsion, dit l'autre, nonchalant et placide. Vous pourriez peut-être mettre la question sur le tapis. J'ai fait un bon papier, pas vrai ?

Ran, de bonne foi, concéda :

— Il n'y a rien à dire contre l'exactitude. Mais vous m'avez mis dans mon tort avec cette publicité personnelle.

— Oh ! dites !... allez au bain avec votre fourbi éthique et moral ! Ça ne vous fera pas de mal. Et ces choses devaient être dites. Vous les avez dites. Je les ai reproduites. À nous deux, nous avons rendu service à la collectivité. Et, en outre, je vends ce numéro à pleins bras. Au revoir !

— À mon avis, dit Ann, qui avait tendu une oreille attentive, il a raison. Ça peut être une très bonne chose que d'apprendre au public que certains d'entre vous n'ont pas pour unique préoccupation de ramasser, avec l'appui de l'éthique médicale, le plus grand nombre possible de dollars.

Tout d'abord, ce fut le point de vue de Peters qui parut prévaloir et sa théorie relative à la publicité sembla confirmée par les faits : le nombre des visites au cabinet de Ran augmenta. Légèrement, mais incontestablement. Certains étrangers prirent la peine de venir lui dire qu'il était dans la bonne voie, tandis que les vieux fossiles pataugeaient. C'était réconfortant, en somme, de constater que le nombre de gens intéressés par le côté économique et social de la médecine était beaucoup plus important qu'il ne le soupçonnait.

La réaction professionnelle fut nettement moins favorable. La plupart de ses confrères lui dirent qu'il se trompait. Les uns avec indulgence et bonne humeur, les autres avec amertume. Il n'en fut point particulièrement surpris. En attaquant l'ordre établi, en blâmant la façon de traiter la clientèle privée, il s'était rendu coupable d'hérésie.

*

* *

Une semaine après la publication de l'article, Warren était à son travail au dispensaire, lorsqu'il fut appelé au téléphone.

— Ici, le docteur Metzger. Je voudrais vous avoir tout de suite dans le bureau du docteur Knott.

C'était un ordre. Ran n'aimait pas ce ton, mais il n'avait pas autre chose à faire que d'acquiescer.

Metzger était assis derrière le bureau de Knott. Le docteur Knott, lui, était perché malaisément sur une chaise quand Randolph Warren entra.

Il fit mine de sortir.

— Asseyez-vous, docteur Knott, dit Metzger. Je désire que vous entendiez ce que j'ai à dire au docteur Warren.

Knott obtempéra. Ran prit une chaise. Metzger commença sur un ton officiel et glacial.

— Je suppose que vous comprenez la raison pour laquelle je vous ai convoqué, docteur Warren ?

— Cet article de journal ?

— Précisément. Nous – il mit une emphase volontaire sur le pronom – vous accordons le bénéfice du doute, en présumant que cet article a été publié sans votre connivence.

— Sans que je fusse au courant, rectifia Warren.

— J'ai à peine besoin de vous signaler la faute que vous avez commise en exprimant des idées aussi fantastiques là où elles risquaient fort d'être rendues publiques.

— Je conteste qu'elles soient fantastiques, répondit froidement Ran, mais je reconnais mon erreur à n'avoir pas prévu que la discussion, laquelle était plus ou moins privée, risquait d'être rendue publique.

— Dans ce cas, une rétractation, dont la ligne générale...

— Je regrette, interrompit le jeune homme, mais ce n'est pas parce qu'elles ont été imprimées que je désavouerai mes opinions.

— Opinions subversives. Opinions dangereuses. Inutile témérité, qui ne peut que vous nuire.

Ran maintenait un silence obstiné. Il ne s'attendait qu'à une chose : son congé immédiat. Les paroles de Metzger l'étonnèrent par leur modération :

— Nous insistons pour que vous vous absteniez dans cet hôpital de toute propagande pour vos théories.

— Je puis promettre cela, répondit Ran, soulagé.

— Très bien, dans ce cas.

Metzger se leva.

— Nous avons discuté cette question en comité de direction. L'opinion générale est que, si vous avez commis une faute grave, votre jeunesse et votre enthousiasme mal placé vous ont égaré. Nous sommes disposés à passer sur cette infraction, à la condition que rien de semblable ne se produise pendant que vous êtes à l'hôpital.

Comme le chirurgien chef disparaissait, le docteur Knott dit, avec une grimace amicale :

— Vous l'avez échappé de justesse, jeune homme.

— Oui. Je ne sais vraiment pas pourquoi. Ç'avait bien l'air, pourtant, d'être la porte !...

— Je puis vous dire pourquoi.

Knott plongea dans son tiroir et en retira une grande feuille couverte de chiffres :

— Voici le rapport financier concernant le service des malades extérieurs. Pendant les mois où vous vous en êtes occupé, nous avons eu environ vingt-cinq pour cent de cas traités en plus et un total de dépenses moindre. Pas mal de gens savent que l'honneur vous en revient.

— Croyez-vous que, pour Metzger, cela pèserait plus dans la balance que son aversion pour moi ?

— Cet hôpital est sous contrôle politique, fit remarquer Knott. Je vous ai parlé précédemment des relations du docteur Metzger avec d'importantes forces politiques. Mais le point de vue économique est important aussi : il y a dans le conseil un élément économique assez actif, donc gênant. Si un service dépasse son budget, des questions ennuyeuses peuvent être posées. Le docteur Metzger est entièrement d'avis de se tenir peinard et de n'éveiller aucun chat qui dort.

Le directeur regarda instinctivement en direction de la porte entrouverte.

— Je crois, continua-t-il en baissant la voix, qu'il y a beaucoup à dire en faveur de vos théories.

Alors Ran :

— Je vais faire ici une prophétie. Si jamais nous avons la médecine d'État (et c'est plus qu'une probabilité si une majorité des médecins ont la vue trop courte, ou sont trop attachés à l'argent, ou encore ont les mains trop étroitement liées par la politique, pour l'empêcher en corrigeant leurs abus actuels), ce seront des types tels que Metzger, des puissances occultes comme ceux de sa clinique, que nous trouverons à la tête.

Il ne savait pas à quel point ses paroles étaient prophétiques.



CHAPITRE VII

Comment avait-il pu se laisser duper par un escroc médical aussi notoire que le docteur Peter Barkett ? Cette question demeurait sans réponse mais faisait passer Ran par des alternatives d'angoisse, de fureur, de dégoût et de mépris de soi. Jamais il ne se serait cru un si parfait imbécile. Et maintenant de graves ennuis l'attendaient peut-être.



Barkett avait été tout à fait plausible, correct, courtois. Il s'était excusé au sujet du « petit malentendu » (Ran grogna d'une manière qui n'engageait à rien) qui avait marqué leur rencontre précédente. Il souhaitait que Ran se chargeât d'une de ses patientes : le docteur Brill, qui s'occupait de ses cas chirurgicaux, était absent de la ville. Il s'agissait d'un cas très net d'appendicite – le docteur Warren pouvait s'en assurer – avec des irrégularités menstruelles relativement fréquentes : une dilatation ordinaire et un simple curetage les guériraient probablement. Il n'était pas question d'un partage d'honoraires, le docteur Warren pouvait fort bien compter cent dollars à Mrs. Leopold.

Perspective qui sonnait agréablement aux oreilles de Ran : Ann était enceinte et Noël approchait.

Il avait eu beau chercher, examiner le cas, Warren n'avait rien pu trouver qui ne collât pas avec le rapport du docteur Barkett. La malade, une jolie femme du type frêle et passif, avait fourni des indications satisfaisantes : trois crises d'appendicite, l'histoire classique de la souffrance suivie de nausées et de sensibilité locale pendant plusieurs jours. Les hémorragies utérines semblaient bannir

toute possibilité de grossesse. Ran s'arrangea pour opérer à Saint-Francis. Mrs. Leopold demanda quel serait le prix et fit son chèque. Ran retourna chez lui, marchant dans les nuages. Ann lisait dans son lit. Il lui mit le chèque sous le nez.

— Cent dollars ? Cent jolis dollars ! Le chèque est bon ?

— Aussi bon que de l'argent liquide.

Il lui raconta l'entrevue avec Barkett. Le visage d'Ann se fronça et devint un masque soupçonneux.

— Sûr qu'il n'y a rien de louche ?...

— S'il y a, peux pas le trouver. Et j'ai cherché, Dieu sait !

Ann tendit la main :

— Donne à moi !

— Pour ? Le fonds de Bébé ?

— Pas cette veine. Dettes de bureau. Petites, mais des tas.

— Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

— Pourquoi te tracasser quand tu n'as rien pour régler ? Ceci va liquider le tout, ou à peu près.

Et puis, dans la salle d'opération, tout s'expliqua. Il avait à peine commencé le curetage qu'il savait ce qu'il en était. Pas besoin de l'entrée subséquente sur les tablettes de l'infirmière : « Passé petit fœtus avec placenta. »

Dès que la patiente fut suffisamment d'aplomb, il l'accrocha :

— Depuis combien de temps saviez-vous que vous étiez enceinte, Mrs. Leopold ?

— Deux semaines environ.

Elle examina le visage du médecin et son propre visage se masqua de contrariété :

— Le docteur Barkett ne vous avait-il pas averti ?

— Non.

— Je pensais évidemment que vous saviez. Il m'avait dit que tout était d'accord, mais qu'il valait mieux ne pas en parler.

Après que je lui eus payé ses honoraires, il me déclara qu'il était désormais en dehors de tout, que le cas vous regardait seul.

— Combien lui avez-vous versé ?

— Cent dollars, comme à vous. Il m'a dit que vous partagiez toujours également.

Eh bien ! c'était du joli ! Il était devenu, lui, docteur Warren, un avorteur et un dichotomiste(11). Il ne pouvait même pas aller casser la figure à Barkett, car le scandale ne manquerait pas d'arriver aux oreilles de Metzger. Même la douteuse satisfaction de retourner le chèque lui était interdite : Ann l'avait encaissé sans délai et, sans délai, l'argent avait été distribué entre les créanciers.

Le samedi soir, à une heure non identifiée, le téléphone sonna. Ran roula sur lui-même en grognant.

— Allô ! le docteur Warren à l'appareil.

— Hey, doc ! Ici, Brown. À Milltown, vous savez.

Il savait. Mary Brown avait été sa première cliente particulière. Appendicite. Son père, bien qu'en chômage, avait rassemblé dix dollars, au prix de quelles difficultés et de quelles privations, Ran s'en doutait et n'y pensait qu'avec chagrin. L'argent avait été envoyé par poste avec un mot : *Qu'au moins vous n'en soyez pas pour vos frais d'essence*. Les médecins ont toujours un faible sentimental pour les hommes de ce calibre.

— Pourriez-vous venir jusqu'ici, demanda Brown, pour quelqu'un qui est salement mal fichu ?

— De quoi s'agit-il ?

— On dirait que c'est une pneumonie. C'est le beau-frère de Mike Towers. Il est en visite ici, pour tâcher de trouver du travail.

— Pourquoi ne vous adressez-vous pas à un médecin ?

— J'ai essayé, répondit Brown. J'en ai appelé deux, mais, quand ils ont su où c'était et qu'il n'y aurait pas d'honoraires, ils n'ont pas voulu. Vous ne pouvez pas venir, doc ? Nous avons tellement confiance en vous.

Il n'était pas onze heures. Bon. Cela ne prendrait que quelques minutes pour aller jusque-là, ausculter la poitrine du malade et lui laisser suffisamment de codéine pour le calmer.

Le malade était sur un lit de fer déglingué, dans un étroit cabinet. Il était désespérément maigre. Ses yeux, brûlants et continuellement en mouvement, cherchaient partout dans la pièce, du travail sans doute, alors que tout le reste de sa personnalité était plongé dans le coma. La gravité de son état était rendue évidente par les mouvements rapides et peu profonds de sa respiration, et aussi par l'élévation de la colonne de mercure, qui dépassait 40°.

— Quand est-ce que cela l'a pris ?

Une femme, petite et grise comme une souris, s'avança :

— Je suis sa femme, dit-elle. Il s'est plaint de mal à la tête hier matin. Hier soir, il a frissonné. Et puis il a commencé à tousser et s'est plaint d'une douleur dans le côté droit. Nous lui avons donné de l'aspirine, mis un cataplasme de farine de moutarde, et il a dormi un peu.

— Depuis quand a-t-il le délire ?

— Il a commencé à n'avoir plus sa tête et à parler vers midi.

— Est-ce qu'il crache quand il tousse ?

— On dirait de la poussière de brique.

N'importe quel médecin savait ce que cela voulait dire : pneumonie. Et même probablement pneumonie du lobe.

L'invasissement massif, complet d'un lobe, voire d'un poumon entier, par des bactéries et par le produit de l'infection. Des billions de germes grassouillets, ovoïdes, des pneumocoques en paires, en chaînes ou en groupes, projetant du poison, des toxines, et dominant la résistance du corps. Une forme virulente de germes, au surplus, car l'infection ne datait pas de deux jours pleins, et déjà la toxémie était généralisée.

Ran, assis au bord du lit, déboutonna la veste de pyjama de l'homme, afin de découvrir entièrement sa poitrine. Sous la surface, plus bas que le téton gauche, il y avait entre deux côtes une rapide pulsation visible, et contre son doigt appuyé une poussée brusque à chaque battement du cœur, quand il se tordait et projetait sa pointe contre la face intérieure de la paroi pectorale.

Ran percuta soigneusement et attentivement le côté gauche de la poitrine, tapant d'abord à coups légers du bout de son index droit. Puis, déplaçant son index gauche en divers points du côté gauche, il le frappa de l'index droit. Il détermina superficiellement de la sorte le pourtour du cœur, en notant le changement de son suivant que son doigt voyageait sur l'emplacement occupé par le poumon ou sur la partie occupée par le cœur, dont les dimensions, à ce qu'il constata, dépassaient quelque peu la normale. Ce qui pouvait signifier début de dilatation cardiaque du fait de l'empoisonnement des muscles du cœur par les toxines, signe incontestablement défavorable. Il déplaça alors la percussion vers la droite : la différence était nette. La note basse, résonnante, constatée au poumon sain, avait disparu. De ce côté-ci, c'était une note haute mais plate, sans résonance, comme s'il avait heurté du doigt le plateau d'une table : le poumon droit était presque entièrement solidifié par les produits d'infection pneumonique. Faisant pivoter l'homme sur le côté, il confirma son diagnostic par un examen dorsal.

Ran prit son stéthoscope, bien qu'il n'en eût guère besoin, posa la cloche sur la poitrine de l'homme, dans la région où la note de percussion avait été plate et sans résonance. Un son aigu et clair marquait d'un double sifflement l'entrée et la sortie du souffle. Normalement, l'expiration n'aurait dû produire qu'un son presque imperceptible, voire pas de bruit du tout. Mais à présent la structure normale du poumon était modifiée, des millions de petits sacs d'air ne contenaient plus d'air, mais tassés, pressés, des microbes dans du fluide infectieux. Seules les bronches demeuraient ouvertes, et c'étaient elles qui donnaient ce sifflement expiratoire, signe certain d'un poumon compact. De temps à autre, on entendait un râle produit par de minuscules bulles humides dans les poumons, comme du plomb à moineau secoué dans un tube de métal.

— Est-ce mauvais, docteur ? s'enquit timidement, anxieusement,

l'épouse.

— Oui. Il nous faut assurer son transport immédiat à l'hôpital. Il a besoin de glucose, d'oxygène.

Les lèvres de l'homme commençaient à bleuir.

— Il n'a pas du tout d'argent.

— Je vais essayer de le faire admettre à l'hôpital municipal. Où est le téléphone ?

— Vous allez devoir employer le mien, dit Brown.

Il sortit avec Ran dans un crachin glacé qui annonçait le verglas et avait commencé pendant qu'ils étaient dans la maison. À l'hôpital municipal, ce fut la surveillante de nuit qui répondit.

— Ici, le docteur Warren, miss Smith. J'ai un malade dans le quartier des filatures, un mauvais cas de pneumonie. Pouvez-vous le prendre dans une salle de médecine ?

— Nous sommes plutôt bondés, dit-elle. Nous n'avons que quelques lits, et le docteur Knott insiste pour que j'en garde toujours un ou deux disponibles si je le puis. C'est un malade de la ville ?

— Non. En visite chez des parents.



— Ça l'écarte, docteur Warren. Nous n'avons pas l'autorisation d'accepter des cas venus d'ailleurs, dit la voix impersonnelle et précise. Essayez le Secours social : ils pourront vous aider à le faire admettre dans un des autres

établissements. Je vais vous donner le numéro de téléphone du directeur.

— Ici, le docteur Warren, dit-il. J'ai un cas critique de pneumonie. Un homme qui n'est pas de la ville. Besoin urgent d'hospitalisation. Pouvez-vous vous en occuper ?

— Peut-il payer les frais d'hôpital ?

— Non. Chômeur.

Une pause. Si longue qu'un moment Ran crut qu'on avait raccroché sans plus. Puis :

— Nous pourrions peut-être arranger cela. Donnez-moi le nom et l'adresse. Nous ferons une enquête lundi.

— Bonté divine ! Mais lundi il sera mort.

Il eut soudainement conscience d'avoir élevé la voix jusqu'à crier et la ramena à un diapason normal.

— S'il peut avoir une chance de lutter pour durer, c'est cette nuit même qu'il doit entrer à l'hôpital.

— Je regrette, docteur.

La voix calme demeurait inchangée, sans hâte, sans aucun trouble, comme si l'annonce d'une mort imminente n'avait pas plus d'importance qu'une formule officielle, moins même.

Ran raccrocha et s'essuya le front. Ainsi donc ils l'avaient décidé : le beau-frère de Mike Towers n'avait qu'à mourir. Non, par Dieu ! Pas sans combattre. Du sérum ! et le tour était joué. Le cerveau de Ran se prit à réviser à toute allure ce qu'il connaissait de la question. Des cas de ce genre cédaient fréquemment au sérum, surtout s'il était donné dans les trois jours de la déclaration du mal. On était encore dans les limites du troisième jour. Voyons, cette nouvelle manière de déceler le type du pneumocoque, cette méthode qui prenait quelques minutes alors que l'ancienne exigeait des heures ! Bill Williams la connaîtrait certainement. Chic type. Bill Williams, interne en médecine à l'hôpital municipal. Ran décrocha le récepteur et appela l'hôpital avec une hâte fiévreuse.

— Passez-moi le docteur Williams, je vous prie.

Puis, lorsque la voix lente de Williams eut répondu :

— Hé, Bill ! n'existe-t-il pas un système rapide et bref d'identification des pneumocoques ?

— Si, bien sûr. La réaction Neufeld mise au point par Sabin.

— Savez-vous la faire ?

— Naturellement, je sais. N'importe quel idiot peut faire ça.

— Alors préparez tout ce qu'il faut. Je serai là dans un quart d'heure avec les crachats.

Lorsqu'il arriva à l'hôpital, Bill avait préparé six lamelles. Il en prit une, y déposa du crachat au bout d'un fil de platine, l'étala avec du bleu de méthylène, y laissa tomber une minuscule goutte d'huile de

cèdre où s'immergea la lentille du microscope, et, pendant un instant, étudia le résultat. Il siffla entre ses dents, puis :

— Voilà vos insectes. Et il y en a ! Des pneumocoques. Regardez.

Ran se pencha sur le microscope.

— Il nous faut à présent essayer les réactions aux diverses mixtures de sérums, expliquait Williams, tout en travaillant avec rapidité, prenant d'autres lamelles. Il y a une trentaine de variétés de cet animalcule actif. Lorsque le crachat contenant une variété déterminée est en contact avec le sérum qui la contrecarre, les capsules se gonflent nettement. Dans le cas contraire, rien ne se produit.

Après plusieurs minutes de transferts attentifs et de minutieuses manipulations, Williams affirma, non sans une vive satisfaction professionnelle :

— Et nous y voilà ! Type n° I. Aussi visible que le nez au milieu de la figure.

Le type n° I était le coupable évident. Autour de chaque germe s'était formée une capsule, avec une zone claire séparant du noyau bleu sombre le bleu pâle du fond général. L'effet de la réaction était absolument remarquable. Chaque groupe de pneumocoques s'étalait là, comme baigné dans un minuscule étang blanc. Ran regarda la pendule. À peine pouvait-il en croire ses yeux lorsqu'il s'aperçut qu'il n'était au laboratoire que depuis une demi-heure. Son visage devint grave :

— Le problème suivant, c'est de trouver le sérum.

— Peuvent-ils le payer ?

— J'en doute. Ils sont fauchés à ras. Combien croyez-vous que cela coûtera ?

— Il faudrait au moins cent vingt mille unités. Cela ira chercher cent dollars ou presque.

— Aïe ! c'est beaucoup d'argent pour n'importe qui.

Il appela Brown au téléphone.

— Il existe une chance de le sauver. Un sérum combiné avec cette drogue nouvelle, la sulfapyridine.

— Moyen de l'avoir ?

— Oui. Mais cela coûtera cher. Environ cent dollars.

Il y eut un conciliabule à l'autre bout du fil. Puis la voix de Brown, dont les vibrations étaient amorties par la détresse :

— Pas le moindre espoir, doc. Mike ne possède pas dix dollars. Moi, j'aiderais si je pouvais, mais je suis à plat aussi.

— Je sais bien que vous le feriez. Je vais voir si les gens du Secours social aideraient, et je vous tiendrai au courant. Entretemps, cherchez autour de vous s'il se trouve quelqu'un, sachant soigner un malade, qui pourrait s'occuper de lui.

Et il redemanda le centre de Secours social.

— Ici, le docteur Warren. Je vous ai téléphoné voici trois quarts d'heure au sujet d'un cas grave et urgent de pneumonie.

— Oui ?

C'était la même voix impersonnelle.

— L'analyse est faite. Le patient souffre d'une infection de pneumocoques du type I. C'est le type qui répond le mieux à l'action du sérum, et il semble qu'il reste une chance de sauver ainsi le malade. Pouvez-vous faire l'achat de ce sérum pour lui ?

— Je regrette, docteur. Le gouvernement ne nous alloue aucun crédit pour l'achat de sérum. En outre, nous ne pouvons envisager l'aide à aucun patient sans enquête préalable. Peut-être si vous voulez nous rappeler lun...

Il raccrocha violemment.

— Ça, c'est parler ! approuva Williams. Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

Ran prit son carnet de chèques : il lui restait vingt-deux dollars. Pas le quart de ce qui était nécessaire. Puis il se souvint des économies. Le total devait bien, aujourd'hui, atteindre cent cinquante dollars. Heureusement, Ann avait établi le compte en banque à son nom à lui, précisant qu'on pourrait ajouter « Junior » par la suite. Ann comprendrait certainement qu'il ne pourrait pas attendre que ce pauvre homme mourût, alors que du sérum arrêterait la prolifération des bactéries, les empêcherait de continuer la production des toxines qui envahissaient le poumon. Après tout, quand la vie d'un homme était en jeu, l'argent ne signifiait pas grand-chose.

— Je paierai le sérum moi-même, décida Ran. Viendrez-vous m'aider à le lui donner ?

— Si vous donnez l'argent, je peux bien donner le temps.

Ils s'arrêtèrent à une pharmacie et achetèrent sept petites ampoules contenant chacune vingt mille unités de sérum antitype I de pneumocoque et une boîte de sulfapyridine. Le tout coûta cent cinq dollars.

Chez Mike Towers, ils trouvèrent dans la chambre du patient une jeune fille brune, qui, lorsqu'ils entrèrent, se présenta de telle manière que Ran comprît qu'elle était infirmière.

— Je suis Margaret Herpel. Mike Towers m'a, autant dire, élevée. Quand j'ai appris qu'il avait besoin de quelqu'un, je suis venue tout de suite. Je vous ai vu à Saint-Francis, docteur Warren.

— Voici le docteur Williams. Comment se trouve le malade ?

— Extrêmement intoxiqué. J'ai pris sa température : 40. Respiration, 28. Pouls, 120.

Ran approuva :

— Eh bien ! il faut nous y mettre. Bill, vous pouvez commencer le sérum. Ou plutôt il vaudrait mieux lui donner d'abord sa première

dose de sulfapyridine, puisque vous connaissez le dosage.

Williams écrasa la sulfapyridine dans de l'eau, avant de l'administrer, car maintenant le malade avait une peine extrême à avaler. Puis il se prépara à administrer le sérum.

— J'ai vérifié sa sensibilité cutanée, dit-il. Nous allons lui faire une intraveineuse d'un centimètre cube, et, s'il ne se produit pas de réaction contraire, nous pourrons y aller.

À leur soulagement, aucune réaction ne se produisit, et Williams injecta dans les veines soixante mille unités, presque la moitié du sérum visqueux. Puis Ran et l'infirmière passèrent Peters à l'éponge alcoolisée, pour diminuer la température.

Et il fut temps de recourir à la seconde dose de sulfapyridine, car ils poussaient aussi dans cette direction, sachant que, s'ils voulaient sauver le malade, ils n'y parviendraient que par l'emploi de mesures héroïques.

Ils terminèrent le sérum. Puis continuèrent de travailler dans cette pièce grande comme une boîte, donnant des tisanes, des bains d'alcool, de la sulfapyridine, essayant tous les trucs qu'ils connaissaient pour soutenir et stimuler la circulation ralentie, rendre de la force au cœur terriblement intoxiqué.

Dès que la température commença de baisser, elle tomba en chute verticale. Ils avaient vu cet effet du sérum quand on s'en servait dans les premières vingt-quatre heures, mais si tard que ça, pas encore : ce qu'ils avaient espéré de mieux, c'était un abaissement graduel, pas cette chute dramatique, merveilleuse, miraculeuse. Le malade retrouvait des forces sous leurs yeux. Le pouls se ralentissait, se raffermissait. La respiration devenait plus profonde et plus régulière.

— C'est un remède vraiment puissant, dit Williams en secouant le thermomètre, où venait de s'inscrire une température proche de la normale. Vous pouvez vous vanter de votre lutte pour sa vie.

— Grâce à vous et à miss Herpel.

Il se tourna vers l'infirmière.

— Je crois vous reconnaître à présent. Ne vous ai-je pas vue à une opération du docteur Sarnov ?

— Si. Par malheur.

Ran fut surpris. Qu'une infirmière se permît de critiquer un chirurgien, c'était un grave manquement à l'étiquette. Bill Williams souligna avec un gloussement de gaieté :

— L'aimez pas, hein ?

— Non. Ni ses méthodes.

— Moi non plus, admit Bill. Mais vous m'avez l'air d'une jeune personne joliment indépendante.

— Je sais que j'ai parlé quand je n'aurais pas dû, reconnut-elle, et que je ne me suis pas tenue à ma place. Mais j'aimerais mieux

travailler gratuitement avec vous qu'avec le docteur Sarnov à double salaire.

— La bénédiction soit sur vous ! dit Williams en riant.

Les coqs chantaient lorsqu'ils émergèrent dans le froid du matin.

CHAPITRE VIII

Ran pénétra chez lui sans bruit. Ann, couchée sur le côté, dormait un bras étalé sur la place de son mari. Avec ses cheveux repoussés en arrière et sa joue rose appuyée à l'oreiller, elle avait l'air d'un bébé, et Ran s'en émerveilla. Peut-être leur bébé, même si c'était un garçon, ressemblerait-il à sa jeune maman. Elle se retourna, ouvrit un œil mal éveillé et regarda son mari sans comprendre.



— Qu'est-ce que tu fais déjà debout ? bredouilla-t-elle. Puis, se souvenant : Quelle heure est-il ?

— Six heures.

D'un seul coup, elle s'assit dans son lit :

— Qu'est-ce à dire, Ran Warren ? Où avez-vous passé la nuit ?

— À côté de mon cas de pneumonie. Essayé de le faire admettre dans n'importe quel hôpital. Rien à faire. Nous avons fini par lui donner à domicile du sérum pneumonique combiné avec cette drogue nouvelle, la sulfapyridine.

— Nous ? Qui nous ?

— Bill Williams est venu m'aider.

— Est-ce que le malade vivra ?

— C'est ce qu'il semblait lorsque nous l'avons quitté. Nous l'avons vu redevenir un vivant sous nos yeux.

— Une chance encore que ce soit aujourd'hui dimanche, fit Ann, pratique. Tu pourras dormir un peu ce matin.

— C'est vrai, ça ! Et, mon vieux, que j'en ai donc besoin !

Maintenant que l'envoûtement de la bataille avait pris fin, Ran commençait d'éprouver des appréhensions relatives à l'épuisement du

compte d'économies. Évidemment, Ann comprendrait. Au fait, comprendrait-elle ? En tout cas, il était trop vidé en ce moment pour entamer ce sujet.

Quand il se leva, midi avait sonné. L'air embaumait l'arôme stimulant du bacon frit et du café. Ran prit sa douche, en chantant faux, mais avec d'autant plus d'entrain, remit son pyjama, puis enfila son pardessus, qui lui servait aussi de robe de chambre, et quitta la salle de bains en clamant à tue-tête :

— Pressez le déjeuner, serveuse !

— Voilà, monsieur.

Ann parut dans l'embrasement de la porte : il la trouva très en beauté. La grossesse lui réussissait. Ses yeux étaient gais, sa peau fraîche et douce, sa gracieuse silhouette n'avait guère changé, ses mouvements gardaient leur souplesse et leur agilité tandis qu'elle allait et venait suivant les besoins de ses occupations. Il mangeait avec une satisfaction proche de la béatitude, lorsqu'une question toute simple lui coupa l'appétit :

— Sais-tu, chéri, à combien se monte à présent le fonds de Bébé ?

La question était posée avec une évidente fierté.

Ça y était ! ce coup-ci, il était bon !

— Je crains que le total ne soit moindre que ce que tu crois.

— Comment serait-ce possible ? J'ai le détail sous la main.

— Ann..., j'ai été obligé de tirer un chèque sur ce compte...

Les lèvres de la jeune femme s'écartèrent de surprise :

— Et pourquoi ?

— Sérum.

— *Sérum* ?

— Oui. Pour ce cas de pneumonie.

— Quel montant ?

Cette fois, la question n'était plus qu'un murmure.

— Cent cinq dollars. Il les fallait immédiatement.

— Ran ! tu as pris cet argent ? L'argent de mon bébé ?

— De notre bébé, rectifia-t-il doucement.

Elle eut un petit geste de désespoir.

— Je m'arrangerai pour le rendre d'une façon ou de l'autre.

— Tu crois que tu le rendras ! mais... oh ! Ran...

Il discuta :

— Mets-toi à ma place, chérie. Comment aurais-je pu rester impassible à regarder mourir cet homme ?

— Pourquoi prendrais-tu la responsabilité personnelle de tous ces cas que les autres médecins et même les hôpitaux laissent pour compte ? En quoi te concernent-ils ? Ce n'est pas bien. Ce n'est pas juste. Ni pour toi ni pour moi.

— Ann, je ne te comprends pas ! Tu es infirmière. As-tu si tôt perdu

ton point de vue ?

— Si tu voulais que je garde mon point de vue d'infirmière, il ne fallait pas me donner un bébé. Ça change tout !

Elle criait son indignation et les yeux qu'elle tourna vers lui étaient brûlants et étrangers, presque hostiles.

Il pensait, à part lui, qu'il devait se montrer indulgent pour la nervosité typique de la grossesse, dont elle donnait une première manifestation.

— Pourquoi, demanda-t-il, ne vas-tu pas t'allonger un instant ?

Sans répondre, sans le regarder, elle passa devant lui, mais pas en direction de leur chambre. Il entendit claquer la porte de l'escalier. Allant à la fenêtre, il la vit partir rapidement, sans chapeau, le visage défait. Il s'efforça de croire que cela ne pourrait que lui faire du bien de marcher un peu seule et de laisser ainsi évaporer ses émotions. Malgré quoi, tout en se rasant, il se sentait en proie à une inquiétude diffuse.

Il n'était pas encore habillé lorsqu'il entendit au-dehors des pas indistincts. Il ouvrit brusquement la porte ; deux hommes, deux inconnus, soutenaient Ann, pâle et visiblement étourdie.

— Qu'est-il arrivé ?

— Heurtée par une voiture.

— Es-tu blessée, chérie ?

— Non..., je ne crois pas..., murmura-t-elle, ébranlée seulement.

— Aidez-moi à la transporter à l'intérieur, demanda-t-il à l'un des hommes.

À l'autre, il dit :

— Ayez l'obligeance d'appeler chez lui le docteur Matthews. Voilà le téléphone. Dites-lui de venir tout de suite.

Il déshabilla avec précaution Ann, qui demeurait passive.

— Souffres-tu beaucoup ?

— Un peu. C'est plutôt que je suis très secouée à l'intérieur.

Il remarqua que ses genoux, quand elle était allongée, remontaient : mauvais signe. Des fausses couches avaient eu pour origine des chocs moins violents que celui-ci. Sous sa main, il perçut une soudaine contraction des muscles.

— Couche-toi sur le côté et remonte tes genoux davantage, conseilla-t-il. Cela peut atténuer la souffrance.

Lorsqu'elle se retourna, ses craintes s'accrurent : il n'y avait pas à s'y tromper sur cette tache pourpre.

— Je vais te faire une piqûre de codéine.

Ayant administré le calmant, il rejoignit les deux inconnus :

— Messieurs, je ne vous ai pas remerciés. Vous avez été d'un grand secours. L'un de vous a-t-il vu l'accident ?

— Moi, répondit un grand garçon mince. Elle a été heurtée par le

garde-boue. Renversée sans être traînée. Et elle est tombée contre le bord du trottoir.

— La voiture tournait le coin, dit l'autre, et roulait lentement. Votre femme n'a pas paru la voir et a marché droit dessus.

Ran demanda, furieux :

— Le conducteur ne s'est-il pas arrêté ?

— Si, si. Immédiatement. Il est descendu et est venu vers elle, mais elle lui a dit qu'elle n'était pas blessée et que, de toute manière, l'accident n'était dû qu'à sa propre faute. Alors il est remonté en voiture et il est parti.

— J'ai son numéro, dit le jeune homme.

— Oubliez-le ! conseilla l'autre. C'était Marty Bayner.

— Et qui, s'informa Ran, peut bien être Marty Bayner ?

— Un de nos jeunes politiciens d'avenir. Frère du grand patron, Bayner de l'hôtel de ville. Déjà beaucoup d'influence par lui-même. Je n'aimerais pas m'attaquer à lui.

Le docteur Matthews arriva, et les deux hommes s'en furent :

— Si nous pouvons vous servir à quelque chose, à votre disposition.

Ann interrogea sans appréhension le visage du vieux physicien :

— Croyez-vous que je vais faire une fausse couche, docteur Matthews ?

Avant de répondre, il lui palpa l'abdomen avec une minutieuse attention, remarquant les contractions qui la faisaient frissonner.

— Je ne vais pas vous dire que ce ne sera rien, conclut-il. Personne ne pourrait encore se prononcer. Nous allons vous garder en observation.

— Croyez-vous qu'elle serait mieux à l'hôpital ? demanda Ran.

— Oui, murmura-t-elle. Je me sentirais plus tranquille.

Le docteur Matthews se leva :

— Si vous voulez, je vais arranger cela pour vous. Je vais vous envoyer l'ambulance. Et je vous reverrai dans la soirée.

Il était dix heures et demie lorsqu'il arriva à l'hôpital. Après l'examen, Ran le suivit hors de la pièce.

— Je n'aime pas la manière dont les choses se présentent, avoua Matthews. Depuis le calmant, la souffrance est atténuée, mais les contractions n'ont pas diminué, ni l'hémorragie.

— Croyez-vous qu'il vaudrait mieux opérer tout de suite ?

Le docteur Matthews se frotta pensivement le menton :

— J'ai vu des cas aussi mauvais s'arranger et mener le bébé à son terme.

— Évidemment, je suis malade à l'idée de risquer d'une façon ou de l'autre la vie d'Ann. Mais je ne voudrais en rien influencer votre décision, monsieur. Et je sais qu'Ann ne pourrait être en de meilleures mains que les vôtres.

— Merci, Warren. Dans une heure nous verrons comment vont les choses. Si vous vous sentez inquiet d'ici là, faites-moi appeler.

*
* *

— Qu'est-ce qu'il en pense ? murmura Ann lorsque Ran se pencha vers elle.

— Il va te surveiller pendant quelque temps. Nous espérons que tout ira bien.

— Ne leur permets pas de m'enlever mon bébé, supplia-t-elle. J'ai tant de projets pour lui !

Avant de quitter l'hôpital, Ran se fit faire une prise de sang et une analyse par un des internes. Ann paraissait aller mieux, mais il savait par expérience que ce n'était jamais un mal que de prévoir une éventuelle transfusion et il voulait être prêt pour le matin, en cas de besoin.

Neuf heures avaient sonné depuis un grand moment lorsqu'il s'éveilla le lendemain. Effaré d'avoir tant dormi alors qu'il s'était promis d'être auprès de sa femme dès huit heures, il se précipita au téléphone.

À ses questions anxieuses, l'infirmière répondit que « Mrs. Warren allait fort bien ».

Ann passa cinq jours à l'hôpital. Cinq jours pendant lesquels on la considéra comme une malade modèle, docile, courageuse et, dans l'ensemble, pourvue d'un très bon moral. Mais, quand Ran arrivait, elle semblait se retirer au plus profond d'elle-même, devenir apathique et morne, souhaiter dormir.

À un moment donné, il surprit son regard fixé sur lui, un regard qui ne livrait rien, un regard détaché, fermé, qui le glaça. Angoissé, tout à coup, il pensa : « Elle ne m'a pas pardonné ! Et si elle ne me pardonne jamais ? »

Non. C'était impensable. Pas Ann ! Pas après tout ce qu'ils avaient été l'un pour l'autre ! C'était une réaction nerveuse, une phase de grossesse, une obsession qui ne répondait pas à un sentiment véritable.

Le soir qui précéda la sortie de la jeune femme, le docteur Matthews se trouva à son chevet en même temps que Ran.

— Je suis content de vous trouver là, Warren, dit-il. Je voudrais vous parler à tous deux ensemble.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea Ann. Me suis-je mal tenue ? Ou quoi ?

— Certes non. Vous avez été très sage. Pourtant, ce matin, j'ai prié un interne de vous faire un prélèvement sanguin et de l'analyser : sa teneur en hémoglobine est beaucoup trop faible. Je me demande si vous étiez en très bonne condition physique lorsque cet accident s'est

produit ?

— Elle travaillait trop dur, répondit Ran. La moitié de la journée au cabinet de consultations et tout le travail domestique par-dessus le marché.

Matthews hocha la tête.

— Que penseriez-vous d'une absence de deux mois et d'un véritable repos complet, jeune personne ?

— Ça me serait bien agréable, répondit Ann avec une telle promptitude que Ran éprouva une vive peine.

Comme elle s'était facilement décidée à le quitter ! Il lui fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur.



— Ta tante Gallaudet t'écrit constamment pour t'inviter à la rejoindre en Floride. Voilà une occasion.

— Exactement ce qu'il faudrait ! déclara le docteur Matthews.

Trois jours plus tard, Ran conduisait Ann à la gare.

— J'espère que tu t'en tireras bien, dit-elle en l'embrassant consciencieusement à la minute du départ.

— Bien sûr. Tout ira bien. Soigne-toi, c'est l'essentiel.

Mais oui, tout irait bien. Deux mois sans Ann, cependant, représentaient une amère perspective.

Il n'avait pas osé lui avouer une chose : le beau-frère de Mike Towers était mort. Après s'être tiré au mieux de sa pneumonie, il avait succombé à une crise cardiaque, alors que son état semblait redevenu normal. Non. Il ne put se décider à le raconter à la jeune femme. C'était d'une trop sombre ironie.

Une infirmière plutôt laide, pâlichonne, payée plus cher que Ran ne pouvait se le permettre, prit au cabinet de consultations la place d'Ann. Le lendemain du départ de celle-ci, la remplaçante reçut une communication téléphonique demandant, de la part d'un certain Mr. Harniss, un rendez-vous « pour motif rigoureusement privé », après les heures de bureau. À cinq heures dix, un petit monsieur se présenta. Cheveux d'argent, voix argentine, si aimable, si feutré de manières, voire pieux d'apparence que Ran sentit s'évanouir les soupçons vénériens qu'il avait formulés en lui-même.

Le visiteur lui offrit un cigare de choix, l'alluma en même temps que le sien et souffla vers le plafond quelques anneaux parfaits avant de se laisser aller dans son fauteuil.

— Motif rigoureusement privé, docteur Warren.

— Entendu. Allez-y.

— J'ai cru comprendre que vous avez déjeuné hier avec Mr. McIntyre, de la firme Forsythe, McIntyre et Reed ?

Poussé par la curiosité, Warren résista au désir de demander à Mr. Harniss en quoi la chose le regardait.

— En effet, dit-il.

— Réunion professionnelle ?

— En aucune façon. Je ne suis pas le médecin de Mr. McIntyre.

— J'aurais dû préciser : réunion professionnelle en ce qui le concerne ?

— En aucune façon. Mr. McIntyre n'est pas mon avocat.

Le visiteur eut une moue incrédule.

— Quelle est au juste votre idée, Mr. Harniss ?

— Docteur Warren, je suis de beaucoup votre aîné. Et j'ai du monde et de ses coutumes une beaucoup plus vaste expérience que vous. Me permettez-vous un conseil amical ?

— Sans doute.

Le visiteur tira de sa poche un porte-cartes sobre et riche à la fois et, du porte-cartes, une carte qu'il tendit à Ran :

HARNISS ET HALE

Avocats-Conseils

405-6 Berwick-Coates Building.

— Oui. Et alors ?

— Vous connaissez, je crois, Mr. Martin Bayner ?

Un souvenir vague traversa l'esprit de Ran.

— J'ai entendu mentionner son nom.

— Alors, vous n'ignorez pas que c'est un homme influent, je

pourrais même dire un homme puissant, dans notre vie municipale ?

— Je sais qu'on lui attribue d'utiles relations politiques, fit sèchement Ran.

— C'est un homme qu'il serait maladroit, je pourrais même dire imprudent, de s'aliéner. Si vous entendez continuer l'exercice de la médecine à Farmington, vous ferez sagement d'abandonner le projet de poursuites légales au sujet du petit accident arrivé à Mrs. Warren.

— C'est le meilleur avis que vous puissiez m'offrir, n'est-ce pas ?

— Le meilleur. Nous déclinons toute responsabilité tant morale que légale. Il ne s'ensuit pas toutefois que nous refusions d'envisager le versement d'une indemnité raisonnable couvrant les frais que vous avez eu à déboursier.

— Eh bien ! C'est très libéral et généreux de votre part.

Ran ouvrit la porte :

— Miss Gerbig, appelez Mr. Martin Bayner au téléphone, je vous prie.

— Oui, docteur.

— Ceci est tout à fait superflu, protesta le visiteur. Je suis ici comme représentant de Mr. Martin Bayner et avec ses pleins pouvoirs.

— Mr. Bayner à l'appareil, annonça l'infirmière.

— Mr. Bayner, ici le docteur Randolph Warren.

Une voix calme et prudente répondit :

— Voui ?

— Mr. Harniss est dans mon bureau.

— 'turellement, je l'ai envoyé. Et puis après ?

— Et puis après, voici. La prochaine fois que vous aurez une proposition douteuse à me faire, ne m'envoyez pas une de vos souris blanches ! (Mr. Harniss émit un piaaillement de protestation qui ressemblait parfaitement à un cri de souris.) Venez vous-même.

La voix maintenant était nettement truculente :

— Pour combien de temps 'z'êtes encore là ?

— Je vous attends.

— Il faut que je vous avertisse, dit Mr. Harniss, tandis que Ran raccrochait le récepteur, que Mr. Marty Bayner est un homme jeune, vigoureux, d'humeur violente.

— Vraiment ? Alors, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de disparaître. Vous pouvez aller. Miss Gerbig, cria-t-il.

Ils sortirent ensemble, elle et lui. Ran présuma toutefois que l'avocat-conseil allait attendre son client pour, sans doute, lui déconseiller la violence. Pour sa propre part, Ran aurait assez aimé une petite rixe. Il s'était contenu trop longtemps.

Le nouveau visiteur était un homme d'environ trente-cinq ans, sec, le teint vif, l'œil clair, les mouvements alertes, incontestablement un athlète et qui s'entretenait en bonne forme. Il s'assit, aussitôt entré,

sans attendre d'y être convié.

— Les affaires d'abord, le plaisir ensuite, dit-il d'emblée. Qu'est-ce que vous considéreriez comme une compensation équitable ?

— Rien.

Bayner se méprit :

— Vous pouvez aller devant les tribunaux si vous voulez, remuer de la boue, si ça vous fait plaisir, ça ne vous avancera rigoureusement à rien : j'ai quelques bons amis parmi les juges ! Eh bien ! quoi ? Pourquoi, diable, ne dites-vous rien ?

— Parce qu'il n'y a rien à dire. Vous ne comprendriez pas. Je ne vous ai pas fait venir pour vous faire chanter.

— Oh ! j'ai chanté bien des fois. Vous ne sauriez croire toute la musique que l'on propose à un type qui a de l'argent. Ou qui est présumé en avoir, rectifia-t-il promptement.

— Tâchez de vous entrer ça dans le crâne, Bayner : si vous me l'offriez sur un plateau, je ne voudrais pas un sou de votre argent ! L'accident ne vous est pas imputable. Ma femme l'a très explicitement affirmé. Si vous étiez venu à moi comme un homme, un vrai, au lieu de...

— Erreur de jugement ! Comment se porte Mrs, Warren ?

— Vous auriez pu commencer par vous en informer.

Bayner devint rouge brique.

— Elle est partie se reposer.

— C'est une femme qui a du cran, si jamais il y en eut une ! déclara l'autre avec enthousiasme. Je n'ai jamais vu quelqu'un de plus calme. Dites donc, pendant que je la soutenais... il m'a semblé... dites ? Elle n'est pas...

— Si. Elle l'est.

— Oh ! Jésus-Christ ! s'exclama Bayner, navré. Ça me rend malade ! Pas de conséquences, non ?

— Nous espérons que non, que tout ira bien.

— Bon Dieu ! moi aussi, je l'espère ! Ah ! ça me ferait quelque chose si... Vous voulez bien que je vous rappelle pour avoir des nouvelles ?

Ran sentit une chaleur naître en lui :

— Bien sûr. Mais vous n'avez rien à vous reprocher, quoi qu'il advienne.

— Non. Mais tout de même !

Il regarda Ran, puis tendit une main, qui fut serrée.

— Au revoir. Faut tout de même que je vous dise, doc. Si, un jour, il vous arrive un embêtement quelconque, bondissez sur le téléphone le plus proche, et appelez Marty Bayner. Bonne chance, doc. Mon souvenir, mon meilleur souvenir, à cette chic petite femme qui est la vôtre.

*
* *

Ran s'était fait un ami.

CHAPITRE IX

Ann écrivait consciencieusement à Ran, mais l'effet même de cette consciencieuse application était réfrigérant. Si ce n'avait été le réconfort que lui apportait Tim Brennan, la douleur de la séparation eût été plus cruelle encore.



Bien qu'obstinément attaché à son poste de Gray's Run, Tim venait à présent trois fois par semaine à Farmington, où il avait installé un cabinet. Outre ses consultations et ses visites en ville, il avait des malades qui n'hésitaient pas à faire le trajet de cinquante – cinq milles séparant Gray's Run de Farmington. S'ils ne voulaient ou ne pouvaient s'y résoudre, ils n'avaient qu'à attendre ses jours de venue, ou à se passer de ses services.

— Ils ont presque tous des voitures, n'est-ce pas ? expliquait Tim. Et des chauffeurs pour la plupart. Car tel est le genre de clientèle sur lequel je suis tombé. C'est tordant tout de même ! Tim-Brennan-le-dur-à-cuire, médecin à la mode !

— Vous êtes un médecin épatant, Tim, dit Ran doucement.

— Ça oui. Mais pas aussi épatant que je leur fais croire que je le suis en effet. C'est là le secret de la réussite auprès des femmes, cher enfant ! Soyez bon, et paraissez meilleur.

Souvent, ses dernières visites faites, Tim s'emparait de Ran ; ils s'installaient ensuite devant de tardives chopes accompagnées de saucisses de Francfort, et le visiteur rentrait avec l'habitant pour aller dormir dans le lit de l'alcôve – baptisé par Ann « le perchoir de Tim » – d'où il partait de bonne heure le lendemain matin. Un certain minuit, après la troisième chope, il déclara :

— Ran, j'ai l'intention d'offrir un dîner.
— Vous voulez nous éblouir et devenir mondain, Tim ?
— Un dîner corporatif. Le corps médical issu de Lakeview.
— Qui en sera ? Vous et moi ?
— Et notre seule et unique consœur ; c'est en son honneur.
— Sybilla Barr ? Elle est ici ? Oh ! ça me fera plaisir de la revoir !
— Pas encore ici, mais bientôt. Le vieux Matthews la fait venir pour l'aider à organiser le nouveau bâtiment des femmes à Saint-Francis. Vous savez, le legs Rathbun.

— Elle est si capable que ça ?
— Elle est merveilleusement capable. Et plus belle à voir que jamais.

— Pauvre vieux Tim ! fit Ran avec une grimace amicale.
— Allez au diable et fichez-moi la paix ! Je ne crois pas qu'elle se soit consolée de la mort de Pee Wee Harter. Quoi qu'il en soit, elle a obtenu le congé indispensable pour mener cette mission à bien, et elle passera ici plusieurs semaines. Il m'a paru que ce serait une bonne chose de rassembler environ une douzaine d'entre nous pour l'accueillir et pour la tuyauter utilement et localement.

— Riche idée.
— Dites-moi, Ran, est-ce que la belle Mrs. Graeme Ellice est déjà venue vous consulter ?

— Non. Elle avait pris rendez-vous, pourtant.
— Elle a probablement pensé tout à coup à autre chose qui l'a tentée davantage à ce moment-là. C'est bien là une partie de son mal.

— Quel est son mal, Tim ?
— Faites votre propre diagnostic. Et ouvrez l'œil.
— Pourquoi la recommandation ?
— Danger. Vous l'avez rencontrée. Vous avez vu ses yeux. Les avez-vous jamais remarqués ?

— Avez-vous jamais remarqué ceux d'Ann ?
Tim lui allongea une tape sur l'épaule :
— Mes excuses, dit-il.

*
* *

Le dîner que Tim offrit dans l'un des petits clubs de la ville fut une réussite. N'importe quel dîner avec Sybilla Barr comme vedette ne pouvait manquer d'être un succès. Elle salua Ran avec une chaude amitié. Il s'amusait vraiment beaucoup lorsque, vers le milieu de la soirée, Tim Brennan, chez qui la plus cordiale bonne volonté n'était pas toujours doublée de tact, s'embarqua dans les réminiscences de Lakeview où Pee Wee Harter jouait un rôle important. Des souvenirs poignants surgirent du fond intime de Ran, et, avec eux, ce sentiment

de doute et de culpabilité qu'il n'avait jamais pu effacer complètement. Il se leva, fit le tour de la table, et s'adressant à leur hôte :

— Permettez-vous que je vous laisse, Tim ? J'ai eu une journée fatigante.

— Parfait, mon fils. Je vous verrai plus tard. Ne mettez pas le verrou.

Au moment où Ran quittait la pièce, Sybilla murmura quelques paroles à l'oreille de Tim, puis suivit le fugitif, qu'elle rejoignit dans l'antichambre. Elle lui passa un bras autour des épaules :

— Ran ! Ran ! ne prenez pas ainsi les choses, cher Ran.

— Je l'ai tué, Syb.

— Vous avez agi exactement comme il le fallait.

— Il y avait peut-être une chance. N'y eût-il eu qu'une chance sur mille, sur cent mille...

— Il n'y en avait pas une. Ne soyez pas pessimiste et morbide.

— Retournez auprès des autres, Syb. Je m'en tirerai très bien.

— Que comptez-vous faire ?

— Oh ! je n'ai aucune intention d'absorber moi-même une dose trop forte de n'importe quoi. N'ayez crainte. Je me suis pris pour le Bon Dieu en jouant avec l'existence de Pee Wee. Une fois suffit.

— Ça n'empêche pas que je vais avec vous. Attendez que je dise bonsoir aux autres.

*

* *

Regagnant son perchoir à une heure du matin, Tim fut assez surpris de trouver Sybil de garde. Elle fit son rapport :

— Je lui ai fait une piqûre. Il est à plat. Je ne comprends pas comment il se laisse démolir à ce point. A-t-il été malade ou quoi ?

— Il ne m'a rien dit. Mais j'ai depuis quelque temps l'impression que les choses ne vont pas pour le mieux entre Ann et lui.

La doctoresse explosa :

— Alors cette femme est folle ! On ne fait pas mieux que Ran Warren. Il est au bord de l'effondrement nerveux, Tim.

La saine lucidité de Sybilla eut sur Ran un effet tonique. Si elle, qui avait aimé Pee Wee, légitimait son action, c'est qu'en effet il devait avoir agi au mieux. Il trouva un soulagement à ses pensées douloureuses dans une étude approfondie de tous les projets d'organisation de groupes médicaux qu'il put découvrir. Un soir qu'il était profondément enfoncé dans son travail, il fut interrompu par l'arrivée de Howard Dater.

— Hello, ermite ! Qu'est-ce que tout ce fourbi ? Votre précieux plan ?

— Oui.

— Eh bien ! sortez-en ! j'ai autre chose pour vous occuper l'esprit. Sarnov a trouvé moyen de persuader les McIntyre de lui laisser faire une césarienne.

— *Quoi ? À Rena ?*

— Vous exprimez exactement ce que j'éprouve !

— Mais, bonté divine, Dater, elle est parfaitement normale ! Elle n'a aucun besoin d'une césarienne ! Il n'y a pas d'excuse à lui faire courir un tel risque.

— Ce n'est pas ce que dit Sarnov. Il a fichu la frousse à Bob.

— N'y a-t-il rien à tenter ?



— Que puis-je faire ? Sarnov a une grosse réputation. Je n'ai pas la moindre chance d'être écouté si je disais à Bob McIntyre que l'accoucheur de Rena est un dangereux maniaque. Écoutez, Ran, vous avez minutieusement mesuré et vérifié les proportions de Rena ; vous pouvez parler avec autorité. Dites-le, que Sarnov se trompe.

Il y eut un long silence.

— Je ne puis le faire, Howard... Appelez cela comme il vous plaira. Lâcheté même si vous voulez. Il m'est arrivé une fois d'outrepasser les règles pour un de mes meilleurs amis. Je pense que j'ai eu raison. Mais cela m'a donné une leçon et j'ai bien juré de ne plus jamais manquer à l'éthique professionnelle.

C'est par Graeme Ellice que Ran eut, ensuite, des nouvelles de Rena. Au volant de son auto de sport, la jeune femme le pourchassa à un croisement de rues et le coinça au bord du trottoir. La voiture paraissait fort coûteuse. Fort coûteux aussi le col de fourrure dans lequel la dame enfouissait son petit menton pointu.

— Faut-il absolument que vous soyez écrasé pour que vous vous décidiez à causer avec vos amis ?

— Oh ! Hello, Mrs. Ellice.

— Hello vous-même. Où est-ce que je vous dépose ?

— Je n'ai que le coin à tourner pour aller à mon cabinet.

— Ma foi, je ferais aussi bien de profiter de l'occasion pour m'y rendre en même temps. Je me suis remontée pour m'y décider, vous savez.

Elle ouvrit la portière, il grimpa et s'assit près d'elle.

— Une objection quelconque à m'avoir comme patiente ?



Les beaux yeux veloutés le défiaient en riant.

— Pas la moindre. Mais je ne connais personne qui ait moins l'air d'avoir besoin d'un médecin.

— On ne peut jamais dire ! Des nouvelles de Rena McIntyre ?

— Non. Quelles sont-elles ?

— Une fille. Sept livres. Hier matin.

— Elle va bien ?

— Mais naturellement. Ils ont pris le docteur Sarnov, n'est-ce pas ?

Y a-t-il quelqu'un de meilleur ?

Une secousse de la voiture, comme elle calait son frein, évita au jeune homme l'embarras de répondre.

Pendant qu'il était à Lakeview, Ran avait pris une bonne résolution, celle d'établir et de garder ses relations avec ses malades aussi strictement impersonnelles que possible. D'après l'observation limitée qu'il avait pu faire de Graeme Ellice, il l'estimait fort peu stricte et en aucune manière impersonnelle. Dès qu'elle entra, il mit l'interview sur le terrain professionnel.

— Simplement pour avoir un dossier clair et complet. Mrs. Ellice, dites-moi chez quel médecin vous alliez, avant de venir vers moi ?

— Cela a-t-il une importance ?

— Si vous avez un médecin régulier, je ne puis m'occuper de vous sans que vous l'ayez averti.

— Mais tel n'est pas le cas. Je n'ai aucun médecin traitant. Aucun ne me comprend. Le docteur Brennan m'a autant dire assuré que j'étais névrosée, avec une imagination trop occupée de moi-même.

— Est-ce exact ?

Ses lèvres pleines et fraîches prirent une expression pétulante :

— Peut-être que oui. Peut-être que non. Parfois je crois que oui. Mais vous n'allez pas me refuser pour cela, n'est-ce pas ?

— Certainement pas. Mais je ne suis pas un neurologue, vous savez.

Il ne fallait pas être neurologue pour s'apercevoir qu'elle était sous l'influence de quelque trouble profond, la peur peut-être. Mais la peur de quoi ? Il était indispensable, décida-t-il, qu'elle le lui dise d'elle-même, spontanément.

— Je suis peut-être imaginative, continua-t-elle, mais je ne suis pas folle. Il y a certainement quelque chose en moi qui ne va pas. Parfois je me sens toute contractée à l'intérieur. Parfois je déteste tout le monde.

Sa main jouait avec la fourrure autour de son cou, ses doigts se crispaient.

— Quelles sont vos relations avec votre mari ? demanda-t-il avec douceur.

Elle haussa les épaules.

— Semi-détachées. Fanshawe est un enfant, imparfaitement développé. Je veux dire... mentalement. Il m'ennuie. Mais le côté personnel ne vous intéresse pas. Ou s'il vous intéresse ?

— Il serait bon que vous compreniez ceci, articula Warren avec emphase. Tout ce qui se dit dans ce cabinet est rigoureusement professionnel et n'est que professionnel. Est-ce clair ?

— Voilà que vous essayez de me malmenier ! se plaignit-elle.

— C'est peut-être ce dont vous avez besoin.

Ce fut tout à fait imprévu : elle se déclara d'accord.

— Vous avez raison. Je suis gâtée. Je l'ai toujours été. J'ai toujours obtenu ce que je voulais. Alors j'en suis arrivée à m'y attendre, comme de droit.

Elle le dévisagea en riant.

— Vous voilà averti, docteur Warren.

Ran étouffa une envie de rire. Son impudence était celle d'un enfant qui table sur l'impunité que lui confère son charme.

— Je parlerai de vous avec le docteur Dater, répondit-il. Mais je crois bien que je sais déjà ce que je vous conseillerai.

— Moi aussi. D'avoir un enfant. C'est un cliché médical. Eh bien ! je n'en veux pas.

— Pourquoi pas ?

— J'ai à peine vingt-cinq ans. Ne puis-je pas avoir un peu de plaisir dans la vie, d'abord ? D'ailleurs, non, je crois que je ne dirai pas cela.

Elle se leva.

— Venez un instant sur le palier. Ici tout est professionnel et ce que je voudrais vous dire est personnel.

Cette fois-ci, il rit sans retenue :

— La consultation est terminée. Dites ce que vous voulez.

— Voulez-vous dîner à la maison vendredi prochain ? C'est un soir de bridge, mais vous n'aurez pas besoin de jouer. Vous pourrez bavarder avec moi.

— J'en serai charmé. Merci.

— Et quand me recevrez-vous à nouveau... professionnellement ?

— La prochaine fois que vos symptômes se manifesteront.

— Pensez donc ! Entendu comme ça. Au fond, il ne me déplaît pas d'être malmenée par vous. Au revoir.

Il la reconduisit à la porte. Il se sentait mal à l'aise à son endroit. Tout au long de l'entretien, elle avait biaisé, elle avait été furtive, un peu réticente, plus qu'un peu effrayée.

*

* *

Un quart d'heure plus tard, elle était de retour, demandant à miss Gerbig de l'introduire sans délai. Ce qui lui fut refusé, car Ran avait une malade avec lui. Elle se mit alors à arpenter la pièce de long en large. L'autre patiente n'avait pas passé la porte que, la bousculant, elle était déjà entrée dans le cabinet.

— Asseyez-vous, Mrs. Ellice, dit Ran posément. Vous avez bu ?

— Deux cocktails seulement. Je n'aurais pu me résoudre à revenir sans cela.

— Ils ont leur bon côté.

Il souriait pour lui donner confiance.

— Maintenant, restez tranquillement assise et racontez-moi

tranquillement ce dont il s'agit.

Elle décrocha son col de fourrure.

— Regardez ma gorge.

L'enflure, très légère, était du côté gauche. Goitreuse ? Un état hyperthyroïdal aurait expliqué la nervosité de la jeune femme. Toutefois, son diagnostic instinctif et spontané ne lui suggérerait pas l'existence d'un goitre. D'abord, l'enflure était beaucoup trop haute, exactement sous la mâchoire.

— Depuis combien de temps avez-vous remarqué cela ?

— Je ne sais pas. Je m'efforçais de n'y pas croire. Plusieurs semaines.

— Qui l'a vu déjà ?

Les grands yeux se dilatèrent douloureusement.

— Le docteur Baskewell. Je sais qu'il croit que c'est un can...

Elle s'étrangla, incapable de prononcer le mot fatal.

— Vous l'a-t-il dit ?

— Non. Il avait commencé et je... me suis enfuie...

— Mal ?

— Oui. (Un murmure à peine.) Quand je mange.

Ça, c'était mauvais. Il appuya doucement du côté enflé, elle frissonna et se rétracta. Ran la regarda pensivement.

Des indices de cancer à une glande lymphatique semblaient évidents, et qui, peut-être, indiquaient des ramifications, une tumeur à son début plus profondément insérée dans les structures du cou. Pourtant, son esprit se refusait à l'admettre. Peut-être une résistance extra-professionnelle à l'idée que tant de beauté pouvait être invisiblement dévastée par ce mal affreux ? Peut-être. De toute manière, l'alternative n'était pas interdite, l'espoir demeurerait.

— Passée à la radio ?

— Oui, l'épreuve ne montre rien.

Ça aussi, c'était mauvais. Il espérait qu'un calcul s'était formé dans l'un des conduits salivaires. Mais, dans cette région, un dépôt calcaire placé en arrière de l'os maxillaire pouvait avoir échappé aux rayons X.

— Est-ce le docteur Verney qui a fait la photographie ?

— Oui. Quand il m'a dit qu'il n'y avait rien, j'ai pensé que tout était donc pour le mieux. Mais, quand je lui ai demandé, il a eu l'air grave. Cela signifie-t-il ?...

— Cela signifie qu'il faut que j'aille voir les épreuves moi-même.

— En me laissant ici ? Je ne pourrais pas le supporter.

— Sortez. Promenez-vous pendant une heure et puis revenez. Mais plus de cocktails, je vous en prie.

Il parlait avec bonté. Elle obéit.

Le docteur Verney, pendant que Ran et lui examinaient ensemble les épreuves nébuleuses, hocha la tête :

— Rien là, rien de visible. Je voudrais bien qu'il y eût quelque chose.

— S'il se trouve un calcul, la mandibule peut le cacher, remarqua Ran. Je me demande s'il n'existe pas un dépôt dans le canal sous-maxillaire, derrière l'os.

— Je souhaite que vous ayez raison, répondit dubitativement Verney.

*
* *

Lorsque Graeme Ellice se trouva de nouveau en face de Ran, son visage était déformé par l'angoisse :

— Eh bien ? Qu'en est-il au juste ? Si c'est un cancer, je me tuerai.

— Quelle chose absurde et méchante à dire.

— Pourquoi pas ? protesta-t-elle. Puisque cela me tuera de toute façon.

— Vous n'en savez absolument rien. Ces cas sont généralement opérables, même s'il existe une tumeur maligne, ce à quoi je ne crois pas.

— Vous savez que c'est cela ! Vous le savez ! Vous me mentez !

L'hystérie montait en elle. Ran la reprit sévèrement :

— Ne me parlez pas sur ce ton, voulez-vous ?

— Oh ! je m'excuse ! Pardonnez-moi ! Je suis si misérable...

Elle tendait ses mains et sanglotait pitoyablement.

— Écoutez-moi, Mrs. Ellice. Je vais vous faire une anesthésie locale...

— Vous n'allez pas m'opérer ?

Elle haletait.

— Il ne s'agit pas d'opération. D'une simple exploration locale. Je soupçonne l'existence d'un corps étranger qui cause tout le mal. Évidemment, je puis me tromper. Mais il ne faut pas crier avant d'être atteinte !

Elle se prit à trembler si violemment qu'il n'osa pas se servir d'un instrument.

Quand il suggéra d'employer les gaz, elle s'apaisa.

— Ne me faites pas de mal ! supplia-t-elle, puis ferma les yeux.

Tâtonnant avec légèreté tout le long du conduit, il fut à peu près certain de sentir un corps dur. Il ne pouvait toutefois être sûr de rien. Si c'était là, c'était petit et fuyant sous le doigt. Il explora de nouveau. Cette fois, aucun doute. Il y avait bien un corps étranger. Il essaya d'employer une pince, mais ne put obtenir une bonne prise. Abandonnant l'instrument, il se mit à travailler de ses doigts souples et robustes, déplaçant le calcul doucement, régulièrement, de façon continue, le faisant glisser le long du canal de la glande salivaire. Plus

avant – plus avant encore – et finalement au-dehors.

— Le voilà, votre cancer ! dit-il à sa patiente, non sans une excusable fierté.

Elle le scruta d'un regard stupéfait et presque incrédule :

— Est-ce là tout ? souffla-t-elle tout bas.

— C'est tout. Il n'y a pas de quoi se suicider, pas vrai ?

Soudainement, elle lui saisit la main, la porta à sa poitrine, puis la baisa avec une gratitude passionnée.

— Ne faites pas cela ! protesta-t-il.

— Pardon. Je ne me rendrai pas ridicule une autre fois, promit-elle. Parlons affaires : ça me remettra dans un état normal. Combien vous dois-je ?

— Cinquante dollars.

— Pour le soulagement et la joie que j'éprouve, ça devrait être cinq mille !

Le courrier du matin lui apporta un chèque de deux cent cinquante dollars de Fanshawe Ellice. Il paya aussitôt le solde de sa dette à la firme qui lui avait fourni son outillage chirurgical.

Et, deux jours plus tard, Mrs. Ellice était de retour.

— Vous avez en moi une cliente régulière, annonça-t-elle joyeusement. Je suis encore loin d'être une femme en bon état. Aucun de ces autres n'y avait rien compris. Vous, vous me comprenez.

Le sage Tim Brennan aurait averti Ran Warren que c'était là une déclaration dangereuse.



CHAPITRE X

Ran ne fut aucunement surpris lorsqu'il entendit au téléphone la voix inquiète de Bob McIntyre :

— Je suis à l'hôpital. Pourriez-vous venir jusqu'ici ? Rena est un peu fiévreuse.

— Que dit-on là-bas ?



— Oh ! que ce n'est rien d'extraordinaire. Mais elle ne me paraît pas bien. En outre, elle désire vous voir. Elle a confiance en vous.

Se demandant si cela indiquait un manque de confiance dans les autres, Ran essaya de gagner du temps :

— Les douleurs avaient-elles commencé avant l'opération ?

— Oui. Les douleurs avaient commencé chez nous. Je l'ai transportée en hâte à l'hôpital Homestead et j'ai fait appeler le docteur Sarnov. Comme le travail avait commencé de façon normale, il n'a opéré que l'après-midi suivant... Vous disiez ?

— Rien.

Ran, sans s'en rendre compte, avait juré audiblement.

— Je me sentirais plus rassuré si vous veniez la voir. Et elle aussi.

— Je crains que ce ne soit pas possible.

— Pourquoi ?

— Il est interdit à un médecin d'assister le malade d'un confrère à moins d'y être invité par le confrère lui-même.

— Je sais, je sais, répondit McIntyre. Nous avons quelque chose d'analogue pour les avocats, et parfois cela me rend fou furieux de voir un client aux prises avec quelque fichue canaille ou quelque dangereux incapable. Mais ça n'a rien à faire avec le cas qui nous occupe. Supposons que je demande au docteur Sarnov d'appeler un

confrère en consultation et que je suggère qu'il vous choisisse. Cela serait-il correct ?

— Ce serait parfaitement correct, répondit Ran. Dans ce cas, je serais heureux d'examiner Mrs. McIntyre.

Tout se déroulait selon la logique des choses et selon les amers pressentiments de Ran. Sarnov avait opéré la patiente en plein travail d'enfantement, ce qui est toujours un procédé dangereux. Au mieux peut-on l'employer, très tôt, avec une méthode spéciale qui diminue le danger d'infection. Or la température en hausse indiquait probablement une infection puerpérale. Ce ne fut qu'à huit heures du soir que Sarnov l'appela et sa voix était suave et teintée d'irritation :

— Le docteur Sarnov à l'appareil. J'ai une malade au Homestead, Mrs. McIntyre. Son mari est assez préoccupé – oh ! bien inutilement ! – à son propos, et, puisqu'ils sont de vos amis, j'ai suggéré que vous fussiez appelé en consultation.

« Sacré menteur », répondit mentalement Ran. Tout haut, il dit :

— Je la verrai volontiers avec vous, docteur Sarnov.

— Très bien. Décidons que vous viendrez ici demain dans la matinée.

— J'opère de bonne heure, répondit promptement Ran. Je vais y aller tout de suite.

— Si vous voulez.

Un cliquetis annonça que la conversation était terminée : elle ne semblait pas l'être à l'entière satisfaction du docteur Sarnov.

Ran trouva Rena McIntyre calée dans l'austère lit d'hôpital, entourée de fleurs. La main qu'elle étendit vers lui était sèche et presque brûlante, et ses ongles avaient une pâleur qu'il n'aimait pas. D'autres signes inquiétants étaient évidents à ses yeux perspicaces, les joues enflammées, les yeux trop brillants, la gaieté nerveuse et forcée. Elle demanda fièrement :

— Avez-vous vu ma fille ?

— Pas encore. J'ai bien l'intention de le faire.

Les doigts de Ran cherchèrent le pouls, le long du poignet : il était rapide et irrégulier. Le poison agissait dans le sang, faisant monter la fièvre et activant les battements du cœur.

Une infirmière entra dans la chambre. Elle demanda :

— Êtes-vous le docteur Warren ?

— Oui.

— Il y a un message pour vous chez la surveillante.

Ran gagna le bureau, au bout du couloir : le docteur Sarnov faisait savoir qu'il ne lui était pas possible de venir immédiatement. Il pria le docteur Warren d'examiner le dossier médical de Mrs. McIntyre et de faire telle suggestion qu'il jugerait utile.

Ran s'assit et se mit à parcourir les feuilles : tout allait à contre-

courant. Un docteur qui en appelle un autre en consultation est toujours censé l'accompagner au chevet du patient et suivre avec lui le détail de la maladie de bout en bout.

Il trouva la première feuille relative au début du travail d'enfantement et remarqua l'examen fait par l'interne : *À l'admission, tout semblait parfaitement normal.* Rien, incontestablement rien, dans ces notes, ne semblait indiquer la nécessité d'une césarienne. Une demi-heure plus tard, la seconde annotation disait : *Sodium de pentobarbital, 3 grains. Douleurs faibles et espacées. Dort.*

Cela encore était très bien. Beaucoup de médecins donnent un sédatif à leurs patientes pour atténuer les souffrances de l'enfantement, et il est commun de voir les douleurs s'apaiser pendant cinq ou six heures après l'admission à l'hôpital.

Mrs. McIntyre était entrée à une heure du matin. À quatre heures, une autre note concise indiquait que tout était normal : *Membrane rompue. Cœur fœtal 136. Pression sanguine 120-80. Pouls 80.*

Jusque-là, c'était parfait.

Trente minutes plus tard : *Préparation en vue de la césarienne.*

Alors que nulle difficulté ne s'annonçait, que rien ne menaçait le déroulement normal de l'accouchement, Sarnov avait néanmoins tenu à plonger d'un coup dans « sa spécialité », arguant de ce fait que la délivrance se préparait un peu lentement.

Enfin... il se pouvait encore que les conditions ne fussent pas aussi mauvaises qu'on le craignait. Ran continuait son examen : les trois premières journées après la naissance avaient été sans histoire. Ensuite, une hausse quotidienne de température s'était manifestée. Le tracé des pulsations indiquait aussi des variations considérables. Il atteignait 100 avec une température maxima de 39,5. Et puis encore une note significative : *Sept heures du soir. Frissons. Ajouté des couvertures.*



Les fiches de laboratoire indiquaient que les reins fonctionnaient normalement. Il n'existait aucun engorgement des seins qui aurait pu expliquer la fièvre. Il fallait donc chercher ailleurs.

— Croyez-vous que je vais survivre ? demanda gaiement Rena.

Il affecta une solennelle importance :

— Eh bien ! je n'en serais pas surpris du tout.

McIntyre suivit Ran dans le hall.

— Elle paraît avoir un excellent moral, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec un optimisme pathétique.

— Oui. Et c'est un point qui joue en sa faveur.

— Mais... tout va très bien, non ?

— Non. Tout ne va pas bien. Il y a l'infection quelque part.

— Ce qu'on appelle la fièvre puerpérale ? Chose fréquente en somme ?...

Son visage était devenu grisâtre.

— Ce n'est pas impossible, évidemment. Attendons et voyons venir.

Comme il descendait l'escalier de sortie, Warren rencontra Sarnov. L'obstétricien sourit avec bonne humeur :

— Hello, docteur Warren ! Au regret de n'avoir pu être en même temps que vous auprès de Mrs. McIntyre. Mais il n'y a rien de grave, évidemment. La température est chose fréquente dans ces cas. Le mari est bouleversé pour rien.

— Ce n'est pas mon avis, fit posément Ran. Cette température ne me dit rien qui vaille. Par mesure de précaution, ne croyez-vous pas qu'il faudrait faire une analyse complète du sang, un compte de globules, une culture sanguine, et administrer des sulfamides ? Si l'infection s'aggrave, nous aurons de l'avance sur elle.

— Bonne suggestion, docteur Warren. Excellente suggestion. J'en

prendrai note.

Ran avait entendu plus d'une fois ce genre d'approbation paresseuse et savait ce qu'on pouvait en attendre :

— Je reviendrai la voir demain, dit-il.

— Oh ! certainement. Mais ne vous dérangez pas pour cela, cependant : je veillerai à tout.

En rentrant chez lui, Ran se disait qu'il n'y avait pas lieu de chercher à intervenir, car ce serait parfaitement impossible.

Lorsqu'il passa voir la malade, le lendemain matin, avant de commencer ses propres opérations, il trouva de plus graves motifs de préoccupation. Le moral de Rena était toujours bon, mais la courbe de température racontait une inquiétante histoire. Le point le plus bas de la nuit précédente était 39°. Pour la première fois, après la poussée du soir, il n'y avait pas eu de retour passager à 38°. Le résumé donné à sept heures du matin par l'infirmière de nuit était clair : *Peu et mal dormi. Agitée. S'est plainte de douleurs dans les bras et les jambes.*

Cela ne prenait vraiment pas bonne tournure. Ran vérifia la feuille de rapport du laboratoire : l'interne de nuit devait y avoir inscrit le résultat des examens effectués d'après les ordres de Sarnov. Mais il n'y avait rien de nouveau sur la page. Rien que ce qu'il y avait vu la veille.

— Et les travaux de laboratoire relatifs à Mrs. McIntyre ? demanda Warren à la surveillante. Je n'en vois pas trace. Le docteur Sarnov en a commandé hier soir.

Elle vérifia le livre : aucun ordre nouveau n'y figurait.

— Peut-être a-t-il oublié, dit Ran. Je vais les inscrire.

Il griffonna une demande pour les examens qu'il avait suggérés et, au-dessous, une note priant l'infirmière de rappeler les sulfamides au docteur Sarnov.

Lorsque Ran revint le soir, vers six heures, Rena McIntyre avait plus de 40°. Il la trouva secouée de frissons sous un amas de couvertures, entourée de bouillottes et de coussins électriques.

Une note au dossier : *Les frissons violents ont commencé vers cinq heures trente.*

Ran sortit de la pièce et alla appeler Sarnov, qui promit d'arriver tout de suite.

Pendant qu'il attendait, Warren consulta le livre de service. En travers des ordres qu'il y avait inscrits le matin, on voyait en lettres rouges : *Annulé. – Sarnov.*

La fureur de Ran monta. Il aurait eu le droit, vu les circonstances, d'abandonner le cas et de refuser toute autre consultation avec Sarnov. La pensée ne lui en vint pas. Une vie était en cause ; à moins qu'il ne fît, lui, le nécessaire, l'autre médecin allait laisser mourir la malade, simplement parce qu'il avait confiance en sa chance ou parce

qu'il était trop obstiné et trop vaniteux pour accepter une suggestion quelconque.

Sarnov entra dans le hall avec l'allure du héros conquérant. Dans tous les coins, les infirmières lui souriaient. Il était inévitable que son beau physique et ses façons suaves, teintées d'un peu d'ironie, lui gagnassent les suffrages féminins.

— Qu'est-ce qui ne va pas, docteur Warren ? demanda-t-il aimablement.

Mais son œil avait un éclat glacé.

— Hier, docteur Sarnov, répondit Warren d'une voix posée, vous m'avez appelé en consultation sur ce cas. Vous avez commencé par n'être pas présent auprès de la malade pour cette consultation. En second lieu, vous avez totalement ignoré mes suggestions.

Le sourire de Sarnov disparut. Ses lèvres ne furent plus qu'un mince trait dans son visage.

— Je regrette que vous réagissiez de la sorte, docteur Warren. Évidemment, si vous souhaitez abandonner le cas...

— Je vais prier le docteur George Matthews de me remplacer comme médecin consultant.

— Il s'agit de ma patiente, docteur Warren. Et c'est moi qui déciderai du choix d'un consultant.

— Vous avez entendu ce qu'a dit le docteur Warren, docteur Sarnov !

Tous deux sursautèrent : ils ne s'étaient pas aperçus de l'approche de Robert McIntyre.

— Voulez-vous appeler le docteur Matthews ? Ou préférez-vous que ce soit moi qui m'en charge ?

Sarnov dut s'exécuter. Moins d'une demi-heure plus tard, le docteur Matthews était là.

— Avant que vous examiniez ma femme, docteur Matthews, il faut que je vous mette au courant de certains faits. Hier, à ma demande, le docteur Sarnov a appelé le docteur Warren en consultation. Mais, quand le docteur Warren est venu hier soir, le docteur Sarnov n'était pas présent. Le docteur Warren a ensuite proposé au docteur Sarnov diverses suggestions, dont il ne fut pas tenu compte. Le docteur Sarnov a, de plus, annulé de sa main les ordres que le docteur Warren avait écrits ce matin.

— Ceci, messieurs, est on ne peut plus antiprofessionnel, protesta Sarnov. J'insiste sur le fait que je suis toujours...

McIntyre se tourna farouchement vers lui :

— Vous feriez sagement de n'insister sur rien du tout !

Très pâle, Sarnov commenta :

— Il est surexcité, c'est tout naturel.

Et ne fit pas mine de se retirer.

Le docteur Matthews examina soigneusement d'abord le dossier, puis la malade. Selon ses instructions, Ran enleva les pansements qui couvraient la plaie opératoire : il n'y avait pas d'apparence d'abcès le long de la ligne de suture, ce qui aurait pu expliquer la fièvre violente. Lorsqu'ils quittèrent la chambre, ensemble, Matthews était grave.

— De toute évidence, c'est une dangereuse infection puerpérale. Le docteur Warren a reconnu les signes hier soir. Si ses instructions avaient été suivies sans retard, les choses auraient peut-être une autre tournure. Nous aurions en tout cas vingt-quatre heures d'avance sur le mal.



— À quel point est-ce grave ? s'enquit McIntyre.

— Nous allons faire tout ce qui sera en notre pouvoir, répondit Matthews en posant sa main sur l'épaule de l'avocat. Allez vous reposer, maintenant. Nous pouvons avoir besoin de toutes vos forces.

Ran lisait dans la pensée de Matthews : la transfusion était l'une des armes les plus puissantes qui leur restaient.

— Il nous faudra agir vite, docteur Warren. Cultures sanguines. Transfusions. Nous ne savons pas quel est le germe, mais nous ne pouvons attendre les cultures pour commencer. Sulfamides à haute dose immédiatement, si vous êtes d'accord.

Ran se jeta dans la lutte avec ardeur. Des transfusions quotidiennes de deux à trois cents centimètres cubes furent prévues. D'importantes doses de sulfamides. Toutes les armes de la science moderne contre ces micro-organismes mortels. Ce terrain lui était familier. Il avait des vingtaines de fois livré de semblables batailles.

Mais déjà les germes avaient envahi tout l'organisme de Rena McIntyre, les cultures sanguines ne laissaient aucun doute sur ce point. Et les frissons quotidiens, les sautes violentes de température étaient des signes déchiffrables pour chacun. Heure par heure, Ran la surveilla, tandis que son corps brûlait littéralement de tous les feux de

l'empoisonnement. Des abcès parurent, par-ci par-là, à mesure que l'infection coulait dans le sang et se fixait dans les vaisseaux étroits, qu'elle bloquait par des colonies nouvelles et proliférantes de bactéries. Des caillots bourrés de germes bloquèrent à leur tour les veines ; les jambes et les bras enflèrent et rougirent.

Et puis un caillot se détacha quelque part dans un large vaisseau. Coulant rapidement avec le flux circulatoire, il gagna promptement, inévitablement, une veine pulmonaire, où il s'arrêta, coupa l'afflux sanguin dans un poumon. Rena haleta, s'assit brusquement dans son lit, luttant pour retrouver son souffle. Et tout fut terminé. Elle était morte avant que l'infirmière eût pu la caler à nouveau contre ses oreillers.

Ran avait déjà vu des patients mourir de la sorte. À la dernière ligne du dossier, il inscrivit, d'une main qui n'était pas très ferme : *Morte subitement à 3 h 45 après midi. Embolie pulmonaire.*

*

* *

Ann lui avait télégraphié qu'elle arriverait par le train de dix heures. Abruti de fatigue et de chagrin, il se rendit à la gare. Elle lui fit signe de la main. Son visage portait un bizarre sourire contraint. Il eut, comme un choc, la sensation qu'elle ne lui revenait qu'à contrecœur. Cela confirma l'angoisse que lui avaient apportée ses lettres impersonnelles et froides : elle n'avait pas cessé de penser au détournement des fonds du bébé, elle lui en faisait toujours grief.

— Tu es pâle, dit-elle languissamment. As-tu trop travaillé ?

— J'ai de mauvaises nouvelles à te donner, Ann.

— Lesquelles ? Est-ce que quelqu'un est mort ?

— Rena McIntyre. Cet après-midi.

Ann s'arrêta sur place :

— Sarnov ?

— Oui ; une césarienne pendant que le travail était commencé. Infection puerpérale.

— Oh..., oh ! dit-elle, en un demi-sanglot. Pauvre Bob !

Ses yeux s'agrandirent tout à coup, sous l'effet d'une pensée :

— Ne l'avais-tu pas mis en garde contre les césariennes de Sarnov ?

— Non. Comment aurais-je pu ? répondit-il lamentablement.

— Évidemment ! Comment aurais-tu pu ? Éthique, bien sûr. Et Rena est morte. Et je ne peux pas le supporter.

Ils rentrèrent en silence. En descendant de voiture, Ann parla :

— Ce cas de pneumonie, pour lequel tu avais acheté le sérum. Est-il guéri ?

— Non. Il est mort.

— C'est donc, en fin de compte, de l'argent perdu, dit-elle, morne.

Ran, qui n'avait pas quitté ses vêtements depuis plus de vingt-quatre heures, gagna tout droit la salle de bains. Quand il en sortit, en pyjama, il n'y avait personne dans leur chambre.

— Ann ! appela-t-il.

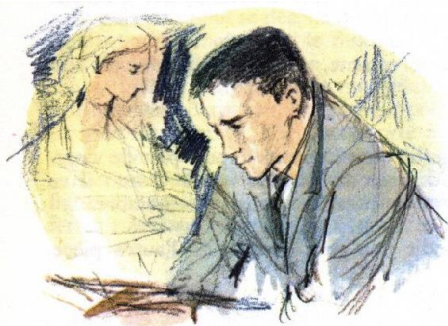
— Bonne nuit ! répondit une voix venant de l'autre pièce. Je dors ici.

Elle avait fait son lit dans l'alcôve.



CHAPITRE XI

Par étapes successives, les relations entre Ann et Randolph se transformèrent. L'état physiologique de la jeune femme était, de l'avis de Ran, responsable de ce changement, parce qu'il faussait en partie ses réactions psychologiques. La première, celle qui avait suivi l'épisode des économies, avait été une stupeur indignée. Pendant son absence, cette virulence avait tourné à l'apathie physique, à une sorte de distraite indifférence.



Si quelqu'un avait suggéré que son amour pour Ran était éteint, elle se fût révoltée. Elle ne formait nullement le projet de le quitter, mais son actuel état d'esprit s'appuyait sur une sourde rancune, un profond ressentiment.

S'il avait été un homme quelconque, il aurait sans tarder mis fin à cette situation. Mais il était avant tout et surtout médecin ; peut-être trop exclusivement médecin. Avec toute la philosophie qu'il put rassembler en lui, il accepta l'éloignement physique et moral de sa femme comme une conséquence de son état de grossesse, dont elle ne pouvait être tenue pour responsable. Extérieurement, ils étaient en fort bons termes, car c'étaient des jeunes gens polis et délicats. Mais ils se voyaient de moins en moins. Ran travaillait beaucoup le soir. Ann, sur son insistance, avait renoncé à son travail de bureau, après avoir cependant lutté pour le reprendre à son retour, car elle était avide de chaque dollar sur lequel elle pouvait mettre la main pour l'ajouter au capital du bébé.

Un jour, il lui dit :

— J'ai rendu les cent cinq dollars.

— C'est ce que j'ai vu. D'où viennent-ils ?

— Deux ou trois opérations mineures qui se sont trouvées à point

nommé.

— Le bébé aurait pu avoir ça de plus, soupira-t-elle.

*

* *

Un soir que le téléphone avait sonné :

— Appel professionnel ? questionna Ann.

— Non. Graeme Ellice.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Ils donnent un dîner vendredi soir. Veux-tu que nous y allions ?

— Tu sais que je ne puis pas. Regarde-moi !

— C'est une situation parfaitement respectable pour une femme mariée, répondit-il avec légèreté. Je crois que cette soirée te plairait. Il y a du bridge.

— Oh ! tu y es donc déjà allé ?

— Oui. Deux ou trois fois.

Ann sourit :

— Ainsi donc te voilà pris par elle, comme tous les hommes.

— Je ne suis pas pris par mes clientes. Pas dans ce sens-là.

Ann leva les sourcils :

— Elle est donc ta cliente ?

— Oui. Cela fait un bon moment déjà.

— Les affaires marchent ! Et de quoi souffre-t-elle ?

— Quelque obscure névrose, à ce qu'il semble.

— Je l'ai trouvée extrêmement jolie, mais plutôt évaporée.

— Elle est plus intelligente qu'elle ne semble.

Ann conseilla :

— Tu ferais bien d'aller à leur soirée.

— Sans toi ?

— Pourquoi pas ? Tu y es déjà allé sans moi, non ?

— Uniquement parce que tu étais absente.

Ann sourit encore :

— Elle ne souffrira pas de mon absence cette fois non plus. Les femmes ne l'intéressent pas. Non, sérieusement, Ran, je le pense : vas-y.

— Très bien. J'irai.

*

* *

Lorsqu'il repassait mentalement l'évolution de ses rapports avec Graeme Ellice, il se demandait s'il n'aurait pas dû tenir Ann davantage au courant. Après tout, pourquoi ? Graeme était revenue en consultation après cette première visite, une fois dans un état de

dépression noire et complète, une autre fois dans un état d'exaltation nerveuse. Cette fois-là, elle l'avait regardé de biais :

— Est-ce hypnotisme ? Vous pourriez, je crois, me faire faire tout ce que vous voudriez. Et pourtant, je ne suis pas une créature docile. Jusqu'à quelle heure devez-vous rester ici ?

— Jusqu'à cinq heures.

— Si, à ce moment-là, vous me trouvez en bas, viendrez-vous avec moi prendre un cocktail, au Country-Club ?

Le voyant hésiter, elle se fit plus persuasive :

— Je suis terriblement agitée aujourd'hui. Vous devez bien vous sentir une *certaine* responsabilité vis-à-vis de votre malade ? N'avez-vous aucune conscience professionnelle ?

— Bon. Entendu. Avec plaisir.

Elle l'attendait à cinq heures, dans son élégante petite voiture. Un peu plus tard, au Country-Club, un groupe vint s'asseoir à la grande table derrière Ran. Mrs. Ellice leur adressa de la main un geste languissant.

— Il y a là un de vos amis qui vous considère avec désapprobation, remarqua-t-elle.

Se détournant légèrement, Ran vit Tim Brennan installé au milieu d'un groupe de femmes élégantes, parmi lesquelles il avait l'air d'un vagabond. Ce qui ne l'empêchait pas de se trouver tout à fait à son aise.

Un peu plus tard, ils se croisèrent dans le hall.

— Alors, mon gars ! Vous volez haut, ça m'a l'air, dit Tim.

— Pas plus haut que ça, jusqu'ici.

Le sourire s'effaça du large visage rougeaud :

— Qu'est-ce qui se passe entre vous et Graeme Ellice ?

— Mais rien du tout ! Elle est venue me consulter pour un état hyperthyroïdien, mais ce n'est pas cela. Et je ne sais pas ce que c'est.

— Moi, bien ! fit Tim.

— Alors, dites-le.

— Elle est chipée pour vous !

— Vous êtes fou.

— Écoutez-moi, tête de pipe ! Vous ne savez pas encore que certaines femmes en pincet pour leur médecin exactement comme une sténo pour son patron ou une vedette pour son producteur ? C'est l'attrait de l'autorité, mon bon ami. Il est probable que vous l'avez gentiment bousculée, et elle aime ça, et elle en redemande. Ouvrez l'œil au bossoir, je vous le dis. Elle est dangereuse.

Ran se sentit subitement furieux sans savoir pourquoi.

— Que savez-vous de Mrs. Ellice ?

— Oh ! non ! pas du tout ce que vous pensez : je ne suis pas son genre. Trop paysan du Danube. Vous êtes un bébé, Ran, un innocent

nourrisson. Vous ne paraissez pas vous rendre compte que vous n'êtes pas exactement repoussant, surtout pour une jeune femme insatisfaite physiquement, mentalement et psychologiquement. Au surplus on jase, mon garçon. Avant de vous en douter, vous allez vous trouver dans la colonne d'échos scandaleux de *La Troisième Alerte*.

— Oh ! fichaise ! la fréquentation de trop de vieilles mémères vous a donné le complexe du potin.

Le vieux Tim radotait. Évidemment, Ran voyait Mrs. Ellice plus fréquemment que ses autres clientes. Et pourquoi pas ? Où était le mal ? Il trouvait Graeme Ellice agréable. Elle l'intéressait non seulement en tant que cliente, mais en tant que personne humaine. Mais jamais l'idée d'être infidèle à Ann n'avait pénétré sa pensée consciente. Et Ann elle-même avait insisté pour qu'il se rendît au dîner et à la soirée.

*
* *

Graeme était particulièrement à son avantage lorsqu'elle présidait sa propre table, au milieu de son luxe habituel. Ran, assis à sa gauche, aurait bien voulu que Tim fût présent afin qu'il pût voir combien il avait mal interprété la situation. L'attitude de Graeme vis-à-vis de lui était celle d'une camaraderie franche, simple, aisée. Du moins aussi longtemps qu'ils furent avec les autres. Tard dans la soirée, une fois le bridge terminé, elle l'emmena dans la petite bibliothèque, pour lui montrer un vieux traité de médecine, dont elle avait fait la découverte et l'emplette chez un bouquiniste.

Il le parcourut :

— Il est fort rare, je crois. Mais probablement de peu de valeur.

Elle ne regardait pas le livre, mais l'homme !

— Ran, je vais vous demander quelque chose. Mais vous aurez peut-être envie de me battre.

— Je tâcherai de refréner cette impulsion malsaine.

— Vous refrénez assez bien vos impulsions, pas vrai ?

Sans attendre de réponse à une question qu'il ne comprenait pas clairement, elle répondit :

— Vous avez été l'amant de Frances Mayfield, n'est-ce pas ?

— Jamais !

Si vivement qu'il détestât le mensonge, Ran aurait menti sans hésiter en la circonstance, mais il n'en eut heureusement pas besoin : la forme même de la question le sauva. Graeme sourit et, se rapprochant davantage :

— Évidemment, j'aurais dû dire Frances Libby. Je ne la soupçonne d'aucune infidélité depuis qu'elle a épousé le cousin Bob. C'est une femme qui joue honnêtement le jeu.

— Il faut tenir votre imagination en laisse, Graeme. Ces inventions sont un symptôme nouveau dans votre cas.

Elle ignora la remarque et continua :



— Évidemment, vous aussi, vous jouerez le jeu. Vous vous parjurerez en homme bien élevé. Seulement, il se trouve que je sais. Oh ! non que Frances m'ait fait la moindre confidence. Mais par la façon dont elle parle de vous. Une femme comprend.

— Je n'ai pas vu Frances Lib... Frances Mayfield une seule fois depuis son mariage. Comment va-t-elle ?

— Plus charmante que jamais. Quelle personne étonnante ! Elle sait ce qu'elle attend de la vie. (Une pause.) Je n'ai jamais eu d'amant,

reprit-elle avec un calme délibéré, bien que probablement vous n'accepteriez pas de le croire.

— Pourquoi, si vous le dites ?

— Il se trouve que c'est vrai. Cela a failli arriver une fois. Quelque chose m'a arrêtée. Peut-être aurait-il été préférable que j'aie jusqu'au bout. Qu'en pensez-vous ?

— Service de la moralité. Pas dans mon secteur.

Ran tentait de prendre le ton dégagé. Elle le taquina :

— N'êtes-vous pas mon conseiller et mon guide ?

Sachant ce qui allait arriver, il demeurait immobile et silencieux, comme envoûté, tandis qu'il voyait sa poitrine se soulever et palpiter, ses paupières descendre et couvrir son regard. Les doigts de la jeune femme furent sur son cou, ils étaient glacés. L'haleine de la jeune femme fut sur sa bouche, elle était brûlante et répandit son feu dans les veines de l'homme. Au bout d'un long moment, elle se dégagea de l'étreinte.

— Quelqu'un arrive, dit-elle très vite et très bas.

Puis, avec un sourire :

— Je vous avais prévenu que j'obtiens toujours ce que je désire.

*

* *

Le travail de Warren à l'Hôpital municipal était à présent bien organisé. Il avait augmenté de plus d'un quart le rendement du service des malades extérieurs, simplement en opérant les cas aussi promptement que possible et en les faisant repartir aussi promptement que possible. La plupart des autres services avaient de longues listes de patients en attente, dont on ne parvenait pas à s'occuper. À cause de l'efficacité et de la promptitude qu'il avait apportées dans l'organisation de son service, celui-ci ne lui demandait plus une concentration de tous les instants. Par ailleurs, l'activité de son cabinet de consultations décroissait regrettablement.

Pour occuper son esprit, qui ne pouvait supporter l'inaction, il décida de prendre une part plus grande aux activités des organisations médicales locales. Là-bas, à Baltimore, au temps de Lakeview, les réunions de la Société médicale de l'hôpital avaient été des sessions stimulantes, vivifiantes, et chaque mois on entendait des exposés épatants sur des sujets qui passionnaient l'un ou l'autre ou tous les services de l'hôpital.

Par comparaison (et par elles-mêmes !) les séances de l'Académie de Médecine de Farmington, que fréquentait désormais Ran, étaient d'une platitude, d'un vide, d'une inutilité poussièreuse, dépassant l'imagination. Warren avait à peu près décidé de renoncer à ces mornes soirées, lorsqu'il reçut le programme de la réunion suivante,

où l'on pouvait lire : *De l'opération césarienne dans les cas de toxémie, avec rapport sur vingt cas... Docteur Carl S. Sarnov.*

Comme chaque fois, les membres étaient instamment priés d'être présents en cette occasion, particulièrement importante. Ran n'avait besoin d'aucune insistance. Il ne pouvait décider d'avance comment il conduirait sa barque, mais il était fermement résolu à dire ce qu'il pensait, si la chance s'en présentait, dût-il la faire naître. Il savait que la clique Metzger-Sarnov-Miller-Hôpital municipal serait là en force. En fait, par leur politique de coterie, ils dominaient presque l'Académie. Le docteur Miller serait à la présidence. Pour s'assurer d'utiles appuis en cas de débats violents, Ran appela par téléphone Howard Dater, Porky McNab, Joe Pound, Mark Riley, Bill Williams, et, après mûre réflexion, le docteur George Matthews. Tous promirent de venir.

Avant d'entrer, Warren trouva devant la porte Dater et Bill Williams qui l'attendaient.

— Regardez qui est là, dans ce coin, fit Dater.

Ran tendit le cou, mais des silhouettes lui barraient la vue.

— Bob McIntyre, précisa Dater.

— Avec cette intelligente demoiselle Herpel, qui nous a aidés dans ce fameux cas de pneumonie, ajouta Bill. Et sitôt la mort de sa femme.

— Ça n'a vraiment aucun rapport, dit sévèrement Howard. Avez-vous regardé le visage de Bob ? Il est complètement défait. Je crains qu'il n'y ait du gâchis.

— Et moi, je l'espère, dit Porky McNab, qui venait de les rejoindre. S'il pouvait descendre ce bâtard de chien de Sarnov !

Une annonce venant de l'intérieur les fit tous gagner leur siège. McIntyre et l'infirmière trouvèrent des places au fond. Ran écoutait intensément Sarnov développer un texte habilement préparé, recommandant l'opération césarienne dans le traitement de toxémie pré-éclampsique de grossesse. Ran savait que ce sujet prêtait toujours à discussion parmi les obstétriciens, en dépit du fait que les cliniques les plus conservatrices refusaient de s'y rallier. C'était une façon dramatique de terminer une grossesse, en empêchant le développement de l'éclampsie véritable avec convulsions, cécité ou l'un quelconque des terribles symptômes qui l'accompagnent. Toutefois, les statistiques relevées dans l'ensemble du pays montraient, sans réfutation possible, que les résultats obtenus dans la toxémie traitée par la section césarienne étaient loin de valoir ceux obtenus par les méthodes habituellement employées. Cependant, il fallait reconnaître qu'avec ses manières polies, sa voix onctueuse, ses gestes assurés et confiants, Sarnov avait très adroitement mis sa thèse en valeur. Et voilà qu'à la fin de la lecture vint une affirmation qui laissa Ran complètement effaré et doutant de ses oreilles.

— Et, ainsi – Sarnov, levant les yeux de son papier, donnait à chaque mot une valeur emphatique – nous pouvons présenter vingt cas de toxémie pré-éclamptique traités par section césarienne sans un seul décès.

« Sans un seul décès ! » Ran ne se rendit compte qu'il venait de se dresser d'un bond que lorsque Dater et McNab le tirèrent violemment sur son siège.

— Pas encore votre tour, grogna Porky.

C'était vrai. Ran revint à lui, se rappela qu'il fallait attendre que fût terminée la lecture des autres communications, et, en attendant l'heure de parler, il occupa son esprit à classer mentalement des notes en réponse à l'étude présentée par Sarnov.

Le fait de pouvoir présenter vingt cas de césarienne était déjà assez mauvais en soi. La plupart des accoucheurs n'en avaient pas autant dans toute leur vie. Et les meilleurs praticiens actuels ne traitaient pas la toxémie par la césarienne. Mais, ce qui était plus grave, c'est que Sarnov mentait en ce qui concernait la mortalité. Quantité de médecins qui se prenaient pour des chirurgiens se sentiraient ainsi encouragés à opérer, d'où perte de nombreuses existences. Et, de fait, le procédé césarien tomberait en défaveur auprès du public, si bien que de véritables chirurgiens accoucheurs se verraient dans l'impossibilité de l'employer lorsqu'il y en aurait réellement besoin.

C'est à peine si Warren entendit les autres numéros du programme. Le président appela divers membres à les discuter et enfin annonça que la discussion générale était ouverte. Ran se leva.

— Monsieur le Président !

Il ne reconnaissait pas le son de sa propre voix.

Le président promena son regard de myope :

— Qui demande la parole ? Ah ! oui ! le docteur Warren.

— Je voudrais poser une question au docteur Sarnov.

— Sur l'estrade ! sur l'estrade !

C'étaient les éléments les plus jeunes qui, prévoyant la bagarre, voulaient en tirer le maximum.

Le bref moment qu'il fallut à Ran pour gagner la petite plateforme lui permit de se reprendre complètement en main. Il était maître de lui lorsqu'il se tourna vers l'obstétricien.

— Devons-nous comprendre, docteur Sarnov, que ceci est l'exposé de cent pour cent de succès dans la pratique de l'opération césarienne ?

— Les chiffres parlent d'eux-mêmes, à ce qu'il me semble, docteur Warren.

— Les chiffres sont-ils complets, sans réticence ?

Un silence total régna sur l'auditoire. La réplique de Sarnov fut acerbe, avec une pointe de hargne :

— J'ai rapporté vingt authentiques césariennes, dans des cas de toxémie, sans aucune perte.

— Vous en avez omis deux, qui se sont terminées de manière fatale. Deux cas que j'ai pu observer.

Ran, parlant posément, se tourna vers la chaire du président :

— J'aimerais compléter le rapport du docteur Sarnov.

Le docteur Metzger était debout :

— Cette intervention est absolument inconvenante. Je demande à la présidence d'intervenir.

— Merci, docteur Warren, dit le président, employant la formule qui marque la fin d'une intervention.

— Dois-je comprendre que je n'ai pas le privilège de la parole ? demanda Ran, incrédule.

Le président cogna sèchement du marteau contre la table :

— Merci, docteur Warren, réitéra-t-il avec un surcroît d'emphase. Y a-t-il d'autres demandes de discussion ? Sinon...

— Monsieur le Président !

Toutes les têtes se tournèrent lorsqu'une voix, coupante comme une lame d'acier, intervint.

— Docteur Matthews ?

Le président était, sans aucun doute possible, surpris et décomposé.

— Ceci est un forum ouvert à tous. Je demande l'audition complète du docteur Warren. Pas de protestation, monsieur ! ajouta-t-il impérieusement, voyant que le président se préparait à objecter.

Aucun de ceux qui étaient là, présents, n'avait jamais vu le doyen du corps médical, si parfaitement digne et courtois, soulevé à un tel point de colère :

— Parlez, docteur Warren.

Ran reprit :

— Un des deux cas supprimés...

— Je proteste contre le mot « supprimé », cria Sarnov.

Le docteur Miller, transpirant et malheureux, intervint :

— Le docteur Warren tiendra, j'en suis sûr, à observer la courtoisie des débats.

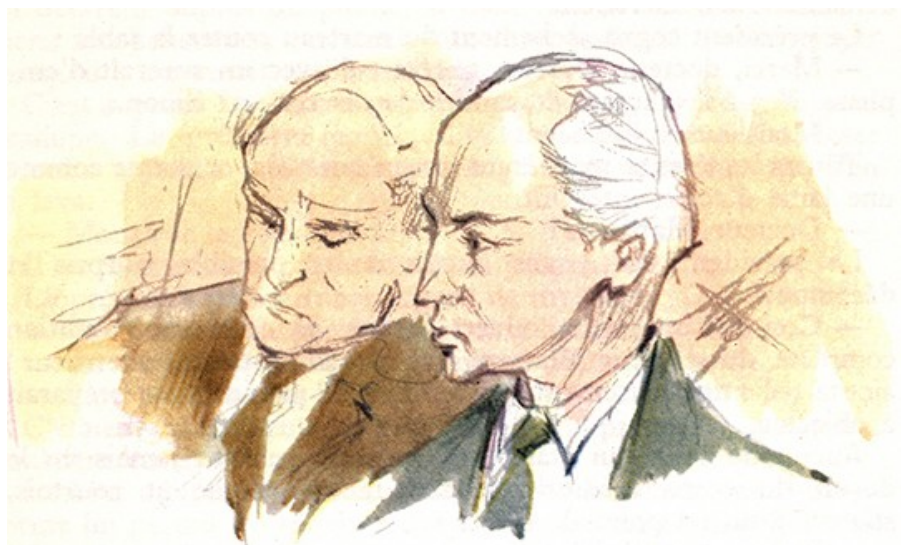
— Oui, monsieur. Je retire le terme. Un des deux cas qui ont échappé au souvenir du docteur Sarnov...

— « Hors de propos ! » « La ferme ! » « Assis ! »...

La clique Metzger-Sarnov se groupait et faisait front.

— ... se situe à l'Hôpital municipal, poursuivit Ran avec un calme imperturbable. J'ai assisté à l'opération. C'était une présentation transversale, avec la main et le bras sortant hors de la vulve. Le docteur Sarnov a exécuté une des plus belles sections que j'aie jamais vues : je le félicite volontiers pour sa superbe technique opératoire. Malheureusement, la patiente est morte à cause de l'infection

répandue de l'utérus au péritoine lorsque l'opérateur a ramené le bras et la main à l'intérieur de l'abdomen. Voilà un des cas sup... omis. Je l'offre comme premier correctif à la prétention du cent pour cent de réussites.



Metzger s'en fut parler à l'oreille de Sarnov, puis fit face à la foule qui, silencieuse, était empoignée par le drame.

— Il m'est impossible, commença-t-il, de parler de cette opération. Les conditions étaient excep...

— Ai-je la parole, monsieur le Président ? s'informa Warren.

Le jeune Matson, de l'Hôpital municipal, se leva.

— Ceci est allé assez loin. Il peut y avoir des reporters dans la salle.

— Et alors ? clama Porky McNab. C'est une assemblée publique.

— Gardez au moins le linge sale pour le laver en privé, répondit une forte voix venant du fond.

— Ai-je la parole, monsieur le Président ? questionna Ran avec la même patience.

Metzger intervint à nouveau.

— Monsieur le Président, les cinq minutes de l'orateur sont écoulées.

— Merci, docteur Warren, réitéra faiblement Miller. Je vais à présent...

— « Assis ! » « Laissez-le finir. » « Accordez une prolongation. » « Donnez-lui sa chance. » « Pas d'interventions. »

Les protestations les plus variées s'élevaient et se croisaient. Jamais, dans l'histoire de la société, on n'avait vu de réunion aussi tumultueuse, aussi inconvenante.

— J'en ai terminé dans un instant, monsieur le Président, reprit Ran. Le second cas était celui d'une cliente privée. Peut-être les indications requérant la procédure opératoire étaient-elles claires aux

yeux du docteur Sarnov, mais à ses yeux seulement. Elles étaient obscures pour les autres observateurs. J'espère exprimer ici de façon exacte l'opinion du docteur George Matthews, qui fut appelé comme consultant, aussi bien que la mienne.

— Vous le faites. Très exactement, assura le doyen.

— Merci, monsieur. Par malheur, au bout de quelques jours, la patiente mourut, elle aussi, d'infection, parce qu'une opération avait été pratiquée sur elle douze heures environ après la rupture de la membrane, avec l'utérus presque entièrement dilaté déjà et sans qu'aucune obstruction empêchât la délivrance par la voie naturelle et la méthode normale.

— Ces cas n'ont rien à voir avec mon papier, dit Sarnov d'une voix qui tremblait.

— Ils ont quelque chose à voir avec la vie des gens ! clama Bill Williams.

Ran leva la main pour apaiser le murmure qui s'élevait :

— Aussi longtemps que les malades seront passibles d'une chirurgie sans garantie, aussi longtemps qu'il n'existera pas de contrôle sur la capacité du médecin ni sur son diagnostic, des choses de cet ordre se produiront. Je vous remercie, messieurs.

Il regagna sa place au milieu d'une rafale d'applaudissements.

— Docteur Sarnov ?

Le président l'interrogeait du regard pour l'inviter à conclure, selon l'usage.

Mais l'accoucheur hocha négativement la tête. Il était trop avisé pour tenter de placer une parole après les foudroyantes accusations de Ran.

La réunion se termina sans que, pour autant, les groupes se séparassent aussitôt. Rassemblés ici et là, ils reprenaient la discussion – qui approbateurs et enthousiastes, qui indignés et fulminants – tous fort excités.

Ran entendit la voix acide de Metzger :

— Il faut absolument prendre des mesures pour l'expulser.

Phrases que suivit le tranquille avertissement de Matthews :

— Permettez-moi de vous le déconseiller.

La majorité de l'opinion considérait que Ran avait dit des choses qui avaient cruellement besoin d'être dites. Au milieu de la foule qui l'entraînait, Ran fut accosté par miss Herpel.

— Bravo, docteur Warren. Mr. McIntyre est dans le hall d'en bas. Peut-il vous parler avant que vous partiez ?

— Très certainement. Je descends avec vous.

— Je vous suis, Ran, déclara Howard Dater.

Miss Herpel les prévint :

— Il est terriblement nerveux...

Les deux hommes furent, dès l'abord, frappés de l'apparence grise et fanée de l'avocat. Sans la moindre formule de salutation, il dit à Ran :

— Le second cas cité par vous, c'était celui de ma femme ?

— Oui.

— Et le premier cas cité, le cas de l'hôpital, il s'était passé avant ?

— Oui.

— Alors vous saviez tout de l'incompétence et de l'incurie de Sarnov ?

— Oui, Mr. McIntyre. Mais...

— Mais vous ne m'avez pas éclairé. Vous n'avez pas éclairé Rena.

— Je ne pouvais pas ! protesta Ran, désolé. Il existe des règles que je ne puis pas violer.

— C'est une question d'éthique, Bob, intervint alors Dater. Un médecin n'a pas le droit d'intervenir contre un autre...

— Un instant. Vous aussi, Howard, vous étiez fixé ?

— Howard n'assistait pas à la première opération, Mr. McIntyre. Il n'a pas vu ce que j'ai vu. Il ne saurait en aucune façon être tenu pour responsable.

D'un geste, le veuf fit taire Ran.

— Saviez-vous, Howard, ou ne saviez-vous pas que Sarnov est un boucher ?

Loyalement, Dater répondit :

— Si vous voulez blâmer le docteur Warren, il faut m'inclure dans le blâme. Je savais que l'opération était inutile.

— Et je vous croyais mon ami ! Et aussi l'ami de Rena !

Un son rauque et dur lui échappa :

— Hors de ma route, vous deux ! dit-il d'une voix frémissante de haine. Je n'ai plus rien à faire avec vous ! Une chose encore. Je vais souscrire dix mille dollars à la Ligue de la Réforme médicale. Ce sera mon offrande à la mémoire de ma femme. À compter de maintenant, je suis pour la médecine étatisée. Je suis pour tout ce qui pourra briser votre damnée conspiration médicale du silence, votre damnée complicité. Éthique médicale ! Une belle ordure ! Il est temps de nous débarrasser de cette fausse morale qui sacrifie des innocents pour protéger les meurtriers diplômés et licenciés.

Subitement il s'effondra.

— Rena ! Rena ! sanglota-t-il.

*

* *

Secoué jusqu'au fond de l'âme, Ran marchait à côté de son ami. Il rassembla ses facultés pour demander :

— Quelle est cette Ligue pour la Réforme médicale ? Je n'en ai

jamais entendu parler.

— C'est un mouvement en faveur du contrôle de la médecine par l'État. Je n'en sais pas grand-chose. Son but n'est pas très déclaré. J'ai cru comprendre que le père de votre ami Wilson en est la façade politique... Hé, Ran ? vous ne venez pas retrouver les autres autour d'une chope ?

— Non, répondit Ran. Je rentre chez moi.

— Je ne me sens pas en train non plus, admit Dater. Pauvre Bob ! Il a l'air à demi mort lui-même. Mais que pouvions-nous faire d'autre ? La profession serait dans un bel état si les médecins se mêlaient d'alerter les malades contre leurs confrères !

— Je sais, dit Ran. Je sais. Nous avons bien agi. Mais, de penser cela, ça ne me reconforte guère !

*

* *

Comme contrepartie à la douloureuse tension résultant de la rencontre avec Robert McIntyre, il y eut le lendemain la seconde suite de son aventure, Ran trouva sur son bureau un chèque de l'hôpital, avec un avis d'une extrême concision :

Pour prendre effet du 15 courant, vos services ne seront plus requis par l'hôpital de Farmington.

CHAPITRE XII

Bien que l'éclat provoqué par Ran à la réunion de l'Académie de Médecine lui eût coûté son emploi, il lui valut aussi des compensations. L'opinion commençait à se déclarer contre la coterie dominée par Metzger, Sarnov et Miller. En une semaine, trois cas, de mineure importance il est vrai, furent adressés à Warren par des médecins dont les noms lui étaient bien juste familiers. C'était une entrée dans des milieux nouveaux pour lui ; s'il traitait ces cas de façon satisfaisante, on lui en enverrait d'autres. Il prit soin d'examiner chacun d'eux avec une attention minutieuse et de faire parvenir au médecin traitant qui le lui avait adressé un rapport détaillé sur ses constatations.



— Peut-être, confia-t-il à sa femme, peut-être ai-je eu tort de taper si dur sur les praticiens de médecine générale. Maintenant que j'apprends à les connaître, je m'aperçois qu'il en est dans le nombre qui sont de très chics types.

Même avec l'appoint de ces gains nouveaux, la perte de son salaire mensuel régulier était pour le jeune chirurgien un coup très dur. Il s'en fallait de peu de semaines que le bébé vînt au monde. S'obligeant à considérer le problème en face, Ran était forcé d'admettre qu'il ne voyait pas comment il allait s'en tirer.

— Si une Providence bienveillante voulait m'envoyer un bel appendice bien gonflé, appuyé à un compte en banque bien gras, dit-il à Howard Dater venu leur rendre visite un soir, je pourrais envisager de payer le loyer.

Pendant que la jeune femme tentait une exploration du frigidaire, Howard, penché vers son ami, s'enquit à mi-voix :

— Ann va-t-elle tout à fait bien ?

— Oui. Autant que je sache. Pourquoi ?

— Sais pas. Quelque chose qui ne me plaît pas tout à fait dans son apparence. A-t-elle vu Matthews récemment ?

— Je l'enverrai chez lui demain, promet Ran, troublé.

Car il avait constaté que Dater faisait assez fréquemment preuve de ce sixième sens que la pratique développe chez les diagnosticiens-nés.

Le docteur Matthews était absent pour quelques jours. La visite, à laquelle Ann ne s'était décidée qu'après beaucoup d'insistance de la part de son mari, se trouva donc retardée. Elle eut lieu dès le retour de l'accoucheur, et la jeune femme revint d'humeur joyeuse et ne pensant qu'à blaguer les inquiétudes conjugales. Pourtant, à son bureau, Ran trouva un message le priant de se rendre chez le docteur Matthews.

— Content de vous voir, Warren. Venez avec moi dans le cabinet de radiographie, je désire vous montrer quelque chose.

L'expression de Matthews était grave. Il prit sur la table une plaque qu'il maintint devant la boîte de vision.

— C'est l'image que j'ai prise hier de l'abdomen et du bassin de Mrs. Warren. Vous ne voyez rien de spécial ?

Ran examina la plaque. Il y avait, nets, les os de la colonne vertébrale du bébé, et, plus floue, l'ombre des bras et des jambes. La tête devait se trouver au bord du bassin. Mais il ne parvenait pas à l'y voir.

Puis, après un moment, il discerna, vague et brumeuse, la ligne générale d'une volumineuse structure ronde à l'extrémité supérieure de la colonne vertébrale. Cette mince coquille révélée par les rayons X, qui devait être os, représentait trois ou quatre fois la masse d'une tête normale.

Hydrocéphale ! La tête d'une créature qui, si elle naissait, serait frappée d'incurable idiotie !

Ran chercha un appui ; il se sentait faiblir.

— Y a-t-il longtemps que vous soupçonnez cette... chose ?... demanda-t-il dès qu'il se crut capable d'affermir sa voix.

— J'ai fait la radiographie pour m'en assurer.

— L'accident de Noël ? Serait-ce cela ?

— Il est probable que la chute a endommagé certaines cellules.

— Que pouvons-nous faire ?

La voix de Warren était rauque et anxieuse.

Le docteur Matthews éteignit la lumière dans l'appareil et remit la plaque dans son enveloppe de papier brun.

— Comme je vois les choses, dit-il, deux voies nous sont ouvertes, et je crains que vous seul ne puissiez choisir celle que nous devons

suivre. La première, évidemment, c'est l'opération césarienne. Elle garantit la venue de l'enfant vivant et, si elle était faite avant que le travail commence, elle ne mettrait aucunement la vie de la mère en danger.

Ran inclina misérablement le front. Tout valait mieux que de laisser vivre un monstre douloureux.

— Je vous laisse libre, docteur Matthews. Mais, pour ma part, je n'opérerais pas.

— Je n'aurais opéré qu'à votre requête expresse. Allez-vous lui dire ?

Le jeune homme secoua la tête :

— Non. Pas besoin qu'elle sache. Il peut être mort-né.

Il souffrait pour Ann de la douleur qu'allait lui causer cette perte, mais il savait qu'elle serait infiniment moindre que les conséquences de l'autre décision, si elle avait été adoptée.

Si toutefois Ann s'aperçut d'un changement chez Ran, elle n'eut pas le temps d'y réfléchir, car les douleurs commencèrent ce même soir, deux pleines semaines avant la date qu'elle escomptait. Peu après minuit, Ran l'emmena à l'hôpital. Le docteur Matthews lui donna un fort sédatif, puisqu'il n'y avait pas lieu de se préoccuper de la respiration de l'enfant. Elle dormait plus qu'à moitié lorsqu'on la transporta dans la salle d'accouchement à six heures du matin.

Ran attendit dehors, dans le vestiaire. Depuis bien longtemps, il n'avait pas pleuré. Mais lorsque, au bout d'une demi-heure, il vit revenir le docteur Matthews, il avait les yeux rouges et gonflés. Matthews, lui, était pâle, il épongeait sur son front de grosses gouttes de sueur.

— Elle va bien, fils, dit-il. Il n'a pas respiré.

*

* *

Ann devait rester dix jours à l'hôpital. Ran venait la voir et s'efforçait en vain à la distraire. Elle demeurait triste et lointaine. Un matin, il trouva la chambre tout égayée de fleurs coûteuses.

— Oh ! mes amis ! s'exclama-t-il. Quel luxe ! Qui est le généreux donateur ?

Quelque chose de l'étincelle de naguère brillait dans les yeux d'Ann, tandis qu'elle répondait :

— J'ai un nouveau soupirant !

Du doigt, elle indiqua une carte sur laquelle deux lignes étaient tracées en belle écriture claire :

*Rétablissez-vous bien vite.
Avec tous les vœux de votre ami.*

— Marty Bayner. Il est venu te voir ?

— Oui. Il a passé une heure à m'expliquer le type épatant que tu es. J'ai failli le croire.

— Jamais je n'ai vu tant de fleurs à la fois ! Les roses de Larry Wilson, par comparaison, n'étaient que du mouron pour les petits oiseaux !

— Il me semble que Mr. Bayner pourrait nous aider, dit Ann lentement. Je veux dire dans la crise actuelle, si tu considères que c'en est une. Si, d'aventure, il y avait quelques emplois disponibles en ville pour un jeune médecin d'avenir, il pourrait faire quelque chose peut-être ?

— Même si je désirais me servir d'un piston politique, ce que je ne désire pas, je ne crois pas qu'il pourrait rien pour moi. Ce serait une autre histoire si le contrôle médical d'État existait. Si l'oncle Sam nous prend en charge, les petits bonshommes comme moi s'apercevront que leur situation dépend presque entièrement du bon vouloir des manœuvriers politiques du Conseil municipal. Aimable perspective !

— Ran, cette menace est-elle si proche qu'il faille s'en inquiéter ?

— Par instants, je me sens tellement assuré de son imminence que je me demande pourquoi je continue à me tracasser. Peut-être devrais-je faire tous mes efforts pour qu'elle aboutisse. Si nous étions sous contrôle de l'État, je n'aurais pas à m'en faire maintenant parce que j'ai été congédié.

— Je comprends que cette organisation pourrait donner plus de sécurité aux jeunes médecins, fit pensivement Ann. Mais cela compenserait-il... tout le reste ?

— Non, déclara Ran. Ça ne compenserait fichtre pas ! Rien que d'y penser, j'en ai des sueurs froides.

Ann changea le sujet de conversation :

— À propos, Larry revient bientôt. J'ai reçu une lettre de lui, datée de Dallas. Oh ! et le docteur Matthews veut te voir au bureau de la surveillante.

Ran descendit et trouva le patron qui fumait, solitaire.

— Qu'est-il arrivé à l'Hôpital municipal, Warren ? Avez-vous démissionné ?

— Pas eu la peine ni l'occasion. Congédié.

— J'avais supposé que cela se produirait, après la façon dont vous avez malmené Sarnov. Et où cela vous laisse-t-il ? Vos finances sont-elles en baisse, si vous me permettez cette question ?

— C'est dire la chose de la façon la plus bénigne !

— Alors, peut-être serez-vous intéressé par une proposition que j'ai à vous faire. Vous avez vu notre ferme-prison, à la campagne, n'est-ce

pas ?

— De l'extérieur jusqu'ici.

— Peut-être puis-je obtenir qu'on vous mette à l'intérieur, dit Matthews en souriant. L'emploi de médecin de la prison est vacant et le directeur m'a demandé de lui trouver un jeune homme qui puisse convenir. Cela comporte la présence pendant la matinée et, bien entendu, la nécessité de se trouver à la disposition en cas d'urgence. Les appointements sont de deux cent cinquante dollars par mois.

Deux cent cinquante dollars par mois ! C'était plus qu'il n'avait à l'Hôpital municipal. Et cela pour quelques heures de présence le matin.

Matthews continua :

— Le directeur appuiera le candidat que je lui présenterai. En fait, je lui avais déjà dit que je pensais à vous. Évidemment, la politique joue toujours son rôle dans les nominations de ce genre. Mais je crois pouvoir vous assurer celle-là, si vous le souhaitez.

— Si je le souhaite ! Vous ne pouvez pas savoir, monsieur, ce que cela représente pour moi.

*

* *

Ran fut surpris lorsque le directeur lui fit visiter l'infirmerie de la ferme-prison. Elle occupait un bâtiment dans un coin de l'enclos entouré de barbelés. Elle comprenait deux salles de cinq lits chacune, plusieurs chambres séparées pour les grands malades et une petite salle d'opération pourvue d'un outillage très complet. Il y avait même un petit appareil à rayons X, un fluoroscope et un laboratoire équipé pour les analyses du sang et de l'urine. Trois ou quatre patients seulement se trouvaient hospitalisés, sous la surveillance d'une infirmière à cheveux gris dont le maintien calme et respectueux lui plut.

— Vous avez ici un bien meilleur hôpital que n'ont beaucoup de petites villes, dit Ran au directeur.

— C'est ce qu'on m'assure. Nous avons coutume d'adresser nos malades à l'Hôpital municipal. Cela présentait de sérieux inconvénients : nous étions obligés d'envoyer en même temps des gardes, dont il fallait assurer le roulement, ce qui, en fin de compte, coûtait si cher à l'État que j'ai demandé l'autorisation de faire construire cette infirmerie. Bâtie entièrement par les mains des prisonniers. De sorte que les instruments ont pu être achetés grâce aux économies réalisées en nous passant d'entrepreneur. Et mes hommes sont beaucoup mieux soignés à présent que lorsqu'il fallait les envoyer en ville.

— Ce sera un plaisir de travailler ici, déclara Warren.

— Nous faisons la visite des malades chaque matin. Si vous arrivez pour sept heures et demie, vous devez habituellement pouvoir rentrer pour onze heures à votre cabinet de consultations. Il y a, parmi nos prisonniers, un ancien étudiant en médecine qui sert d'anesthésiste.

Cela allait être épatant, pensa Ran, qui établissait mentalement une comparaison entre la petite infirmerie nette et claire avec ses rangées de lits propres, et tout le tintamarre, la bousculade et l'agitation de l'Hôpital municipal. C'était une bien mauvaise note que les pauvres bougres des faubourgs, qui ne savaient la plupart du temps pas d'où viendrait leur prochain repas, ne pussent obtenir des soins médicaux aussi bons que ceux accordés aux prisonniers. Il devait bien y avoir un moyen d'améliorer les conditions de vie qui condamnaient les petites gens à une misère et à une crasse qui affaiblissaient leur résistance naturelle et en faisaient la proie de n'importe quelle épidémie passant par là.

— J'espère que nous pourrons vous avoir avec nous, docteur Warren, dit le directeur.

Quelque chose dans ses manières, dans sa voix, suggérait un doute. Warren en fut frappé et s'enquit :

— Existe-t-il un obstacle ?

— Oh ! il se peut que ça s'arrange très bien. J'ai entendu mentionner le nom du docteur Willetson, qui a de solides appuis politiques. N'avez-vous personne que vous puissiez faire agir ?

— Je crains que non.

— Vous avez, en tout cas, de solides appuis médicaux. Et je ferai tout ce que je pourrai.

*
* *

En guise d'adieux à l'Hôpital municipal, Warren était résolu à avoir une explication avec le docteur Metzger. Des membres du personnel : Riley et Bill Williams notamment, avaient insisté pour qu'il n'y manquât pas.

— Dites-lui, à ce vieux machin-chose, que vous allez demander une enquête, conseilla Williams.

— Par qui ?

— Sais pas. Mais ça pourrait lui donner les foies.

L'attitude du docteur Metzger ne témoignait d'aucune espèce de panique lorsque Ran vint le voir, sur rendez-vous. Il semblait même encore plus satisfait de soi qu'à l'ordinaire.

— Que puis-je faire pour votre service, docteur Warren ?

— Je pense que j'ai droit à une explication au sujet de mon congédiement.

— Je pense autrement. Toutefois si vous insistez...

Metzger appuya sur un bouton et dit au garçon de service venu à son appel :

— Apportez-moi les copies des dossiers et rapports cliniques de l'hôpital Saint-Francis relatifs au cas de Mrs. Maud Leopold.

Le cas au sujet duquel Barkett l'avait trompé !

Ran se sentit tout à coup bouillant de colère, puis glacé d'appréhension.

— Vous savez parfaitement que ce cas m'a été passé par un faux diagnostic.

— Je sais parfaitement que vous avez accompli un curetage et une délivrance pour une grossesse absolument normale. Le vocable plus précis et plus déplaisant est avortement.

Ran s'agrippa aux bras de son fauteuil pour se contenir.

— Je ne porterai aucune accusation, continua Metzger, à moins que vous ne m'y contraigniez. Il est bien entendu cependant que toute enquête officielle relative à votre congédiement amènerait au grand jour, de façon automatique et inévitable, l'opération Maud Leopold.

— Metzger, dit-il, je devrais vous battre jusqu'à ce que mort s'ensuive. Quelqu'un, un jour, s'en chargera. Tout ce que je souhaite, c'est de voir ça !

*

* *

La Troisième Alerte publia un écho annonçant que le docteur Lester Willetson était nommé médecin de la ferme-prison.

L'information avait été fournie par le docteur Metzger.

CHAPITRE XIII

De toutes les épidémies, l'influenza est la moins prévisible, la plus indéfinissable, et, de ce fait, celle que redoutent particulièrement les services de santé. Parfois elle se développe graduellement, et l'augmentation progressive des rhumes constitue une manière d'avertissement avant le développement critique. Mais encore elle peut balayer subitement un pays, ainsi qu'un raz de marée balaie toute une région basse.



L'épidémie, cette fois-ci, envahit Farmington furtivement. Plusieurs journées de blizzard, entassant la neige contre les trottoirs (la neige que l'on voit si rarement dans cette ville du Sud), préparèrent la voie.

L'ouragan traversa de son haleine glacée les minces murailles du quartier pauvre, le quartier des filatures. Les maigres tas de charbon diminuèrent dans les arrière-cours. Et, dans ce coin où les achats de charbon étaient plutôt rares, la demande soudainement accrue et imprévue fut difficile à satisfaire, faute d'une organisation habituelle.

Alors l'épidémie s'abattit, venue apparemment de nulle part. Un jour, il y eut quelques cas de ce que les médecins considérèrent comme une grippe bénigne : par-ci par-là, un homme, une femme en allant se coucher, se plaignaient de mal à la gorge, parfois d'une grande lassitude, d'une douleur dans les articulations, d'une fièvre légère, voire d'un frisson. Il n'y avait pas là de quoi s'inquiéter. Les médecins savaient qu'après une période de mauvais temps on devait toujours prévoir quelques malades de ce genre.

Le lendemain, il y avait cent cas.

Vingt-quatre heures plus tard, ils étaient cinq cents.

Puis ils furent mille.

À quatre jours des premières manifestations, il devenait impossible d'estimer le nombre des victimes. Une seule chose était certaine : Farmington était aux prises avec l'épidémie la plus grave de son histoire. Il n'était guère de maison qui ne contînt au moins un malade, fiévreux et courbaturé. Dans le quartier surpeuplé des filatures, le mal préleva un pourcentage terrible. On n'arrivait plus à empêcher la contagion.

À l'appel du Conseil local du service de santé, une réunion extraordinaire de l'Académie de Médecine fut convoquée. Le docteur Miller, non plus affaibli et tremblotant, mais grave et calme, présidait, encadré par les docteurs Sarnov et Metzger. Depuis l'accrochage entre l'obstétricien et Ran, un relent d'inimitié avait flotté sur toutes les réunions. Cette fois, il était évanoui, évaporé. Face à l'ennemi, les rangs se resserraient.

Le docteur Joseph Pound, officier de santé de la ville, fit l'exposé des circonstances. Déjà, le mal échappait au contrôle. Un appel télégraphique avait été adressé à Washington, et le Service de santé publique des États-Unis, ce vétéran parmi les organisations d'experts hautement qualifiés, avait envoyé par avion trois de ses plus éminents épidémiologistes. Ils avaient proposé la répartition en sous-districts du quartier, particulièrement éprouvé, des filatures, ainsi que des bas-fonds habités par les Noirs. Le président voudrait-il présenter ce plan à l'acceptation de l'assemblée et demander à ceux des membres de l'Académie qui s'offriraient comme volontaires de s'occuper des mesures à appliquer dans les secteurs désignés ?

Le docteur Miller secoua négativement la tête. Une motion dans ce sens était parfaitement inutile. Il pria les membres présents de signer leur accord. En moins d'un quart d'heure, tous les noms figuraient sur la liste de Pound, à l'exception de ceux d'une poignée de praticiens trop âgés ou infirmes qu'il ne voulut point accepter, leur disant qu'ils étaient trop précieux pour courir ce risque et qu'on avait besoin d'eux comme aides et conseillers pour le travail en seconde ligne.

Il ne se trouvait pas dans la salle un seul praticien qui ne fût déjà débordé par sa propre clientèle subitement accrue, car le mal ne respectait ni les privilégiés de la fortune, ni les quartiers résidentiels. Malgré quoi il n'y eut personne qui se défilât.

Ran se jeta à l'ouvrage avec son habituelle ardeur méthodique. Ce n'était pas du tout dans sa ligne : il n'avait eu aucune formation épidémiologique. Mais cela importait peu. En dépit de ce manque d'entraînement préliminaire, il avait sa vaste expérience générale des années d'hôpital qui le rendait plus efficace qu'une bonne moitié des hommes actuellement en action. Ce serait une interruption non rémunérée dans ses travaux, car la plupart des victimes n'avaient pas

les moyens de régler des honoraires médicaux. Une partie de son activité volontaire lui avait été fort désagréable au début. Pound, en s'excusant à demi, lui avait rendu sa tâche d'autrefois, de sorte qu'il passait ses matinées à l'Hôpital municipal, avec cette différence qu'il était aujourd'hui subordonné dans le service dont il avait été le chef. Ran était trop bon soldat pour refuser. Ç'allait bien faire rire Metzger ! Le second jour de la reprise de ses anciennes fonctions, il le rencontra face à face dans le couloir. Metzger ne montra aucune propension au rire. Il dit posément :

— Vous connaissez tout à fond ici, docteur Warren. Je n'ai besoin de vous donner aucune instruction.

Chacune des minutes dont il pouvait disposer, il la passait dans le secteur qui lui avait été assigné. Là était le centre de la bataille. En faisant ses tournées, il rencontrait Howard Dater, Porky McNab, George Matthews, dans ses inspections biquotidiennes ; Ahston Bakewell, qui avait intimé à sa clientèle de millionnaires l'ordre de rester au lit et de guérir toute seule, jusqu'à ce qu'il eût le temps de l'y aider ; Phil Verney, qui avait abandonné ses rayons X ; Metzger, dans sa limousine rapide ; Sarnov, sa mince silhouette enveloppée dans un pardessus doublé de loutre, son visage sardonique considérant, l'œil las et la narine offusquée, l'entourage déplaisant, tandis qu'il envoyait son chauffeur faire d'innombrables courses et qu'il se replongeait dans quelque malodorant taudis – genre de travail tout à fait nouveau pour l'avidé obstétricien ; les trois émissaires du Service de santé publique des États-Unis, qui semblaient être partout à la fois et avoir trouvé un moyen inédit de se passer de boire, de manger et de dormir ; non moins doués d'ubiquité, les infatigables officiers de santé locaux ; des médecins volontaires, venus des villages voisins non encore atteints par le fléau, parmi lesquels Tim Brennan, qui venait chaque jour de Gray's Run pour apporter dans la lutte le tribut de sa ferveur irlandaise et – oui, il n'y avait ni à en douter ni à s'y méprendre – grande, belle, parfaitement soignée, la doctoresse Sybilla Barr.

— Vu Larry ? demanda-t-elle à Ran dès son arrivée.

— Non. Il est en ville ?

— Oui. Sa mission spéciale.

— Il n'y a pas beaucoup de temps pour ça, en ce moment. Quel district lui a-t-on assigné ?

— Aucun district. Il ne travaille pas, dit Joe Pound, qui assistait à la rencontre. Il est venu m'expliquer qu'il nous donnerait bien volontiers la main, mais que, chirurgien spécialisé dans l'obstétrique, sans licence de médecine, il ne pouvait pas, dans sa situation, se permettre d'enfreindre les lois, même techniquement et pour une bonne cause.

— Oui, dit Sybilla en souriant. C'est tout à fait un politicien

maintenant que notre Larry.

Toute l'énergie en éveil, tout le dévouement, toute l'habileté technique des volontaires n'avaient que peu d'effets sur la marche impitoyable du fléau et sur ses ravages. C'était une maladie si fuyante, si diverse, si insaisissable que l'influenza, et il y avait réellement si peu de chose que l'on pût faire ! Les indications étaient si lamentablement insuffisantes. Peut-être, parfois, un léger râle dans le poumon, une rougeur granuleuse de la gorge, c'était tout. Pas moyen de trouver le type de microbes dans les crachats et de les traiter par un sérum ; la plupart du temps, on ne découvrait même pas les germes et, au surplus, il n'existait pas de sérum contre eux. Les sulfamides, qui mettaient le streptocoque et plusieurs de ses amis hors de combat, demeuraient ici sans effet. Partout où on allait, c'était la même histoire : « Donnez-leur beaucoup de tisanes et de jus de fruits – mais, parmi ces pauvres gens, qui pouvait s'offrir des jus de fruits ? Donnez de l'aspirine pour soulager les douleurs. Je reviendrai demain. »



Il se pouvait que le lendemain le malade fût mieux, que les articulations des bras et des jambes fussent moins douloureuses. Il se pouvait aussi (et c'était même ce qui se produisait le plus fréquemment) que la courbe de température fût devenue un pic. On auscultait la poitrine, sans rien y entendre de plus que la veille. Jour après jour, il en allait ainsi ! Et puis, tout à coup, le stéthoscope trouvait un changement dans les sons respiratoires, et peut-être y avait-il des râles, ces bruits de bulles que fait l'humidité dans la poitrine lorsque l'air la traverse. En levant les yeux, on rencontrait le regard angoissé d'un père, d'une mère ou de quelque autre proche parent. Un murmure risquait :

— Pneumonie ?

On faisait signe que oui, et on avait mal à voir la détresse qui

passait sur ces visages. Chacun connaissait le péril.

Les continuels et épuisants appels vers ces devoirs étaient considérés par Ran comme une bénédiction. Ils lui laissaient peu de temps à passer en sombres méditations sur sa situation financière, pratiquement désespérée ou pis encore, sur l'éloignement d'Ann qui continuait...

Ann était revenue de l'hôpital, mais n'était pas revenue à lui. Elle avait repris ses quartiers privés dans l'alcôve. Il s'expliquait à lui-même que la chose était incompréhensible, que la jeune femme n'avait pas encore retrouvé son état normal. Le choc subi l'avait laissée déficiente, promenant par la maison une faiblesse, un vague qui lui faisaient peine à voir. Son manque de vigueur physique était-il une raison suffisante pour tout expliquer ? Deux ou trois fois, il avait surpris le regard de sa femme fixé sur lui. Elle l'examinait, et ses yeux, habituellement francs et sincères, exprimaient une sorte de gêne perplexe, comme si elle avait étudié un étranger pour tenter de découvrir quelle était la meilleure conduite à suivre à son égard. Ou bien encore il arrivait qu'elle parût avoir peur de lui. Et, de cela, il était touché au cœur. Par ailleurs, elle s'occupait de l'appartement et préparait consciencieusement les repas qu'il avait si rarement l'occasion de venir prendre. Ils se voyaient fort peu, tous les deux. Parfois deux, même trois jours passaient sans que Warren rentrât du tout.

Un soir, après dîner, elle lui dit brusquement :

— Ran, je veux travailler.

— Tu n'es pas encore assez forte pour cela.

— Je le suis. Tu n'en sais rien. Je vais aller m'offrir comme infirmière volontaire pour soigner les urgences.

— Pas encore, tu n'y résisterais pas.

— Mais je m'énerve. Je m'ennuie à mourir. Je ne suis pas habituée à vivre ainsi.

— Il faudra t'y habituer, répondit-il sèchement.

Ses nerfs étaient à bout, à force de fatigue et de manque de sommeil. Il reprit avec plus de douceur :

— Je ne te laisserai pas courir de risques.

Elle leva les sourcils :

— Ça m'a tout l'air d'un ordre ! Est-ce que c'en serait un ?

— Prends-le ainsi si ça te plaît.

— Ça ne me plaît pas, dit-elle.

Elle regagna la cuisine.

Elle le revit deux jours plus tard. Pour le repas de midi, qui était aussi le petit déjeuner de Ran.

— Je suis sortie hier soir avec Larry Wilson, dit-elle.

Il fronça les sourcils.

— Es-tu certaine d'être assez forte ?

Elle répondit, agacée :

— Il faut bien que je fasse quelque chose. Il veut que je retourne demain soir.

— Eh bien ?

— Y a-t-il un motif pour que je n'y aille pas ?

— Aucun, si tu t'en sens physiquement capable, répondit-il équitabement. Toutefois, tu ferais bien de ne pas rentrer trop tard.

S'il avait essayé de le lui défendre, Ann aurait ragé. Elle aurait donc logiquement dû apprécier sa bonne grâce. Il n'en fut rien. Elle en était vexée, contrariée.

Ran se sentait moins tranquille qu'il ne paraissait. Non qu'il songeât un instant à douter de l'intangibilité d'Ann. Mais, si elle était assez bien portante pour aller dîner en ville et danser, pourquoi ne l'était-elle pas pour... Au diable ! Il n'allait pas discuter ce sujet-là maintenant. Ce ne serait pas chose raisonnable que d'attendre d'une femme qu'elle fût normale si tôt après avoir passé par où Ann avait passé.

Il songea à une lettre de Graeme Ellice arrivée à son cabinet de consultations. Lettre étrange, habile, pleine de subtils sous-entendus, d'allusions provocantes, lettre qui supposait beaucoup et promettait implicitement tout, sans contenir un seul mot directement compromettant.

Il répondit par télégramme. L'épidémie était en plein essor. Farmington serait trop dangereux pour elle. Elle ne devait pas penser à rentrer encore. En réalité, il n'était pas prêt encore à prendre une décision concernant Graeme.

CHAPITRE XIV

En bordure du district assigné à Ran s'élevait, sous l'égide de Kittie Magellan, une rangée de discrètes maisons de grès brun dont la « respectabilité » était purement extérieure. À l'intérieur, une hospitalité commerciale était dispensée par ces dames anonymes qui répondaient aux séduisants diminutifs de Cissie, Maisie, Maudie, Clarrie... et autres... La clientèle privée de Ran ne s'étendant pas jusqu'à cette région, il n'y avait pas été appelé jusqu'à cette nuit où le fléau atteignit un sommet terrible sur lequel il se maintint cinq jours durant.



Ran passait par La Rue, cette nuit-là, quand une des filles de Kittie Magellan sortit en courant, les bras levés pour lui barrer la route :

— Docteur, docteur ! Myrtle est mourante ! Elle étouffe, elle va mourir. Oh ! je vous en prie, venez.

Il la suivit dans une chambre à coucher qui donnait sur le grand salon ; une jeune fille y était couchée et luttait désespérément pour retrouver son souffle. C'était un des rares cas à prendre l'apparence de la diphtérie. Il fallut, pour nettoyer les voies respiratoires engorgées et rétablir le rythme du souffle, cinq minutes d'une activité surprenante. Pendant que, les doigts enveloppés de gaze, il retirait les mucosités encombrant le pharynx, une poire d'angoisse improvisée empêchait la malade de le mordre. Il fit ensuite une piqûre d'un stimulant respiratoire, et bientôt le souffle de la fille redevint régulier, encore que ronflant.

M^{me} Magellan, pâle et lasse, avec plutôt l'apparence d'une maîtresse d'école vieille fille que d'une directrice de *maison*, se tenait debout

derrière lui :

— Merci d'être venu, docteur. Combien vous dois-je ?

— N'en parlons pas pour le moment. Je reviendrai demain.

— Je le voudrais bien, fit-elle avec reconnaissance. Deux autres de mes filles sont souffrantes. Pouvez-vous les voir ?

— Oui. Mais il faudra que je me presse.

Les deux visites furent brèves et rassurantes. Il se pressait vers la sortie quand, dans le corridor, il entendit derrière une porte une voix de baryton lourde, obstruée, qui chantait :

*Pour le mettre dessus sa tête,
Je lui ai donné mon mouchoir.
Et pour regagner sa chambrette,
Je lui ai donné mon bougeoir.
Je n'étais qu'une simple fille Et je ne pensais pas à mal...*

— Les affaires marchent tout de même ! commenta Ran, un peu acerbe.

— Il n'est pas question d'affaires.

À l'intérieur, des pas incertains traînaient sur le plancher. La porte s'ouvrit, découvrant une monstrueuse apparition, échevelée, vêtue d'une chemise de nuit, aussi peu adaptée que possible au personnage. Le visage enflé, boursoufflé, était d'un rouge uniforme. Une puanteur d'alcool flottait dans l'air.

— Dieu me pardonne si ce n'est pas mon ancien associé, le docteur Peter Barkett !... s'exclama Ran. Comment allez-vous ?

L'avorteur le regarda d'un œil vitreux :

— Pas votre place ici, articula-t-il de sa voix pâteuse.

— Retournez dans votre lit, docteur ! suppliait Kittie.

— Où est Lizzie ? Fauk'jaille voir Lizzie ! Menez-moi vers Lizzie.

— Il est ivre, dit Ran avec dégoût.

Kittie éclata en sanglots, des sanglots de douleur, cette fois :

— Il est mourant, dit-elle. Il se meurt de fatigue. Depuis quatre jours, il n'a ni mangé ni dormi. J'ai fini par lui faire avaler de force un peu de whisky, et ainsi j'ai pu arriver à le mettre au lit. Toutefois, il a fallu que je lui promette absolument de l'appeler si l'une des filles allait plus mal. C'était Lizzie, la plus atteinte : elle est morte ce matin.

— Dieu du ciel ! dit Ran.

Ensemble, ils portèrent le malade dans son lit. Jamais, de toute sa carrière, Ran ne travailla avec plus de zèle que cette nuit-là. Les yeux brûlants errant autour de la chambre sans rien voir, la chair gonflée au-dessus des chevilles et qui gardait la marque des doigts un long moment après que leur pression s'était retirée, l'humidité qui remplissait les poumons et y faisait, à chaque respiration, son roulement de plombs à moineaux, la sombre flèche de la colonne de

mercure qui, dans le thermomètre, dépassait largement 40, le cœur peinant au travail, le cœur qui, épuisé par le virus de l'influenza répandu à travers tout le corps, n'était plus capable de supporter des jours et des nuits sur la brèche, la teinte sombre de la peau, le souffle à la fois pénible et précipité, le battement des larges narines, tous les signes portaient un même témoignage.

— Quand a-t-il été pris ?

— Je ne sais pas. Il y a deux jours. Peut-être trois. Oh ! docteur, est-ce qu'il va mourir ?

— Pas si le Bon Dieu veut m'aider à le sauver, marmotta Ran, qui sursauta, stupéfait de son appel au Pouvoir suprême.

Barkett était dans un état comateux. Ran lui fit une piqûre d'adrénaline, puis attendit près de son lit.

— Docteur Warren ? questionna une voix faible, mais claire. Docteur Warren, c'est chic de votre part.

— Ça va bien, fit Ran. Reposez-vous un peu.

Barkett tenta de se soulever sur un coude :

— J'ai des malades à voir. Aidez-moi à me lever. Je me sens très secoué.

Ran se contraignit à une cordiale assurance :

— Elles vont très bien, vos malades. Tout va bien. Je m'occuperai d'elles jusqu'à ce que vous puissiez le faire de nouveau. Dormez tranquille.

Barkett se laissa aller en arrière avec un soupir.

— Je repasserai d'ici une couple d'heures, chuchota Ran à l'oreille de Madame.

Au bas des marches, un groupe de citoyennes de La Rue attendaient : la nouvelle de l'effondrement de Barkett s'était répandue. Elles entouraient Ran d'une ronde inquiète et suppliante. Chacune avait un exemple à citer du dévouement de Barkett, de sa serviabilité inépuisable, de son esprit indomptablement et joyeusement combatif. Il allait guérir, n'est-ce pas ?

— Nous faisons tout ce que nous pouvons, répondit-il.

Et, quand il vit leurs visages désolés à mesure que le sens de sa triste formule leur devenait clair, il ajouta :

— Il y a toujours de l'espoir.

— Pourquoi faut-il que ce soit un homme comme celui-là qui parte ? implora l'une, avec un court sanglot.

Et Ran eut, lumineuse et humiliante, la révélation de l'insuffisance des jugements humains.

Avant qu'il pût revenir à La Rue, quatre heures s'écoulèrent, quatre heures occupées par des demandes impératives, des cas urgents et graves.

— Pas de changement, dit Kittie.

Le malade avait été assez calme, sauf pendant un moment où il avait à toute force voulu atteindre la table pour écrire quelque chose, elle ne savait quoi, une ordonnance ? Une lettre ? Son testament peut-être ? Il était résolu et buté. Elle avait pu, cependant, l'en empêcher.

— Vous avez bien fait, dit Ran. Il a besoin de toutes ses forces. Au moins, il n'a pas perdu de terrain, c'est déjà quelque chose. Mais cette température brûlante qui ne cède pas...

Il aurait voulu demeurer au chevet de Barkett, mais cette pitié lui fut refusée.

Pound, son chef, l'appela en conférence pour examiner la carte des nouveaux foyers épidémiques et pour tracer le plan de campagne du jour qui se levait.

L'aurore était là lorsqu'il put regagner la maison de grès brun.

Kittie Magellan vint au-devant de lui avec un visage de coupable.

— Je n'ai pas pu l'empêcher, docteur. Myrtle appelait. Il a fallu que j'aille vers elle. Pendant que j'étais absente, il s'est levé et je l'ai retrouvé en train d'écrire. Pensez-vous que cela lui ait fait du mal ?

Ran examina rapidement la lourde forme qui s'agitait sur le lit :



— Non. Rien ne pouvait lui faire de mal ni de bien. Il n'a jamais eu la plus légère chance.

Ce n'était pas une expérience nouvelle pour lui que d'être auprès d'un lit d'agonie, mais il n'avait jamais pu s'y endurcir. Et, quand le cœur lassé ne put plus résister à l'afflux croissant du poison qui l'envahissait, quand le râle de l'œdème pulmonaire commença, et quand, enfin, tout fut terminé par l'envahissement d'une écume rougeâtre qui noya littéralement les voies respiratoires, Ran était moralement et physiquement à bout.

Vaguement, il sentit que la sanglotante Kittie lui fourrait quelque chose dans la poche. De l'argent ? Dieu sait qu'il ne voulait pas d'argent pour avoir vainement tenté de sauver le pauvre Barkett ! Non. Ce n'était pas de l'argent : un papier. Il n'eut pas le courage de le regarder. Tout ce qu'il voulait, c'était s'en aller, partir, seul, remettre de l'ordre dans son esprit embrouillé, essayer de s'y retrouver dans

cette sombre ironie du sort qui ennoblissait une créature ignominieuse, et puis l'abattait.



C'était en des temps comme celui-ci, se disait Ran, en marchant lourdement à travers le district, car il avait oublié sa voiture dans La Rue, que les héroïsmes étranges de l'âme humaine prenaient force et se développaient. Il fallait du courage pour aller se battre avec des obus éclatant tout autour de soi, ou pour conduire un avion en plein ciel sur la trace de l'ennemi. Cette sorte de courage gagnait des médailles et des croix. Mais il existait une autre sorte de courage : celle qui vous lance à l'aveugle contre un ennemi qui emplit l'air que vous respirez, un ennemi contre lequel vous n'avez aucune arme que votre santé et votre force, faibles défenses dans une épidémie comme celle-ci, où les plus vigoureux étaient les proies les plus faciles du mal. Il y avait peu de médailles pour honorer ce genre de courage. Pas de médaille pour Peter Barkett. Mais c'était de l'héroïsme tout de même.

Et d'une forme plus subtile que celle que récompensent les croix de fer.

*
* *

Une main se posa sur son bras :

— Hé ! Ran ! Où allez-vous ? Où est votre voiture ?

— Là-bas, quelque part... Barkett est mort.

— Oui. Je sais. Il a fait du bougrement bon travail. Qui l'aurait dit ?

— Oui. Qui l'aurait dit ? répéta Warren d'une voix morne.

Dater le dévisagea, se retourna et cria :

— Joe ! Joe Pound !

L'officier de santé passa la tête par la portière, regarda, et son corps las descendit :

— Qu'y a ?

— Je n'aime pas l'air de cet oiseau-là ! fit Dater.

— Moi non plus. Est-ce que vous êtes pincé, Ran ?

— Non. Je vais très bien.

— Vous n'en avez pas l'air. Vous avez une mine affreuse. Je parierais que vous faites de la température.

— Ce n'est que la fatigue, répondit brièvement Ran, s'efforçant à sourire.

— Vous ferez beaucoup mieux d'aller dormir, lança Pound.

— Marty Bayner doit être dans les environs, fit Dater. Je vais voir si je puis le dénicher.

Ran dormait, appuyé contre un réverbère électrique, lorsque la puissante voiture de Bayner s'arrêta près de lui. Il entendit les instructions de Pound :

— Ramenez-le chez lui et mettez-le au lit, dussiez-vous l'y porter.

— D'accord, fit le jeune politicien. (Son beau visage, habituellement net et coloré, était hagard et moussu de barbe.) Allons-y, mon gars.

— Qu'est-ce que vous faites dans ce coin, Marty ? questionna Warren en montant dans l'auto.

— Ce que je peux. C'est mon propre arrondissement, comprenez-vous ? C'est l'enfer ! Ils meurent comme des mouches. Et qu'y faire ? Rien de rien. Ça ne fait qu'aller plus mal.

— Non, dit Ran. Non. Je crois que nous redescendons la pente.

Un feu rouge les arrêta.

— Ran, dit l'autre, pendant l'attente, comment se fait-il que vous ayez loupé la prison ?

— Demandez à Metzger. J'ai une idée qu'il y est pour quelque chose.

Marty jura. La lumière devint verte, mais au tournant suivant une lumière rouge les arrêta de nouveau.

— Ran ?... Permettez que je vous pose une question. Que c'est ces fantaisies à propos d'un avortement ?

— Ah ! c'est déjà venu jusqu'à vous ?

Ran soupira.

— J'ai été un idiot, c'est tout. Je me suis laissé rouler par Peter Barkett.

— Uh, uh ! bien l'idée que ça devait être un truc de ce genre ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu m'en parler ? Je peux flanquer la peur de Dieu dans le ventre de Barkett.

— Oh ! non ! Vous ne pouvez pas !

— Pourquoi je ne pourrais pas ?

— Parce qu'il est mort.

— Ah ben ! ça n'est pas une perte.

— J'en aurais dit autant hier.

Et il fit à son ami un compte rendu des récentes activités de Barkett.

— Paix à son âme, dit l'autre. On ne peut jamais dire, pas vrai ?

— Tiens, j'oubliais. Il a laissé un papier pour moi.

Il le tira de sa poche, tout froissé, le lissa sur son genou et le lut.

C'était une exonération complète et détaillée de Warren dans l'affaire Leopold.

*

* *

Une grande paix descendit sur lui, et, en même temps, une immense envie de dormir. Il se laissa aller contre son compagnon, qui le cala dans l'angle opposé et ramassa le papier tombé à terre. Marty le lut, siffla entre ses dents et le glissa dans sa poche. Lorsqu'il réveilla Ran devant sa porte, le chirurgien était trop abasourdi pour penser au billet.

Il grimpa l'escalier dans un brouillard. L'appartement était vide. Il marcha droit vers le bienheureux refuge de sa chambre, retira d'un seul mouvement pardessus et veston, et, tandis que son chapeau roulait par terre, il se laissa tomber, dormant déjà, en travers du lit.

*

* *

Le crépuscule emplissait la pièce quand il se réveilla. Tout était silencieux, à cela près qu'on entendait deux voix dans la pièce voisine, la voix d'Ann et celle de Larry Wilson. C'était très bien. Fallait-il se lever et révéler sa présence ? Non. Il n'en avait pas l'énergie. Il

entendit Ann dire :

— Non, Larry. Vous ne pouvez pas faire cela. Voyons, ce serait désertier la cause.

— Je ne peux pas, vraiment ! La cause est fichue. Je vous le dis, la pièce est finie, la clientèle particulière a fait son temps.

— Mais cela signifierait la médecine étatisée ! Vous ne pouvez pas être en faveur de ça, Larry ?

— Qui me le défendra ? Le char de la musique est en route. Ouvrez l'œil et vous verrez comme ce bébé va grimper à bord.

— Ceux de la profession ne l'accepteront jamais.

— Faudra bien qu'ils l'acceptent. L'affaire est dans le sac. De vous à moi, Ann, mon vieux travaille au projet de loi, actuellement.

Ran fut saisi à tel point qu'il faillit se lever et aller se joindre à la conversation. Il faillit, mais ne put s'y résoudre. Le poids du sommeil pesait encore trop lourdement sur lui. Il pourrait accrocher Larry plus tard. Il retomba en arrière sur son oreiller. Et ne se réveilla qu'à la nuit noire.

*

* *

Un trait de lumière marquait l'étroit intervalle entre la porte et le plancher. De nouveau les voix d'Ann et de Larry :

— Vous êtes sûre qu'il n'est pas rentré ?

— Non. La voiture serait dehors.

— Il est bientôt minuit.

— Il n'est presque jamais à la maison, ces temps-ci.

— Une épidémie ne suffirait certes pas à me tenir éloigné de vous, assura Wilson de sa chaude voix caressante.

— Allez-vous devenir sentimental à mon endroit, Larry ?

— Je l'ai toujours été, chérie, et ne m'en suis jamais guéri.

— Ne croyez-vous pas que vous feriez beaucoup mieux de retourner vous asseoir où vous étiez tout à l'heure ?

Ran eut le sentiment que cette phrase était plutôt une taquinerie qu'une adjuration.

Il parvint à se dresser sur ses pieds et traversa gauchement le parquet, y mettant à dessein une bruyante lenteur. Tandis qu'il tripotait le bouton de la porte, il entendit une exclamation étouffée, et puis ouvrit.

— Oh ! hello, Ran !

Larry était plein de cordialité. Froide et un peu pâle, Ann étudiait le visage de son mari.

— Depuis combien de temps, écoutes-tu, Ran ?

C'était bien d'elle, cette attaque directe, sans feinte.

— Je dormais. C'est à peine si j'arrive à m'éveiller à présent. Mais

j'ai entendu diverses choses.

Larry se lança dans une explication précipitée :

— Ne les prenez pas trop sérieusement, Ran. J'ai absorbé plusieurs verres de gin-fizz, et, en outre...

— Attendez, Larry.

De la main, elle lui imposait silence. Ses yeux demeuraient sans flancher fixés sur ceux de son mari.

— Eh bien ! Ran ? Alors ?

— Es-tu amoureuse de Larry ?

— Non.

— Alors, je n'ai pas besoin de te demander si tu m'as trompé avec lui.

— À ta place, je m'en abstiendrais.

— Alors, Larry. Que devenez-vous là-dedans ?

— Je ne sais pas, fut la réponse. Allez-vous poser en époux injurié et me battre à mort ?

— À quoi cela servirait-il ? Vous n'y pouvez rien. Vous êtes comme vous êtes.

Sa bonne humeur dominant sa fatigue était plus mordante qu'un mépris exprimé.

— Et je pense que vous êtes sot et que vous en avez l'air.

Lentement, méchamment, le beau visage changea, rougit :

— Cela se peut bien. Bonne nuit, Ann. J'imagine que je ne vous reverrai pas.

— Pourquoi pas ? Vous avez été idiot, ce n'est pas une raison pour continuer à être idiot. Après tout, nous sommes au vingtième siècle, et des gens civilisés.

— Pourquoi pas ? fit Ran en écho. Pris à dose modérée, vous me paraissez plutôt bon pour Ann. Un amusement inoffensif, si vous voyez ce que je veux dire.

— Bonne nuit ! jeta brièvement Larry Wilson, qui attrapa son manteau, son chapeau, et partit.

— Il ne pardonnera jamais, dit Ann. Jamais.

— Ce n'est pas ce qui m'empêchera de dormir. Rien ne le pourrait !

Submergé à nouveau par le besoin de sommeil, il traversa la pièce en bâillant et en titubant et, rentré chez lui, se déshabilla et se glissa plein de béatitude entre les draps.

*

* *

Ann, demeurée seule et debout, regardait avec ressentiment la porte close.

Quel gâchis leur mariage était devenu !

Quelque chose en elle d'obstiné, de féminin, de rancunier et de

honteux l'empêcha de faire le premier pas.

CHAPITRE XV

Lentement, et parce qu'était épuisée la force de ce courant particulier de virus, l'épidémie d'influenza desserra son étreinte et libéra la cité.



La température redevenue douce, les habitants pouvaient émerger de leurs demeures sans avoir à vérifier d'un œil anxieux si quelque contagieux probable n'apparaissait pas à l'un ou l'autre bout de la rue. La mortalité avait été terrible, et nulle part plus effrayante que chez ceux-là même qui combattaient le fléau. Une bonne vingtaine des meilleures infirmières de la ville avaient succombé, parmi lesquelles la jolie miss Herpel, celle qui avait aidé Bill Williams et Ran en cette nuit où le compte en banque Warren avait été quasiment soldé en faveur du sérum pour Peters. Quant à Bill, il n'analyserait plus aucun germe, ne déterminerait plus aucun type de bactéries : son enterrement avait été le premier – mais non le dernier – dans le personnel de l'Hôpital municipal. Le pauvre docteur Miller, hésitant et si bredouillant, était tombé sous le harnais, rendant le dernier soupir dans l'ambulance même envoyée pour le ramener de son district assigné. Mark Riley, lui, guérissait, triomphant des microbes après un long et douloureux combat. Mais Bill Matson, le boutonneux et servile neveu du docteur Barkett, avait su, comme son oncle, mourir mieux qu'il n'avait vécu. Ce qui, pour Ran, était le plus dur à supporter, c'était le départ de Howard Dater, exilé en Arizona, d'où il ne pourrait jamais revenir : sur un de ses poumons, la tuberculose avait imprimé sa marque, une tache grande comme un dollar d'argent, au point où les défenses affaiblies par le surmenage avaient cédé.

C'était là l'ultime malédiction du fléau : après le lourd tribut en

vies humaines, un tribut aussi lourd en corps épuisés, en nerfs tendus à se rompre, en cerveaux vidés par une lutte forcenée contre l'impossible, en cœurs auxquels ne restait plus aucune réserve vitale capable de les soutenir en cas éventuel de nouvelle crise.

À travers cette mortelle bourrasque, passaient des silhouettes à la fois triomphantes et bizarrement incongrues : splendide et rayonnante comme une jeune Walkyrie, Sybilla Barr ; le vieux George Matthews, qui avait résolument ignoré tous les efforts tentés pour l'arracher à la première ligne de bataille ; plus mince, plus sardonique, plus infatigable et plus actif chaque jour, Sarnov ; Porky McNab qui, par la douceur ou par la menace, par la persuasion ou les injures, ramenait à la vie ses malades défaillants ; Tim Brennan, que cette lutte passionnait comme n'importe quelle lutte ; Joe Pound, l'homme le plus surmené de toute la ville et qui n'avait jamais connu une heure de détente totale, et lui-même, Randolph Warren, attristé, accablé par ses difficultés personnelles lorsqu'il trouvait le temps d'y songer, mais fidèle à sa tâche sans défaillance aucune.

*

* *

Maintenant que le pire était passé, deux considérations affleuraient dans l'esprit de Ran. Il y avait son avenir sans emploi et sans promesse. Cela pouvait attendre encore un peu. Il y avait Graeme Ellice. Et Graeme Ellice n'était pas le genre de femme qui attendait. Elle lui avait écrit à nouveau, puis télégraphié. Et il venait de télégraphier, en réponse, que le danger était passé et qu'elle pouvait rentrer en toute sécurité. Il ne se dissimulait pas ce à quoi cette réponse l'engageait implicitement. Eh bien ! pourquoi pas ! Si Ann ne voulait plus être sa compagne, elle n'avait aucun sujet légitime de plainte, au cas où il chercherait ailleurs satisfaction. Que pouvait-elle espérer ? Il était un être humain normal, avec des besoins physiques normaux. Selon l'optique du médecin, il envisageait toutes les fonctions corporelles sous un angle réaliste plutôt que moral. Et, sous cet angle, l'appel de Graeme Ellice était puissant.

Lucide en matières émotionnelles, il n'essayait pas de se duper ni de se faire croire qu'il éprouvait pour Graeme Ellice l'amour qu'il avait eu pour Ann. Avait eu ? Qu'il avait toujours et dont il était prêt à témoigner si elle consentait à le lui permettre. Cependant il n'était pas dans sa nature de faire à sa femme un appel décisif avant de franchir le pas. Il y a, chez le mâle de n'importe quelle espèce, une fierté sexuelle qui, dans le cas de Ran, s'appuyait sur ce qu'il considérait comme une argumentation légitime. Il fallait qu'Ann lui revînt de son plein gré. Quant à lui, ne se sentant pas coupable, il ne ferait pas figure de suppliant. Il irait à Graeme, et si Ann s'en doutait, tant pis.

Quoi qu'il arrivât, désormais, il en considérait Ann comme responsable. Telle était sa façon, mâle, de rationaliser la crise.

Il s'attendait que Graeme l'appelât au téléphone dès son retour. Au lieu de quoi il la trouva, l'attendant à son cabinet, ce jour-là, comme il revenait de déjeuner. Quand il entra, elle se leva, lui fit, sans un mot, signe de fermer la porte et fut dans ses bras. Cela ne dura qu'un moment : le temps d'un long baiser, affamé, avide, et de quelques mots dits tout bas :

— Il part vers la fin de la semaine. Viendras-tu ?

— Oui.

Elle était partie, et Ran eût pu croire que ce bref épisode était imaginaire si un parfum subtil n'était demeuré flottant dans l'air et si une sensation d'ivresse désespérée n'était demeurée flottante dans ses veines. Jamais Graeme n'avait paru plus tendre, plus sensuelle, plus désirable.

Tard dans l'après-midi, Tim Brennan fit son apparition :

— Envie d'hospitaliser un locataire ce soir ?

— Bien sûr, Tim. Enchanté. C'est-à-dire q...

— Qu'y s' passe ? un autre candidat pour mon alcôve ?

— Non, non. Nous trouverons bien moyen de nous arranger. J'en parlerai à Ann.

Troublé dans son esprit par un « quelque chose » de vague dans les manières de Ran, Tim se rendit sans attendre auprès d'elle à l'appartement.

Elle l'accueillit avec sa chaleur coutumière. Il la complimenta en toute sincérité.

— Vous êtes épatante, Rouquine. En beauté comme jamais. Qu'est-ce que vous diriez d'abriter le vieux copain ce soir ? Je reste en ville aujourd'hui.

Mal à l'aise, elle rougit :

— C'est-à-dire, Tim... Vous pouvez prendre la chambre de Ran, et il prendra le divan.

— La chambre de Ran ? Et pourquoi pas mon humble perchoir ?

— Occupé. J'y perche moi-même.

Les yeux de Tim lui sortirent de la tête :

— Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie ? Vous ne dormez pas avec Ran ?

— Non, répondit Ann, relevant le menton d'un air de défi.

— Eh bien ! que je sois... Rien à raconter à un vieux copain comme moi ?

— Non ! dit Ann.

Tim s'en alla, mélancolique. Il éprouvait le besoin de conseil et de réconfort : il appela Sybilla Barr, avec l'intention de l'inviter à dîner.

— Pas mèche, mon cher vieux ! Je suis prise, répondit la doctoresse.

— Me fiche pas mal que vous soyez sept fois prise pour ce soir. Aujourd'hui, il faut.

— Bon. Entendu. (Pour que Tim employât cette formule, c'est qu'il se passait quelque chose de grave.) Je m'en tirerai par un mensonge quelconque. Appelez-moi à l'hôpital à sept heures.

La première parole de Tim fut :

— Vu Ran récemment ?

— Oui, plusieurs fois. Il n'a pas l'air heureux. Je parierais que c'est à cause de sa petite chienne rousse !

Sybilla Barr était une femme jeune de libre langage, et une amie loyale et dévouée de Ran.

— Laissez tomber, bonne dame. Ann est mon amie.

— Entendu. Qu'est-ce qu'elle lui a fait ?

— M'a tout l'air de le quitter.

— Damnée petite imbécile ! Ran n'est pas l'homme à supporter ce genre de bêtise. De quoi s'agit-il ? Quelqu'un d'autre dans le tableau ?

— Crois pas. Ann n'est pas une tricheuse.

— On l'a vue beaucoup avec Larry Wilson, ces temps-ci.

— Larry est un parasite. Mais je ne pense pas qu'il y soit pour rien.

— Ne me dites pas que Warren se dérange ?

— Pas encore.

— Ce qui veut dire ?

— Que notre sirène locale n° I est folle de lui. Il serait difficile à n'importe quel gars ayant du sang dans les veines de lui résister. Écoutez, Syb. Je ne peux pas supporter de voir ce mariage s'en aller à vau-l'eau, et cependant je ne sais que faire pour l'empêcher.

— Pourquoi n'en pas parler à Ran ?

— Pour qu'il me casse la figure ?

— Ma foi, je ne vois pas où j'entre en ligne.

— J'avais plus ou moins pensé, dit Tim, hésitant, que vous pourriez entreprendre Ann. Avec doigté, vous comprenez...

— Pour qu'elle m'arrache les yeux ?

— Non ! je ne voudrais pas que ça arrive ! Ils me plaisent trop là où ils sont. Mais si quelqu'un peut aboutir, c'est vous.

*

* *

Si Ann s'attendait à un commentaire de son mari au sujet de l'hospitalité refusée à Tim Brennan, elle fut désappointée. Ou peut-être soulagée. De plus en plus, Ran semblait se retirer en lui-même. Elle

savait pourquoi elle était triste et mal à l'aise dans sa conscience, mais elle se sentait au fond d'une impasse et manquait du courage nécessaire pour chercher un moyen d'en sortir. Le vendredi soir, pendant le dîner, son mari émergea d'une crise d'absence et de distraction pour demander :

— Crois-tu que ta tante Lydia accepterait de te recevoir pendant quelque temps ?



Les yeux écarquillés, Ann questionna :

— Tu me renvoies ?

— Tu ne te remotes pas aussi rapidement que je le voudrais.

Elle répliqua, bouillonnante d'une indignation sincère :

— Je ne me suis jamais mieux portée ! Ce n'est pas ça du tout. Qu'y a-t-il ?

S'il voulait bien parler franchement, elle était disposée à le rencontrer à mi-route, et tout pourrait – enfin et encore – s'arranger. Mais il répondit avec effort :

— À moins que quelque chose d'imprévu ne se produise pour moi, il nous faudra renoncer à cet appartement. Et j'ai l'intention de chercher, pour quelque temps du moins, une pension à bon marché.

— Ran ! est-ce si grave que ça ?

— L'échec de ma candidature à la prison a été une tuile terrible. Je laisse partir miss Gerbig.

— Ran, cela ne te ressemble pas de te démoraliser ainsi.

Ses yeux en regardant les siens étaient pleins de sollicitude.

— Tu n'as jamais pris une heure de véritable repos depuis l'épidémie d'influenza. C'est toi qui as besoin de changer d'air. Pourquoi ne vas-tu pas passer la fin de la semaine avec Tim ?

— Ah ! comme je le voudrais ! Mais ce n'est pas possible...

Elle eut, pourtant, l'impression que sa décision était chancelante. À peine fut-il parti qu'elle appela Tim Brennan sur longue distance :

— Tim, je crois que Ran n'en peut plus. Il se rend malade à force de souci.

Tim réprima la tentation de lui dire qu'elle devait mieux que personne savoir pourquoi.

— Ne pourriez-vous pas le faire venir pendant un jour ou deux ? N'avez-vous pas un cas pour lequel vous pourriez le consulter ?

— Au contraire. Il se trouve précisément que j'en ai un ; Ran me serait même joliment utile si je pouvais l'avoir sous la main. Mais ce ne seraient guère des vacances pour lui ; plutôt un voyage d'affaires.

— C'est exactement ce dont il a besoin : de détourner sa pensée de lui-même et de ses préoccupations. Vous pourrez le joindre au bureau dans une demi-heure.

Lorsque Ran ouvrit la porte de son cabinet, le téléphone sonnait :

— Hello ! Docteur Warren ? Ici, Tim. Est-ce que vous pourriez faire un bond jusqu'ici, Ran ? Je suis empoisonné. Ulcère à l'estomac perforé. Je l'ai opéré la semaine dernière, mais ça ne va pas. Quelque chose m'échappe. Je crains qu'il n'y ait une obstruction.

— Entendu. J'arriverai tard dans l'après-midi, Tim.

Ann apprit avec satisfaction qu'il partait pour Gray's Run. N'ayant rien d'autre à faire, elle pensa que l'occasion était bonne d'aller jusqu'au Homestead voir le docteur Matthews, qui avait exprimé le désir de l'examiner à fond.

Elle ne le trouva pas, mais rencontra Sybilla Barr dans l'ascenseur :

— Mrs. Warren, n'est-ce pas ? Comment allez-vous ? Je sortais pour prendre le thé : voulez-vous m'accompagner ?

Voyant que l'autre hésitait, Sybilla reprit :

— Vraiment, je le souhaite.

Elle paraissait si grave qu'Ann fut intéressée :

— Entendu, je viens avec plaisir.

Le thé fut un incontestable échec.

La conversation était en danger, lorsque, tout à coup, Ann se pencha, avec un sourire où il y avait plus de curiosité que de camaraderie :

— Je me demande pourquoi vous m'avez invitée, docteur Barr ?

Syb eut un soupir de soulagement :

— Comme ça, ça ira mieux ! Nous pouvons arriver au sujet. C'est pour parler de Ran.

— De mon mari ? reprit froidement Ann.

Exaspérée par ce ton, Sybilla Barr répondit avec vivacité :

— Votre mari, en effet. Mais avez-vous l'intention de le conserver comme tel ?

— Quelle question extraordinaire !

Sybilla, serrant les lèvres, continua :

— La question, c'est de savoir si vous tenez à le garder ou à le perdre. Voilà tout.

— Bien aimable à vous de vous y intéresser. Êtes-vous amoureuse de mon mari ?

— Non. Et vous ?

Si elle avait eu le temps de réfléchir, Ann aurait ignoré cette intolérable impertinence, mais la rapidité de la riposte la surprit. Elle lança hargneusement :

— Naturellement, que je le suis !

— Alors pourquoi ne vous conduisez-vous pas comme une femme ?

Le petit visage sous les cheveux de flamme s'enflamma :

— Je crois savoir ce que vous voulez dire, mais, ce que je ne sais pas, c'est comment vous êtes au courant de mes affaires... à moins que Ran ne soit allé pleurer sur votre épaule !

— Laissez-moi donc hors de cause ! Vous paraissez avoir *quelque* bon sens, Ann Warren.

— Merci ! riposta sardoniquement l'autre.

— Connaissez-vous Graeme Ellice ?

— Maintenant je comprends pourquoi vous m'avez invitée ! Pour m'abreuver de potins. Eh bien ! ça ne m'intéresse pas.

— Écoutez-moi, je vous prie. Je ne suis ni une commère ni une femme qui souhaite apporter la discorde. Bien au contraire. Graeme Ellice est amoureuse de Ran, folle de lui. Ces choses arrivent aux médecins. Les femmes exagérément impressionnables constituent un important risque professionnel.

— Essayez-vous de me faire entendre que Ran a une liaison avec elle ?

— Non. D'après ce que je sais, il n'y a encore rien entre eux. Mais Fanshawe Ellice part en voyage la semaine prochaine.

Un souvenir brûlant passa dans la mémoire de la jeune femme : Ran n'avait-il pas souhaité l'envoyer pendant quelque temps auprès de sa tante ? Aurait-il essayé de se débarrasser d'elle ? Sybilla Barr parlait encore :

— Graeme est une femme très belle, terriblement sexuelle et très dangereuse. Et, conclut-elle délibérément, si vous croyez qu'à votre caprice Ran va mener une vie de célibataire, si vous jugez qu'il est assez peu homme pour cela, vous n'êtes qu'une sotte.

Toute couleur avait quitté le visage d'Ann maintenant. Elle se leva, rassemblant au mieux sa dignité :

— J'imagine que je vous dois des remerciements. Je vous remercie. Mais... je ne vous aime pas.

— Ça n'a vraiment aucune importance. Je vous aime bien, d'une certaine manière. Mais, ce que j'en fais, ce n'est pas pour vous. C'est

pour Ran. Il est malheureux.

Elle regretta à demi d'avoir dit ces derniers mots. Car Ann eut un petit cri de détresse et trébucha en courant vers la porte.

*

* *

Le malade de Tim habitait quelque part dans la campagne. Assez loin de tout. Un cas très difficile. Ran dut opérer d'urgence avec le plus primitif des équipements chirurgicaux et passa le reste de la nuit à lutter pour sauver la vie du patient. Il revint à midi avec Tim : l'homme était hors de danger. Avant de dîner tardivement en compagnie de son ami et de mettre le cap sur Farmington, Ran dormit six bonnes heures sur le divan de Tim Brennan.

Il était minuit lorsqu'il grimpa les marches de son escalier. Il entra chez lui sans bruit et eut une vague impression de quelque chose d'inaccoutumé. Sur la chaise proche de l'alcôve, aucun vêtement d'Ann. Derrière les rideaux clos de l'alcôve, aucun souffle. Rien. Il écarta les draperies : le petit lit était vide.

— Ann ! dit-il d'une voix pressante. Ann !

Pas un son. Il poussa machinalement un commutateur. La clarté emplit le moindre coin de la pièce, une pièce hideusement vide. Vide d'Ann. Un frisson glacé serra le cœur du jeune homme. Écrasé d'angoisse, il ouvrit sa propre porte. Entièrement cachée sous les couvertures, une masse remua sur son lit. Dans la vague lueur qui baignait la pièce, un éclair cuivré se détacha de l'oreiller. Deux bras se tendirent vers lui. Il entendit, mi-sanglot, mi-murmure, son nom plusieurs fois répété.

*

* *

Au déjeuner, Ann dit avec ressentiment :

— Tout de même ! Tu aurais bien pu me demander de revenir.

CHAPITRE XVI

Cette fois-ci, le bulletin habituel de l'Académie de Médecine annonçait un programme hors-série : la prochaine assemblée générale serait mise à la disposition du docteur Laurence Wilson, de Washington D. C., qui dirigerait un débat sur l'avenir de la pratique médicale. Ran supputa, avec un vif intérêt, la ligne de discussion que le conducteur allait suivre.



À moins qu'il n'ait été ce jour-là trop endormi pour entendre et comprendre exactement ce que Larry confiait à Ann, la confidence avait un parfum très net d'apostasie : *Le char de la musique est en marche. Ouvrez l'œil, et vous verrez comme ce bébé va grimper à bord !*

Sans aucun doute, étant donné sa position d'observateur au service de la Corporation médicale, Larry ne pouvait pas être en même temps le champion du contrôle gouvernemental de la médecine ! Jouait-il un double jeu ?

Et quelle serait son attitude personnelle ? C'était – peut-être ! – un peu gênant de rencontrer un ami à la femme de qui on avait fait une cour trop vive.

Si Ran s'était attendu que Larry fût troublé par ces contingences, c'est qu'il avait sous-évalué le *savoir-faire* mondain de ce jeune homme. Arrivant de bonne heure à la réunion, Ran trouva Larry au centre d'un groupe attentif.

— Mais c'est ce vieux Ran ! (Une main agitée le saluait de loin.) Vous allez nous offrir ce soir une tranche de votre socialisme raffiné, mon bon ?

— Je suis venu pour écouter. Le prédicateur, c'est vous.

— Pas aujourd'hui. Un caissier, simplement. Je ramasserai les idées de ceux qui valent mieux que moi, et je ferai un rapport idoine à la commission.

Tel fut le sens de son bref discours d'introduction. Un point de son exposé fit dresser l'oreille à Ran. Le Congrès allait prochainement consacrer des séances à l'état de la Santé publique et de la profession médicale. L'orateur expliqua que, durant tout l'hiver, des murmures de mécontentement s'étaient élevés, des appels en vue de changements dans le système médical en usage. Il y avait quelques motifs de croire qu'ils émanaient partiellement de divers intérêts égoïstes, hostiles à l'état de choses existant. Néanmoins ceux de la profession devaient admettre que les gens en général, les masses, considéraient que tout n'allait pas pour le mieux dans leur domaine.

Des statistiques avaient été publiées d'où il ressortait que des millions d'êtres humains n'étaient pas examinés à temps, que leurs maux demeuraient sans diagnostic et sans traitement ; des millions d'autres, parce qu'ils redoutaient d'avoir à solder de prohibitives notes d'honoraires, promenaient le danger partout, souvent jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour le guérir ou même simplement l'empêcher de se répandre. Il y avait trop de tuberculose et trop de syphilis ; trop de gens mouraient chaque année de pneumonie, qui auraient pu être sauvés s'ils avaient été soignés en temps voulu. Mais les sérums coûtent fort cher. Leur seul prix dépasse souvent ce dont disposent la plupart des gens atteints par la pneumonie. Des organisations syndicales commençaient à élever la voix afin qu'une protection médicale fût assurée aux contribuables, exactement comme leur est assurée une protection policière, et, comme elle, payée sur le montant des impôts. Ces requêtes s'accordaient parfaitement avec la politique envisagée par le gouvernement et qui consistait à taxer les riches pour soulager les pauvres.

Les dangers inhérents à un tel projet, souligna l'orateur, n'étaient que trop évidents. Mais, de plus en plus, l'opinion publique voulait savoir ce qui empêchait le système actuel de fonctionner convenablement. Ce point-là était incontestablement un de ceux auxquels la commission accorderait son attention.

Le docteur Metzger, qui présidait, s'informa :

— Qui donc, docteur Wilson, est président de cette commission ?

— Le sénateur Wilson, mon vénéré père, répondit Larry avec son sourire ingénu.

— C'est-y pas gentil tout plein ! lança une voix.

Le sourire de Larry s'éteignit.

Mark Riley s'adressa au président :

— J'aimerais demander au docteur Wilson si ce prétendu mouvement de réforme médicale ne vise pas *effectivement* à obtenir le

contrôle gouvernemental de la médecine ?

— Indubitablement, répondit Larry. Et il s'appuie sur beaucoup d'argent.

— Et alors ?

Une voix anonyme lançait son défi.

— Qu'est-ce qu'on reproche, en somme, à la médecine nationalisée ? Au moins nous serions tous assurés de gagner de quoi vivre !

Dans la discussion animée qui suivit, George Matthews éleva la voix pour prier Ran d'énoncer ses vues. Ran commença par deux propositions : tout d'abord, que le contrôle de la profession médicale par le gouvernement ne pouvait signifier que la détérioration et la dégénérescence du médecin individuel ; ensuite que, si elle voulait éviter le contrôle d'État, la profession devait se mettre en mesure, et vite, de se socialiser elle-même jusqu'à un certain point, au profit du patient économiquement faible, qui se trouvait actuellement dans l'impossibilité tragique de se procurer les soins convenables.

— La réponse, dit Ran, c'est la clinique de groupe, la coopération d'équipe, plus l'assurance médicale. Un système national d'assurances médicales, entretenant à travers tout le pays des cliniques d'équipes de première classe, d'une valeur et d'une compétence absolues, garantirait des soins médicaux convenables à des prix accessibles aux millions de malades qui en ont le plus besoin.

*

* *

À la sortie de la réunion, Larry Wilson devint un centre autour duquel la discussion non officielle, mais animée, continuait. Il semblait troublé :

— Partout où je suis passé, les jeunes générations m'ont l'air de s'exciter plus ou moins inconsidérément sur les assurances médicales et le travail d'équipe. J'appelle ça du communisme médical.

— Plutôt facile, vous ne croyez pas ? d'épingler l'étiquette « communisme » sur tout ce qui vous déplaît. Mais je ne vois pas à quoi cela vous conduit.

Cette remarque de Tim Brennan amena Ran à poser une question :

— En somme, Larry, quelle est votre propre position dans cette affaire ?

Larry ne pouvait pas se douter que l'aveu fait à Ann, relativement au « chariot de la musique », avait été entendu.

— Moi ? Oh ! je suis naturellement pour le progrès. Pour un progrès raisonnable.

— Quand avez-vous dit que les audiences commenceront ?

— La semaine prochaine. Si j'ai un conseil à vous donner, venez. Il

y aura du sport.

*

* *

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Ran mit sa femme au courant de la discussion.

— Des séances officielles à Washington ? Mais, Ran ! n'est-ce pas l'occasion de présenter tes idées ?

— Je donnerais ma dernière chemise pour pouvoir y aller. Aucune chance. Pas les moyens de m'offrir ça.

— Tu en as les moyens. Il *faut* que tu en aies les moyens.



— Il faut peut-être. Mais il n'y a pas. Termes de loyer en retard.

— J'ai de l'argent, Ran. Ce qui reste sur le compte de Bébé.

— Et tu crois que je prendrais ça ?

Le menton de la jeune femme trembla. Comme une toute petite fille soudainement saisie par un chagrin violent, elle appuya sur ses yeux l'envers de ses poignets. Elle chancelait.

— Tu dois le prendre ! Il n'y a que comme cela que tu puisses me pardonner.

— Ann chérie ! Te pardonner quoi ?

— D'avoir été si vilaine avec toi, si mesquine ! C'est pour me punir,

sûrement, que j'ai perdu notre bébé. Et puis... après... encore... j'ai continué... je ne t'ai pas permis de... m'approcher... jusqu'à ce que... moi-même... je n'aie plus pu le supporter...

Elle sanglotait.

Il se leva, alla vers elle et, posant sa tête brune contre la tête cuivrée, dit tendrement :

— Arrête, chérie. Tais-toi. Tout est arrangé. Oui, je prendrai l'argent, si c'est là ce qui te consolera.

Au milieu de la nuit, Ran s'aperçut qu'Ann était agitée.

— Tu ne peux pas dormir ?

— Non.

— Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— Rien.

— Ann, tu n'imagines pas à quel point tu mens mal.

— Bon. Eh bien ! oui. Il y a quelque chose.

— Allons-y. Vide ton sac.

— Non. Oui. Je ne peux pas. Si, je vais te dire, Ran.

De ses doigts, elle lui caressa rapidement le visage et retira sa main avant de parler :

— Ran ? Étais-tu amoureux de Graeme Ellice ?

— Croyez-le ou ne le croyez pas, madame Randolph Warren, je n'ai jamais éprouvé d'amour ni même jamais cru en éprouver pour personne d'autre que pour la petite folle que vous êtes.

Elle eut un profond soupir de contentement.

— Chic. Je ne te poserai plus jamais cette question. À propos de personne.

Ran savait qu'elle tiendrait cette promesse.

*

* *

En réponse au télégramme qu'il avait envoyé à la Commission de l'Amélioration de la Pratique médicale, Ran reçut, du secrétaire de cet organisme, avis qu'il était inscrit pour une intervention de quinze minutes. Sa déception fut grande.

— C'est à peine si je pourrai commencer mon explication. Ça ne vaut pas d'aller là-bas.

Mais l'enthousiasme d'Ann refusait de se laisser doucher.

— Donne-moi le sommaire de ton plan. Fais-le bref, au point et aussi vivant que possible. Je vais en taper douze ou quinze copies afin que tu puisses en remettre un exemplaire à chacun des membres de la Commission et qu'il t'en reste quelques-uns pour distribuer éventuellement aux gens que le plan pourrait intéresser.

— Mais, insista Ran, je veux *leur parler*. Le papier, ils le jetteront à la corbeille.

— Expose les points saillants. Donne-les-leur bien nets et précis, d'attaque, en cinq minutes. Ça leur laissera dix minutes pour questionner et discuter.

— Tu ferais bien mieux d'y aller que moi ! Je parie que tu défendrais bien mieux le projet que je n'y arriverai.

— Très probable ! admit-elle avec suffisance. En tout cas, ça sauterait ! je presserais le mouvement. Allez, mets-toi au travail. Et rappelle-toi : que ce soit entraînant.

*

* *

Quoique son tour de parole fût fixé pour onze heures, Ran était dès neuf heures dans l'antichambre, son paquet de copies sous le bras. Comme il attendait près d'un des ascenseurs somnolents que celui-ci émergeât lentement des profondeurs, il entendit à côté de lui une voix étonnée :

— Ran !

Il se retourna. La main tendue, Frances Mayfield venait à lui.

— Frances !

Pendant quelques secondes, il se sentit embarrassé, puis se dit que cette attitude était puérile et imbécile.

Le plaisir sincère qu'elle éprouvait à le revoir le détendit :

— Vous n'avez pas changé un brin !

— Pourquoi changerais-je ? Mais vous avez changé. Mûri. Votre jolie Ann est-elle avec vous ?

Chose effarante, son passé avec Frances devenait vague, presque fictif. Il n'arrivait pas à croire qu'elle avait été son ardente maîtresse et qu'ils avaient passé ensemble cette quinzaine d'intimité totale. Il se secoua et revint au temps présent.

— Non. Elle est à Farmington.

— Dommage. J'aimerais la voir. Pourquoi êtes-vous ici ? Oh ! voyons... (Elle répondait elle-même à sa question.) Pour l'audience médicale, évidemment.

— Oui. Et vous ?

— Même chose. Robert s'y intéresse énormément. Il est là-dedans en ce moment, avec le sénateur McDonough. Je vais le rejoindre. Ne voulez-vous pas venir en même temps ?

Oui. C'était bien la même Frances. Avec tout le charme de jadis et toute l'ancienne quiétude. Aussi certainement que si elle le lui avait expliqué en termes formels, il savait qu'elle avait laissé le passé derrière elle. Sans honte. Calme et résolue. Qu'elle était et demeurerait toujours l'épouse fidèle de Robert Mayfield. Et, il l'espérait, sa fidèle amie à lui, Ran Warren.

— Tu te souviens du docteur Warren, Bob ?

— Qui ? Oh ! bien sûr. Lakeview. Enchanté de vous revoir.

Ils se serrèrent la main.

Ran le trouva plus simple qu'aux jours de Lakeview, délivré de cette légère touche de solennité qui accompagne souvent l'opulence alors qu'on ne l'a pas gagnée soi-même. Le mariage avec Frances Libby aurait civilisé n'importe quel époux. Elle expliqua :

— Le docteur Warren se présente devant la commission ; il a un plan à exposer.

— Vraiment ? J'aimerais le connaître. En avez-vous une copie là ?

— Oui. Mais avez-vous le temps maintenant ?

— Je prendrai le temps.

Il s'assit pour étudier le travail. Frances, de son côté, en fit autant. Au bout d'un moment, Mayfield leva les yeux :

— Il faut que McDonough voie ça.

— Pourquoi McDonough ?

— Il fait partie de la commission. Il est même l'unique membre de la commission qui connaisse quelque chose à la question. Voyez-vous une objection à ce que je lui remette ceci ?

— Non. J'en serai content, au contraire, et je vous en remercie. Mon intention était d'en faire parvenir un exemplaire entre les mains du sénateur Wilson.

— Hum-hum-hum..., marmonna Mayfield. Pas du tout le sentiment qu'il y soit favorable. Wilson est un politicien. Qu'est-ce que les politiciens peuvent retirer de votre plan ? Quel bénéfice ou quel avantage ?

— Aucun. Et c'est précisément l'idée. Le divorce entre la pratique médicale et le contrôle gouvernemental.

— Avec quel résultat ? Pas de patronage pour les nominations publiques, pas de retours de bâton, pas de trafic d'influence, pas de marchandage de votes. Alors quoi ? Terrible ! Du moins si on considère les choses du point de vue de Wilson.

— Mr. McDonough n'est-il pas un politicien lui aussi ?

— Pas de la même espèce.

— Bien. Le but secondaire de mon plan, après avoir procuré des soins médicaux de première classe pour des prix aussi bas que possible, est d'empêcher les infiltrations de la politique. Dans un État idéal, on pourrait, à la rigueur, concevoir que le gouvernement s'occupe avec compétence et désintéressement de contrôler la profession médicale. Mais, avec notre partisanerie déchaînée chez les uns comme chez les autres, nationalisation signifierait incompétence, gâchis, bagarre et simonie.

— Entièrement d'accord. Et je suis sûr que McDonough penserait de même. Je vais lui demander de parcourir tout de suite votre projet.

— Venez dîner avec nous ce soir, dit Frances. J'essaierai d'avoir

Larry Wilson.

— La main de Larry est contre moi, affirma Ran en riant. Il considère que je suis un dangereux radical.

Les grands yeux gris s'élargirent d'étonnement :

— À cause de ce plan ? Quelle folie ! Robert dit que la médecine doit se socialiser elle-même, ou s'attendre à être socialisée du dehors. Mais Larry sera toujours du côté du manche – s'il peut découvrir assez tôt de quel côté le manche se trouve. Au revoir, Ran. Nous sommes au *Carlton*. Ce soir, huit heures.

Lorsque Ran retourna vers la salle de l'audience, plus de la moitié des bancs et des chaises de la grande salle d'attente étaient occupés. On aurait difficilement pu imaginer assemblage plus disparate que celui des gens qui attendaient là. Un ou deux jeunes gens, alertes, ardents, s'y trouvaient, dans l'intention bien arrêtée d'obtenir la faveur publique et, si faire se pouvait, un emploi. Plusieurs femmes d'apparence résolument virile, avec des serviettes importantes et des voix qui ne l'étaient pas moins, parlaient haut, fort et librement de l'imminente révolution médicale.



Il était onze heures moins trois minutes. Quelque peine qu'il se donnât pour demeurer calme, Ran se sentait de plus en plus excité. Il ne disposait que de quinze minutes, et il savait qu'il lui fallait entrer là bataillant déjà, et exposer son plan en même temps qu'il le distribuerait aux membres.

L'huissier brailla :

— Docteur Randolph Warren.

Ran tendit au passage sa convocation et entra dans l'arène : il se sentait une boule dans la gorge.

Le sénateur Wilson lui adressa un petit signe témoignant qu'il le reconnaissait. Il y avait, autour de la longue table, dix ou douze autres

hommes, dont, à défaut du nom, le visage était familier à force d'avoir paru dans les journaux et aux actualités cinématographiques. Un homme aux calmes yeux bleus sous une chevelure gris fer attira son regard. Il paraissait beaucoup plus attentif que les autres.

Le sénateur Wilson ouvrit le feu :

— Avez-vous quelque suggestion à faire, docteur Warren ?

— Oui, monsieur.

Aussitôt Ran sentit sa voix s'affermir. Et elle se stabilisa complètement, devint plus confiante, à mesure qu'il parlait.

— Voici, dit-il tout en faisant le tour de la table en distribuant son texte, un plan qui, je crois, couvre les besoins de chacun en prévoyant l'organisation du service médical par cliniques d'équipe dans chaque État, selon la population. Je serais heureux qu'une copie de ce projet soit incluse dans les minutes du Congrès.

Le sénateur Wilson lança un exemplaire au greffier, qui prenait laborieusement des notes dans un carnet.

— Comment le service sera-t-il payé ? demanda-t-il.

— Les classes pauvres seront soignées gratuitement grâce à l'argent prélevé sur les impôts. Les classes moyennes auront un système d'assurances administrées par les grandes associations médicales. Les gens à leur aise agiront à leur guise.

Un homme chauve, de l'autre côté de la table, ouvrit un œil et dit :

— Cette assurance sera-t-elle collectée et les frais médicaux seront-ils réglés par les soins des gouvernements locaux ou des États ?

— Non, monsieur. La manipulation des fonds de l'assurance est absolument indépendante du contrôle d'aucun service gouvernemental. Une commission est chargée de l'administrer, commission qui comprend un médecin de l'Association médicale, un homme élu par le peuple et un membre du Service de Santé publique des États-Unis.

Sur cette décevante information, l'homme chauve grogna vaguement et referma son œil. Ran sentit un manque général d'intérêt : il n'aboutirait à rien auprès de la commission, il s'en rendait compte. Mais il se pouvait que quelque personnage influent, le président peut-être, eût le plan sous les yeux et en comprît les possibilités, pour peu qu'on voulût bien en attendre autre chose qu'un moyen éventuel de s'assurer des votes.

Des questions négligentes et superficielles furent posées par plusieurs membres. Celles que lui posa l'homme aux cheveux gris et aux yeux bleus qu'il avait remarqué en entrant dans la salle ne furent ni superficielles ni négligentes, mais intelligentes et attentives. Au moins, se dit Ran lorsque l'huissier vint lui annoncer que son temps était écoulé, il avait intéressé un homme.

— Comment, s'enquit Frances Mayfield, ce même soir autour des cocktails, comment cela s'est-il passé ?

— Pas trop bien. À peine se furent-ils rendu compte qu'il n'y avait aucune politique dans le plan, ils reprirent paisiblement leur somme. Tous, moins un.

— Ça devait être Paul McDonough, dit Robert Mayfield. Il dîne avec nous ce soir.

— S'étant décommandé à un dîner plus important uniquement pour vous rencontrer, Ran, compléta Frances.

Larry Wilson, à ce qu'il paraissait, dînait dans une ambassade, mais il se pouvait qu'il vînt plus tard dans la soirée.

Pendant le repas, la conversation fut surtout technique. Le sénateur McDonough accordait au plan une approbation sans réserve, bien qu'il perçût quelques difficultés mineures dans son application et quelques inconvénients.

— N'y aura-t-il pas toujours le risque que les médecins, assurés d'un revenu fixe, se relâchent et deviennent d'une dangereuse indifférence quant à leur perfectionnement, voire négligents de leurs devoirs professionnels ?

Robert Mayfield souligna aussitôt :

— C'est la principale objection que l'on présente à l'étatisation de la médecine, qui transformera le praticien en fonctionnaire appointé.

— Le péril n'est pas négligeable, en effet, admit Ran. Mais il a son correctif. Je n'ai pu donner qu'un schéma du plan. Sur le plan entièrement développé, les cliniques seront tenues, sous peine de perdre leur privilège, à maintenir tout leur personnel à un certain niveau de connaissance et de qualité. Par ailleurs, elles devront contenter les patients de leur district particulier ou les perdre au profit d'un groupe meilleur. Puis, pour rendre les choses doublement sûres, je vais ajouter un article prévoyant que l'Association médicale de chaque État devra organiser, comme on le fait déjà en Floride et dans plusieurs autres États, de brefs cours auxquels les médecins devront assister par roulement une fois tous les trois ans et qui leur permettront de se tenir au courant de tout ce qui se fera de nouveau dans leur spécialité, et même dans leur profession.

— D'ailleurs, les divers membres d'une même clinique exerceront les uns sur les autres une influence stimulante, et l'émulation ne perd jamais ses droits, remarqua Frances.

— Je crains fort – c'était le sénateur qui parlait – qu'il n'y ait rien à attendre de la commission. Mais nous allons tenter de garder votre idée vivante. Je serais content d'avoir toutes les copies dont vous pourrez disposer.

— Aujourd'hui, en effet, j'ai eu l'impression que les membres de la

commission avaient leur siège fait. Ils semblaient purement et simplement liquider un ordre du jour.

Le sénateur McDonough hocha gravement la tête :

— Vous ne vous trompez malheureusement pas de beaucoup. La plupart d'entre eux n'envisagent cette question comme toutes les autres que sous un angle politique. Et d'une politique mercantile, qui pis est. Rien ne leur plairait davantage que d'avoir en main le contrôle médical. Et, comme ils savent de quel côté le vent souffle, ils préparent leurs voilures en conséquence. Avez-vous suivi l'extravagante propagande qui ne fait d'ailleurs que commencer ? Un de ces jours, ils vont se déchaîner. Les intérêts derrière le contrôle médical ne laissent rien au hasard, pas plus que l'état-major d'une armée en guerre.

— Alors vous croyez vraiment que nous allons l'avoir ?

— Je le crois. L'étatisation est en marche, Warren. Que Dieu nous aide, elle vient, répondit le sénateur.

*

* *

Larry Wilson arriva fort tard. Avec des nouvelles.

— Père a été directement attaqué par cette bande de réformateurs médicaux. Ils rallient tous les aigris et les malcontents du pays. Il doit y avoir la grosse galette quelque part derrière eux. De puissantes fortunes médicales. Attendez-vous à quelque chose avant que la commission donne ses conclusions.

— Où allez-vous en quittant Washington, Ran ? demanda Frances.

— J'ai pensé aller à Baltimore pour renouer quelques liens d'autrefois.

— Je vous aurais bien volontiers prié de descendre chez nous, dit Robert Mayfield, mais nous n'y serons pas cette semaine. Nous allons dans l'Ouest de la Virginie, où j'ai certains intérêts miniers.

— Connaissez-vous la région, Ran ? Autour et au-delà de Stoneville ?

— Non. C'est un district de montagne, je crois ?

— Oui. Assez primitif et terriblement pauvre. Mais personne n'y peut rien. L'industrie du charbon bitumineux est bien malade.

— La médecine aussi, dit Ran avec un sourire en coin. Et je la crois près d'avoir à subir une grave opération.



CHAPITRE XVII

Ran s'inquiétait sérieusement de l'avenir, quand la lumière lui parvint sous les rayonnantes espèces de Marty Bayner.

— Hello, doc ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir ?

— Savais pas que vous étiez malade, Marty.

— Moi ? Malade ? Fichtre non. Jamais. Pas le temps.



— La politique donne fort ces temps-ci ? s'enquit courtoisement Ran.

— Savez-vous quelle est la première règle de la politique, doc ? C'est : « Servez-vous de vos amis. »

— Je n'ai pas d'amis dans ce domaine.

— Zut et flûte ! Pas d'amis dans ce domaine ! Qu'est-ce que vous avez à me reprocher ?

— Je n'ai rien à vous reprocher, Marty.

— Seulement, vous ne voulez rien avoir à faire avec moi, hein ? dit le politicien, froissé.

— Ce n'est pas comme cela qu'il faut voir les choses.

— Ma foi ! Votre petite femme a bien plus de jugeote que vous n'en aurez jamais.

— Là, vous dites quelque chose de vrai ! Qu'est-ce qu'elle vient faire dans l'histoire ?

— Je suis entré en collision avec elle, en ville, l'autre jour, à pied cette fois ! Et j'ai appris que vous avez vraiment besoin de cet emploi à la prison.

— Et comment ! dit Ran avec ferveur.

— O. K. ! Allez-y.

Ran demeura un instant la bouche ouverte de perplexité.

— Je n'y suis pas, Marty.

— Le type qu'ils ont flanqué là à votre place n'était qu'une flanelle. Le directeur fait vilain. Ça m'a donné une belle petite ouverture. Du coup je m'amène chez le Metzger avec des munitions : la lettre du pauvre vieux Barkett...

— La lettre de Barkett ? interrompit Ran, effaré.

— Voui. L'avais fauchée, expliqua succinctement un Marty sans honte. M'était avis que je saurais mieux m'en servir que vous à l'occasion. Pas eu besoin. Metzger ne vous aime pas et ne vous aimera jamais, mais, depuis l'épidémie, il a révisé son point de vue, et il endosse votre candidature pour l'emploi, en remplacement de Willetson, démissionnaire... Saisissez ?...

— O. K., Marty. Vous m'avez certainement sauvé la vie pour le quart d'heure. Je prie Dieu que ça dure, mais je ne voudrais pas en faire le pari.

Le politicien, brièvement interloqué, comprit et acquiesça.

— L'histoire du contrôle médical par l'État, hein ? Oui, ils disent que l'affaire est dans le sac. Moi-même, j'ai horreur de ce truc-là ! La médecine est une des choses où la politique n'a pas à intervenir. Je suis entièrement en faveur du vieux médecin de famille, qui fait sa tournée avec son stock de pilules, envoie sa note quand il y pense, et à qui on fiche la paix dans son cabinet comme au-dehors. Ce que nous allons voir si la politique fourre ses griffes là-dedans ne sera pas joli-joli !!!... Mais nous sommes bons pour que ça nous arrive, doc, à moins que vous autres, les types médicaux, vous ne vous y mettiez vous-mêmes, et vite encore !

— Je ne crois pas tout de même qu'il y ait lieu de se tracasser de sitôt. Le gouvernement voudra faire les choses progressivement, et, dès la première étape, le mal sera visible. De sorte que l'expérience s'arrêtera là.

— Ah ! oui ? C'est comme ça que vous voyez les choses ? Ben, vous avez tort et vous êtes loin de compte. Prenez-le comme je vous le dis : vous avez de quoi vous tracasser. Et pour dans pas longtemps.

— Voyons, Marty. Vous ne pouvez pas supposer que le gouvernement accaparerait tout en une seule fois ? Ce ne serait pas possible ! J'ai toujours tenu pour certain qu'ils commenceraient par organiser un service d'État pour les gens qui ne peuvent pas payer, et qu'ils laisseraient le reste tel qu'il est.

Mais Bayner n'était pas d'accord.

— Le cochon tout entier ou pas de cochon du tout. Cela va de soi, voyons. Vous ne pensez pas que les gros pontes qui sont derrière tout ça vont se contenter d'un morceau de maigre ? Vous n'entendez pas d'ici gueuler les pauvres bougres du genre de ceux qui peuplent mon secteur ? Ils s'imagineraient qu'on s'en débarrasse, en les collant à des

médecins de quatre sous, tandis que les riches pourraient toujours se payer les services des meilleurs. Chaque fois qu'un purotin passerait l'arme à gauche, le gouvernement se ferait donner sur les doigts. Non, non, croyez-moi, ils ne sont pas tous fous à Washington, et ils ne vont pas courir le risque de perdre des votes comme ça.

— Vous voulez dire que, dès le début, ils mettraient la main sur les hôpitaux, les cliniques, les dispensaires, la clientèle particulière, sur tout en somme et d'un seul coup ?

— Exactement ça, confirma l'autre. Pas une chance sur cent pour qu'ils s'y prennent autrement. Bien sûr, quelqu'un pourrait encore jeter utilement un bâton dans les roues. Le projet ne sera pas une loi tant que le Président n'aura pas mis son nom au bas, sur le pointillé. Mais si messieurs les médecins se contentent de rester assis sur leurs lauriers, vous pouvez être tranquille, la machine ne sera pas longue à se mettre en marche. Et, quand elle roulera, il sera trop tard pour l'arrêter.

*

* *

La chance de Warren avait atteint un tournant favorable. Les consultations à son cabinet augmentèrent en nombre et en rendement, résultat inévitable de la sincère ferveur professionnelle doublée d'une habileté technique certaine.

Marty Bayner battait le rappel pour lui. Des clients reconnaissants chantaient ses louanges aux oreilles de leurs amis » Des médecins qu'avait impressionnés sa ferme indépendance, lors de la bagarre verbale à l'Académie, lui envoyèrent des cas. Sachant qu'il ne dépendait d'aucune coterie, ils lui adressaient leurs malades en toute sécurité, assurés qu'ils ne leur seraient pas volés. Leur revenu accru permit aux Warren de s'installer dans un appartement plus vaste et de choisir pour le cabinet de Ran une secrétaire-infirmière.

Ann aurait voulu reprendre sa place, mais Ran se rendait compte qu'il lui fallait encore du repos. Une année pendant laquelle elle avait mené de front le travail du bureau et le travail domestique, puis la perte de son bébé l'avaient épuisée. Il voulait la voir sortir davantage, se faire des amis, commencer à vivre la vie à laquelle son éducation l'avait préparée, à laquelle sa gaieté native, sa sympathie pour les gens l'inclinaient. Et Ran aurait été satisfait cent pour cent, s'il ne s'était trouvé, au fond de sa conscience, un sentiment inconfortable. Il avait honte de l'épisode Graeme Ellice. Il avait écrit à Washington à la jeune femme une lettre qui était, il s'en rendait compte, un chef-d'œuvre de gaucherie. « Comment, diable, se demandait-il avec colère, peut-on s'excuser gracieusement auprès d'une femme de ne pas désirer coucher avec elle après lui avoir donné tout motif de croire qu'on le

désirait ? » La brève réponse de Graeme ne le réconforta en aucune manière. Elle écrivait : *Vous avez certainement raison. Oublions tout cela. Je m'en remettrai. Mais j'espère ne pas vous voir d'ici quelque temps.*

Ce qui le blessait surtout, c'est qu'elle joignait un chèque pour soins médicaux depuis l'opération. Le déchirer ne lui procura qu'un maigre soulagement, qui n'équivalait pas tout à fait à une justification.

*
* *

Vers la fin de l'été, Ann vint fièrement à lui avec le petit livre noir du compte d'économies ; il lut :

— 25 août, cent dollars.

— C'est le commencement d'un nouveau fonds pour le bébé, annonça-t-elle.

— Quoi ? fit Ran.

— Non, non, pas encore. Mais j'ai vu le docteur Matthews. Il pense que je puis redevenir enceinte d'ici un an.

— Si ma collaboration peut t'être utile, n'hésite pas à me donner tes ordres, dit Ran de son air le plus mondain.

— Veux-tu te taire, idiot !

Ann rougit jusqu'aux oreilles. C'était, aux yeux de Ran, un des charmes d'Ann, le fait qu'il pouvait toujours l'amener à rougir.

— Si j'avais été au courant de tes intentions, j'aurais épargné tout cet argent gaspillé pour le voyage à Washington.

— Ce n'est pas de l'argent gaspillé, affirma-t-elle. Le plan passera un jour ou l'autre. Et, de toute manière, tu avais besoin de ce changement.

— Pas encore de gros titres dans les journaux à ce propos, répondit-il, morne.

*
* *

Durant tout l'été, rien de défini ne se produisit, non plus qu'au début de l'automne, bien que des rapports indiquassent de temps à autre que les forces antimédicales étaient à l'œuvre dans plusieurs villes. Provisoirement, leur politique semblait purement destructive, visant à saper la confiance publique dans la profession médicale. Ran, ainsi que ses confrères avec qui il en discutait, avait le sentiment que la corporation, dans son ensemble, n'appréciait pas la force véritable de la menace et ne prenait aucune mesure effective pour la contrecarrer.

Le rapport de la Commission du Progrès tardait à sortir. Des rumeurs venues de Lakeview semblaient indiquer qu'aucun des plans

soumis n'avait retenu son attention favorable et que la Commission inclinait nettement vers le contrôle d'État.

Tout à fait à l'improviste, le Président décida qu'une session spéciale du Congrès se tiendrait le 1^{er} novembre pour étudier la législation médicale. Les choses se mirent alors à arriver avec une soudaineté dramatique. Un barrage antimédical fut dressé sur tous les fronts. Un imposant trésor de guerre, constitué surtout par les fabricants de faux remèdes, permit de s'assurer les services des plus célèbres experts en publicité et de mener dans la presse une vigoureuse campagne « éducative ».

Un fameux charlatan, inventeur de drogues à la peau de toutou, organisa une campagne de tracts par courrier. Des éditoriaux inspirés des articles préparés s'étalèrent dans les colonnes des journaux régionaux et de tels organes plus importants qui purent y être amenés par l'argent, la persuasion ou la crainte. La radio donna de la voix. Tout fut magnifié, déformé, habilement monté en épingle et finit par former un volume impressionnant de haine et de suspicion, qui prit forme législative dans un acte concernant la pratique médicale présenté par le sénateur Wilson et supporté – quoique pas à l'unanimité – par le comité qu'il avait spécialement formé. Spécieusement rédigé, ce projet de loi livrait la profession médicale dans toutes ses branches et toutes les activités jointes et connexes, hôpitaux, cliniques, infirmières, pharmaciens même, aux mains des politiciens. Il prévoyait la création d'un nouveau ministère, avec un secrétaire de la Santé dans le Cabinet. Les docteurs, quels qu'ils fussent, se trouveraient automatiquement considérés comme pratiquant la médecine générale et forcés de figurer comme tels sur les états de paiements du gouvernement, à moins qu'ils ne réussissent aux examens que des bureaux officiels feraient passer dans chaque État, en vue de déterminer leurs statuts comme spécialistes. Chaque État serait divisé en un certain nombre de districts, avec un ou plusieurs hôpitaux par district ; les praticiens de médecine générale vivraient et pratiqueraient *hors* des hôpitaux, les spécialistes vivraient et pratiqueraient *dans* les hôpitaux. Tous les médecins seraient des employés de l'État et n'auraient aucun choix quant au lieu de leur activité et de leur résidence. Il était prévu toutefois qu'on essaierait de laisser les hommes d'âge travailler dans leur district actuel. Une échelle de salaires serait établie, et les niveaux des divers échelons corresponderaient sensiblement à ceux établis pour les médecins de l'Armée et de la Marine, et pour ceux du Service de Santé publique des États-Unis. C'était, sous sa forme la plus virulente, l'étatisation de la médecine. Elle se trouvait soumise entièrement et intégralement au contrôle de la bureaucratie qu'on n'allait pas manquer d'instaurer à Washington pour manœuvrer le système dans son ensemble et dans

ses détails.

Pris à l'improviste, les médecins eurent fort peu de temps pour organiser l'opposition à un projet si soigneusement préparé. Trop tard, les divers corps de médecins tinrent des assemblées, passèrent des résolutions, dénoncèrent le projet de loi pour ce qu'il était, alertèrent le public. Comparés aux travaux dirigés par de brillants spécialistes en publicité, leurs efforts étaient dérisoires. À l'heure fixée, un *blitzkrieg* de lettres, de télégrammes et d'éditoriaux submergea l'opposition au sein du Congrès.

La loi passa et fut promptement signée par le Président, qui, dans un discours radiodiffusé sur l'ensemble du pays, annonça la mise en marche du système pour le 1^{er} janvier. Le sénateur Wilson fut aussitôt nommé secrétaire du ministère nouvellement créé de la Santé. Des titres s'étalèrent sur toute la largeur des journaux :

LE PRÉSIDENT ANNONCE
LES SOINS MÉDICAUX ÉGAUX ET GRATUITS
POUR LES RICHES ET LES PAUVRES

Par-ci par-là, dans des interviews ou des déclarations, des praticiens distingués annoncèrent leur intention de se retirer de la profession plutôt que de se soumettre à un gouvernement médical socialisé. Ran n'éprouvait à leur égard aucune sympathie :

— Rats qui abandonnent le bateau parce qu'ils croient qu'il sombre, dit-il, écumant de fureur, à Tim Brennan qui était monté le voir à son cabinet. Nous avons la possibilité de lutter contre cela. Nous ne l'avons pas fait. Nous ne pouvons pas lâcher maintenant. Qui s'occuperait des malades ?

— Le Congrès, que Dieu le damne ! dit Tim.

— Nous aurions pu lui mettre du plomb dans l'aile, au Congrès, si nous avions eu un peu de cran, insista Ran. Les États-Unis comptent plus de cent mille médecins. Avec eux comme point de départ, nous aurions pu enrôler les infirmières et tous les travailleurs des hôpitaux et rassembler un million de votes. Mais nos corps médicaux, occupés à se chamailler à propos des assurances et des groupes, n'ont pas présenté une seule suggestion constructive, alors qu'il était évident pour tout le monde que les choses devaient changer.



— J'admets, concéda Tim, que nous sommes devenus, dans l'ensemble, et en tant que profession, assez mollassons et réactionnaires ; cependant, voulez-vous me dire ce qui, dans ces nouvelles conditions, nous stimulera au travail ?

— Je ne conteste pas que ce sera du broyage et de l'oppression. Et puis après ? Que vous travailliez pour vous-même ou pour le gouvernement, dès que vous vous dites médecin, il vous incombe de soigner les malades. Pour ce qui est de moi, je ne saurais oublier cela, et je tiendrai bon.

*
* *

En dépit de sa résolution de continuer son travail, les semaines qui s'écoulèrent avant l'entrée en application de la loi virent Ran se décourager de plus en plus. Les gens, sachant qu'ils n'auraient plus de notes de médecins à payer après le 1^{er} janvier, ne se décidaient que mollement et tardivement à payer celles qu'ils devaient déjà. Les revenus de Ran se mirent à baisser dangereusement, à un moment où leur régularité lui était indispensable, parce qu'il avait acheté depuis peu une nouvelle voiture et qu'il fallait la payer par traites mensuelles.

Le formulaire de demande d'emploi médical lui parvint en temps voulu. Lorsqu'il eut réuni tous les documents nécessaires, qu'il eut affirmé sous la foi du serment l'exactitude absolue des divers renseignements inscrits au questionnaire, il était dégoûté et fou furieux. Assez lucide toutefois, malgré sa fureur, pour ne point omettre d'inscrire dans la case réservée à « éventuellement indiquer la

spécialité » le mot CHIRURGIE, en grosses capitales.

Du moins, il pourrait se vouer exclusivement au travail qu'il aimait, peut-être se spécialiser. Rien que d'y penser lui donnait une fébrile allégresse. S'il pouvait limiter son travail à la poitrine et au cerveau ? Les jeunes chirurgiens formés dans cette double direction étaient peu nombreux dans le pays. Et s'il pouvait s'agréger à quelque grand centre médical métropolitain ?

Il lui arrivait, le soir, de rester allongé, un bras autour des épaules d'Ann, et, dans l'obscurité, de parler des heures durant de ses rêves, des choses qu'il espérait réaliser dans l'avenir. Ann, encore que moins optimiste, ne disait rien qui pût le décourager. Tout au fond d'elle-même vivait la tenaillante angoisse de voir subitement quelque chose craquer dans l'armature de leurs rêves : les choses n'avaient que trop de chances de tourner ainsi quand on travaillerait pour le gouvernement. Il n'était pas humain. Il n'était qu'un monstre, avide et cruel, juste propre à transformer en robots les hommes et les femmes attachés à le servir et qu'il attachait à son tour à des machines à écrire, à des machines à calculer, ou encore chargeait de passer tout le long du jour des timbres sous le grillage d'un guichet.

Le 1^{er} décembre, Ran reçut ordre de se rendre dans une ville voisine pour y passer l'examen de chirurgien spécialisé.

— Enfin, ça bouge ! dit-il à sa femme en brandissant la lettre. Je vais leur en mettre plein la vue. Quand ils auront lu le papier que je vais leur rédiger, ils me nommeront pour le moins chirurgien chef d'un hôpital.

— Voilà l'esprit qu'il faut avoir ! dit Ann, puis, pratique avant tout, elle ajouta : Ces examens ont lieu dans une semaine. Tu ne ferais pas mal de te mettre dès à présent à potasser. Vas-y. Vas-y, ne perds pas une minute.

Toute la semaine, il travailla courageusement. La veille de la session, il prit le train de nuit et pénétra dans le bâtiment fédéral peu avant neuf heures du matin. Le bureau se réunissait à l'étage dans un grand auditorium. Une volée d'employés pointaient les papiers des arrivants. Ran donna son nom et vit une copie photostatique du formulaire qu'il avait rempli avec tant d'agacement. L'employé la prit dans un dossier, la pointa, en reporta le numéro sur une carte et tendit celle-ci à Ran :

— Voici votre référence, votre numéro d'appel. À compter de cet instant, vous êtes G. -1805.

Ran eut à l'adresse de G. -1805 un sourire sans joie. Voilà donc ce qu'était devenu le docteur Randolph Warren, jeune chirurgien d'avenir à qui les gens confiaient leur vie. Un numéro, pas autre chose. Une cheville dans l'immense machine. Très bien. Il prouverait qu'il était en tout cas une cheville d'une telle valeur qu'on serait bien

obligé d'en reconnaître l'importance.

Il pénétra dans la salle d'examen, trouva le siège marqué à son numéro et regarda le bureau entrer et prendre place. L'avant-dernier de la file était le docteur Sarnov.

Ran ne retint qu'à demi un grognement de contrariété. Sarnov pouvait employer toute son influence pour le faire échouer, mais ce ne serait pas parce que les travaux remis par le candidat seraient médiocres. Il se savait mieux formé et plus entraîné que quatre-vingt-dix pour cent des autres candidats qui, en ce moment, attendaient la distribution des questions.

L'examen couvrait littéralement toutes les branches de la chirurgie générale. Il transpira consciencieusement sur les diverses questions et termina tard dans l'après-midi du second jour.

R. -2030, son voisin de gauche dans la salle, ayant terminé à son tour, le rejoignit dehors.

— Rien remarqué de bizarroïde dans ces questions ? demanda Ran.

L'autre eut un rire bref.

— Sûr ! aussi visible que le nez au milieu de la figure. Elles ont été conçues et rédigées d'une façon assez large et vague pour que les examinateurs puissent, à leur gré, accepter ou rejeter telles réponses qu'il leur conviendra.

— Exactement mon impression, fit Ran.

— Quelle splendide bande organisée ce sera, cette médecine d'État ! À propos, comment avez-vous voté ces derniers temps ?

— Je crains bien de n'avoir pas voté du tout.

— Ce n'est pas ce que vous avez fait de mieux. Nombreux sont ceux d'entre nous qui ont commis la même faute. Moins grave cependant que si vous aviez *mal* voté ! Pour moi, sitôt rentré chez nous, je pars à la recherche de notre député et je tâche d'obtenir qu'il glisse une bonne parole en ma faveur.

Alors Ran, découragé :

— Je ne sais même pas comment est fait le mien...

*

* *

Des jours soucieux, des jours inquiets, devinrent des semaines. L'avant-veille de Noël parvint la longue enveloppe officielle attendue.

Ran lut le contenu et demeura muet d'incrédulité.

G. -1805 (Randolph Warren). Vous êtes informé par la présente que votre demande de classification comme chirurgien spécialiste est rejetée. Votre classification sera médecine générale 1^{re} classe. Vous êtes assigné au dixième district de Virginie. Vous vous présenterez à l'officier médical du district, C. W. WADE, le 1^{er} janvier ou avant cette date. À défaut de quoi

vosre classification vous serait retirée.

Par ordre,
W. W. CAMP,
Officier du Placement médical,
Service de Santé.

— Et voilà ! dit Ran à sa femme. Disparition du docteur Randolph Warren, chirurgien. Effacement en faveur de G. -1805, médecin-à-tout-faire. Commence les bagages, Ann !

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La pluie coulait sur le pare-brise. Pelotonnée dans le coin de la voiture, Ann frissonnait.



Elle leva les yeux vers les montagnes qui les encadraient à droite et à gauche, tandis qu'ils longeaient l'étroit ruban glacé de la rivière. Elles devaient être bien belles au printemps, ces montagnes, avec le vert de l'herbe et des arbres, les couleurs éclatantes des rhododendrons et, haut dans le ciel, la blancheur des cornouillers. Pour l'heure, elles étaient blêmes et menaçantes ; des pointes de rocher gris projetaient leurs sombres escarpements, et la neige enveloppait les pics. Par-ci par-là, des restes de charpentes dominant un groupe de hangars déserts disaient l'histoire des mines de charbon abandonnées, de puits jadis éclairés par les lanternes des mineurs, aujourd'hui rendus à l'obscurité, délaissés, croulants, rongés par l'égouttement perpétuel de l'eau.

Ran, silencieux depuis quelques minutes, dit aigrement :

— Nous serions sages de nous mettre bien avec le Ciel. Il m'offre pour le restant de mes jours l'aimable et brillante perspective de colporter des comprimés d'aspirine et des pilules d'aloès.

Elle se pencha vers Ran et posa son visage contre le tweed rugueux du pardessus. De sa main libre, il lui prit les doigts et les serra très fort :

— Pardon !... dit-il, au bout d'un moment.

*

* *

La ville fut sur eux avant qu'ils s'en fussent rendu compte. Guère plus que quelques rues transversales se détachant d'une voie

commerciale unique bordée des habituels drugstores, épiceries, églises, et terminée par un minable tribunal en briques rouges. Réplique – tirée à des centaines d'exemplaires répandus un peu partout – de nombreuses villes déjà traversées au cours de l'après-midi. Le seul signe distinctif qui la caractérisât était le panneau, décoloré par les intempéries, placé sur la grand-route, à l'entrée de la cité : « ADSON (commune). Pop. 3 500 h. »

— Le docteur Wade ?

L'employé, derrière le crasseux pupitre de l'hôtel, se gratta le crâne :

— Ah ! oui ! c'est le nouvel officier médical du district. Vous le trouverez au tribunal.

Ran considéra l'amère logique des faits : la médecine, déchu des hauts lieux de la science, avait désormais son siège au tribunal. Il n'eut pas de peine à trouver le bureau. Une inscription, fraîchement peinte sur une porte de verre dépoli, le guida :

Ministère fédéral de la Santé
C. W. WADE
Officier médical du district

L'homme assis là était formidable. Quand il se leva, sa panse s'épanouit généreusement sur la table. Quand il sourit, ses yeux se retirèrent tout au fond de ses joues rouges et rebondies, puis, comme il écarquillait les paupières, lui sortirent de la tête, en pétillant joyeusement.

— Enchanté de vous connaître, docteur Warren. Et vous de même, Mrs. Warren. Vous attendais.

Il leur serra la main à tous deux, menaçant de les engloutir dans une cordialité aussi débordante que sa propre masse.

— J'ai essayé de faire rétablir ma classification, expliqua Ran. Je suis en réalité chirurgien.

— Ça dépasse tout ce qu'on peut imaginer, ce qu'il y a de chirurgiens aujourd'hui ! s'exclama Wade en rigolant. Aucun de vous autres jeunes gens ne veut s'installer dans la médecine générale. Truc épataant, la médecine générale. Ai fait ça moi-même pendant vingt-cinq ans. Dans les mines.

Ran, à part lui, se disait qu'il en avait bien l'air : produit typique et bedonnant du système de la médecine « sous contrat ».

— Mon poste est-il ici même, en ville, docteur Wade ?

— Non.

Le gros homme sourit de nouveau.

— Un excellent poste pour vous. À Stoneville. Six milles plus loin. Il y a déjà là un homme très bien, le docteur Porter. Vous aimerez beaucoup le docteur Porter. Vous et lui vous entendrez très bien.

— L'hôpital est ici, n'est-ce pas ?

— Et même un beau petit hôpital. Vous souhaiterez certainement rencontrer le chirurgien, puisque la chirurgie vous intéresse. Le docteur Branch est un as. Anciennement dans l'armée.

— Aurai-je à suivre les cas qui seront hospitalisés ?

— Bien sûr. Bien sûr. Nous avons une belle équipe de médecins à l'hôpital. Coopéreront avec vous au mieux.

Le docteur Wade consulta sa montre.

— Fichtre ! Cinq heures déjà ! Moment de fermer la boutique pour aujourd'hui. C'est ce qu'il y a de bien quand on travaille pour le gouvernement : heures régulières et définies.

« Parle pour toi ! pensa Ran. Mais nous ? Nous, tous les autres, qui devons être à la disposition nuit et jour et nous rendre à l'appel de n'importe quelle colique ou crampe d'estomac ? »

— Eh bien ! fit Wade, vous pouvez gagner Stoneville ce soir même. Le dispensaire est à côté de la pharmacie. Le docteur Porter sera là demain matin pour vous mettre au courant.

*

* *

Tandis qu'ils descendaient l'escalier du tribunal, Ann, souriante, interrogea son mari :

— Comment te plaît ton nouveau supérieur ?

Ran grimaça un sourire :

— Je serais navré pour lui qu'il lui arrivât quelque chose dans le ventre ! Je ne saurais vraiment pas s'il faut opérer ou faire exploser.

*

* *

Il faisait nuit lorsqu'ils atteignirent Stoneville. Juste après la limite de la ville, une enseigne déjetée, portant le mot TOURISTES, bringuebalait à un poteau planté dans une pelouse. La maison derrière la pelouse était une construction irrégulière au toit couvert de bardeaux. Ran frappa à la porte. Une petite femme à cheveux gris lui sourit dans la lumière incertaine.

— Pourrions-nous avoir une chambre pour la nuit ?

— Oh ! vous êtes des touristes ? Il n'en vient guère par ici, mais je garde toujours une chambre prête en cas !

Le confort vieillot de la chambre était reposant pour des corps fatigués. L'hôtesse, Mrs. Field, était, ils l'apprirent bientôt, veuve d'un contremaître tué par un éboulement de mine. Ils se sentirent tous deux plus dispos après le repas chaud qu'elle leur servit, veillant sur eux avec des soins de mère de famille. Sa joie d'avoir quelqu'un à qui

parler était pathétique.

— Ainsi donc, vous êtes le nouveau docteur du gouvernement, dit-elle. Vrai ! les choses changent !

— Les gens d'ici sont-ils contents à la perspective de n'avoir plus de note de médecin à payer ? demanda Ann.

— Oh ! Seigneur ! D'aussi loin que je me souviens, il n'y a jamais eu de note de médecin à payer ici. Les compagnies organisaient cela. Bien sûr, il y avait des gens à qui ça ne plaisait pas. Ils avaient l'impression de ne pas en avoir pour leur argent. Maintenant, on raconte que les docteurs du gouvernement ne vaudront même pas ceux des compagnies ! On dit que, si on n'était déjà pas bien soigné en payant, on le sera encore moins en ne payant pas.

Ce point de vue ne manquait pas de logique, pensait Ran en quittant la douillette petite pièce, où un poêle minuscule bondissait presque sur ses pieds de fonte, tant il mettait d'ardeur à chauffer.

— Ouille ! s'exclama-t-il lorsque, se mettant au lit, il sombra dans la profondeur d'un matelas de plume. Ça fait longtemps que je n'ai pas dormi dans un de ces machins-là !

Ann était contente qu'ils fussent tombés chez la douce petite Mrs. Field, dans sa maison tiède comme un nid. Peut-être pourraient-ils y demeurer quelque temps ? Peut-être Mrs. Field serait-elle contente de les avoir comme pensionnaires ? Peut-être le confort familial des profonds fauteuils de la salle du bas et l'ardeur du petit poêle aideraient-ils Ran à oublier sa déchéance ?

*

* *

Le lendemain matin, le temps était clair, mais toujours glacial, lorsque Ran se mit en route pour le dispensaire. Stoneville était une communauté peu nombreuse, étendue néanmoins. Il y avait un drugstore et deux postes d'essence. Le reste était un éparpillement de maisonnettes, le long de la route et aux flancs escarpés des montagnes, parsemées de puits de mines et de crassiers qui limitaient de façon précise et irrévocable deux côtés de la ville.

Le dispensaire était installé dans une ancienne épicerie. Sur la façade, une enseigne fraîche :

DISPENSARE DE STONEVILLE
District médical no 10.

Ran entra. Une infirmière, assise à une petite table, lisait un magazine de confessions sentimentales. Elle leva un regard languissant :

— Le docteur ne sera là qu'à neuf heures. Asseyez-vous.

Sur quoi elle reprit sa lecture.

Ran serra les dents. C'était ce à quoi il s'était attendu.

— Je suis le docteur Warren. Vous plairait-il de me montrer mon bureau ? demanda-t-il avec une courtoisie pointilleuse.

Elle indiqua le couloir :

— 'xième porte à droite.

Il parcourut l'étroit couloir qui traversait l'établissement. Deux cloisons avaient été construites, de manière à établir des compartiments de chaque côté. Sur la porte vitrée de l'un, on lisait D^r WARREN. Sur la porte d'en face, l'inscription était D^r PORTER.

Le cabinet de Ran était chichement meublé d'un bureau, d'une chaise à dos droit pour le malade, d'une autre légèrement moins austère de lignes pour lui. Derrière était une minuscule pièce avec une table d'examen, la moins chère visiblement qu'on avait pu découvrir. Un espace existant à l'arrière du bâtiment avait été converti en une salle d'urgence et de traitement. Là, la table paraissait un peu plus utilisable. Son cabinet et celui du docteur Porter communiquaient tous deux avec cette salle. Dans un angle, une vitrine contenait quelques instruments chirurgicaux et quelques seringues. Le stérilisateur et la petite autoclave ne semblaient pas avoir beaucoup servi. Un réduit pris sur la salle était évidemment destiné à l'usage de laboratoire, car il s'y trouvait quelques flacons d'urine et un microscope. Il y flottait cette fadeur caractéristique des laboratoires que l'on ne brosse pas à fond chaque jour.

Ran regagna son bureau et alluma sa pipe. Il y avait loin de ce miteux équipement à l'active clinique dont il avait rêvé.

Un homme grand, à face parcheminée de cadavre, les pommettes hautes et si saillantes qu'elles menaçaient de crever leur peau tendue, entra sans frapper. Son visage portait une expression de misanthropie qui paraissait fondue au moule en même temps que ses traits et ne pouvait changer.

— C'est vous, le docteur Warren ? demanda l'autre sans aménité. À peu près temps que vous arriviez.

La première impression de Ran avait été de réagir contre cette grossièreté, mais il se contint.

— Je regrette. J'ai été retenu par le retard de certaines pièces.

— Toujours cette satanée bureaucratie ! Je trouvais que le métier était un esclavage bien suffisant au temps des compagnies minières avec toutes les formules d'assurances qu'il fallait remplir. Mais ça n'était rien. Savez-vous que vous ne pouvez pas, aujourd'hui, octroyer fût-ce un comprimé d'aspirine sans remplir un de ces foutus rapports 52 b ? Et, quand le traitement du patient est terminé, il s'agit de remplir en triplicata une formule récapitulative de trois pages. En triplicata !

Ran le suivit jusqu'à son cabinet et s'assit sur la chaise du malade. Le service médical du gouvernement n'était que trop pleinement convaincu de l'axiome qu'une chaise inconfortable réduit au minimum le séjour du patient. Celle-ci, se dit-il, devait faire des merveilles dans ce sens.

— Quelles sont exactement nos obligations ? demanda Ran.

— C'est simple. Le praticien de médecine générale fait tout le travail et n'en obtient aucun crédit.



— Que fait-on des cas graves ?

— On les hospitalise. Du moins c'est ce qui se dit. C'est la théorie. Mais ils sont déjà pleins à craquer à Adson. Du moins c'est ce qui se dit. Mais je constate que certaines gens n'ont aucune peine à s'y faire admettre.

— Et les heures ?

Porter souffla un anneau de fumée et le regarda attentivement monter au plafond : c'était la première chose à quoi Warren l'avait vu s'intéresser.

— Nous arrangerons cela entre nous.

— Avez-vous quelque objection au service de nuit par roulement, pour les urgences ?

— Pas mauvaise idée, consentit l'autre. J'ai envie d'aller passer un moment à Adson ce soir. Vous assumerez le service ?

— Pour moi, ça va.

L'infirmière passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Y a du monde, annonça-t-elle.

Porter se leva à contrecœur.

— Allons-y ! dit-il. Les prendrons comme ils arrivent. Moi l'un. Vous l'autre. Une ordonnance pour ce dont ils ont besoin, quoi que ce soit. Le pharmacien viendra vous parler plus tard.

Ran se demanda pourquoi, mais déjà Porter était sorti :

Ran alla s'asseoir dans son compartiment, et l'infirmière fit entrer sa première patiente. Il nota l'historique complet de ses maux et fit un examen approfondi. Cela prit une heure.

Cinq malades encore attendaient sur les bancs de la salle d'attente. Le cabinet du docteur Porter était ouvert, mais lui-même n'était nulle part en vue.

L'infirmière négligea son chewing-gum, le temps de dire :

— Le docteur Porter a nettoyé sa moitié et il est sorti pour une visite.

— À propos, s'enquit Ran, comment dois-je vous appeler ?

Sa figure potelée s'éclaira d'un sourire, elle secoua coquettement ses tresses blondes :

— Appelez-moi miss Payne. Et si je puis vous être utile à quelque chose pour votre installation...

— C'est fort aimable à vous. Il se peut que ma femme souhaite venir vous voir pour l'aider à trouver un appartement ou une maison.

Ran retourna vers son cabinet, sans avoir remarqué la subite congélation du sourire aux mots « ma femme ».

Le dispensaire eut beaucoup de monde ce matin-là. Porter ne rentra de sa visite que bien près de midi. Ran vit un malade après l'autre. Certains véritablement touchés. Certains venant à tout hasard, en passant, puisqu'un avis ne coûtait rien. Il fit de son mieux pour opérer un filtrage entre les maux véritables et ceux qui ne l'étaient guère.

Lorsque, vers le milieu de l'après-midi, il se rendit au comptoir pour boire un soda, le commis leva des yeux interrogateurs :

— 'zêtes le nouveau docteur, pas ?

Il acquiesça de la tête et le commis lui rendit son nickel.

— Gratuit. Vous buvez aux frais de la maison.

Ran était perplexe, quand un homme chauve, au visage rond, avec des lunettes perchées bas sur le nez, s'avança, l'air d'un hibou amène :

— Bonjour, docteur. Je suis le docteur Daily. En fait, je suis pharmacien, mais les gens aiment m'appeler docteur Daily. Je les laisse dire. Ha, ha !

Ran se trouva guidé inconsciemment derrière le comptoir, près de la grille portant la plaque *Ordonnances*. Il se demanda comment Daily pouvait s'y retrouver. Des bouteilles se promenaient de tous les côtés, les étiquettes pour la plupart souillées de coulures, l'évier était sale, à moitié envahi de flacons et de verres gradués non lavés. Daily donna une chaise à Ran et se percha sur un tabouret.

— J'avais l'intention d'aller vous voir, docteur. Le docteur Porter vous a-t-il dit comment nous arrangeons les choses ici ?

— Rien. Sauf de remettre aux malades des ordonnances, que vous exécuterez. Je suppose que le gouvernement vous paie. À des tarifs

prévus et fixés, je pense.

— Prévus, mais maigres. Extrêmement maigres. On ne gagne rien sur les ordonnances pour le gouvernement. Rien du tout.

Ran ne répondit pas.

— Vous et moi pouvons arranger les choses à notre commune satisfaction. Oui. Indubitablement, notre commune satisfaction.

— Quel genre de satisfaction ? Appelez un chat un chat.

Daily eut un sourire approbateur :

— C'est comme ça que j'aime faire des affaires. Parler clair et droit.

Il se pencha confidentiellement.

— Le gouvernement m'accorde un pourcentage sur les drogues que j'emploie dans les ordonnances. Mais certaines drogues sont plus coûteuses que d'autres : 'zy êtes ?

Ran commençait à voir la lumière.

— Vous souhaitez que je prescrive des drogues chères, et vous les remplacerez dans l'ordonnance par de moins chères. C'est ça ?

— Ch... uuu... ut.

Daily regarda significativement le guichet ouvert.

— Pas si haut !

— Et en quoi cela *me* donnera-t-il satisfaction ?

Daily sourit de toutes ses dents :

— Nous pouvons arranger cela entre nous. Que penseriez-vous du... de la moitié de la somme... économisée chaque mois ?

Ran se leva :

— Quand j'établis une ordonnance, je prescris exactement ce que j'entends que l'on donne au patient, et le prix n'a rien à voir à la chose. Je vous engage à faire vos remèdes de façon rigoureusement conforme si vous ne tenez pas à avoir une enquête sur le dos.

Il posa un nickel sur la table.

— Et voici le prix de ma consommation.

*

* *

Il avait un enfant à visiter, malade d'une bronchite, assez loin dans la campagne. Aussi était-il six heures passées lorsqu'il entra chez Mrs. Field et se laissa tomber sur une chaise, devant le joyeux petit poêle.

— Est-ce le docteur ? demanda Mrs. Field du fond de la cuisine.

Elle vint jusqu'à la porte.

— Le souper sera prêt dans une minute.

— Crois-tu qu'elle est gentille ? dit Ann, lorsque la propriétaire eut regagné sa cuisine. Sais-tu ce que j'ai pensé ? Je crois que le mieux que nous ayons à faire est de rester ici. Il n'existe pas d'appartement dans ce patelin.

— On ne voit guère ce qu'ils en feraient, commenta Ran.

— Je l'ai sondée. Elle nous garderait en pension pour moins cher que le loyer d'une maison meublée. Et, comme tu ne resteras pas ici plus de six mois, ça ne vaut vraiment pas la peine de monter un ménage.

— Ça me va, dit-il.

Il pensait que cela donnerait du repos à sa femme et s'en réjouissait.

— Ce lit de plume là-haut est bien agréable pour les nuits froides.

Ann se mit à rire :

— Attends juillet. Tu ne le trouveras plus aussi agréable à ce moment-là.

— Je ne crois pas que cela dure jusqu'en juillet, dit Ran.

*

* *

Il était près de dix heures lorsqu'il y eut un heurt à la porte de devant. Mrs. Field monta :

— Quelqu'un vous demande, docteur Warren.

— Nous voilà ! dit Ran en remettant son pardessus. Le travail de nuit commence.

Un homme au visage angoissé était à la porte, le corps mal protégé par une peau de mouton usagée.

— C'est vous le médecin du gouvernement ?

— Oui. Je suis le docteur Warren.

— J'ai mené mon fils à votre cabinet.

— Souffrant de quoi ?

— Il s'est senti mal à l'estomac ce soir, docteur. Il a souffert et il a vomi, quelque chose de terrible !

— J'y vais avec vous.

La gardienne qui s'occupait du dispensaire la nuit avait déjà allongé l'enfant sur la table d'examen. Le visage pincé, les yeux fiévreux, les jambes instinctivement remontées pour alléger la douleur dans le côté droit suggéraient le diagnostic. La succession de la souffrance subite, des vomissements et de la température actuelle, 39°, était typique. Le sensibilité et la rigidité locales complétaient le tableau.

— Appendicite aiguë, dit-il au père anxieux. Pas encore de perforation, mais il faut l'emmener à l'hôpital sans aucun délai.

Il prit une fiche sur son bureau, y inscrivit le nom, le diagnostic et l'heure, la signa dans le bas et la remit au père.

— Vous avez votre voiture ici ?

— Oui.

— Alors conduisez-le immédiatement à Adson, on y prendra soin

de lui...

— Ils sont arrivés juste à temps, dit-il à sa femme en lui expliquant les symptômes. Deux heures de plus, et cet appendice était perforé, aussi sûr que je suis assis ici.

Tout en s'endormant, il se disait, avec tout de même un peu de réconfort, qu'il pourrait faire du bien jusque dans la pratique de la médecine générale.

*
* *

— Avant l'ouverture du dispensaire, dit-il à sa femme le lendemain, je vais filer jusqu'à Adson et voir comment se porte le gamin.

— J'irai avec toi, dit Ann. J'ai envie d'air. Il fait un peu plus chaud ce matin.

À mi-route d'une longue salle dans l'aile droite de l'hôpital, Ran trouva l'enfant couché. Personne ne lui avait offert d'appeler un des médecins de la maison, et il n'avait rien demandé. Son visage était toujours pincé, et la fièvre brûlait dans ses yeux. Il sourit courageusement lorsque Ran lui prit le pouls, lequel était trop rapide.

— Te sens-tu mieux depuis l'opération ?

— On ne m'a pas encore opéré.

— *Comment ?*

— Le docteur a dit qu'ils pourraient le faire ce matin.

Encore incrédule, Ran rabattit les couvertures. Il n'y avait aucune trace d'incision sur l'abdomen, maintenant complètement rigide et sensible au toucher. L'infection était répandue dans le ventre entier. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : à un moment quelconque de la nuit, l'appendice s'était rompu (peut-être n'était-ce qu'une petite perforation près de la base ?) et le pus mortel ainsi que le contenu intestinal coulaient dans le péritoine.

Ran vit, descendant la salle, un interne en blanc, et un homme plus âgé, en long vêtement blanc extrêmement professionnel. Ils s'arrêtèrent au pied du lit sans prêter attention à Ran. S'ils le voyaient, ils le prenaient certainement pour un parent.

— Voici le garçon pour qui je vous ai appelé hier soir, docteur Branch, dit l'interne.

— C'est moi qui l'ai envoyé, dit Ran. Je suis le docteur Warren, de Stoneville.



Branch tendit cordialement la main :

— Content de vous connaître, docteur. Je suis le docteur Branch, chirurgien de l'hôpital.

C'était un bel homme de quarante-cinq ou quarante-huit ans, avec une courte barbe bien taillée et un maintien très militaire. Il finit de lire la feuille au chevet du gamin, puis s'avança pour lui poser les mains sur l'abdomen. Ce fut l'un des examens les plus superficiels que Ran eût jamais vu faire.

— Beau cas de péritonite, que vous nous avez envoyé, docteur. Excellent diagnostic. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de

l'ouvrir tout de suite.

Si Ran n'avait intérieurement bouillonné, il aurait souri à la sombre ironie de la situation. Chirurgien de longue expérience, il était félicité par le docteur Branch pour un diagnostic qui eût été évident aux yeux d'un étudiant de seconde année.

— Je crains que vous ne fassiez erreur, docteur Branch, dit-il lentement et posément. Je n'ai *pas* diagnostiqué un cas de péritonite. J'ai examiné cet enfant hier soir et constaté qu'il avait une appendicite aiguë, mais sans rupture encore, et je l'ai envoyé à l'hôpital pour qu'il fût opéré *sans retard*. La péritonite est venue ensuite, à un moment quelconque de la nuit. Et quiconque est responsable ici peut prendre cette péritonite à son actif !

Branch, qui se dirigeait vers le lit suivant, s'arrêta pile :

— Je n'aime pas votre attitude, docteur, dit-il sèchement.

— Ni moi votre chirurgie, dit Ran distinctement, de sorte que ni l'interne ni l'infirmière ne purent manquer de l'entendre.

Après quoi, tournant sur les talons, il quitta la salle.

*

* *

Lorsqu'il revint près d'elle, Ann s'aperçut tout de suite qu'il était bouleversé, mais elle s'abstint de poser aucune question. Ce que Ran avait sur le cœur sortirait au moment voulu. Cela sortit.

— C'est un enfer que ce bel hôpital !

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Le personnel. Tu sais, l'appendicite que j'ai envoyée hier soir ? Ils n'ont pas opéré. L'enfant a une péritonite généralisée.

Ann retint sa respiration. Puis :

— Va-t-il mourir ?

— Je ne prendrais pas un pari à dix contre un sur ses chances.

— Quel genre d'homme est donc ce docteur Branch qui est responsable ? demanda Ann, indignée.

— Un bâtard ! Bien qu'il n'en ait pas l'air.

— Non. Il a même l'air très bien.

— Où l'as-tu vu ?

— Il s'est présenté à moi dehors. Il a dû avoir une bonne clientèle avant de venir ici. Regarde-moi sa voiture ! Je parierais qu'elle ne coûte pas moins de cinq mille dollars.

— Et tu gagnerais. Mais ce n'est pas la sienne : c'est celle du docteur Wade.

— Je n'aime pas le docteur Wade, fit-elle lentement. Ran, ne lui as-tu rien trouvé de particulier ?

— De bizarre, tu veux dire ? Seulement qu'il est à la fois gras et crasseux et pas plus porté que ça sur l'hygiène.

— Non. Je crois que ce sont ses yeux. L'expression.

— Kératite interstitielle, ou quelque autre horreur. Je l'espère, je l'espère, je l'espère, s'esclaffa Ran. Ça nous en débarrasserait peut-être.

— Mais je ne plaisante pas, dit Ann. Il y a quelque chose.

— Quand tu l'auras identifié, et si tu l'identifies, dis-le-moi.

Ran parlait sérieusement. Il savait qu'elle possédait une sorte d'hypersensibilité qui se manifestait parfois en appréciations inattendues sur les gens.

Comme ils tournaient dans l'allée qui menait chez Mrs. Field, Ran éclata :

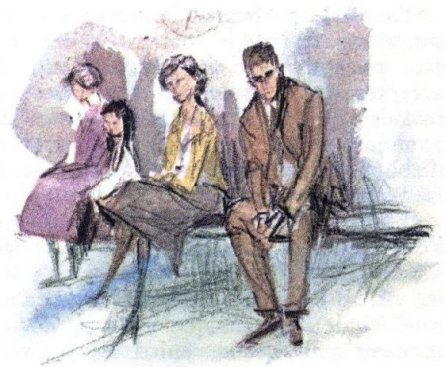
— Porter ici, Branch et Wade là-bas. Heureuse conjonction ! Dieu damne leurs âmes pouilleuses !

— Tâche de tenir le coup six mois, conseilla-t-elle. Tu es sûr de réussir l'examen cette fois.

Six mois de cette vie-là ! pensait-il. Il y avait de quoi l'achever.

CHAPITRE II

Bientôt Ran ne put s'empêcher de constater que les patients le préféraient à Porter, le demandaient et l'attendaient des heures durant, quand même son confrère était là. Loin de s'offusquer d'une aussi manifeste popularité, Porter en prit avantage pour s'absenter de plus en plus souvent. Il tenta même, à sa manière acide, de donner un bon conseil à Ran relativement au « docteur » Daily. Il attaqua :



— Qu'est-ce qui vous a pris de sortir de votre route pour couper celle de Daily ?

— Et qu'auriez-vous voulu que je fasse ? Que je prenne ma part du boni ?

— Vous ne pouvez rien empêcher, n'est-ce pas ? Alors pourquoi ne pas en profiter ?

— Ce n'est pas exactement ma manière d'envisager la pratique de la médecine.

— Mais tout ce système n'est certainement pas votre manière d'envisager la pratique de la médecine, je pense ? Nous n'avons pas demandé à travailler pour le gouvernement. Il nous a sauté dessus et il nous a dit ce que nous avions à faire, ou sans quoi !... Alors, pour ma part, je vais tenter d'en tirer tout ce que je pourrai. Et vous serez bien bête si vous n'en faites pas autant.

Travaillant nuit et jour, souvent trop fatigué le soir, à son retour, pour faire autre chose que dîner et se laisser tomber au fond de son lit, Ran n'avait pas le temps de se soucier de l'injustice de l'organisation. Il avait du moins la satisfaction de savoir qu'il accomplissait sa besogne mieux que personne dans le district. Il était arrivé à connaître les praticiens qui opéraient dans les autres dispensaires. La plupart

d'entre eux étaient d'anciens médecins « sous contrat » des compagnies qui continuaient leur métier pour le gouvernement à peu près comme au temps des mines. Les gens de la campagne nourrissaient une vive méfiance à l'égard de l'hôpital d'Adson. Trop de monde y mourait, disait-on. Des complications et des infections se produisaient, qui n'auraient pas dû être possibles dans un hôpital moderne.

Tout cela confirmait l'observation personnelle de Ran. Après son attrapade avec le docteur Branch, il ne pouvait guère espérer être *persona grata* à l'hôpital. Ceux des patients qui étaient acceptés étaient soignés, bien entendu, mais très souvent des malades qu'il avait envoyés avec un diagnostic soigneusement étudié se voyaient refuser l'admission alors même qu'il avait d'abord épuisé pour eux toutes les ressources de son petit laboratoire.

Il était dans son bureau, une fin d'après-midi, lorsque la porte s'ouvrit devant la vaste panse et le sourire jovial du docteur Wade. Ran fut légèrement surpris : l'officier médical du district les visitait habituellement plus tard dans le mois.

— Visite spéciale que celle-ci, docteur Warren. Ça fait un moment que je veux venir bavarder avec vous.

Il fit, en se dandinant, le tour du bureau et se laissa tomber, soupirant d'aise, sur la seule chaise à peu près confortable.

— Avez fait du bon travail ici, docteur Warren. Du beau et bon travail.

— Merci. Je supposais que vous veniez me faire part de quelques plaintes.

— Ma foi, pour dire vrai, j'en ai entendu.

Il se croisa les mains sur la bedaine.

— Le docteur Branch me dit que vous lui avez plusieurs fois manqué de respect.

— Le docteur Branch vous a-t-il dit pourquoi ?

Wade agita légèrement la main, d'un geste qui congédiait le sujet.

— N'en parlons plus. Je sais que vous le traiterez plus courtoisement à l'avenir.

L'autre en resta là : récriminer n'eût qu'aggravé l'état des choses.

— Ce pour quoi je suis venu vous voir, c'est pour les ordonnances. Les gens se plaignent que vous ne leur donnez pas assez de médicaments. Or, si le médecin vient les voir sans leur laisser aucun médicament, ils estiment qu'ils n'ont pas reçu ce à quoi ils ont droit.

— Je leur ai prescrit ce dont ils avaient réellement besoin. Vous savez comme moi que la moitié des remèdes distribués ne font aucun bien. Ils ne servent qu'à berner le malade en lui laissant croire qu'il est soigné et traité, et, pendant ce temps, la nature agit et le retape. Ne serait-ce pas le pharmacien, par hasard, qui se plaindrait de mes

ordonnances ?

Le déplaisir marqua le visage poupard, qui reprit, au bout de quelques instants, le masque affable sous lequel l'homme dissimulait si absolument ses pensées.

— Ma foi, les droguistes nous sont en quelque sorte alliés. Nous devons, pour ainsi dire, collaborer avec eux.

Ran répondit par une question acerbe :

— Vous voulez dire qu'il faut prescrire plus de drogues afin que les droguistes puissent réaliser plus de profits ?

— Voyons, docteur ! Qu'est-ce qui a jamais pu vous faire concevoir pareille idée ? Tout ce que les pharmaciens demandent, c'est un peu de collaboration. Je suis sûr que vous serez trop content d'y songer à l'avenir.

Il souleva sa masse pesante, en un effort préparatoire au départ. Mais alors, Ran :

— Et à supposer que je ne voie pas le moyen de collaborer avec les pharmaciens et droguistes ?

Le visage de Wade cessa d'être celui d'un innocent chérubin et se durcit tout à coup :

— La loi sur la Pratique médicale me donne droit de justice et discipline sur les praticiens qui ne travaillent pas pour le bien de la profession. Et ce droit va jusqu'à les congédier de leur service.



Subitement, ses joues se gonflèrent à leur gabarit habituel et il retrouva son expression amène.

— Non, certes, que je songe à jamais user de ce droit. Non ! Que non ! Bonjour à vous, docteur.

Et il s'en fut.

Ce même soir, Ran eut un aperçu de la politique locale sous une forme plus sinistre. Il était encore au bureau, à relever les derniers comptes rendus des travaux de la journée, lorsqu'un coup violent ébranla la porte. Il ouvrit et se trouva devant un jeune homme massif, qu'il se rappela vaguement avoir aperçu quelque part dans Adson. Le visiteur le dévisagea et, très exactement, lui fit un sale œil.

— Où est le docteur Porter ? demanda-t-il.

— Parti. Que puis-je faire pour vous ? Je suis le docteur Warren.

— Mon nom, c'est Regan, Bud Regan.

Il se mordait les lèvres, perplexe et contrarié.

— M'a l'air qu'il faudra que vous fassiez l'affaire, dit-il malicieusement. Venez.

— Un moment, répondit Ran, froid. Où et pour quoi faire ?

— Un homme atteint d'un coup de feu, là-bas, dans les fonds.



D'un geste de la tête, il désignait les sombres formes des montagnes derrière la ville.

— S'est blessé lui-même, ajouta-t-il.

— Sérieusement ?

— Plutôt. Il est mort.

Ran posa le sac qu'il se préparait à emporter :

— Dans ce cas, vous n'avez plus besoin de moi. Apportez-le aux pompes funèbres et je l'examinerai là.

L'homme le regarda fixement :

— Et s'il n'est pas mort ? s'il a seulement l'air mort ? Faites mieux de venir.

Ran haussa les épaules et monta en voiture. Pendant quelques milles après la sortie de la ville, il suivit la voiture boueuse de Regan

et s'arrêta quand elle freina devant une petite maison au milieu des arbres. Ran suivit l'homme et passa la porte d'une cahute à demi cachée.

Quelqu'un sortit de l'ombre.

— Hi ! doc, lança-t-il cordialement, il y a un pauvre type...

Les mots s'arrêtèrent quand il vit Ran.

— Mais diable ! lança-t-il avec fureur, ce n'est pas Porter !

— Porter est absent. C'est le nouveau médecin. Docteur Warren, voici Paul Creeshaw.

Creeshaw serra la main de Ran, en assurant d'une voix lugubre qu'il était enchanté de faire sa connaissance. Il était, comme Regan, du type « coq-de-village », mais en plus vieux.

— J'ai l'impression que vous venez trop tard pour faire autre chose que de signer le certificat de décès du pauvre gars.

— C'est pour cela que vous m'avez amené ici ? demanda Ran, l'œil soupçonneux, en s'adressant à Regan.

— Faut avoir un certificat pour ces accidents, pas vrai ?

— Accident ?

Le regard de Ran faisait le tour de la pièce, enregistrait la chaise brisée, la bouteille qui avait répandu son contenu sur le sol, les jetons de poker éparpillés. L'odeur âpre du mauvais whisky saturait l'air.

— Qui est cet homme ?

— Lem Preyear.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il... eh bien !... il *fait*.

« Faire » est le terme local pour la fabrication clandestine de l'alcool.

— S'est tué en nettoyant son fusil, commenta Creeshaw.

Ran se pencha sur l'homme étendu par terre. Il était bien mort et commençait à raidir.

— Quand est-il mort ?

Regan ouvrit tout grands ses yeux qui protestaient d'une totale innocence :

— Paul et moi sommes venus pour voir Lem et nous l'avons trouvé comme ça.

Ran continua son examen. Ce n'est pas habituel de trouver des traces de lutte et des jetons de poker dispersés dans une pièce où un homme était seul, à nettoyer son fusil. Et ce n'est pas habituel non plus que, ce faisant, un homme s'envoie la balle en plein cœur. Dans le ventre ou l'estomac, oui. Dans la tête, encore. Peut-être. Mais en plein cœur ? À moins que quelqu'un d'autre ne l'ait visé...

Il se redressa :

— Il faut que j'avertisse le coroner. Ceci ne m'a aucunement l'air d'un accident, mais d'un sale coup.

L'affabilité avait totalement disparu de la voix de Regan :

— Vous allez faire un rapport dans ce sens ?

— C'est très certainement ce que je vais faire.

Creeshaw, l'air calme et raisonnable, intervint :

— Y'a pas d'bon sens à faire du bruit pour rien, doc. Si Lem a voulu se casser la pipe, c' qu'y a encore d'plus simple, c'est d'le certifier comme ça, et voilà tout.

— De plus simple, peut-être. Mais ce n'est pas la loi.

— Laisse-moi arranger ça ! lança Regan.

Il marcha sur Ran, glissant sa main droite sous son aisselle gauche.

— Dites donc, vous ! Nous voulons un certificat. Tout ce que vous avez à faire, c'est d'écrire crise cardiaque, ou un truc de ce genre. Ici, on est au diable vauvert de n'importe où, et un autre accident serait vite arrivé. Alors quoi ? Réfléchissez, mais au trot.

Ran réfléchit. Et au trot. Sa pensée allait surtout vers Ann. Pourquoi ferait-il d'elle une veuve à cause d'un bootlegger, d'un fraudeur, à qui il ne portait aucun intérêt ? Et il était en même temps violemment furieux. Mais pas à un point qui l'empêchât de se dire, avec une froide satisfaction, qu'il savait où était fixé le revolver de Bud Regan. Il appuya son menton sur sa main et prit une attitude de méditation.

— Peut-être me suis-je trompé ? dit-il. Je vais voir encore.

Il se pencha sur le cadavre, avec Regan debout derrière lui. Quand il se redressa, ce fut à toute vitesse. Rassemblant toute la force de son corps, il cogna Regan sous le menton et, se tordant en une prise de lutte apprise pendant ses années de collège, le cloua de son coude enfoncé dans la gorge, arracha son revolver et couvrit promptement Creeshaw, si stupéfait qu'il en était paralysé.

— Restez où vous êtes ! ordonna-t-il.

À reculons, il gagna sa voiture et rentra au village à fond de train.

Il y avait de la lumière dans le bureau de Porter. Encore tout tremblant d'excitation, Ran entra et conta son histoire.

Le commentaire de Porter fut sobre :

— Eh bien ! vous voilà dans de jolis draps !

— Comment cela ?

— Marcus Regan, le père de Bud, mène tout par ici. Wade et toutes ses créatures sont à lui. Ils n'ont que ça à faire ! Si vous avez deux sous de bon sens, vous établirez ce certificat et penserez à autre chose. Qu'est-ce que vous décidez ?

— C'est tout décidé. Je fais mon rapport au coroner.

Porter haussa les épaules avec mépris :

— Et vous n'entendrez plus jamais parler de rien.

Prophétie qui se révéla exacte. Il n'y eut pas d'enquête. Lem Preyear fut enterré. Un fraudeur mort de plus. Et son souvenir s'effaça

de la mémoire des hommes.

Et Bud Regan vaqua en paix à ses douteuses activités.

*

* *

Tout cela était assez écœurant. Mais Ran n'avait pas le choix. Sans autres moyens d'existence, il lui fallait tenir bon. Il voyait poindre la libération, car l'autre session d'examens approchait : le bureau siégerait en juin. Il avait travaillé dur chaque fois qu'un moment de liberté le lui permettait, potassant tous les sujets possibles, prévoyant toutes les questions chirurgicales qui pourraient être posées. S'il obtenait son classement comme spécialiste, il pourrait faire le travail qu'il désirait ardemment. En attendant, la pratique de la médecine générale lui faisait découvrir plus de pauvreté et de misère qu'il n'en avait connu dans les pires bas-fonds de Farmington.

Il passa les examens en juin. Les questions, cette fois, étaient plus honnêtes, plus définies. Deux jours durant il écrivit assidûment, répondant en phrases concises. Pendant son voyage de retour, il se sentait plus confiant, plus heureux qu'il n'avait été de longtemps. Il ne regrettait pas les six mois passés dans la médecine générale : il y avait beaucoup appris. Appris à se sentir plus sûr de soi. Appris une sympathie plus profonde pour ceux qui n'ont rien et qui, sachant qu'ils n'auront jamais rien, continuent pourtant à vivre leurs petites vies sans importance.

Ann fut ravie lorsque Ran lui dit sa certitude d'avoir, cette fois, réussi.

*

* *

Trois semaines plus tard, Ran trouva sur son bureau la longue enveloppe officielle. Le cœur et le poulx battant vite, il ouvrit le pli et en tira l'unique feuillet. C'était donc là son passeport pour l'avenir, pour le retour à la chirurgie. Il déplia et son œil parcourut rapidement le texte :

La présente est pour vous informer que votre candidature à la licence de chirurgie est refusée. En considération du fait que c'est votre second échec en moins d'un an, le bureau d'examens se voit dans l'obligation de vous refuser le droit de passer un autre examen avant l'expiration d'une période de douze mois.

*

* *

Voilà donc où avaient abouti toutes ses études, toute son expérience, toute sa confiance en lui. Pendant le reste de la journée, il se livra à ses occupations dans une sorte de cotonneuse brume mentale. Il fut appelé avant le dîner pour un accident, loin dans la montagne, et téléphona à sa femme qu'il serait peut-être en retard. Avec sa sensibilité subtile, prompte à deviner ses humeurs, elle comprit que Ran souffrait :

— Quelque chose qui ne va pas, chéri ?

— Non.

Pourquoi le lui dire dès maintenant ? Elle saurait bien assez tôt.

— Conduis prudemment. Les routes dans ce coin-là sont affreuses. Je t'attendrai.

— Non. Couche-toi. Je ne puis savoir à quelle heure je rentrerai.

Ann était couchée et dormait, quand il rentra après minuit. Elle remua paresseusement et l'embrassa en lui souhaitant une bonne nuit. Mais elle ne parvint pas à renouer le fil rompu de son sommeil. Normalement, Ran s'endormait d'un coup, aussi facilement qu'un gamin fatigué. Cette nuit, il restait là, étendu, mais non détendu. Elle, avec son sens intérieur, comprit qu'il avait les yeux ouverts dans le noir. Elle étendit la main et lui toucha le visage.

— Ran. Qu'est-ce que c'est ?

— Rien. Dors.

— Peux pas. Quelque chose t'a blessé. Je l'ai senti quand tu m'as téléphoné. Est-ce l'examen ?

— Oui. Ils m'ont recalé.

— Comme c'est affreux ! Salement injuste !

— Oui. Mais à quoi bon ?

Elle lui glissa son bras sous le cou. Les lèvres chaudes et douces et persuasives murmurèrent tout près de lui :

— Chéri..., chéri... Nous ne sommes pas battus... Ils ne peuvent pas nous battre... Nous sommes ensemble... Je t'ai et tu m'as... Oublions le reste !...

*

* *

Ils l'oublièrent.



CHAPITRE III

On peut aller deux fois au tapis sans être vaincu pour autant. Ran gagnerait, il voulait gagner ; peu importait le nombre de fois qu'il irait d'abord au tapis. Ce qu'il y avait de pire, c'est qu'il éprouvait le sentiment très net que son adversaire invisible et inconnu trichait et trichait salement.



Une année encore de gêne, de piétinement et de piètre routine allait inévitablement s'écouler avant qu'il pût à nouveau tenter sa chance.

Mais tout n'était pas piétinement et piètre routine. Ran éprouvait une grande satisfaction à s'établir une solide réputation, à étendre sa clientèle au loin dans la campagne. Des clients d'autres dispensaires venaient à lui : il aurait pu refuser de les soigner et les renvoyer à leurs propres districts, mais sa conscience professionnelle le lui défendait.

Porter lui dit, et lui répéta, qu'il n'était qu'un fou. Très probablement.

Il ne pouvait pas comprendre, Porter. L'observation le convainquit que cette épave, ce cynique – car il donnait bien l'impression d'être tout cela – était effectivement un médecin de premier ordre. Encore fallait-il qu'il voulût bien se donner quelque peine. Mais il était parfaitement satisfait de passer la main à Ran, de lui laisser traiter à peu près tous ses clients, ne se réservant que la longue théorie de cas de compensation qui attendaient tous les samedis à la porte de son cabinet, afin qu'il leur signât le certificat d'incapacité de travail qu'ils allaient ensuite déposer au bureau de la Compagnie d'assurances, un peu plus bas dans la rue.

Théoriquement, il assurait le service de nuit en alternance avec Ran, mais presque chaque fois qu'arrivait un appel l'opérateur du petit central téléphonique donnait la même réponse : « Le docteur Porter fait une visite. »

Un matin, peu après que le bureau des examens eut à nouveau évincé Ran, le docteur Porter vint s'asseoir dans son cabinet et fuma un grand bout de temps en silence. Après quoi :

— Warren, vous êtes un très bon chirurgien, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas autorisé à pratiquer la chirurgie ici.

— Et le bureau vous a recalé.

— Comment le savez-vous ? demanda sèchement Ran. Avez-vous fouillé ma correspondance ?

— Non. Pas eu besoin. Wade et Daily le savaient deux semaines avant vous. Ils auraient même trempé là-dedans que ça ne me surprendrait pas. Ils l'ont quasiment laissé entendre. Mais ce sont deux vantards et deux menteurs.

Il fuma un bon moment, l'air contemplatif et absorbé.

— Vous vous apercevrez, mon jeune ami, que ce district médical est organisé de façon admirable.

— Jamais, dit Ran avec une chaleureuse indignation, jamais je n'ai vu nulle part, jamais je n'aurais imaginé pire organisation médicale. C'est une honte !

— Ah ! mais pardon ! Je faisais allusion à l'organisation fondamentale et sous-jacente. Politique !

— La politique ne m'intéresse pas.

— C'est une erreur. Vous n'arriverez à rien sans elle. Je vous ai vu vous esquinter sur des cas dont d'autres s'étaient débarrassés avec quelque facile ordonnance parce qu'il fallait se donner trop de mal pour établir un diagnostic correct. Et s'il y avait, dans le nombre, quelques-uns de mes propres cas, ça ne me surprendrait pas non plus, ajouta-t-il avec une franchise terrifiante. Pourquoi vous crever pour nous ? Laissez aller !

— Et que je laisse mourir les malades, je suppose ?... Ce n'est pas pour vous, c'est pour eux, ce que j'en fais.

— Pourquoi pas, si leur tour de mourir est venu ? Et après tout quel but, quelle raison ont-ils pour vivre ?

— Sais vraiment pas ! grommela Ran. Mais, mon boulot, c'est de les garder vivants.

Les conditions de travail à l'hôpital d'Adson étaient lamentables. Le chirurgien, le docteur Branch, était à peu près du même type que ses collègues. Des cinq hommes qui travaillaient à l'hôpital, Ran n'en respectait qu'un, Roberts, l'oto-rhino-laryngo, brusque en sa chirurgie, mais avec un solide fonds de bon sens et une réelle indépendance d'esprit. Seul de tout l'état-major, il avait eu le courage de soutenir

Ran contre Fossiter, l'obstétricien, un bousilleur incompetent et ivrogne. La mésentente en était venue à un éclat lorsque Ran, appelé un soir dans l'un des hameaux miniers auprès d'une femme enceinte, diagnostiqua un cas de placenta prævia et l'envoya à l'hôpital, en vue d'une délivrance immédiate aux forceps, ou, s'il le fallait, d'une césarienne. Le matin, à sa rage intense, il découvrit que la femme venait seulement d'être délivrée d'un enfant mort et qu'elle avait bien failli mourir elle-même d'une hémorragie. Il accrocha Fossiter et s'entendit rappeler à l'ordre avec mauvaise humeur :

— C'est mon cas, docteur Warren, et non le vôtre.

— C'était le mien quand je l'ai envoyé hier soir. Où étiez-vous alors ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Vous n'êtes pas capable de délivrer une vache ! dit Ran avec mépris. Désormais, je traiterai mes patientes moi-même, à domicile. Leurs chances seront encore meilleures que dans ce dépotoir pour tire-au-flanc et non-valeurs.

— L'avez-vous entendu, docteur Roberts ? cria Fossiter, dont les nerfs étaient visiblement détraqués. J'adresserai mon rapport au docteur Wade. Je vous appellerai en témoignage, docteur Roberts.

— Je vous le déconseillerais plutôt, dit brièvement le laryngologiste. Je serais obligé de dire qu'hier soir vous étiez trop fin saoul pour qu'il vous fût possible de vous occuper de la parturiente.

Le praticien s'en fut, grommelant des choses indistinctes. Roberts dit à son camarade :

— Voilà vraiment la médecine sous son plus mauvais jour. Gradué d'une école de médecine de troisième ordre. Pratique dans les pays perdus : huile de ricin et morphine. Oncle d'un de nos jeunes politiciens d'avenir. Et voilà.

— Ira-t-il trouver Wade ?

— Oh ! très probablement. Et Wade l'apaisera. Grand type pour l'apaisement, notre gros chef !

Avec le retour du froid, survint l'augmentation saisonnière des maladies respiratoires : rhumes, bronchites, et leur suite trop fréquente : la pneumonie. Vers la fin janvier, un certain minuit trouva Ran conduisant sa voiture par des routes de montagne que la glace rendait glissantes. À sa gauche, la muraille raide du rocher ; à sa droite, un parapet de moins d'un mètre, qui s'émiettait par endroits, et le long duquel s'amorçait une pente de plusieurs centaines de pieds, rapide comme la paroi d'un précipice. Le moindre dérapage et la voiture entraînerait son occupant par-dessus bord ; ce risque faisait partie du travail de la journée, et même c'était presque routine quotidienne depuis que la diphtérie, de sporadique qu'elle était dans les districts reculés, menaçait de devenir épidémique.

Il connaissait le hameau vers lequel il roulait avec un grand-père à côté de lui. C'était un des foyers dangereux. Pas plus tard que la veille, il avait prélevé des cultures dans deux petites gorges rouges et gonflées, où, de place en place, d'inquiétantes taches d'un blanc sale indiquaient qu'il s'agissait d'autre chose que d'une simple amygdalite. Ces deux bienheureux enfants allaient échapper à la mort, car, cet après-midi même, il avait roulé pendant des milles et des milles pour aller leur injecter dans les veines de fortes ampoules de sérum.

— C'est ici que vous tournez, dit le vieillard.

— Oui, je sais. Brad Carlton habite là.

Le petite-fille de Brad était l'une des deux à qui il avait administré le sérum sauveur.

— Oui. À peu près un demi-mille plus haut. Sa fillette et notre Annie sont dans la même classe à l'école, dit le montagnard.

Ran avait passé dans l'après-midi dans la petite école d'une seule pièce. Tous les enfants du voisinage – et le voisinage comportait une vingtaine de maisons – étaient massés dans cette pièce unique depuis que la maladie avait fait son apparition exactement comme en temps ordinaire. Ce qui signifiait qu'une cinquantaine d'enfants d'âges variés avaient été exposés à l'infection mortelle, qui, inexplicablement, mais indubitablement, s'était faufilée dans cet endroit reculé.

Les adultes ne préoccupaient guère Warren. Peut-être quelques-uns d'entre eux l'attraperaient-ils, mais la plupart auraient acquis une immunité suffisante pour éloigner tout péril véritable. Les enfants, eux, n'auraient aucune immunité, à moins que...

— Est-ce que beaucoup d'enfants, ici, ont été vaccinés contre la diphtérie ? s'enquit-il auprès du grand-père.

— Aucun, que je sache. À l'automne, il y a bien un homme du Service de Santé qui est passé pour ça. Il les a regardés et puis, après, il a dit que certains enfants avaient besoin d'être piqués. Seulement, le prêcheur a dit qu'il fallait pas le laisser faire, que c'était pas la volonté de Dieu.

Ran fronça les sourcils :

— Le prêcheur ? Quel prêcheur ?

— Rambley, l'Apôtre. Guérisseur aussi. Guérit les gens 'vec d's herbes ed' la montagne et des pierres.

— Si bien que les enfants n'ont eu aucun traitement ?

— Non. L'homme du Service de la Santé a été comme fou ! L'a dit que, si nous voulions pas, il pouvait pas nous l' faire faire.

Ran tourna brusquement. La voiture patina et repartit vers le petit vallon qui se creusait devant eux avec, de place en place, une lumière allumée : elle indiquait la présence, dans cette maison, d'un enfant souffrant de la gorge et s'agitant fiévreusement pendant son sommeil.

— C'est notre maison, là-bas, indiqua le vieillard.

Ran fit entrer la voiture dans la cour et pénétra dans la chambre où une petite fille s'agitait dans le lit, ses boucles noires éparées sur le coton rugueux de l'oreiller. Ces cheveux sombres et ces brillants yeux noirs appelaient des joues rouges. Hélas ! ces joues étaient presque bleues, moins bleues pourtant que les lèvres et que la racine des ongles. La respiration de la fillette était difficile et, avec chaque épuisante prise de souffle, les muscles se contractaient entre ses côtes, dans un effort pour élargir, la cage thoracique afin d'attirer l'air dans les poumons avides. Mais quelque chose empêchait le passage de cet air vital, quelque chose qui transformait chaque respiration haletante en une sorte de cri d'agonie.

Il écouta le cœur : les battements en étaient trop rapides, mais encore relativement vigoureux. Cela signifiait que les toxines de la diphtérie n'avaient pas atteint le cœur en masse suffisante pour l'empoisonner dangereusement. Il examina la gorge. Aucune tache blanche n'y paraissait. La chose lui parut bizarre : dans la diphtérie, en principe, on trouve ces taches blanchâtres. Plus d'un médecin s'en serait tenu à ça : pas de taches d'un blanc sale, pas de diphtérie.

Ran, pourtant, se souvenait qu'il arrivait parfois qu'on ne pût tout voir dans une gorge, surtout si les germes diphtériques étaient dans le larynx, hors de portée de l'aplatisseur de langue et de l'ampoule lumineuse. Il fouilla dans son sac : quelque part devait s'y trouver un miroir laryngoscopique. Oui, il y était : une petite glace à l'extrémité d'une mince tige métallique.

Il finit, en manipulant le miroir au bout de sa mince tige et en dirigeant sur lui le jet de sa lampe de poche, par voir ce qu'il cherchait. Des membranes d'un blanc sale obstruaient, entre les cordes vocales, le passage où l'air aurait dû circuler sans contrainte. Normalement de la largeur d'un petit doigt, le passage était envahi par des mucosités et des membranes, qui témoignaient de l'activité des microbes, jusqu'à ne présenter de dégagement que de la largeur d'une tête d'épingle.

Bien inutile en la circonstance de faire un prélèvement, une analyse, inutile et même impossible. C'était là la pire forme laryngique. D'un moment à l'autre, le passage pouvait se trouver entièrement fermé à l'entrée de l'air. Alors, à moins que quelqu'un ne se trouvât présent pour faire une trachéotomie, c'est-à-dire une ouverture artificielle dans la trachée au-dessous du larynx, pour ainsi permettre à l'air d'entrer et de sortir par cette ouverture nouvelle, l'enfant mourrait asphyxiée.

— Il faut l'emmener à l'hôpital sans délai, décida Ran.

— C'est si grave que ça ?



La voix de la mère n'était qu'un murmure angoissé.

Il valait mieux qu'ils fussent préparés à tout ce qui pouvait se produire :

— C'est toujours mauvais, la diphtérie. Peut-être ne parviendrons-nous pas à la sauver...

Ça allait être une véritable course contre la mort, ce trajet de vingt milles en pleine nuit, sur l'étroite corniche glissante, vers Adson, vers la salle d'opération, vers du sérum.

Il était deux heures passées lorsque Ran freina dans l'allée de l'hôpital. Une infirmière vint à leur rencontre par l'entrée des urgences.

— Diphtérie du larynx. Appelez le docteur Roberts. Et préparez le nécessaire pour une trachéotomie.

Elle acquiesça de la tête et partit. Durant quinze minutes, Ran attendit, avec le grand-père et la maman, dans une impatience croissante. Finalement, un interne arriva tout endormi.

— Où est le docteur Roberts ?

— Pas en ville.

L'interne prit un stéthoscope et se disposa à l'appliquer.

— Alors, appelez le docteur Branch au plus vite. J'ai examiné l'enfant. Cas certain de diphtérie du larynx.

L'interne s'en fut téléphoner dans le hall. L'infirmière ferma la porte, mais Ran se glissa par l'autre porte et, de là, dans un bureau qui ouvrait sur le hall, tout à côté du téléphone. Il entendit des bribes de

conversation, des phrases décousues, mais qui en disaient long.

— Docteur Warren dit que c'est une diphtérie du larynx. » je ne vois aucune membrane... me paraît une forme particulière de cyanose... Bien... J'appelle le docteur Milton.

Milton, Ran le savait, était en charge de la médecine organique à l'hôpital. C'était, si possible, un plus piètre praticien que Branch.

Autre conversation murmurée, terminée par ces mots :

— Entendu, docteur Milton, je vais tenter une intubation.

Ran fonça à travers le bureau et revint dans la salle des urgences. Ses soupçons étaient vérifiés. Ni Branch ni Milton n'avaient la moindre intention de quitter un lit chaud. Ils allaient faire retomber toute la responsabilité sur l'interne. Si la malade mourait..., dame, la mortalité dans cette sorte de diphtérie était toujours élevée. Si seulement Roberts était là !

— Le docteur Milton prend le cas en charge, docteur Warren, dit le jeune Sneed, l'interne. Il ne peut pas venir tout de suite. Mais nous allons mettre une tente à oxygène et, ensuite, peut-être tenter une intubation. Nous allons bien vous la soigner.

« Tu ne te débarrasseras pas de moi comme ça ! » pensa rageusement Warren. Tout haut, il dit :

— Je vais rester ici encore un peu. Je lui ai donné une ampoule de sérum. Ne croyez-vous pas qu'il serait sage de lui en donner une autre ?

— Ce serait peut-être une bonne idée, approuva Sneed.

Il fallut dix minutes pour trouver et préparer le sérum. Ran surveillait avec angoisse la coloration de l'enfant. Elle ne respirait pas mieux et, s'il y avait un changement dans la cyanose, c'était une aggravation. Elle était dans un lit, à présent, sous une tente à oxygène. Mais l'oxygène lui-même n'arrange rien s'il ne peut pas pénétrer dans les poumons.

Enfin le sérum arriva et fut injecté dans la veine.

— Et du glucose ?

— Vous croyez qu'elle en a besoin ?

Sneed semblait en douter.

— N'est-ce pas la combinaison intraveineuse du sérum et du glucose qui est considérée comme le meilleur traitement pour empêcher les toxines de léser le cœur ?

— Exact. Je l'ai lu dans un manuel de pédiatrie.

« Tu es probablement le seul, avec Roberts, dans tout cet hôpital, à avoir lu quelque chose concernant ton métier, sans que cet événement se perde dans la nuit des temps », pensa Ran. Il aida à faire l'injection. Cela pouvait remonter un peu, mais il n'aimait pas cette cyanose qui augmentait. Assis près du lit, il tenait une petite main qu'il regardait blêmir, et, de temps à autre, observait le pouls battant trop vite. C'est

à peine s'il remarqua qu'une infirmière entraînait et parlait à voix basse à l'interne, qui disparut aussitôt. Pendant longtemps, personne ne parla. Les aspirations douloureuses de la fillette rompaient seules le silence de leur bruit aigu et haletant – avec les sanglots étouffés de la mère, dans un coin.

L'interne revint au bout d'une demi-heure. N'importe qui pouvait se rendre compte que le larynx de l'enfant s'engorgeait définitivement et que l'asphyxie totale attendait Annie : ce n'était plus qu'une question de minutes.

— Essayez votre intubation ! dit Ran.

Cela aiderait peut-être, mais c'est une chose très difficile à faire. Ran l'avait essayée une ou deux fois lui-même et il présumait que l'interne n'avait pas plus d'expérience que lui, peut-être moins. Il s'agissait de faire glisser un petit tube dur le long de la langue, puis derrière la langue et le larynx, forçant ainsi, en plein dans la masse membraneuse presque compacte déjà, un passage artificiel par où l'air pourrait entrer. Une fois le tube dûment en place, tout irait bien. Le difficile, c'était de l'y mettre. C'était même chose dangereuse que de le pousser à travers un passage presque hermétiquement obstrué déjà.

Plusieurs tentatives furent vaines : à chaque fois, l'instrument, glissant sur l'épiglotte gonflée qui recouvrait la trachée artère, déviait dans l'œsophage. Seul le fil de lin fixé en haut du tube, et par quoi Sneed le repêchait à chaque coup, évitait qu'il fût avalé. À la troisième tentative, ce que Ran avait redouté arriva : le tube pressa sur la masse blanchâtre de bactéries et de membranes et, sans la traverser, l'enfonça. Instantanément, un changement dramatique se produisit. Le mince filet d'ouverture désormais bloqué, le sifflement de l'air s'arrêta. Les efforts respiratoires de l'enfant furent vains : ses muscles se tordirent, ses côtes saillirent sous l'effort, elle s'étranglait.

— Apportez les instruments de trachéotomie.

La voix de Ran était sèche et décidée. Il étendit l'enfant sur le lit. L'infirmière découvrit un plateau posé sur la table. Le visage d'Annie noircissait à vue d'œil. Mais l'interne tourna vers Ran un visage blême où roulait la sueur. Il bégaya :

— Je ne sais pas faire une trachéotomie. Je vais appeler le docteur Branch.

— Pas question : il faut la faire ! Avant que vous soyez au téléphone, cette enfant sera morte.

Le jeune homme pourtant continuait à se balancer, indécis, d'un pied sur l'autre. Alors, rapidement, Warren enfila les gants :

— Venez ici et tenez-lui la tête, dit-il avec impatience. Je vais opérer.

Ran n'avait pas remarqué qu'un autre homme était entré. Dans sa fièvre, il ne remarqua pas non plus que les longues mains brunes qui

tenaient, bien tendue, la tête d'Annie n'étaient pas celles de Sneed. Il était à présent absorbé par sa tâche. Pour ses mains expertes, c'était bien facile à faire, simplement une rapide incision jusqu'à la trachée, une coupe à travers un des anneaux cartilagineux de cette trachée et l'insertion d'un tube courbé dans l'ouverture ainsi pratiquée. Jamais un son plus doux ne demeura dans son souvenir que celui de l'air affluant d'un coup dans les petits poumons épuisés. L'urgence passée, il travailla plus lentement, rapprochant la peau par de profondes sutures de soie et installant un léger pansement.

— Remettez sur elle la tente à oxygène, dit-il.

C'était réconfortant de voir disparaître la sombre couleur de la cyanose tandis que l'oxygène descendait par le tube trachéotomique dans les bronches où n'existait aucune obstruction, dans les sacs à air, puis passait dans le sang. C'était réconfortant de voir le rouge revenir à ces joues, le rouge de la fièvre, il est vrai, car l'infection n'était pas encore vaincue. Mais le rouge de la fièvre était beaucoup plus réjouissant que le bleu du manque d'oxygène qui envahissait tout ce petit visage si peu d'instantanés auparavant. Un sourire détendit les lèvres de l'infirmière, tandis qu'elle cherchait le pouls et le trouvait plus fort, moins rapide, plus régulier.

— Ça a été merveilleux ! dit-elle.

*

* *

Maintenant que le danger était éloigné, Warren se souvint des mains maigres et brunes qui avaient si bien tenu la tête de la petite, juste quand il avait eu le plus grand besoin d'aide. Il se retourna, enlevant ses gants. Un homme grand, assez chauve, avec un visage d'une séduisante laideur et des yeux candides, contourna le lit et vint à lui. Ran l'aima tout de suite.

— Je suis Barton, dit l'autre, de Ridgeville. Et vous êtes le docteur Warren, n'est-ce pas ?

Ils se serrèrent la main. Ran avait entendu parler de Barton. Ridgeville était le centre d'un autre district, et Barton était le chirurgien chef de l'hôpital. Il avait une excellente réputation parmi tous les médecins de l'État. Avant la nationalisation, il dirigeait sa propre clinique, quelque part dans la montagne. À présent, il dirigeait un hôpital de district, qui, de l'avis unanime, était le meilleur de l'État.

— Beau travail ! dit-il.

— Une chance pour moi que vous soyez venu ! Vous avez grandement aidé au moment où c'était indispensable.

— Je traversais Adson. J'étais allé à Fairweather visiter un ami malade. En revenant, j'ai ramassé au bord de la route un pauvre diable

blessé et je l'ai amené ici.

— Vous rentrez cette nuit ?

— Oui. Plusieurs opérations dès le matin.

Ran se tourna vers le lit. Annie Hazlitt respirait régulièrement, l'air sifflant aller et retour par le tube courbé.

— Il faudrait lui donner une autre ampoule de sérum, dit Ran à l'interne. Vous pouvez la verser dans le glucose.

— Oui, docteur Warren.

L'interne, répondant avec un respect marqué et tout neuf, alla quérir le sérum. Il n'avait plus son vague air de non-coopération du début. Quoi que Mssrs. Branch et Milton pussent penser de Ran, il avait certainement gagné trois admirateurs dans les personnes des docteurs Barton et Sneed et de l'infirmière.

Celle-ci, très obligeamment, leur fit du café. Assis devant sa tasse fumante, Barton dit à Warren :

— Qu'est-ce que vous fabriquez dans la médecine générale ? Cela crève les yeux que vous êtes un chirurgien expérimenté.

— C'est ce que je croyais être. Mais le bureau d'examens a dit « non » !

Il raconta sa formation, son expérience et son double échec, sentant qu'il pouvait parler en toute liberté devant cet étranger sympathique.

— J'aimerais en savoir plus long au sujet de ces papiers d'examen, dit pensivement Barton. Il doit y avoir quelque chose à faire.

— Je saisisais à pleines mains n'importe quoi qui m'arracherait à cet infâme brigandage de médecine générale.

— Quand vous le pourrez, venez donc à Ridgeville. Vous verrez notre installation.

Quelque chose dans la manière dont l'invitation était faite fit lever dans le cœur de Ran un espoir soudain, inexpliqué, mais ardent.

CHAPITRE IV

Quand il établissait la liste impressionnante de ses ennemis, Ran omettait toujours Porter. Que fallait-il penser de Porter ? Solitaire, profiteur, habile à éviter les corvées, il était cyniquement franc dans l'aveu de ses négligences. Avec lui, à tout le moins, on savait à quoi s'en tenir. Bien qu'il considérât ouvertement Warren comme un benêt altruiste, il sortait parfois de son indifférence pour donner à ce bleu quelque utile avis.



Ran devait avoir un nouvel exemple de sa bienveillance.

Après s'être assuré qu'Annie Hazlitt était hors de danger, du moins immédiat, il rentra chez lui pour déjeuner. Ann et Mrs. Field l'attendaient dans la grande cuisine. Il y avait de la nourriture chaude sur le poêle, et un pot de café répandant sa savoureuse odeur.

Ann se fit accusatrice :

— Tu as encore une fois travaillé toute la nuit !

Il lui raconta l'histoire d'Annie Hazlitt. Puis :

— Aussitôt que j'aurai liquidé la foule du dispensaire, il faut que je retourne là-haut pour immuniser tous les enfants du hameau, ou bien nous pouvons compter que nous aurons sur les bras une épidémie de première grandeur. Il faut, d'abord, que j'aille à Adson pour chercher du sérum.

— Arrête-toi ici avant de partir pour la montagne.

— Entendu.

Au dispensaire, le docteur Porter entra dans le bureau de Warren et lança sur sa table une lourde enveloppe d'apparence féminine.

— Belle écriture, la dame ! dit-il.

À n'importe qui d'autre, Ran aurait exprimé son opinion en termes non déguisés. L'expérience qu'il avait de Porter, pourtant, le rendit circonspect. Il s'informa tranquillement :

— Voyez-vous un inconvénient à m'expliquer ce que vous faites avec mon courrier ?

— Il m'a paru plus en sûreté entre mes mains qu'entre celles de Blondinette, l'infirmière.

— Blondi... Ah ! Miss Payne ?

— En personne ! Vous seriez surpris de voir – surpris et édifié – la quantité de vapeur qu'elle peut obtenir par le moyen d'une simple lampe à alcool.

— Vous entendez par là qu'elle a trifouillé mon courrier ? (Ran était encore incrédule.) Pourquoi prendrait-elle cette peine ?

— Le docteur Wade est toujours désireux de savoir ce qui arrive dans son district, rétorqua négligemment l'autre. Et miss Payne passe pour être la proche collaboratrice du docteur Wade. Jour et nuit, ajouta-t-il après un long silence.

— Eh bien ! c'est une belle cochonnerie que tout ça ! s'exclama violemment Ran, tandis que son mentor poursuivait, toujours aussi négligemment :

— Il y a encore la question des communications téléphoniques. Je n'irai pas jusqu'à dire que les fils sont truqués, mais, enfin, il y a quelque chose qui ne va pas.

— Merci, dit Ran. Je m'en souviendrai le moment venu.

L'écriture de la suscription, petite mais hardie et régulière, était inconnue de Ran. Il ouvrit, vit une feuille gravée au nom de SYBILLA BARR, M. D., remarqua que Washington était le lieu de départ et enfonça la lettre dans sa poche.

— Il faudra vous occuper des patients ce matin, dit-il à Porter, qui, par extraordinaire, ne protesta point.

Et Ran partit pour Adson.

Lorsqu'il entra dans le cabinet du docteur Wade, celui-ci laissait précisément aller sa vaste masse au fond du fauteuil.

— Bonjour, docteur Warren. Belle journée aujourd'hui !

— Ça ne me paraît pas si beau que ça, pour ce qui est de moi, rétorqua l'autre. J'ai été debout toute la nuit avec un cas de diphtérie.

— Vous prenez tout trop sérieusement, vous autres jeunes gens !

— Me voici pour vous demander cinquante doses de sérum antidiphtérique et cinquante doses de réactif de Schick.

— Cinquante ! Cinquante ! Qu'est-ce que, diable, vous voulez faire avec cinquante !

— À mon estime, il y a environ cinquante enfants là-haut qui ont été exposés à la diphtérie.

— Diable ! ils ne vont pas mourir, assura Wade. Ils sont costauds,

vous pouvez m'en croire. Surveillez-les et, si quelque chose se déclare, il sera bien temps de penser au sérum. De mon temps, les gosses guérissaient sans ça.

— Dans quelle proportion ? Au mieux cinquante pour cent. L'autre moitié mourait.

— Pas mes malades ! affirma Wade.

Comme après réflexion et suivant un second et meilleur mouvement, Ran concéda :

— Ma foi, nous pourrions courir le risque... Bien entendu, il faudra que j'écrive un rapport complet. Il n'y aura aucune difficulté avec les inspecteurs fédéraux, du moment que je joindrai une note précisant que je vous avais consulté et que vous avez décidé *contre* l'immunisation prophylactique des enfants.

La lueur vacillante dans l'œil porcin de Wade dit à Ran que le coup avait porté. Un instant s'écoula, puis :

— Attendez un moment. Cela ne ferait peut-être pas de mal, en somme, d'examiner toute la troupe et d'immuniser ceux qui semblent réceptifs.

— Ce sera comme vous voudrez, dit Ran. Vous savez mieux que moi comment on fait les choses par ici.

Wade s'en fut à la salle d'approvisionnement et revint avec les ampoules et le matériel nécessaire pour l'emploi du réactif de Schick, méthode qui permet de reconnaître en quelques minutes si l'individu examiné possède ou non l'immunité naturelle au mal. Il ne témoignait aucun mécontentement pour avoir été, en somme, induit par chantage à donner le sérum.

— Bon travail que le vôtre, docteur Warren, dit-il d'une voix douce, comme Ran gagnait la porte. Excellent travail. Grande chose que l'enthousiasme !

Ran passa par l'hôpital pour prendre les Hazlitt. Dans leur reconnaissance, ils étaient attendrissants. Comment pourraient-ils jamais tenter de lui revaloir cela ? Ils n'avaient aucun argent.

— Vous pouvez faire une chose, dit Ran. Vous pouvez m'aider à empêcher le mal de se répandre.

— Dites-nous exactement ce que vous voulez, répondit le grand-père.

— Aussitôt que nous serons arrivés, tâchez de savoir s'il y a des enfants souffrant de la gorge. Racontez aux parents ce qui est arrivé à votre petite fille et combien elle a été près de la mort, afin qu'ils me laissent faire les piqûres de sérum pour sauver les autres.

— Il en est qui n'écouteront rien que ce que leur dira le prêcheur Rambley, dit la mère, de la voix plate et mélancolique des montagnardes. Mais nous ferons de notre mieux.

Ran trouva Ann l'attendant devant la porte, en jupe de laine, sweater épais, gros bas de laine et lourdes bottes.

— Ce qui signifie ?

— Tu auras besoin d'une infirmière, dit-elle.

Et, sans être invitée, elle monta à bord.

— Très vrai, mais ça ne m'étonnerait pas d'avoir besoin aussi d'une escorte de police !

Comme ils passaient devant la petite église, ils se rappelèrent que c'était dimanche, parce qu'une explosion d'exhortations, lancée sur un ton de fanatisme virulent, passa la porte et les atteignit en plein.

— C'est l'Apôtre qui remet ça, dit grand-papa Hazlitt. Venez à la maison et asseyez-vous jusqu'à ce que nous puissions réunir les gens. De toute manière, vous ne pourrez rien faire avant qu'ils sortent de l'église.

*

* *

Dans la cahute piètrement meublée où ils attendaient, Ran lut à sa femme la lettre de Sybilla Barr :

Ne venez-vous jamais à Washington ! Il y a des tas de choses dont je veux parler avec vous et qui ne sont pas de nature à être couchées sur le papier. Vous vous souvenez du Comité national des Trois Cents de la Pratique médicale, qui a si vigoureusement combattu jadis pour libéraliser la médecine ? Et aussi de la façon dont les fossiles moussus de l'A.M.A. (12) – la plupart d'entre eux sont aujourd'hui, Dieu merci ! déchus du pouvoir – entravèrent toutes les tentatives pour améliorer les conditions de la profession, si bien que nous sommes tous aujourd'hui dans cette marmite du diable ! Eh bien ! je travaille pour le Comité.

L'emploi à l'hôpital de New York est devenu un peu trop excitant pour moi. Trop de politique et de mensonge. Il y a un angle politique aussi à mon emploi actuel, mais c'est une politique propre et décente. Le sénateur McDonough s'occupe de la partie médicale. Et il est toujours très intéressé par le plan Warren.

Rappelez-moi au souvenir de votre jolie Tête-Rousse. Elle ne m'aime guère, mais je suis tout en sa faveur, parce que je sais qu'elle a ce qu'il faut pour vous rendre heureux.

— Tout ça paraît extrêmement mystérieux, dit Ann. Ton amie est-elle intoxiquée de romans policiers ?

— C'est un grand bonhomme. Je ne peux pas comprendre pourquoi

tu ne l'aimes pas.

Ann était d'une honnêteté sans faille.

— À vrai dire, moi non plus. Mais je reconnais qu'elle est sans doute un grand bonhomme.

À cet instant, la discussion fut interrompue par l'arrivée d'une jeune femme, l'air intelligent :

— Vous êtes le docteur Warren, de Stoneville ?

— Oui. Et voici ma femme.

— Je suis miss Rolfe, la maîtresse d'école. Que je suis donc contente de vous voir tous les deux ! Plusieurs de mes gosses se plaignent de maux de gorge.

— Étiez-vous ici l'année dernière, lorsque le bureau d'État les a fait passer au réactif de Schick ?

— Mais oui, répondit-elle. J'ai plaidé autant que j'ai pu en faveur de l'inoculation. Mais il y avait un prêcheur genre ancien temps, ce Rambley, qui en a dissuadé beaucoup.

— Pourriez-vous retrouver le nom de ceux qui ont une réaction positive ?

Son visage s'éclaira soudain.

— Je crois que j'ai la liste dans mon pupitre. L'homme du Bureau de Santé me l'a laissée.

— Ça, c'est riche. Ça va gagner beaucoup de temps.

Miss Rolfe leur montra le chemin de l'école où déjà, une trentaine d'enfants et leurs parents étaient groupés autour du poêle récemment allumé. À peu près la moitié des élèves inscrits avaient eu une réaction positive. Le vieux Hazlitt se tourna vers la foule attentive.

— Gens, voici le docteur Warren. La nuit dernière, il a sauvé la vie de notre Annie. Il peut en faire autant pour vos p'tiots. L'a quelque chose à vous dire, là-dessus.

Ran considéra son auditoire. Les plus vieux étaient impassibles, mais soupçonneux de toute intervention qui pourrait bouleverser la routine de leur existence.

Les enfants étaient curieux, et, par-ci par-là, Ran décelait une paire d'yeux plus brûlants que les autres.

À l'arrière de la pièce, il aperçut un visage qu'il reconnut. C'était celui de l'homme qui avait amené sa fillette au dispensaire deux jours plus tôt. Il était appuyé contre le mur, son fusil à côté de lui. Ran, ayant cultivé un prélèvement de la gorge de l'enfant et trouvé de la diphtérie, avait pris le chemin du hameau pour lui donner du sérum.

— Comment va votre petite fille, Mr. Carlton ?

— Bien, doc, bien ! Je crois que sa fièvre est tombée !

— J'en suis heureux. Je passerai la voir avant de redescendre en ville.

Un murmure favorable parcourut la pièce.

Ran se sentit encouragé. Il commença :

— J'ai prié Mr. Hazlitt de vous réunir ici pour vous parler de vos enfants. Nous ne souhaitons pas qu'il leur arrive la même chose qu'à la petite fille de Mr. Carlton, ou à Annie Hazlitt. Elles ont toutes deux la diphtérie. Annie était presque mourante lorsque nous l'avons emmenée à l'hôpital.

Une femme, dans la foule, parla :



— Mon bébé a mal à la gorge maintenant, et la fièvre.

Plusieurs voix lui firent écho :

« Le mien aussi »... « et le mien »... « et le mien »...

— Il n'en est donc que plus important que nous empêchions cette épidémie de s'étendre. Nous pourrions ne pas avoir toujours autant de chance que nous en avons eu avec les deux enfants déjà atteintes et soignées. J'ai apporté avec moi assez de sérum pour mettre tous vos enfants en état de défense contre le mal. Quelques-uns d'entre eux ont eu une réaction négative lors de l'examen au printemps dernier. Ils n'auront donc pas besoin de sérum si la réaction est encore négative : nous allons la refaire pour plus de certitude. Ce que je vous demande, c'est la permission de donner une dose de sérum à chaque enfant qui en a besoin. Cela ne leur fera de mal en aucun cas, je vous le garantis absolument. Et cela peut sauver bien des vies.

Il se tut : que dire de plus ? Il ne savait pas que son simple exposé des faits, sans aucune fioriture de langage, avait influencé son auditoire beaucoup plus que n'auraient pu le faire des commentaires quelconques.

Un instant passa sans que nul ne parlât. Puis un bûcheron nouveau, tanné par les intempéries, se décida :

— J'aime votre manière de dire, jeune homme. Faites pour ma famille ce que vous jugerez le mieux, et je ne vous en demanderai pas plus long.

Mais, à ce moment, une interruption se produisit, venant de la porte. Une silhouette incongrue par sa haute taille, sa maigreur, les vêtements noirs moisissés qui l'enveloppaient de la tête aux pieds, se tenait là, dominant la masse, les bras étendus, les yeux flamboyant d'une ferveur fanatique.

— Arrêtez ces œuvres impies ! commanda-t-il.

Et sa voix était haute, mince et geignarde.

— Cui-là, c'est l'apôtre Rambley, murmura Hazlitt, fournissant ainsi une indication superflue, car Ran avait aisément identifié le type.

— Rentrez chez vous ! continua l'intrus dont la voix frémissait de passion convaincue. Et laissez-moi démasquer ce malfaiteur.

Warren vit le danger de la situation. Il avait affaire au type le plus formidable de fanatique, à l'homme qui, dans l'intensité profonde d'un égoïsme inconscient, croyait avec ferveur en lui-même et en son inspiration. Posément, il dit :

— Entrez, Mr. Rambley.

Il attendit jusqu'à ce que, traînant les pieds, l'homme eût monté les deux marches de l'estrade et fût debout près de lui, le surplombant d'une tête.

— Vous et moi, dit-il alors, voulons la même chose, j'en suis sûr : sauver ces enfants.

— Pas grâce à l'ouvraiche du diable ! tonna l'Apôtre. Pas grâce à votre infect pouâson ! Vous venez, ici, rôder et cafarder...

— Un instant, je vous prie, interrompit courtoisement Ran. Je suis ici, envoyé par le gouvernement, pour distribuer à ceux qui en veulent – à ceux *qui en veulent*, appuya-t-il – sans aucune contrainte, le sérum qui sauvera la vie de ces enfants.

— Siéroum ! Siéroum ! vociféra le prêcheur. D'où vient-y, ce siéroum ? Répondez à ça !

— De laboratoires soigneusement surveillés, où il est préparé par des experts.

Cela n'était pas d'une totale exactitude : Ran se sentait en terrain glissant et s'aventurait le moins possible.

— Y vient de ch'veaux, pas vrai ? De ch'veaux morts ?

— *Pas* de chevaux morts, répondait Ran, constatant avec désappointement le murmure de crainte et de dégoût qui montait vers lui.

— Des bêtes qui périssent ! clama l'exhortateur. Voudriez-vous que nos enfants deviennent comme les bêtes qui périssent ? Frères et sœurs, laisserez-vous cet étranger venir ici et injecter des boyaux de chevaux morts dans leurs corps innocents ? Je vous l' dis, la mort et la condamnation sont dans les tours diaboliques de ce docteur.

Un homme, près du feu, se leva et dit :

— N'importe quel médecin du gouvernement qui vient dans ma

maison, je lui fais sauter la cervelle.

Un second menaça :

— Passez au large de ma maison, si vous ne voulez pas que je vous mette du plomb dans les boyaux !

Plusieurs voix se joignirent aux premières, protestant, dénonçant, menaçant. En vain, la petite maîtresse d'école tentait courageusement d'employer son influence. Il était visible que la population était à peu près également divisée. Mais le dernier mot n'était pas dit.

Comme les sécessionnistes gagnaient la porte, poussant devant eux le troupeau de leur progéniture, Brad Carlton tendit la main vers son fusil et s'y appuya.

— 'coûtez, voisins, dit-il assez aimablement, charbonnier est maître chez lui, et le docteur y n' f'ra irruption nulle part. Mais y va faire sa tournée. Et j' vais avec lui. S'y a du grabuge (ses intonations se firent moins plaisantes), le gars qui commencera f'ra bien de préparer ce qu'il aura l'intention d' faire, parc' que j' suis bien capable de l' faire le premier. C'est tout.

— C'est un tireur, Brad ! Et quel ! glissa le vieux Hazlitt dans l'oreille de Ran.

*

* *

Ran sépara des autres ceux des enfants restés dans l'école qui avaient eu une réaction positive et examina soigneusement chaque gorge. À la moindre rougeur, à la plus faible hausse de température, il octroyait immédiatement une dose prophylactique de sérum, qui constituerait une protection immédiate contre le mal. Les sujets pourraient être immunisés par la suite par une seconde injection : ce dont ces petites créatures menacées avaient besoin, c'était de protection immédiate.

Il découvrit deux cas de diphtérie au premier stade, gorges rouges, température élevée, et les taches blanches déjà formées autour des amygdales. À ces deux-là, il donna de plus fortes doses de sérum et Ann les ramena chez eux dans la voiture de Ran, recommandant qu'ils fussent couchés, isolés des autres enfants et attentivement soignés.

La tournée de porte à porte n'eut pas autant de succès. Dans une demi-douzaine de cas, l'entrée fut catégoriquement refusée. Ailleurs, Ran se trouva devant des familles divisées, la mère tenant pour l'Apôtre, le père souhaitant les services médicaux, ou l'inverse. Les arguments de miss Rolfe, des Hazlitt et de Carlton ne réussirent pas toujours à faire pencher la balance dans son sens. Deux enfants pleuraient à l'intérieur d'un taudis tandis qu'à l'extérieur, devant la porte, une mégère de grand-mère menaçait Ran de la dent, de la griffe et d'une pelle à feu, jusqu'à ce que Brad l'entraînât, toujours hurlant,

et l'enfermât dans les cabinets jusqu'à la fin de la visite.

Les deux enfants avaient la diphtérie. Il leur donna, ainsi qu'à trois autres qu'il découvrit, une pleine dose de sérum. Ran espérait que, pris ainsi dès le début de l'attaque, ils n'auraient pas grand mal. Il n'y aurait pas, dans ce groupe, d'autres larynx périlleusement gonflés, pas de course folle dans la nuit pour gagner l'hôpital vers une intubation ou une trachéotomie qui permît à l'air d'emplir les poumons épuisés.

Lorsque Warren rentra, une surprise désagréable l'attendait. Une lettre portant l'en-tête officielle de l'officier médical du district était sur son bureau. Randolph Warren, praticien de médecine générale, première classe, était cité pour répondre à l'inculpation de pratique de la chirurgie sans licence. Le plaignant était le docteur Carl Branch, de l'hôpital d'Adson ; l'audience était fixée à quinze jours du samedi suivant.

Comme le docteur Barton, de Ridgeville, lui avait demandé de lui donner des nouvelles d'Annie Hazlitt, il avait préparé un mot disant que nulle complication ou nul dommage ne paraissait à craindre pour le cœur ou n'importe quel organe vital. Il ajouta un post-scriptum rapide :

Chose intéressante concernant ce cas : je suis convoqué devant l'officier médical du district pour répondre à l'inculpation d'avoir pratiqué la chirurgie sans licence et sans classement de spécialiste.

Ann en devint soucieuse et préoccupée, mais Ran ne faisait guère de cas de la convocation. Il avait bien d'autres tracas. La situation du hameau de montagne était toujours sérieuse. L'apôtre Rambley avait, dans une cahute, traité trois enfants par des prières et des « simples de Dieu », herbes inertes qui ne faisaient aucun mal, mais n'empêchaient aucunement le mal de suivre son cours ni de continuer ses ravages dans les petits corps sans défense. L'un des enfants mourut, ce qui ébranla quelque peu le prestige du guérisseur. Ran le menaça de le traîner devant les tribunaux, mais fut secoué de le voir produire triomphalement un papier officiel, à l'en-tête du gouvernement : « Licence limitée l'autorisant à guérir les malades selon les dogmes et principes de sa croyance. »

Cinq autres cas se manifestèrent, dont quatre chez les suivants de Rambley. Warren parvint à les isoler par des méthodes s'apparentant assez à la chirurgie de guerre, et l'épidémie ne s'étendit pas plus loin. C'était un triomphe de médecine préventive. Ran reçut des lettres de chaudes félicitations du Service de Santé de l'État et de l'inspecteur fédéral.

Une fois la crise passée, il se laissa aller au découragement. Que faisait-il là ? Que pouvait-il espérer y faire qui fût réellement utile ? Il désirait de toutes ses forces retourner à la chirurgie. Là était son utilité

véritable. En médecine – du moins la médecine telle qu'il était contraint de la pratiquer – on s'épuisait pour rien, et la moitié de vos efforts étaient des efforts perdus.

Ce lui fut un soulagement dans la monotonie des travaux et des jours lorsque se leva le samedi de l'audience où il allait devoir se défendre contre les accusations du docteur Branch.

CHAPITRE V

En vue de l'effet dramatique, le docteur Wade avait pris ses dispositions pour que l'audience eût lieu au tribunal local. Ce petit prétentieux de Warren devenait beaucoup trop populaire et commençait à prendre trop d'influence dans le pays. Le dessein de l'officier de santé était donc de le discréditer avec le maximum de publicité. En pénétrant dans la salle dix minutes avant l'heure, il fut surpris et déconcerté de la trouver déjà pleine de gens dont la présence lui était incompréhensible et, par conséquent, suspecte.



Quand le docteur Warren entra, les applaudissements s'étendirent en petites vagues successives, Wade heurta rageusement le bureau de plusieurs coups de marteau avant de se rappeler que la séance n'était pas encore ouverte. Autour de lui se groupait son personnel d'Adson : il pouvait compter sur tous ses membres, sur tous, à l'exception cependant de Roberts, l'oto-rhino-laryngo, insurgé-né. Ce que présageait la présence de plusieurs médecins d'autres dispensaires, il n'arrivait pas à le découvrir. Au premier rang se trouvait le docteur Porter-à-la-triste-figure : avec lui, on ne pouvait jamais savoir. Dans les derniers bancs se groupaient de nombreux montagnards, hommes et femmes. L'officier de paix du district reconnu, parmi eux, affalé contre un angle de muraille, un « mauvais garçon » local, Brad Carlton. Et il lui parut bien qu'un objet qui ressemblait à un canon de fusil faisait saillie derrière lui. Serait-il bon que le président fît quelque chose à ce sujet ? Mieux valait pas, peut-être.

Marteau levé, le docteur Wade se préparait à déclarer l'audience

ouverte lorsqu'il aperçut deux arrivants tardifs. Sa main retomba lentement : l'un des nouveaux venus était le docteur Barton, de Ridgeville ; l'autre, le sénateur McDonough. Tous deux allèrent jusqu'à la place où était assis le docteur Warren et lui serrèrent la main. Le visage poupin et normalement joyeux du docteur Wade se couvrit d'une maladive pâleur d'appréhension.

Il heurta le bureau de son marteau.

— La séance est ouverte.

Il s'éclaircit la gorge à plusieurs reprises.

— Mesdames, messieurs, c'est bien à contrecœur que j'ai provoqué cette réunion.

Le docteur Warren, de Stoneville, est accusé par le docteur Branch, de l'hôpital municipal d'Adson, d'avoir pratiqué la chirurgie bien que non classé comme spécialiste et n'ayant pas la licence de chirurgien. C'est là une charge très sérieuse, et, désirant fournir au docteur Warren toute possibilité de se défendre, j'ai décidé que cette audience serait publique. Le docteur Branch va formuler son accusation.

Branch se leva. Il mit dans sa voix juste ce qu'il fallait de répugnance et commença posément :

— Permettez-moi de le dire tout d'abord, je suis profondément peiné d'avoir à porter des charges contre un confrère. Pourtant, je serais traître à mon serment de médecin si je n'essayais par tous les moyens de protéger le public contre quiconque voudrait entreprendre des choses auxquelles il ne serait pas apte...

Ran eut un sourire sans joie : « Protéger le public, hein ? pensait-il. Ce dont le public a besoin, c'est d'être protégé contre des gens comme toi, qui laisserais éclater un appendice, qui laisserais saigner à mort un placenta prævia, parce que cela ne te dit rien de sortir en pleine nuit de ton lit bien chaud. »

— Le 29 janvier, poursuivait Branch, le docteur Warren amena à l'hôpital une enfant souffrant de la diphtérie. Il fut reçu par l'interne de service, le docteur Sneed, et la patiente fut admise à l'hôpital, où le traitement commença aussitôt.

Oui, bien sûr, pensait Ran, on avait bien commencé le traitement. Mais seulement après qu'il eut attendu, en insistant pour obtenir la tente à oxygène, en réclamant que les instruments de trachéotomie fussent préparés.

— La patiente, continuait l'accusateur, cessait dès lors de dépendre des soins du docteur Warren. Néanmoins, il demeura sur place, intimidant l'interne, et, en fin de compte, accomplit sur l'enfant, sans motif valable, et sans tenter de joindre le chirurgien de service, c'est-à-dire moi, une opération chirurgicale. Ceci constitue une infraction aux lois médicales du pays, de nature à légitimer un retrait de licence.

Il y eut une violente réaction au fond de la salle. Le vieux Hazlitt

s'était levé et avançait à grands pas vers le bureau :

— Attendez voir une minute ! La patiente dont il parle, c'est notre petite Annie.

Wade fit retentir son marteau :

— Allez vous asseoir, monsieur. Vous n'avez pas la parole.

Le vieillard regarda autour de lui, incertain, incrédule :

— J'étais là et j'ai vu. Est-ce que je n'ai pas le droit ?...

Bang ! Bang ! Bang ! Au bruit du marteau en succéda un autre, moins sec mais plus formidable, un bump ! bump ! irrégulier, et Brad Carlton descendit lourdement l'allée, son long fusil traînant derrière lui. Il parla avec nonchalance :

— J'imagine que la liberté de parole existe encore dans ce pays...

— Officier ! cria nerveusement le président. Y a-t-il un officier de paix ici ? Je vous somme de rétablir l'ordre.

Il y avait un officier de paix dans la salle, mais il ne s'avança pas.

— Je vais chercher le shérif, dit-il.

Et on ne le revit plus.

Le sénateur McDonough, alors, se leva :

— Si je puis suggérer, monsieur le Président... Il me semble que celui qui a assisté à l'opération est un témoin valable et qu'il peut être entendu.

— Très bien, lança Wade, hargneux. Approchez. Nom ?

— Je suis Mr. Hazlitt, la fillette est ma petite-fille. C'est vrai, bonnes gens, comme l'a dit ce monsieur avec son marteau, que le docteur Warren nous a conduits à l'hôpital ce soir-là, ma petite-fille, sa mère et moi. Ce jeune copain-là (il pointait l'index vers Sneed, l'interne), il est venu. Mais il n'avait pas l'air de savoir quoi faire. Alors il a appelé le docteur Branch et un autre docteur. J'ai entendu les noms pendant qu'il téléphonait. L'ont pas voulu venir. Aucun. Devaient être couchés, je pense.

Il s'arrêta et épongea la sueur sur son visage flétri.

— Continuez ! jeta violemment le président.

— Enfin, il a mis Annie sous cette tente à oxygène, après que le docteur Warren l'a obligé à aller la chercher, et c'est le docteur Warren qui lui a fait rajouter quelque chose dans le sang de notre petite. Puis, quand ça a eu l'air qu'elle allait vraiment mourir, le jeune docteur-là (il désigna encore une fois Sneed) a essayé de lui passer un tube dans la gorge. Je pense bien qu'il a fait de son mieux, mais il a poussé quelque chose parce que tout à coup elle est devenue toute noire et ne pouvait plus respirer. Là, j'ai cru qu'elle était pour sûr partie. Mais le docteur Warren a pris un couteau et lui a fait un trou dans la gorge.

— Puis-je attirer l'attention du président sur le fait que ce témoignage prouve que le docteur Warren a opéré l'enfant ? souligna

Branch.

Ran était debout et descendait l'allée malgré la futile tentative esquissée par Ann pour le retenir. Toute sa colère contenue contre Wade et Branch bouillait à présent et débordait.

— Oui, j'ai opéré ! déclara-t-il. Et qui donc prétend le contraire ? J'ai opéré et je recommencerais. Qu'est-ce que vous attendiez de moi ? Que je reste à regarder une enfant mourir, sans rien faire pour la sauver quand vous ne la sauviez pas ? Sans rien faire à cause de l'administration et de la bureaucratie ! Le docteur Branch est si exclusivement intéressé à la chirurgie dans votre hôpital...

Il se retourna et dévisagea Branch.

— Que ne s'est-il levé pour opérer l'enfant lui-même, lorsque Sneed lui a dit qu'elle était cyanotique et que le docteur Roberts était absent ? Il savait bien qu'une épidémie de diphtérie menaçait, et, d'après ce que lui disait Sneed, il pouvait aisément se rendre compte que c'était un cas grave. Et, pendant qu'il trouvera une explication pour ça, qu'il en trouve donc une autre et qu'il explique pourquoi en janvier encore, à l'hôpital, il a laissé se perforer un appendice. Et toujours, pendant qu'il y sera, qu'il vous dise comment cet obstétricien que vous avez à l'hôpital a failli laisser mourir d'épuisement hémorragique un placenta prævia opéré avec douze heures de retard. Qui plus est, j'ai une liste...



— Ce n'est point le lieu ni l'heure de proférer des charges contre les autres, tonna Wade. Vous n'avez pas la parole.

— Parfait, dit Ran, subitement calmé. Puis-je au moins poser une question ? Je serais heureux si Mr. Daily, notre pharmacien local, voulait bien venir raconter les conditions qu'il m'a faites pour le

partage des bénéfices au cas où j'accepterais d'indiquer dans mes ordonnances des produits coûteux, qu'il pourrait remplacer dans l'exécution par d'autres moins rares et moins chers.

Pâle, venimeux, Wade battit sur le bureau un vif rappel.

— Assez d'histoires de ce genre ! lança-t-il enfin. Ce n'est pas ainsi que vous améliorerez votre cas. Docteur Sneed, nous allons recevoir votre témoignage. Venez à la tribune.

— Oui, monsieur, dit l'interne, visiblement mal à son aise.

— Vous avez assisté à l'opération faite par le docteur Warren. Était-elle, à votre avis, immédiatement nécessaire ?

— Je n'ai pas eu le temps de confirmer le diagnostic par moi-même, dit le jeune homme qui (cela sautait aux yeux) cherchait un introuvable subterfuge pour, sans se mettre mal avec sa conscience, éviter de se mettre mal avec l'officier médical du district. Je ne voudrais pas prendre sur moi de vous dire...

— Pouvez-vous affirmer positivement que c'était une question immédiate de vie ou de mort ? interrogea l'examineur.

— Ma foi non..., monsieur..., n... n... non..., je ne pourrais pas.

— Alors le faible délai requis pour l'arrivée du docteur Branch n'aurait pas été infailliblement dangereux ?

— Pas infailliblement, pas exactement infailliblement !

— Cela suffira. Merci. À vous, miss Boedecker.

L'infirmière qui avait soigné Annie Hazlitt monta sur l'estrade. Elle comprenait clairement que son emploi, dont elle avait le plus grand besoin, dépendait de sa façon de porter témoignage. Qu'elle avait à le faire dans le sens où Wade et Branch l'attendaient d'elle, et seulement dans ce sens-là.

— Miss Boedecker, avez-vous vu opérer le docteur Warren ?

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille d'une voix à peine perceptible.

— Confirmez-vous l'opinion du docteur Sneed ?

— Oui, monsieur.

— Le docteur Sneed a-t-il vraiment formulé une opinion ? glissa paisiblement Warren. Je n'ai rien entendu qui y ressemblât !

— Vous ne conduisez pas cette enquête, docteur Warren, fit avec sévérité le président, qui s'éclaircit la voix, regarda le docteur Branch et parla : Le cas contre le docteur Warren est parfaitement clair. De son propre aveu...

— Monsieur le Président !

Le docteur Barton s'était levé à sa place. Wade le considéra avec appréhension.

— Docteur Barton ? fit-il.

— Puis-je être entendu, monsieur ?

Le docteur Branch s'interposa, remarquant d'une voix douce :

— Le docteur Barton n'est pas de ce district. Nous serions évidemment fort heureux d'entendre le docteur Barton en des circonstances ordinaires, monsieur le Président, mais nos règles de pro...

Le chirurgien coupa la tirade :

— J'ai assisté à l'opération, monsieur le Président.

Et le sénateur McDonough de conclure suavement :

— S'il m'est permis de suggérer encore... Il semble, monsieur le Président, que le témoignage du docteur. Barton est pertinent et d'un grand poids. Et, comme je présume que vous désirez réunir tous les faits...

— Certainement, certainement, sénateur. Voulez-vous monter à la tribune, docteur Barton ?

— Merci, ce que j'ai à dire ne prendra que quelques instants. La petite patiente en était à la phase finale d'une laryngite diphtérique. Le diagnostic ne faisait point question. La membrane était entièrement développée. À mon avis, la mort était affaire de minutes – deux minutes peut-être, au grand maximum trois – si le docteur Warren n'était pas intervenu. Je vous remercie, monsieur le Président.

Il s'assit. Un soupir profond s'exhala de toute la chambrée. Le président lança un coup d'œil irrité au docteur Branch, qui l'avait entraîné dans ce grabuge.

— Audience terminée. Non-lieu, aboya-t-il, l'air farouche.

Puis, sur un autre ton :

— Messieurs, si j'avais connu les circonstances exactes et véritables sous la pression desquelles le docteur Warren s'est trouvé amené à opérer, je n'aurais jamais permis que cette accusation fût formulée. Je ne puis que regretter d'avoir été mal informé. La séance est levée.

L'auditoire se sépara à grand bruit.

Le docteur Barton et le sénateur McDonough attendaient sur le perron du tribunal la sortie d'Ann et de Ran. Le sénateur tendit la main au jeune homme :

— Nous aurons besoin de vous avant d'être au bout de nos peines, dit-il. Une lutte se prépare, qui sera une lutte serrée. Si nous voulons arracher la profession médicale aux escrocs, aux charlatans et aux politiciens, il faut que tous les hommes propres se rassemblent et se soutiennent. Je serais heureux de disposer de plus de temps pour parler avec vous.

— Je le voudrais, monsieur.

Ran répondait avec une fervente conviction. Il y avait quelque chose de dominateur et de puissant dans ces calmes yeux gris, une force dont la sincérité l'impressionnait, comme elle l'avait impressionné en ce jour mémorable où, devant la Commission du Congrès, il avait vu son plan rejeté parce qu'il ne cadrait pas avec une

combinaison politique, mais toutefois compris et apprécié par le sénateur McDonough.

Celui-ci continuait :

— Je reviendrai par ici dans quelque temps, je crois. Peut-être à l'automne.

Le docteur Wade, qui s'était approché, important et déplaçant beaucoup d'air, devint très cordial :

— Espérons vous voir à notre hôpital, sénateur. Savons combien vous vous intéressez aux choses de la médecine. Avons un petit établissement très bien ici. Au grand plaisir d'avoir votre visite, sénateur.

— Merci, docteur Wade, répondit l'autre, poliment, mais, à ce qu'en pensa Ran, un peu sèchement.

*

* *

En rentrant chez eux, les Warren virent dans la cour de l'auberge une auto à plaque inconnue.

— Cht !... cht !... cht !... fit Ann, prudente. C'est peut-être LE touriste : ne l'effrayons pas !

C'était une plaisanterie devenue classique que l'enseigne fanée et déglinguée de Mrs. Field manquait complètement à sa fonction présumée, laquelle était d'attirer vers la petite auberge le client de la route. Ran taquinait souvent l'excellente femme sur la maigre puissance persuasive de son panneau publicitaire. Mais elle ne faisait qu'en sourire, s'estimant satisfaite, avec ses deux pensionnaires qu'elle avait, autant dire, adoptés.

Ann ouvrit la porte. Un homme, qui se tenait debout près de la fenêtre, allongea le bras, l'attira vers lui et l'écrasa dans une étreinte d'ours. Elle pantela :

— Tim ! Tim Brennan ! Tim *chéri* ! D'où sortez-vous ?

Ran, qui venait d'entrer, l'avait saisi de l'autre bord :

— Si ce n'est pas le bon gros en personne ! Quand vous en aurez fini d'embrasser ma femme, peut-être direz-vous ce que vous devenez ?

— Qui a mieux que lui le droit ? s'insurgea l'épouse. Tim, quand vous êtes-vous rasé pour la dernière fois ?

— Comment le saurais-je ? J'ai roulé bien trop vite, dans l'espoir d'être ici à temps pour l'exécution.

— Cette fois-ci, c'est moi qui vous ai gratté, fit Ran avec une joyeuse grimace.

— Et comment ça va-t-il, en somme ? s'informa le visiteur. Ça vous plaît, la médecine générale ?

— Ce n'est pas si mal. Mais quel travail !

— Oui, mais moi, dans tout ça ? (Ann protestait avec une bruyante conviction.) Les choses en sont venues à un point tel que je ne le vois plus jamais, à moins de l'accompagner comme aide pour ses visites. N'importe qui peut l'appeler n'importe où et à n'importe quelle heure, et il y va, de nuit comme de jour.

— Toujours le complexe de Jésus-Christ, hein ? Épauler le fardeau des autres ? Il faut bien reconnaître que ça ne se trouve plus guère dans la pratique médicale. C'est même en voie de disparition.

— Il faut bien que quelqu'un fasse le travail.

— Mais que devient la chirurgie ? Avez-vous fait un nouvel essai ?

Le visage de Ran s'assombrit :

— De nouveau raté l'examen.

— Délices de l'enfer ! Il y a quelque chose qui ne colle pas dans cette aventure.

— Ne parlons pas de moi. Racontez-moi plutôt ce que *vous* manigancez.

— Je m'y déciderai peut-être, si vous me donnez une boisson chaude.

Sans attendre que Ran la préparât, il répondit à la question de son ami.

— Je suis fraudeur. Un fraudeur médical. Une clinique frauduleuse.

— Une clinique frauduleuse ? s'étonna Ann. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Elles poussent comme du cresson sur la carte tout entière des États ! Un tas de gens, qui ont les moyens de payer leur médecin, sont dégoûtés du genre de traitement qui leur est octroyé avec ce système gouvernemental. Alors, en douce, ils arrangent autre chose. Des médecins, qui eux non plus n'apprécient pas la médecine d'État, se groupent et s'organisent. Et puis ils démarrent et pratiquent leur métier comme nous le faisions avant que le gouvernement nous enrôlât. Les gars de la politique à Washington font à ce sujet un potin de tous les diables, mais ils ne peuvent pas y changer grand-chose, dès qu'il y a des gens disposés à payer pour obtenir des soins meilleurs que ceux qui leur seraient donnés dans les cliniques du gouvernement.

Ann, aussitôt, lança ardemment :

— Peut-être que Ran pourrait obtenir un emploi dans l'une de ces organisations nouvelles ?

Ran fronça les sourcils, puis secoua la tête :

— Bien sûr ! ça paraît très chic ! mais je ne crois pas que nous arrivions jamais à rien de cette façon-là. Nous devons vaincre légalement. La seule chose à faire, pour le moment, c'est de tenir le coup et de laisser le public juger combien ça va mal.

— Pour aller mal, ça va mal ! J'ai travaillé aux statistiques. La mortalité foetale et la mortalité maternelle ont sensiblement doublé

depuis six mois à Chicago et à New York. À Chicago et à New York, vous entendez bien ! Les villes où nous avons les meilleures cliniques d'accouchement du monde entier.

— Ma foi ! ça ne peut pas durer toujours, dit Ann. Un jour ou l'autre, les gens balanceront les politiciens hors de la médecine.

— À ce moment-là, nous serons morts depuis longtemps, prophétisa sombrement Ran. Et enterrés.

— Peut-être bien que non ! fit Tim. Ça se remue plus que vous ne pourriez le supposer. Si nous pouvions balancer hors du Cabinet ministériel ce vieux chameau de Wilson, ce serait déjà une bien bonne chose. Et, à propos, j'ai vu à Washington votre petit ami, ce proxénète de Larry. Il est jusqu'aux yeux dans la grosse galette. Personne ne sait où il dégote tout ça ! Et, par ailleurs, il met un élan à caresser la bouteille ! À ce propos, que diriez-vous de relever un brin ce breuvage, Ran ? Il manque passablement de ton et tout à fait de stimulant.

— N'en fais rien, chéri, avant qu'il nous en ait raconté davantage. Il nous cache quelque chose.

Tim posa son verre :

— Vous êtes trop astucieuse, Rouquine. Connaissez le sénateur McDonough ?

— Il vient d'assister à mon procès.

— Je fais un discret petit travail de Comité pour lui en ce moment.

— Comité ? Pas le Comité des Trois Cents, non ?

— Si. Mais, diable, comment connaissez-vous ça aussi ?

— Nous autres gens du fond des grands bois perdus, nous savons plus de choses que vous ne pourriez le supposer ! retourna la jeune femme, en se rengorgeant ironiquement.

— Eh bien ! que savez-vous donc de ce triste oiseau de Wade ?

— Pas grand-chose, sauf qu'il est cent pour cent politicien et cinquante pour cent escroc, répondit Ran.

— Et qu'il conduit une auto de cinq mille dollars, ajouta la jeune femme. En plus de quoi il a quelque chose de bizarre, personnellement.

Tim lui transféra immédiatement son attention :

— Bizarre ? Que voulez-vous dire par là ? Précisez. Diagnostic, je vous prie.

— Ce sont ses yeux. Pareils à ceux des malades après leur piqûre.

— Umngh !... grogna Tim. 'téressant. 'drais en savoir plus long au sujet du docteur Wade. Gardez bien ouverts ces yeux qui savent voir.



CHAPITRE VI

Vint le mois de mai, et avec lui la floraison des lauriers au flanc de la montagne. Déjà le cornouiller blanchissait sur les monts.



Ran flairait l'air comme un chien en vadrouille, tandis qu'il conduisait sa voiture le long de la route aux effarants lacets. Il tourna un angle juste un peu trop vite pour que ce fût prudent et coinça d'un seul coup ses freins grinçants, cependant que de l'autre bord une femme d'un bond léger s'aplatissait contre la muraille rocheuse.

— Pardon ! commença-t-il..., puis : Frances !

— Oh ! Ran !

Le visage de Frances était blême.

— Il vient d'arriver un accident... Je partais chercher du secours...

— Montez. Où est-ce ?

— Pas loin. Un demi-mille à peine.

Quand elle fut à son côté, il roula avec plus de pondération. Tous deux parlaient peu. Il posa une question :

— Qu'est-ce qui vous amène ainsi ?

— Mon mari a des propriétés minières par ici. Ne le saviez-vous pas ? Roulez doucement. Le chemin est bloqué.

Une grosse voiture avait patiné sur la route, coinçant sa roue avant contre le mur de quartz qui la dominait, formidable et vertical. Tout d'abord, Ran supposa que le chauffeur avait été pris d'une panique soudaine à la vue de la descente vertigineuse qui s'ouvrait devant lui sans protection d'aucune sorte et avait ainsi coupé la courbe trop court, au risque – ce qui était arrivé – de s'envoyer dans la falaise.

Pourtant, lorsque, avançant avec prudence, il amena tout auprès sa propre voiture, il vit, suspendue dans l'équilibre le plus instable, à un roc qui se projetait en épi quelque vingt pieds plus bas, une vieille ferblantine, cousine de celle dont il s'enorgueillissait naguère.

Un homme en gris, sans chapeau, et un chauffeur en uniforme regardaient, debout près de l'épave.

— Robert ! appela Frances, voici le docteur Warren.

— Il y a un homme pris là-dessous, dit Robert Mayfield.

Ran plongea à la recherche de son cric et le descendit avec précaution. L'étroit éperon rocheux offrait à peine la place indispensable pour se mouvoir. À demi enseveli sous l'auto délabrée était un petit montagnard sec et ridé, inanimé, mais respirant encore.

Tout chirurgien compétent est quelque peu mécanicien. Tout en se donnant au problème du moment, Ran plaça son cric :

— Soulevez à mon commandement. Mais prenez bien garde de ne pas vous laisser happer quand ça basculera.

Lentement, la masse de la voiture se souleva, se balança, puis dégringola dans le vide. Mayfield et son chauffeur, pâles tous deux, se regardèrent. Ran, déjà, était auprès du blessé et ne voyait plus que lui. Ses bras et ses jambes pendaient, flasques, d'inquiétante façon. Le souffle était court, mais à peu près régulier.

— Je crains bien que ce ne soit la colonne vertébrale, dit Ran. Il s'agit maintenant de le transporter sur la route.

Besogne ardue, tâche laborieuse, à quoi Ran ne pouvait apporter que peu d'aide, obligé qu'il était de maintenir d'aplomb le dos de l'homme afin de prévenir tout dommage nouveau à la moelle épinière probablement blessée déjà. En haut, sur la route, Frances avait disposé deux coussins de siège enlevés à l'auto, pour improviser une couche. Elle ne posa pas de questions, mais se tint prête.

Ce fut son mari qui demanda :

— Grave ?

Ran fit un examen rapide. L'absence de sensation et la paralysie dans la région des épaules indiquaient un traumatisme quelque part vers le haut de la colonne vertébrale, probablement à la base du cou. Une exploration attentive révéla une difformité occasionnée de toute évidence par le décalage d'une vertèbre glissant en avant sur la suivante : elle n'avait pas besoin de glisser beaucoup pour pincer le cordon spinal renfermant les nerfs qui établissent la communication entre le cerveau et les extrémités.

— Assez grave, répondit-il à Mayfield. L'homme s'est cassé le cou.

— Pouvons-nous le transporter à l'hôpital ?

— Pas vivant, j'en ai peur. Il faut que cela soit fait ici et tout de suite. Donnez-moi vos manteaux tous les deux.

Il se préparait à les rouler pour en faire des appuis lorsque Frances

revint avec deux oreillers.

Ran donna ensuite aux deux hommes des directives.

— Stabilisez son corps. Quand vous me sentirez tirer, tirez en sens inverse. Croyez-vous pouvoir le faire ? demanda-t-il au chauffeur, dont le visage tournait au blanc pâteux.

Pour Mayfield, il était sans inquiétude.

— Oui, monsieur, répondit l'homme d'une voix étranglée.

Ran cala les oreillers sous le dos de la victime, dans la région de la fracture. S'il pouvait replier le cou à un angle suffisant et appliquer sa propre force exactement à l'endroit voulu, il lui serait possible de ramener la vertèbre à l'alignement et de supprimer la pression cause de la paralysie – et cause de la mort à bref délai si l'enflure, résultant du choc, s'étendait jusqu'aux nerfs contrôlant la respiration.

Les doigts entrelacés sur la nuque du blessé et les pouces crochés sous les angles de la mâchoire, Ran exerça une traction continue en même temps qu'une pression régulière vers le bas, étendant, étirant le cou sur le rouleau formé par les oreillers. Ses assistants le regardaient intensément. Il augmentait peu à peu la puissance de son effort, sans aucune secousse qui pût aggraver les choses, surmontant le spasme des muscles et des ligaments qui, dans leur protection automatique de la région atteinte, risquaient d'aggraver l'état des nerfs vitaux nichés dans la colonne vertébrale.

Il y eut un craquement léger, mais audible, et il sentit la vertèbre désaxée se regliser en place.

— Et ça y est ! dit-il joyeusement. C'est tout ce que nous pouvons faire maintenant, en attendant d'être à l'hôpital.

Le chauffeur se pencha au-dessus du précipice et fut pris d'une violente nausée. Robert Mayfield épongea son front où roulait la sueur.

— Pouvez-vous dire quelles sont ses chances ?

— Pas avec certitude. Mais je ne crois pas que la moelle épinière soit entamée. Il n'y a sans doute qu'hémorragie et enflure locale. Si je puis maintenir les choses en place jusqu'à ce que nous le mettions en traction à l'hôpital, les chances seront bonnes. Mais il nous faut une ambulance.

Le chauffeur proposa d'une voix tremblante :

— Si je puis prendre votre voiture, monsieur, j'irai jusqu'au plus prochain téléphone.

Pendant qu'ils attendaient et que Ran maintenait d'aplomb la tête de l'homme, Mayfield expliqua l'accident :

— Nous avons entendu l'autre voiture trop tard. Joseph a eu beau klaxonner, l'homme arrivait à toute allure dans la courbe, et, bien que nous nous soyons lancés dans le roc, il a fait un carambolage et passé par-dessus le bord de la route.

— Ces montagnards sont toujours peu attentifs dans les tournants, dit Warren, qui ajouta : Je suis le médecin du gouvernement à Stoneville, à six milles d'ici.

— Une chance que vous vous soyez trouvé là ! dit Mayfield.

À l'hôpital, Ran conduisit Robert Mayfield jusqu'au chevet du blessé, que le docteur Branch avait pris en charge, fit les présentations et sortit pour se détendre les nerfs et les muscles. Frances, quittant l'auto, descendit à sa rencontre.

— Ran, est-ce que tout va bien pour vous ?

Tous les échos d'autrefois résonnaient dans cette façon directe d'aborder les choses.

— Oui. Et pour vous ?

— C'est un excellent homme, répondit-elle simplement. On apprend à oublier. Mais pas tout. Pas l'amitié.

Elle appartenait à un passé déjà estompé, leur intimité brève et passionnée. À peine pouvait-il réaliser le fait que lui, lui-même, en avait été le partenaire. Tout cela aurait pu être arrivé à quelqu'un d'autre et dans quelque autre monde. Frances ne bouleversait plus ni son cœur ni ses sens. Mais il éprouvait pour elle une chaude admiration et un respect sincère.

— Non, reconnu-il, non. Pas l'amitié.

— J'aimerais que vous soyez aussi l'ami de Robert.

— Est-ce qu'il sait ? Ce qui nous concerne ?

— Non. Pourquoi saurait-il ? Cela ne ferait que le blesser. Il n'y aura plus jamais rien de pareil dans ma vie.

Il hésita un instant, puis :

— J'aimerais savoir que cela ne vous a pas... que vous n'avez pas regretté, après...

— Regretté ?

Elle tourna vers lui l'inviolable sérénité de son regard.

— Pourquoi aurais-je regretté ! Ce fut le plus magnifique moment de ma vie. Peut-être l'enchantement se serait-il terni avec le temps. *Tout lasse, tout casse, tout passe*, vous savez. Et plus pour les hommes que pour les femmes. Je ne me suis jamais fait d'illusions à propos de vous, Ran. Vous avez toujours été amoureux d'Ann.

— C'est vrai, je l'ai toujours été. Mais je ne m'en rendais pas compte pendant que nous étions ensemble.

— Je suis contente que vous ayez dit cela. Un jour, j'aimerais rencontrer votre Ann. Vous n'y verriez pas d'objection ?

— Objection ! Pensez-vous que j'ai honte, Frances ?

— J'espère que non. Je sais que tel n'est pas mon cas. Tout est donc bien.

Robert Mayfield sortit de l'hôpital et vint se joindre à eux.

— Quelle sorte d'homme est ce docteur Branch ? J'entends au point

de vue professionnel ?

— Il ne serait pas correct que j'exprime mon opinion sincère sur ce point, dit Ran, durement.

— Je le crois aisément. Et j'avoue que je me sentirais plus rassuré pour notre patient si *vous* étiez en charge.

— Ma foi ! à dire vrai, moi aussi. Mais ça ne pourrait pas aller, voyez-vous ! je ne suis pas chirurgien.

— Comment ça ? s'exclama l'autre, surpris. J'avais cru comprendre à Lakeview que vous étiez spécialisé dans la chirurgie ?

— Graeme Ellice nous avait écrit que vous étiez le meilleur chirurgien de Farmington, ajouta Frances.

— Les bureaux d'examens ne sont pas de cet avis, sans doute. Ils m'ont recalé deux fois.

— Je ne peux pas le croire.



— C'est pourtant porté à mon dossier.

— Oh ! j'aimerais en savoir plus long à ce sujet, dit Mayfield. Cela vous contrarierait-il si je tâchais de tirer cela au clair ?

— Robert est président du Conseil d'administration de l'hôpital de Lakeview, expliqua son épouse. Il a des sources d'information.

— J'en serais bien reconnaissant.

— Vous aurez de mes nouvelles, promit Mayfield.

Le premier témoignage de l'influence de Mayfield arriva sous une forme imprévue. Ran fut avisé, par pli officiel, d'avoir à prendre deux semaines de congé de son poste et de sa fonction, pour faire une enquête sur l'état de la pratique médicale dans trois villes du Sud, et d'adresser son rapport écrit au président de la Commission du Sénat à la Santé, l'honorable Paul McDonough. En même temps, il recevait une brève missive de Robert Mayfield :

Ce n'est pas de la chirurgie. Mais cela vous sera un changement. Il y a dans l'obtention des dossiers d'examens un retard que je crois dû à une obstruction délibérée. Nous en reparlerons.

Lorsque Ran lui proposa de l'accompagner pendant ce voyage, Ann déclina l'offre, prétextant qu'elle ne pourrait que l'encombrer. En outre, cela lui ferait du bien d'être loin d'elle en même temps que de son travail. Elle dit sagement :

— Je ne veux pas devenir une habitude pour toi, chéri. Jamais.

— Ça ne me paraît pas probable ! et, deux semaines, c'est diablement long.

— Oh ! ma foi, tu me retrouveras à ton retour.

Une semaine après le départ de son mari, Ann fut appelée au téléphone sur longue distance. Mrs. Field, qui avait pris la communication, expliqua :

— Je crois que c'est de Washington. C'est un homme, mais il refuse de donner son nom.

Au téléphone, la voix mâle dit :

— Mrs. Warren ? Ann ?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Il vous faudra deviner. Et ne pas dire de noms.

— Ah ! si vous avez l'intention de faire joujou...

— Ça n'a rien d'un jeu ! Où est Ran ?

— Absent.

— Oui, je sais. Mais où est-il ? Il faut que je puisse le joindre.

— Je n'aime pas tout ce mystère, dit-elle carrément. Je crois savoir qui parle...

— Ne le dites pas ! interrompit vivement l'autre.

— ... mais votre voix a un drôle de ton.

— Question de nerfs. Je vais vous fournir des repères. Lakeview d'abord. Plus tard un dîner au *Métropole* et une soirée de danse.

— J'y suis. Vous donnez l'impression d'être effrayé.

Qu'est-ce qui avait bien pu arriver à Larry Wilson ? Elle ne croyait pas qu'il eût bu, sa voix ne paraissait pas celle d'un homme ivre... Quoi qu'il en fût, Ran n'était pas homme à abandonner dans l'ennui un ancien ami, même déloyal.

— Gardez la ligne, je vais vous donner son itinéraire.

Il la remercia en peu de mots, mais des mots de reconnaissance émue, et dit au revoir.

*

* *

Ran revint avec deux jours de retard sur la date prévue. À travers la joie de leur réunion, Ann le sentit préoccupé, tracassé même.

— À propos de Larry ? demanda-t-elle.
— Notamment.
— 'qu'il a fait ?
— L'idiot ! Je n'ai pas de détails. Il se peut qu'il vienne ici.
— À Stoneville ? Dieu du ciel, pourquoi ?
— En vacances, à ce qu'il dit. Je croirais plutôt qu'il cherche un refuge. J'aimerais certes mieux qu'il ne vienne pas. Mais il est terrifié, Ann. Veux-tu que je le repousse ?
— À quoi cela servirait-il que je dise oui ? riposta la jeune femme avec un affectueux mépris. As-tu jamais de toute ta vie repoussé quelqu'un qui avait besoin de ton aide ?

*
* *

Un avis vint de Richmond, priant le docteur Warren de se présenter à un examen spécial le 15 juin. C'était une concession : les douze mois n'étaient pas révolus. L'influence Mayfield avait, de toute évidence, efficacement joué. L'esprit indépendant de Ran se révoltait à l'idée de profiter du piston. Mais il sentait que ce n'était, cette fois, que légitime compensation pour de précédentes injustices. Un coup de plus, il se mit au travail pour polir et figoler ses connaissances livresques.

Deux heures sonnaient à l'antique pendule en forme de banjo qui constituait le plus cher trésor de Mrs. Field, et Ran, les yeux lourds, luttait pour demeurer éveillé jusqu'au bout du chapitre sur les fractures, lorsqu'une lourde voiture s'arrêta dans la cour. Les lumières furent coupées aussitôt. Avec un gémissement étouffé, Ran gagna la porte. Une voix prudente s'informa du dehors :

— C'est vous, Ran ?
— Larry !
— Pas de noms, fit promptement la voix. Je suis Lorrimer Thompson, envoyé dans la montagne pour ma santé.
— C'est si mauvais que ça ?
— Oui.

Avec précaution, il descendit de voiture, inspectant l'obscurité autour de lui. Quand Larry parut dans le rayon de la lampe, Ran ressentit un choc : tout le charme, la beauté de traits même avaient disparu de son visage. Il était fané, boursoufflé, vieilli. Un soupçon se leva dans l'esprit de Warren :

— Vous ne vous droguez pas, Larry ?
— Non. Mais je bois beaucoup. Je n'aurais vraiment pas pu tenir le coup sans cela.
— Envie de me raconter ça ?
— Trop parlé déjà. C'est pourquoi, d'ailleurs, je suis dans un tel

pétrin.

— Je ferai tout ce que je pourrai.

— Je le sais bien.

Le regard de Larry se fixait au-delà de son interlocuteur, un éclair de tristesse passa dans ses yeux gonflés.

— Vous ne me devez certes rien, Ran. Moins que personne. Vous êtes pourtant le seul en qui je puisse avoir confiance. Si vous pouvez découvrir une retraite sûre pour que j'y passe un mois, il y aura alors un emploi qui m'attendra quelque part dans une île du Pacifique, jusqu'à ce que les choses s'arrangent.

— Ann a cherché déjà. Il y a un petit cottage convenable à deux milles d'ici environ. Ce ne sera pas une existence luxueuse.

— Cela me fera du bien. Oh ! Seigneur Dieu, Ran ! si je pouvais retrouver seulement une nuit de sommeil !



Stoneville fut informé qu'un ancien malade du docteur Warren, un grand nerveux surmené, avait loué la maison Smithing pour un bref séjour. Il désirait vivre très retiré, ne recevait aucun courrier en dehors des journaux et ne venait jamais en ville, mais on le rencontrait parfois pêchant dans les cours d'eau de la montagne ou se promenant au long des pistes les plus éloignées et les plus solitaires. Ses seuls visiteurs étaient les Warren.

Ran s'en fut à Richmond, se sentant aussi complètement préparé que possible. Toutefois, il avait éprouvé cette même confiance lors des deux précédentes et désastreuses tentatives. Au bout de deux jours, il savait qu'il avait mis le meilleur de lui-même dans ses réponses aux questions posées. L'échec lui paraissait impossible. Par ailleurs, il lui paraissait indispensable de fortifier son âme contre toute éventualité, dès que lui revenait le souvenir de son optimisme passé.

Il se rappela la lettre de Sybilla Barr. Que voulait-elle donc lui dire de si important et de si urgent ? Il la demanda au téléphone.

— Ran ! Où êtes-vous ? Richmond ? Pourquoi ne venez-vous pas jusqu'à Washington ? C'est extrêmement important. Je prendrai congé pour le reste de la journée si vous venez.

— Entendu. D'ici deux heures, j'arrive.

*

* *

Le bureau de Sybilla témoignait d'une activité ordonnée et trahissait les habitudes d'un travailleur compétent. Rien n'y suggérait particulièrement que son travail fût médical.

— Le sénateur McDonough n'est pas en ville, dit-elle, les premières amitiés échangées. J'avais espéré qu'il serait ici. Avez-vous des nouvelles de Lakeview ?

— Rien de spécial.

— Powers, Stokoff, Volmer et deux ou trois autres sont inculpés. Pensez-y, le cher vieux Powsie !

— Bonté divine ! Et pourquoi donc ? Inculpés de quoi ?

— Violation de quelque damnable, mesquine et stupide technicalité. Ran, vous doutez-vous de ce qui se passe dans ce pays ?

— Guère, je le crains ! Je suis plutôt en dehors du mouvement.

— C'est la racaille qui mène la barque. Le dernier charlatan, escroc, fakir, guérisseur mystique ou colporteur d'orviétan venu, s'introduit dans la pratique médicale grâce à cette damnable clause de la « licence spéciale ». Depuis six mois que j'étudie ça, j'ai pu constater que la médecine a plus perdu qu'elle n'avait gagné en cinquante ans. Je vous le dis, Ran, c'est pire que tout ce que nous avons pu imaginer de pire.

— Ce n'est tout de même pas cent pour cent blâmable, j'ai vu à Ridgeville une organisation de tout premier ordre.

— Exact. C'est une des rares exceptions. Ils ont pu arriver à résister à la pression politique. Lakeview également, parce que Baltimore a une extrême fierté locale, et que les intrigants, les officieux et les trafiquants d'influence ont été rappelés à l'ordre et avertis de garder

bas les pattes ! Les journaux font un tel raffut à propos de l'inculpation de Powers et des autres que les charges tomberont discrètement dans l'oubli. On peut trouver quelques endroits encore où des hommes bons et braves portent haut, courageusement, la vieille bannière. Mais, pour un lieu de ce genre, il en est cent où la pratique médicale s'est enfoncée dans la boue stagnante.

— C'est assez moche là où je suis, confirma Ran.

— Nous avons l'œil sur votre district. Il s'en fait des affaires, dans votre coin du bout du monde !

— Quelles affaires ?

Au lieu de répondre directement, elle questionna :

— Avez-vous remarqué que la nouvelle réglementation nationale de la santé a transféré le contrôle du commerce des narcotiques et stupéfiants du Trésor, qui faisait du beau travail, au nouveau ministère de la Santé ?

— Oui, bien sûr. Mais sans comprendre pourquoi.

— Avant tout, pour ouvrir les ports de mer aux fraudeurs de drogue. La vieille organisation est ressuscitée, avec ce qui restait des organisations de gangsters dans les grandes villes, et cela travaille la main dans la main avec quelques canailles médicales d'envergure, telles que... Non... Je ne citerai personne pour le moment.

— Est-ce que le père Wilson trempe là-dedans ?

— Pas dans le trafic d'influence, que je sache. Notre honorable secrétaire d'État à la Santé n'est qu'un politicien de plus, mené par le bout du nez par les manœuvriers de l'arrière-plan qui le flattent et se moquent de lui. Il se voit déjà président des États-Unis. Mégalomanie sénile.

— Savez-vous quelque chose concernant Larry, Syb ?

— Ne nous occupons pas de Larry. Il est sans aucune importance. Ran, je vais vous montrer quelque chose à lire et à classer dans votre mémoire. Pour oublier ensuite d'en parler. Le sénateur McDonough m'a octroyé une permission spéciale. Allons à son bureau.

*

* *

Là, après un colloque entre Sybilla et une secrétaire particulière, ils furent introduits dans une retraite privée où un document, extrait à leur intention d'un coffre-fort, fut placé devant eux.

À la suggestion de Sybilla, Ran ne fit que parcourir rapidement la première partie qui traitait des conditions générales de la pratique médicale dans le pays tout entier et, de toute évidence, était le résultat de longues, habiles et consciencieuses enquêtes. La seconde partie traitait de l'organisation nationale de la drogue : commerce de la cocaïne, de la morphine, de l'héroïne, de l'opium, du haschisch et

autres narcotiques et stupéfiants. Des signes certains indiquaient que ce commerce avait gagné les petites villes et les districts ruraux, longtemps indemnes. La publication d'une carte des « agences » était prévue. La lecture du dernier feuillet secoua Ran comme un choc électrique. C'était une liste de « mortalité », par accidents ou à l'hôpital – surtout à l'hôpital – de personnes engagées, officiellement ou par le Comité des Trois Cents, dans des enquêtes relatives à la bande : détectives, officiers de la Santé publique, médecins privés. La liste comportait dix-sept noms. Le premier nom était celui d'Albert Ballington, un de ses camarades de Lakeview, inventeur d'un antiseptique que lui avait acheté l'irréprochable firme de produits pharmaceutiques Daminger et Heene, laquelle l'avait par la suite chargé d'établir un rapport sur le commerce illicite de la drogue. Il était mort dans un hôpital obscur après un léger accident. Les neuf dixièmes des décès catalogués s'étaient produits dans les hôpitaux – surtout par « septicémie » ou par « infection ». Il y en avait un officiellement catalogué comme « dose trop forte », un autre comme « suicide »

— Meurtres, tous sans exception, dit Sybilla, bien que nous ne puissions pas – pas encore – le prouver.

— On meurt beaucoup à l'hôpital d'Adson.

— Pour autant que nous le sachions, il s'agit là surtout de négligences et de conditions hygiéniques déplorables. Connaissez-vous, dans le pays, un certain Regan ? Marcus Regan ?

— Le grand homme local. Je connais son fils. C'est un bien mauvais acteur.

— Le père est riche, n'est-ce pas ?

— Il vit comme si.

— Et le docteur Wade ?

— S'il vit comme il le fait avec son salaire, c'est, pour le moins, un magicien.

— Jamais venu à l'idée de vous demander comment ils gagnaient leur argent ?

— Ma foi, non.

Ran regarda le rapport, puis Sybilla. Elle remit les papiers dans le coffre et le ferma.

— Gardez les yeux ouverts, Ran. Si vous vous apercevez de quelque chose, ne téléphonez pas. Écrivez et mettez votre lettre à la poste en dehors de votre district... Est-ce que cela valait la peine de venir de Richmond ?

— Oui, dit Ran. Mais j'aimerais presque mieux ne pas savoir.

CHAPITRE VII

Lorsqu'il eut desserré l'étreinte dont en arrivant il avait enveloppé sa femme, et qu'il lui eut rendu la liberté de parler, Ran demanda :

— Quelles nouvelles locales ?



— Eh bien ! Il est question du déplacement de Daily. Le docteur Wade est aussi renfrogné qu'un ours qui a mal à la queue. Et le docteur Porter doit avoir éprouvé une sainte frousse, ou bien être touché par la grâce. Le fait est qu'il s'est mis au boulot.

— Porter est un médecin plein de compétence ; le tout, c'est qu'il consente à s'y mettre. Qu'est-ce qu'il y a d'autre dans cette caboche de feu ?

— Rien. Ah ! si ! Ton ami, Brad Carlton, a tiré sur un... quel est le mot ?... un fiscard.

— Tué ?

— Oh ! non ! Plaie au bras. Rien de grave. Pas l'intention de donner la mort, mais de donner un avertissement, si j'ai bien compris.

— Qu'est-ce qu'on a fait à Brad ?

— À Brad ? Mais rien, voyons. Pourquoi lui aurait-on fait quelque chose, ici, dans les libres montagnes américaines ? Brad l'a pris pour un daim. C'est l'explication officielle, bien qu'il n'ait pas été habillé comme un daim, je présume. Peut-être poursuivra-t-on Brad pour chasse en temps prohibé ?

— Et comment va notre ami Lar... Mr. Thompson ?

— Pas vu depuis ton départ. Nous pourrions aller jusque-là demain. Ran, quand comptes-tu connaître le résultat de l'examen ?

— La dernière fois il a fallu six semaines. Comme celui-ci est spécial, ce sera peut-être plus rapide. Mais, si tu veux bien, n'en parlons pas et n'y pensons pas.

*
* *

Le lendemain, vers le coucher du soleil, ils allèrent à pied jusqu'à la maison Smithing, histoire de prendre de l'exercice. Le cottage était fermé. Une feuille de papier, fixée à la porte par un clou, portait cette indication, tracée en caractères d'imprimerie :

ABSENT POUR UNE SEMAINE OU DAVANTAGE
LAISSER LE COURRIER AU BUREAU DE POSTE

L. THOMPSON

— Ça ne paraît pas écrit par Larry. Je n'aime pas ça !

— Ni moi, répondit Ran. Mais que pouvons-nous faire ?

— Rien, je pense. Attendre. Ma foi, je vais descendre voir si j'ai toujours un bureau.

Porter l'y accueillit avec ce sourire pincé sous lequel Ran soupçonnait toujours une pointe de moquerie. Il s'informa :

— Préparez une carrière politique ?

— Pas que je sache. Pourquoi ?

— Le Grand Mogol a téléphoné pour vous. Regan aîné, le chef de la dynastie soi-même, pas moins !

— Qu'est-ce qu'il voulait ? (Ran n'était pas autrement satisfait.)

— Ça, vous lui demanderez ! Il se manifestera probablement bientôt.

Ran n'eut aucune difficulté à identifier le personnage poussif au dur visage que, le lendemain, miss Payne introduisit dans son cabinet. Le grand homme choisit d'adopter un ton jovial.

— Ce n'est pas une visite professionnelle, docteur Warren, dit-il, tendant un corpulent cigare. Entendu parler de votre bonne besogne. Pense que je viendrai faire un tour par ici.

— Enchanté de vous voir, Mr. Regan, fit Ran, poli.

— Passé un moment agréable à Washington ?

— Oui. Très, répondit Ran avant d'avoir pris le temps de se demander comment son visiteur était au courant de ce bref passage dans la capitale.

— Comment vous plaît le service médical d'État ?

— Qu'il me plaise ou non, c'est tout à fait secondaire. C'est mon travail.

Le visiteur mâchonna pensivement son cigare :

— Bonnes occasions dans ce service pour un jeune homme, assez intelligent pour en tirer parti.

— On apprend tous les jours, convint Ran.

— C'est le bon esprit ! approuva le « patron ». Vais vous dire quelque chose, docteur.

Il se pencha en avant pour appuyer sur le genou de Ran un doigt boudiné. Remarquant les articulations gonflées, Ran établit un diagnostic intérieur : dépôt calcaire.

— La meilleure façon pour un jeune homme d'avancer dans la vie, c'est de se montrer loyal. Loyal vis-à-vis de ses supérieurs. L'autre chose importante est de s'occuper de ses propres affaires. Faites votre besogne et laissez le copain faire la sienne. Vous comprenez, je vous dis ça parce que j'ai le sentiment qu'il y a un avenir pour vous dans le métier.

— Bien aimable à vous.

— Wade : un bon type, continua le mentor. Un bon médecin aussi. Vous vous entendrez très bien avec lui. Si toutefois ça n'allait pas, venez me trouver, j'aplanirais ça.

Il s'enfonça dans son fauteuil. Visage et voix durcirent ensemble.

— Ce qui se passe dans ce district ne regarde que nous et personne d'autre. N'avons besoin d'aucune aide de Washington pour diriger nos affaires. Compris ?

— Parfaitement, dit Ran.

Il était extrêmement intéressé. Il essayait de paraître naïvement réceptif, espérant que la conférence allait continuer, mais incertain de son succès, car Regan, l'ayant dévisagé, aboya :

— Maintenant, ça dépend d vous ! 'voir, docteur Warren.

Il sortit, soufflant bruyamment. À son diagnostic, Ran ajouta un excès de tension sanguine, avec de probables complications rénales : il craignait (pour Mr. Regan) que Mr. Regan n'en eût plus pour *très* longtemps dans ce monde troublé.

*

* *

Quand l'enveloppe officielle arriva au dispensaire, Ran la fourra dans sa poche. Il pouvait aussi bien l'emporter chez lui, pour Ann. Si les nouvelles étaient mauvaises, ils tiendraient mieux le coup ensemble.

Quand il poussa la porte, Ann était occupée à dresser avec Mrs. Field la table du souper. Elle courut à lui et l'embrassa. Péchant l'enveloppe au fond de sa poche, il la lui tendit :

— Je m'amollis, je n'ai pas eu le courage de l'ouvrir !

— Oui ! tu charges ta femme de faire la sale besogne, eh !

La voix d'Ann, bien que se voulant joyeuse, était hésitante. Elle

arracha le bout de l'enveloppe, tira la lettre, la lut d'un coup d'œil et :

— Oh ! chéri ! tu permets que je pleure un peu ?

— Vas-y. Je suis capable de faire comme toi. Montre ?

Il lut tout haut.

Il m'est agréable de vous informer que vos notes, au récent examen passé par vous en vue de votre classement comme spécialiste en chirurgie, atteignent quatre-vingt-dix-sept pour cent C'est le taux le plus élevé obtenu dans tout le pays pendant l'année courante. Votre certificat vous sera envoyé sans délai, mais, étant donné le nombre important de chirurgiens aujourd'hui inscrits sur nos listes qui attendent leur nomination dans un hôpital de district, il peut se passer un an avant qu'une affectation vous soit assignée.

— Un an ! s'exclama la jeune femme d'une voix tremblante. Un an ! Qu'est-ce qu'un an ?

Il la saisit à bras-le-corps et la fit tourner très haut en l'air. Elle était hors d'haleine lorsqu'il la reposa sur le sol.

— Prends garde, grande bête ! Et mon état alors ?

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

— Ma foi, il n'y a pas bien longtemps que j'en suis sûre et, de toute façon, je ne comptais pas t'en parler avant de savoir comment s'était terminée l'affaire de l'examen.

— Oh ! chic ! chouette ! riche ! Un bonheur n'arrive jamais seul. Deux titres sur sept colonnes en un jour pour la famille Warren !... Je sors pour chercher de la bière !...

*

* *

La nouvelle du succès obtenu par Ran à Richmond fut promptement connue. Le premier résultat extérieur vint de l'hôpital, désormais fameux, de Ridgeville.

Cher docteur Warren,

Félicitations pour le certificat de chirurgien que vous avez, cette fois, brillamment décroché.

J'ai été un peu à plat cet été, et Rollins, notre médecin, juge que je devrais prendre un mois de congé. J'aurai donc besoin d'un chirurgien sur qui je puisse compter pour mener le travail pendant mon absence, et je me demande si vous aimeriez remplir cet emploi. Vous et Mrs. Warren pourriez habiter notre maison.

Je puis vous envoyer un de mes internes, qui s'occupera de vos malades pendant que vous serez ici.

Faites-moi savoir dès que possible si vous pouvez arriver pour le 1er du

mois. Nous sommes assez contents de notre petit établissement, et je crois que le travail vous plaira.

Sincèrement à vous,

Joseph Barton.

Il n'attendit pas d'envoyer une lettre d'acceptation à Barton, mais descendit à la gare après souper et accepta d'enthousiasme par télégramme. Il se sentait réchauffé jusqu'au cœur en constatant que Barton l'avait jugé capable de mener à bien la besogne chirurgicale de l'hôpital. Sur le chemin du retour, suivant son habitude consciencieuse, il s'arrêta au dispensaire. Porter s'y trouvait, qui fumait et lisait avec un profond intérêt. Ça ne ressemblait guère à cet aigre cynique d'étudier après l'heure – ni, à vrai dire, à aucun moment ! Warren, donnant un coup d'œil au volume, en éprouva un second choc : c'était *Les Ménechmes* de Plaute, dans l'original latin. Ainsi donc Porter était un savant ! Pour la vingtième fois, Ran se demanda quelle circonstance amère ou tragique de son passé avait ainsi atrophié son ambition et sa conscience. Le lecteur leva les yeux.

— Content de vous voir. J'avais l'intention d'aller jusque chez vous. Ne prenez pas l'air si étonné, dit-il avec un drôle de sourire. Fermez cette porte, voulez-vous ? Je doute qu'il y ait quelqu'un derrière, mais il vaut toujours mieux être prudent. Mr. Lorrimer Thompson, si tel est son nom, ce dont je doute, est un de vos patients, n'est-ce pas ?

— Oui. Et puis après ?

— Il est à l'hôpital d'Adson. Dans la salle d'isolement.

— Pour ?

— Coup de feu dans le gras du bras.

— Une plaie par balle ne mène pas à la salle d'isolement...

— Elle y mène lorsqu'on estime préférable de mettre le blessé à l'abri des contacts – et de la conversation.

— Vous en savez plus long que vous ne me dites.

— C'est très possible. En fait, comme je suis idiot, j'en ai déjà trop dit pour mon propre bien.

— Merci, Porter. Un mot encore. C'est bien lui, sur qui Brad Carlton a tiré ?

— Très certainement.

Si tard qu'il fût, Ran retourna prendre sa voiture et repartit pour la montagne. D'insistants appels de trompe amenèrent le contrebandier à la porte de sa petite cabane.

— Ici, le docteur Warren, Brad. Sortez, voulez-vous ?

— Et comment, doc ! dit l'autre, émergeant aussitôt de chez lui. Besoin de moi ?

— Oui, au sujet de l'homme que vous avez blessé. Pourquoi avez-vous tiré ?

— L'ai pris pour un daim ! répondit froidement Brad.
— Pas la peine, Brad. Parlez franc, c'est un ami à moi.
— J'ééuss ! fit Brad, honnêtement choqué. Si seulement que je l'avais su... Mais ils m'ont dit que c'était un fiscard...

— Qui vous a dit cela ?

— Bud Regan. Il m'a dit que le docteur Wade lui avait écrit. Qu'il savait par Washington tout ce qui concernait le type. Qu'il appartenait au fisc. Qu'il travaillait ici sous un faux nom.

— Et on vous a dit de le tuer ?

— Oh ! tout de même, doc, protesta Carlton. Si que j'aurais tiré pour tuer, pensez pas qu'il serait vivant aujourd'hui, non ? Après avoir parlé avec Bud, j'ai calculé que si je lui mettais du plomb dans le corps – rien de grave, comprenez ? – il ne continuerait pas à farfouiller par ici. Et, maintenant, vous dites que c'est un de vos amis. Mais dites, doc, comment donc que vous êtes ami avec un type qui fait ce sale métier ?

— Il n'est pas plus officier du fisc que vous ou moi ! C'est bien différent, Brad : les autres se sont servis de *vous* pour faire *leur* sale besogne.



Les yeux du montagnard se serrèrent jusqu'à n'être plus qu'un mince filet méchant :

— Ah ! c'est comme ça ! Bud Regan a bien essayé aussi de me monter contre vous.

Mais vous pensez que, là, il n'est arrivé à rien. Je vais aller dire deux mots à Bud !

— Pas pour le moment. Remettez à plus tard. Je puis avoir besoin de vous pour arranger ce gâchis.

— Vous pourrez me joindre par le magasin.

Ils me feront passer un message.

Ran regarda sa montre : minuit et demi. Il ne serait à Adson qu'après une heure. Trop tard pour entreprendre quelque chose sans créer beaucoup de remue-ménage. Et pourtant il était profondément

préoccupé. Quelque chose lui disait que, s'il voulait aider « Lorrimer Thompson », ce devait être tout de suite. Sans quoi il y aurait à l'hôpital d'Adson un certificat de décès rédigé dans toutes les règles. Après cela, plus de Larry Wilson.

Il y avait à Adson un homme qu'il croyait honnête et digne de confiance, l'oto-rhino-laryngo. Il fila chez lui et le fit lever.

— Thompson ? balbutia Roberts. Mais c'est « le cas mental » ! Fou furieux, à ce que j'ai compris. Délirant.

— L'avez-vous entendu délirer ?

— Non.

— Cas truqué. C'est un ami à moi. Voulez-vous maintenant venir le visiter ?

— Je ne suis ni aliéniste ni chirurgien. À quel titre voulez-vous que je le visite ?

— Diphtérie, répondit Ran sans hésitation.

— Hein ? Comment le savez-vous ?

— Je ne le sais pas. Et ça n'existe pas. C'est la première chose qui m'est venue à l'esprit. Toute la question est que j'ai besoin que quelqu'un me fasse entrer dans la salle H. Vous le pouvez. Le voulez-vous ? Je ne vous le demanderais certes pas si ce n'était infernalement grave.

— Attendez, j'enfile quelques vêtements et je suis à vous.

Le surveillant de nuit était hésitant et somnolent, mais il accepta l'autorité du docteur Roberts. Les deux médecins trouvèrent le patient dans un état de demi-stupeur. Roberts lui souleva les paupières.

— Drogué, dit-il.

Ran, qui avait examiné le bras, donna ses conclusions :

— Cette plaie, qui par elle-même est sans importance, ne guérit pas convenablement.

Ils se regardèrent. Roberts questionna :

— Vous dites qu'il est de vos amis ? Alors, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de le sortir d'ici.

— Chic type ! s'exclama Ran avec reconnaissance. Je le crois transportable. Qu'en pensez-vous ?

— Il y a un risque. Il y en a probablement davantage à le laisser ici.

— C'est bien ce que je crois. Je vais lui faire une piqûre d'adrénaline.

Sous l'effet stimulant du puissant remède, le patient ouvrit des yeux où l'intelligence revenait peu à peu.

— Hello, Larry, mon vieux. Comment vous sentez-vous ?

— Pas tellement brillant.

Il aperçut l'autre homme et sursauta violemment :

— Qui est-ce ? (Sa voix trahissait la terreur.)

— Le docteur Roberts. Il est avec moi.

— Ce n'est pas le spécialiste qu'ils ont fait venir ? Pas l'homme de Washington ?

— Non. C'est un ami à moi. Un ami très sûr.

— Quel homme de Washington, Mr. Thompson ? demanda Roberts.

Le faux Thompson devint tout à coup volubile, en un murmure monotone et rapide :

— Voilà comment ils font. Ils s'arrangent pour vous avoir à l'hôpital. Ils vous y font durer un peu. De manière à éviter tout soupçon. Votre état ne s'améliore pas. Alors ils font venir un spécialiste de New York, de Washington, de Chicago, ou de Cincinnati. C'est pareil. Il vous prend en charge : *et c'est la fin*. C'est comme ça que ça s'est passé avec le pauvre Gessler, et MacVey, et Porteous, et bien d'autres.

— Dieu du Ciel ! s'exclama Ran, qui avait reconnu deux des noms figurant au rapport secret que lui avait montré Sybilla.

— Tout est parfaitement régulier. Le certificat de décès est impeccablement en ordre. Rien à quoi accrocher une accusation.

Il se mit à frapper les couvertures.

— Faites-moi sortir !

C'était à présent une douloureuse supplication, toujours dans ce murmure insistant et monocorde.

— Ils vont m'achever. J'en sais trop long.

Le docteur Roberts écrivit une note et appela le gardien de nuit :

— Portez ceci au pharmacien. Arrachez Corcoran à son lit et dites-lui qu'il exécute l'ordonnance, en toute hâte. Allez, *grouillez*, mon garçon !

L'autre s'éloigna promptement. La voie étant libre, Ran et Roberts empaquetèrent Larry dans les couvertures et l'enfourmèrent dans la voiture de Ran.

— Où me conduisez-vous ? questionna-t-il.

— D'abord dans la montagne. Et, de là, je vais vous envoyer chez Tim Brennan. À moins que vous ne puissiez m'indiquer un endroit plus sûr.

— Aucun endroit n'est sûr pour moi, dit Larry, toujours agité. Tim me déteste. Tim n'a jamais pu me supporter.

— Ça ira tout seul. Je lui enverrai une lettre. Vous êtes mon patient, Larry. Tim vous soignera. Tim est un garçon loyal.

— Oui. Tim est un garçon loyal. Mais moi ? Que suis-je ?

Larry se prit à sangloter.

— Ran, je ne suis pas digne de vivre. Vous auriez dû me laisser à l'hôpital.

— Bouclez-la, dit brusquement Ran.

— Mais vous ne savez pas. J'étais au courant pour vos deux examens. Ils ont truqué vos notes. Cela, c'était le fait de la bande de

Farmington. J'aurais pu l'empêcher. Je ne l'ai pas voulu. J'ai toujours été jaloux de vous, Ran, parce que je savais par Dieu bien que vous étiez le meilleur de nous et que je ne pouvais pas me résoudre à l'admettre.

— Allongez-vous. Vous parlez trop, Larry. Vous avez besoin de ménager vos forces.

— J'ai besoin de parler à quelqu'un. Laissez-moi parler.

Toute la sordide et dangereuse histoire se répandit en un flot de paroles par quoi Larry tout ensemble se soulageait, s'accusait et s'excusait. Insensiblement, il avait été entraîné dans le tourbillon de malversations médicales, de trafic d'influence, autour duquel s'organisait la bande des gangsters de la drogue. Il n'était pas descendu jusqu'à faire lui-même le commerce des stupéfiants, mais il avait accepté de considérables honoraires pour des besognes médicales ostensiblement légitimes, mais à lui procurées parce qu'il était le fils du puissant et crédule secrétaire d'État à la Santé. Tant et si bien qu'il s'était trouvé de plus en plus profondément compromis, de plus en plus au courant de secrets dangereux, et cela pendant que l'argent facile entraînait en abondance.

— Je savais bien à quel point c'était moche et quel sombre salaud je devenais, dit-il à ses auditeurs fascinés. Mais je ne m'étais pas rendu compte du volcan sur lequel j'étais assis, jusqu'au jour où on m'a amené, pour le soigner, un des grands bonzes. Cocaïne et whisky. Ce bon vieux *delirium tremens*. Et mieux, la seconde attaque. J'eus un mal du diable à lui faire franchir le cap. Si j'avais eu autant de bon sens qu'un gamin de dix ans, je l'aurais laissé mourir. Une nuit, il s'est mis à bavarder. Oh ! Christ ! Même maintenant, je puis à peine croire tout ce qu'il a débité. Il y a des hommes, de qui je ne citerai pas les noms – des grands noms de la politique et de la profession médicale – qui ne seraient pas loin de s'asseoir sur une chaise électrique si quelqu'un avait pris des notes pendant cet accès. Par la suite, il a dû se souvenir qu'il avait parlé, bien que ce soit très rare, ou, tout au moins, présumer qu'il avait pu parler.

— Mais, Larry, vous n'avez bien sûr rien répété à quelqu'un en qui vous ne puissiez avoir confiance ? Alors, pourquoi essaient-ils de vous avoir ?

— Parce qu'un soir que j'étais complètement ivre j'ai laissé entendre que j'avais soigné le gangster en question. Il n'en fallait pas plus.

— Vous voulez dire qu'ils cherchent à avoir votre peau rien que pour cela ? questionna Roberts, sceptique.

— Et pas seulement la mienne. L'infirmière qui était de service la nuit qu'il a parlé a disparu. Quant à moi, j'ai eu deux ou trois accidents suspects, mais ces tentatives n'ont pas atteint leur but,

puisque, jusqu'à ce que je descende dans cette direction-ci, ils ne m'avaient pas eu...

— Ils ne vous ont pas non plus cette fois, affirma Ran.

Un peu de l'ancienne virilité de Larry se réveilla :

— Je ne vais pas vous permettre, à vous deux, d'être mêlés à tout cela. Conduisez-moi au cottage et laissez-moi là. Je pourrai dire que, profitant de ce que vous étiez sortis, je me suis enfui par la fenêtre, dans une crise de délire.

— C'est maintenant que vous êtes en pleine crise de délire, fit Ran en riant. Si vous croyez que nous ferions cela ! Secouez-vous, mon vieux. Nous allons vous faire atterrir en sécurité. Et l'homme qui s'en chargera est mon bon ami Brad Carlton, celui-là même qui vous a blessé par erreur.

*

* *

Réveillé pour la seconde fois de la nuit, Brad accepta volontiers de livrer à domicile le Mr. Thompson blessé. Comme Ran disait au revoir à Larry, celui-ci se pencha péniblement pour murmurer à son oreille :

— Avertissez McDonough de prendre garde. Ils connaissent l'existence du rapport.

*

* *

De retour à Adson, Roberts dit :

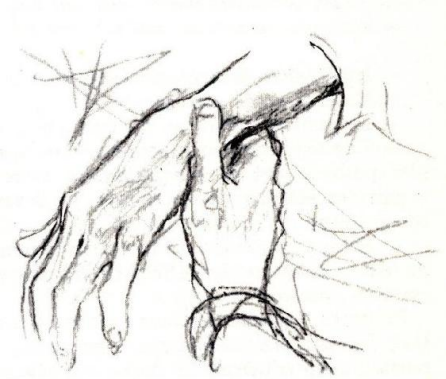
— Et ceci, je pense, est notre fin.

— Pas nécessairement. S'il y a du grabuge, nous demanderons une enquête devant le Conseil. Avec ce que nous savons de l'hôpital, nous pourrions déjà faire lever une fameuse puanteur. Et je crois que je pourrais recueillir au-dehors de quoi couper à Wade, Regan et C^{ie} tout appétit de mise en accusation.

Le chantage, il le reconnaissait parfaitement, en lui-même était un douteux instrument de défense, mais il se sentait prêt à l'employer quand il faudrait, au profit de Roberts qui l'avait aidé et soutenu.

CHAPITRE VIII

Stock de marchandises reçu en mauvais état. Ferai suivre à destination indiquée par vos instructions sitôt réparations terminées. Vous verrai peut-être avant longtemps. Amitiés à la Rouquine.



Tel était le billet envoyé dans la même nuit par Tim. L'esprit à l'aise au sujet de Larry, Ran se barda le cœur d'un triple airain en prévision des difficultés qui risquaient de surgir à l'hôpital. Il n'est pas habituellement permis aux gens du dehors d'enlever en toute impunité les patients hospitalisés.

Rien ne se produisit. Ran calcula que Branch, qui était responsable pendant l'absence de Wade – une de ses fréquentes absences – avait décidé que, tout au moins jusqu'au retour du chef, l'expectative silencieuse représentait, en somme, la meilleure solution. Il se trompait : Wade, homme prudent, avec beaucoup de choses à cacher, avait été assez impressionné, lors du procès intenté par Branch, de voir l'appui qu'apportait au jeune homme l'influent et formidable sénateur McDonough. C'était tellement vrai que, lorsqu'il revint à ses devoirs négligés, il fut vis-à-vis de Ran d'une politesse morbide. Poli mais vigilant.

Cette attitude conciliante fut remarquable, notamment lors de l'accrochage entre miss Payne et Warren. La brève absence de celui-ci pendant son voyage à Richmond avait suffi pour que, débarrassée d'une surveillance attentive, l'infirmière laissât tout aller à vau-l'eau. L'interne de l'hôpital d'Adson qui avait remplacé Warren pendant ces quelques jours, ayant tenté de réagir et constaté que le docteur Porter ne se souciait aucunement des négligences de l'infirmière, avait

renoncé à faire du zèle dans le vide.

Ran donna un coup d'œil au carrelage malpropre de la salle des urgences, puis, traversant le couloir, gagna le hall d'attente. Miss Payne leva les yeux, poussa derrière elle son magazine de confessions sentimentales et prit une expression agressive.

— Pourquoi n'a-t-on pas nettoyé ici hier soir ? questionna-t-il.

— La femme de ménage était malade.

— Vous étiez de service.

— Le gouvernement ne me paie pas pour frotter les planchers.

— Combien de temps croyez-vous que vous garderiez l'emploi pour lequel le gouvernement vous paie si un inspecteur voyait cet endroit tel qu'il est ? Je devrais envoyer un rapport accompagné de photos.

— Essayez toujours et vous verrez bien ce qui arrivera, répondit-elle en faisant des effets de coquetterie. Le docteur Wade est mon cousin.

Pourtant, lorsque l'officier médical du district entama le sujet, Ran fut stupéfait, et quelque peu soupçonneux, de le trouver parfaitement courtois. Le docteur Wade avait choisi de prendre le ton nous-ne-formons-tous-qu'une-heureuse-famille. Miss Payne était une jeune fille très bien, d'excellente origine, et peut-être cela la rendait-il exagérément sensible, susceptible même. On ne pouvait pas attendre d'une infirmière qu'elle fit le travail d'une femme de ménage, n'est-ce pas ? Il lui parlerait, et tout irait bien. Il exprima l'espérance que l'examen à Richmond s'était bien passé et que le résultat serait satisfaisant. Et cette espérance était sincère : si Ran obtenait son certificat, il était possible qu'on le transférât dans un autre district. Rien, oh ! rien ne pourrait enchanter davantage le docteur Wade.

*

* *

Un homme d'un certain âge fut amené, de qui la souffrance était évidente. Il avait le souffle court et il fallut caler et soutenir son dos pendant qu'il était sur la table où Ran l'examinait. Les lèvres étaient bleues et son visage portait l'expression anxieuse caractéristique des troubles avancés du cœur.

Ran avait vu Mr. Blount six mois plus tôt. Il était chef d'équipe dans une des mines. Le diagnostic inscrit sur la fiche était *rhumatisme du cœur avec rétrécissement mitral* et, à la rubrique « Pronostic », on lisait : *mauvais*.

Warren prit le poignet de Blount et lui chercha le pouls. Il le trouva erratique, avec des sautes et des omissions, quelques temps forts, puis un ou deux battements faibles et à nouveau deux ou trois temps forts.

Une seule maladie pouvait occasionner de tels dérèglements, la fibrillation auriculaire. Et c'était dramatique pour un homme de l'âge

de Blount.

Ran percuta tout le pourtour du cœur et le trouva sensiblement plus gros que lorsqu'il l'avait examiné pour la première fois : cela signifiait un commencement de dilatation, symptôme grave. Blount leva un regard plein d'appréhension :

— Mauvais, pas vrai, doc ?

— Pourrait être pire, répondit Warren, qui lui remit une ordonnance avec ce conseil : Rentrez chez vous, mettez-vous au lit et restez-y. Je passerai pour vous voir dans deux jours.

La quinidine était le seul remède approprié à ce genre de maux. La plupart des malaises du cœur cèdent à l'emploi de la digitale, mais, dans ce type particulier de maladie, la digitale était au contraire fort dangereuse ; son emploi pouvait amener un blocage soudain du cœur, alors que la quinidine au contraire aiderait le cœur à se stabiliser – tout au moins si le cœur n'était pas au-delà de tout soulagement.

Ran inscrivit à son calendrier-mémorandum une visite à Blount pour le jeudi suivant, dans la soirée.

Le jeudi matin, Tim Brennan s'amena annonçant qu'il avait bien gagné un jour de vacances.

— Vacances de cheminot, fit Ran. Cela vous dirait-il de faire une jolie petite promenade avec moi, ce soir, vers nos paisibles et reposants faubourgs ?

— Il faudrait, répondit l'irlandais, que ce soit quelque chose de vraiment bien et qui en vaille la peine.

— C'est : fibrillation auriculaire typique.

— Humph ! Le dernier cas de ce genre que j'ai vu, c'était avec George Matthews. Savez-vous qu'il a été arrêté ?

— Pas surprenant, dit Ran avec amertume. Quiconque essaie de travailler proprement sous ce régime a des chances de s'attirer des ennuis.

Il pensait, en disant cela, aux inculpés de Lakeview.

— Pourquoi ont-ils coincé le vieux George ?

— Oh ! quelque puante technicalité sans intérêt. La sale besogne de votre vieil ami Sarnov. Il est lancé dans la chirurgie en grand et il obtient de Washington d'être désigné pour des cas importants dans tout ce coin du pays.

— Oui, je sais, j'ai vu son nom dans les journaux. Ça lève le cœur !

Il emmena son ami au dispensaire, où il le présenta au docteur Porter.

— À propos, Porter, dit-il, auriez-vous l'obligeance de prendre mon tour de service pour le dispensaire ce soir et cette nuit ? J'ai à visiter Blount, et ensuite mon ami Tim et moi comptons nous offrir une bonne soirée de bière et de conversation.

L'autre médecin hésita : tous les jeudis, un jeu de poker était

organisé à l'hôpital et se terminait à une heure du matin, il y était attendu.

Mais Ran l'avait remplacé en d'innombrables occasions.

— Entendu, j'assurerai le service, dit-il. Décrochez simplement votre téléphone, et personne ne pourra vous déranger.

*
* *

Avec Tim Brennan à son côté, Ran roula dans l'arrière-pays, jusqu'au cottage bien tenu des Blount. Ran trouva le malade calé dans son lit, presque comateux, pantelant pour retrouver son souffle, les lèvres et les ongles plus bleus que jamais. Presque à chaque aspiration, il toussait, et la toux lui amenait à la bouche une mousse teintée de sang. Il allait beaucoup plus mal. En fait, il était quasiment moribond.

— Depuis combien de temps est-il dans cet état ? demanda Warren à Mrs. Blount.

— Depuis qu'il vous a vu, il a été de plus en plus mal. Ce matin, son souffle est devenu terriblement court et il a commencé à avoir des évanouissements. À chaque fois il a l'air d'un homme qui va mourir. Dieu merci que vous soyez venu, docteur !



Ran pouvait à peine croire le pouls du malade. Au lieu du désordre et de la confusion de l'autre jour, il y avait à présent un battement lent et régulier. Beaucoup trop lent par malheur. Il vérifia la pression sanguine et, après trois reprises successives, il finit par établir les pulsations à soixante. Elles ne pouvaient guère aller plus bas sans enlever tout espoir de maintenir la vie.

— Qu'en pensez-vous, docteur Brennan ? demanda Ran très

professionnellement.

Tim fronça les sourcils :

— Il n'a pas pris de digitale, d'aventure ?

— Non. De la quinidine.

Tim fit signe qu'il était d'accord.

— Vous lui avez bien donné le remède prescrit, madame ? demanda-t-il à l'épouse.

— Oui, docteur. Jusqu'à ce matin. Mais, comme il me semblait aller plus mal chaque fois qu'il l'avait pris, ce matin je l'ai arrêté, en attendant que je puisse vous voir.

Tim tint en l'air un flacon à demi vide.

— Est-ce là le médicament ?

— Oui. Vingt gouttes toutes les quatre heures.

— Voudriez-vous m'apporter un verre d'eau ? demanda Ran.

Dès qu'elle fut hors de portée de voix, Tim questionna :

— Ça vous paraît de la quinidine ?

— Bien sûr que non. La quinidine est incolore.

— S'il existe une autre drogue que la digitale qui ait ce ton particulier de vert sombre, je ne la connais pas. Qu'est-ce qui s'est passé, Ran ?

— Sais pas. Mais vais m'arranger pour le savoir !

— Foutue bonne idée qu'elle a eue, la brave femme, de couper la médication. Il a déjà eu bien assez de digitale au point où c'en est pour produire un blocage du cœur.

Ran approuva de la tête. Ces évanouissements n'avaient – il le savait à présent – pas du tout été des évanouissements. Syncope était le terme médical. D'un moment à l'autre, une crise pouvait arrêter définitivement ces faibles pulsations au poignet de Blount.

Il allait falloir livrer une rude bataille pour desceller le blocage du cœur qui comprimait la circulation. Inutile d'emmener l'homme à l'hôpital. Dans son état, le transport le tuerait. Par précaution, Warren avait emporté dans son sac une ample provision d'adrénaline, de l'atropine et quelques ampoules de solution de quinidine. Et il avait le bénéfice de la présence de Tim Brennan, de son expérience spéciale plus vaste que la sienne propre, et il en remercia la Providence.

Des heures durant, les deux amis travaillèrent à ressusciter l'agonisant. Tout d'abord, leur traitement ne parut rien éveiller dans l'organisme épuisé. Puis, comme le temps passait, leurs efforts furent récompensés : les pulsations prirent peu à peu de l'ampleur et de la force, la respiration libérée de la mortelle crécelle de l'œdème devint plus profonde. Vers onze heures, Blount, son état nettement amélioré, dormait, avec une légère dose de morphine qui lui assurerait un repos paisible. Il ne vivrait sans doute pas très longtemps, le cœur étant gravement endommagé, mais il était hors de danger immédiat.

Ran glissa le flacon de médicament dans sa poche.

— Nous allons passer à la pharmacie de Daily, dit-il.

La boutique était vide, Daily faisant partie du groupe des joueurs de poker du jeudi. Mais ils découvrirent l'assistant, qui les fit entrer.

— Je voudrais vérifier l'ordonnance n° 50.735, dit Ran.

Le jeune homme ouvrit le dossier-classeur où étaient enfilées les ordonnances.

— La voici, docteur : Blount. Teinture de digitale.

— Hé ! mon gars ! lui dit Tim à l'oreille. Ça ne sent pas bon.

— Ni ceci, riposta Ran, qui dirigeait sur le papier le fuseau lumineux de sa lampe de poche.

Presque oblitérées par le mot « digitale », les lettres du mot « quinidine » étaient pourtant visibles encore. Le médecin se rappela qu'il avait écrit l'ordonnance au crayon, ce qui avait permis à Daily d'effacer à la gomme la coûteuse quinidine et de la remplacer par la digitale, beaucoup moins chère. Non sans avoir préalablement facturé la quinidine.

— J'emporte ce feuillet pour le pointer, dit-il paisiblement.

— Très bien, docteur, répondit le commis, sans soupçon.

Lorsqu'ils eurent quitté la boutique :

— Combien, s'enquit Tim, combien croyez-vous que votre ami le pharmacien a gagné sur cette petite transaction personnelle ?

— Un dollar et demi environ.

— Pas cher, pour une vie humaine, dirons-nous.

— Je rendrai visite au docteur Daily demain matin. Pour l'heure rentrons à la maison et allons boire – enfin !

Quelques minutes après minuit, le téléphone fit entendre son appel impérieux. Ran jura. Pourquoi n'avait-il pas décroché le fichu machin, comme Porter le lui avait conseillé ? Porter assumait le service ; l'opérateur n'avait pas à le déranger, lui.

— C'est urgent, dit l'opérateur. C'est de Harston. On demande un médecin tout de suite.

— Je ne suis pas de service ce soir. Où est le docteur Porter ?

— Sorti pour une visite.

— Quand est-il sorti ?

— Vers sept heures. Il n'est pas revenu encore.

— Donnez-moi le nom, dit Ran avec résignation. Et prévenez que je serai là aussitôt que possible.

— Oh ! c'te vie ! s'exclama l'irlandais. Enfin, puisque j'ai commencé à vous servir d'assistant, je puis aussi bien m'amener avec vous ce tour-ci.

Haut, très haut, dans une petite poche de la chaîne de montagnes, ils parvinrent au chevet d'un garçon de vingt ans, visage tordu, lèvres tirées par la douleur. En quelques questions aux parents, Warren sut

l'histoire. Il palpa l'abdomen : c'était comme s'il eût posé les mains sur une planche, tant les muscles étaient rigides. Point n'était besoin d'un plus long examen. L'histoire des indigestions fréquentes, d'une souffrance subite et torturante quelques heures avant que s'installât la rigidité abdominale, ne pouvait signifier qu'une chose : un ulcère perforé, très probablement en arrière de l'estomac, dans la première partie du duodénum. Seule l'opération immédiate présentait une chance de sauver le patient.

En peu de temps, Ran fut à l'entrée de l'hôpital, et Tim y porta le garçon niché comme dans un berceau au creux de ses longs bras de singe.

— Cas d'extrême urgence ; priez le docteur Branch de venir tout de suite, dit Ran à l'infirmière qui les accueillait.

*
* *

Dans le bas du couloir qui conduisait à la salle des urgences, une porte entrouverte laissait passer un pan de lumière. Ran marcha vers la clarté et entra dans la pièce.

Six hommes étaient assis autour d'une table couverte d'un éparpillement de cartes, de jetons et de verres : Wade, Branch, l'interne Sneed, le pharmacien Daily, l'obstétricien Fossiter, et enfin Porter. Tous étaient sans veston et – à l'exception de Wade qui, malgré la chaleur, gardait les manches de sa chemise boutonnées aux poignets – bras nus. Une réflexion incongrue traversa l'esprit de Ran : il n'avait jamais vu Wade autrement, même quand il s'occupait d'un malade.

Porter leva les yeux et vit Ran, suivi de l'impressionnante masse de Tim. Il grimaça un sourire, mais qui manquait de conviction.

— Visite importune, eh ! Porter ? Je croyais me souvenir que vous assumiez la garde du dispensaire ce soir ?

— Allez au diable ! grogna le délinquant. Pourquoi n'avez-vous pas décroché votre téléphone comme je vous l'avais dit ?

— Il y a dans la salle des urgences un garçon avec un ulcère perforé. Si j'avais décroché mon téléphone, ces gens n'auraient pu joindre de médecin avant le matin. Ça ne vous dit rien ?

— Rigoureusement rien, assura Porter. Je n'ai pas demandé à l'oncle Sam de me mettre ici. S'il n'aime pas la façon dont je fais les choses, il peut aller au diable... et vous avec !...

— Je crois que vous êtes ivre, dit Ran avec mépris. Et c'est une chance pour vous.

Il reporta son attention vers Branch.

— J'ai fait une piqûre de morphine au patient. C'est une perforation indubitable.

— Entendu, fit le chirurgien, qui continuait de donner les cartes. (Il

avait appris à accepter sans discussion les diagnostics de Ran.)

— Est-ce que vous y allez, oui ou non ?

— Une minute. C'est la dernière donne.

Sans le stimulant des boissons qu'il avait prises en compagnie de Tim, sans doute Ran n'aurait-il pas agi. Dans ses dispositions présentes, il n'hésita pas, saisit le bord de la table, et, d'une levée soudaine et rapide, bascula le tout, cartes, jetons, verres, cendriers, à même le sol, en un chaos irréparable et réconfortant. Une stupeur silencieuse tomba, rompue par Tim qui prit sa voix la plus suave pour dire :

— Par ici, je vous prie, docteur Branch.

Le docteur Branch sortit en trébuchant, blême de fureur, mais trop prudent pour rester sur place. Wade fut le premier à se ressaisir. Sa chemise et son pantalon étaient éclaboussés de ce qui avait été du whisky à l'eau. Il se remit lourdement sur ses pieds et commença :

— Que le diable vous emporte, damné bâtard !

Mais Ran, froid et maître de lui maintenant que l'action était imminente, répondit avec un calme absolu :

— Vous, je vous parlerai dans un instant.

L'officier médical du district s'avança, les mains prêtes à l'attaque, mais ce fut pour trouver la voie barrée devant lui par l'impressionnante masse de l'irlandais :

— Asseyez-vous donc, docteur Wade, suggéra Tim, aimablement.

Le docteur Wade ne s'assit pas, mais recula jusqu'à ce qu'il fût adossé au mur. Ran parla :

— Daily, vous avez modifié une de mes ordonnances.

— C'est un mensonge. Je ne modifie jamais une ordonnance.

— Voici la preuve.

Il leva au bout des doigts l'ordonnance qu'il avait prise dans le classeur de Daily.

— Vous voyez le frottement de la gomme, et on lit encore « quinidine » sous le mot « digitale », qui a été substitué par vos soins.

Le pharmacien bafouilla une réponse hâtive et vague :

— Nous étions à court de quinidine. Les deux remèdes sont employés pour le cœur.

— Pas dans le cas de Blount. La digitale a été si près de le tuer qu'il est encore présentement à l'article de la mort. Et, s'il meurt, ce petit papier ira devant le jury des Assises, comme preuve formelle dans une accusation de meurtre.

— Vous avez vu ça, qu'il irait ? ragea le droguiste. Je vous verrai au diable d'abord.

Et il mit toute la vigueur de son corps massif dans un direct du gauche.

En boxeur entraîné qu'il était, Ran aurait pu plonger ou parer un

crochet dirigé vers sa tête. Mais ce coup aboutit en plein au creux de l'estomac. Il se plia brusquement en deux et sentit la preuve dangereuse arrachée de ses doigts. Daily, considérant que tel était le moyen le plus sûr de s'en débarrasser, fourra le papier dans sa bouche et se prit à mâcher vigoureusement. Il continua sa mastication (mais elle était devenue purement mécanique) alors même que la droite de Tim Brennan eut pris contact avec sa mâchoire. Au même instant, le jeune Sneed, en loyal serviteur, se jeta sur Tim de toute la force dont il disposait ; elle n'était pas tout à fait suffisante pour produire quelque effet.

Ran ne garda de la suite de la bagarre qu'un souvenir vague. Son estomac lui faisait mal, et l'ensemble de son état ne fut pas amélioré par un coup de bouteille de bière que lui porta le docteur Fossiter, mais qui, bien heureusement, tomba plutôt sur son cou que sur son crâne. Il trébucha contre l'accoucheur et, d'une prise de lutte, l'envoya au sol. Puis il se rendit confusément compte d'un sourire en coin, quelque part devant lui. Porter était debout dans l'embrasure de la porte et jouissait cyniquement du spectacle. Ran lança un crochet dans la direction du sourire, le manqua, et le sourire disparut prudemment dans la sécurité extérieure. Comme Warren se ressaisissait, il se trouva face à face avec l'interne.

— Je ne veux pas me battre avec vous, maugréa Sneed, qui se replia en bon ordre.

Daily était parvenu à se remettre debout, mais ne manifestait plus aucune velléité combative. Le feuillet, quoi qu'il en fût, était à jamais perdu comme preuve. Le dernier acte de ce singulier drame conduisit Ran à douter de ses sens. Tim Brennan avait plaqué Wade contre le mur, l'y appuyait des deux mains, et, à l'horreur profonde de Warren, semblait lui mordre le bras. Il y eut un bruit de linge déchiré, et la chair suante fut exposée à l'œil nu :

— Venez ici, Ran ! criait son ami, au comble de l'excitation. Regardez-moi ce bras : 'les voyez ? Voyez les piqûres ? Aussi serrées que des marques de petite vérole. Sans blague ! Il doit y avoir des années qu'il se drogue.

— C'est contre la souffrance, geignit l'officier médical du district. Je souffre de névralgies chroniques.

— De drogue chronique ! rétorqua l'impitoyable Tim. Où ça que vous avez gagné votre bagnole de fantaisie ? Comment ça que vous pouvez entretenir votre petite infirmière, avec votre salaire régulier ? Ne répondez pas, à moins d'être certain que votre réponse ne vous conduira pas droit en prison.

Il lâcha sa victime et marmotta :

— Fichtre ! je crains bien d'en avoir trop dit. On rentre ?

Lorsqu'ils furent installés dans sa voiture, Ran questionna :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de prison pour Wade ? Du bluff ?

— J'espère bien pouvoir vous dire que ce n'est *pas* du bluff. Il y a un bon bout de temps que nous connaissons l'existence dans ces environs d'une branche de la bande de stupéfiants.

— Et vous croyez que Wade en est ?

— Je ne crois pas. Je sais. Et Regan aussi. Mais gardez cela strictement pour vous. La plupart de vos opérateurs du téléphone sont eux-mêmes morphinomanes ou cocaïnomanes, vous savez.

— Qu'est-ce qui vous a mis sur la piste de Wade ?

— Ann notamment. Elle a reconnu en lui un drogué. Vous vous rappelez ce qu'elle disait de ses yeux ? Votre petite Rouquine est un meilleur diagnosticien que vous, Ran.

— Ça ne m'étonnerait pas. La vie ne va pas être spécialement drôle ici, après cette échauffourée.

— C'est peut-être une bonne chose pour vous que votre départ pour Ridgeville. Quoique Wade ne cherchera pas à créer du grabuge. Il lui en arrivera bien assez sans qu'il le cherche, lorsque nous nous en prendrons à lui. Attendez seulement que nous ayons toutes nos preuves en main.

— Qui, *nous* ? Le Comité des Trois Cents ?

Tim cligna de l'œil :

— Ne perdez pas McDonough de vue. Quand il donnera le signal, il y aura une des plus belles lessives de l'histoire médicale !

*

* *

Il partit au matin, priant Ran de lui faire savoir si Blount était mort ou guéri.

CHAPITRE IX

Pour les Warren, Ridgeville fut un soulagement et même un délice. Cette petite ville située à l'est d'Adson, au milieu d'une campagne vallonnée, moins montagneuse que les régions sauvages auxquelles ils s'étaient accoutumés, était paisible. Paisible aussi le milieu médical après l'agitation et les dissentiments du poste auquel Ran était régulièrement affecté. Barton avait rassemblé autour de lui une équipe de premier ordre, cinq membres en tout : Rollins pour la médecine ; Gilbreath pour l'obstétrique et la gynécologie ; Sanders, oto-rhino-laryngo ; Fenton, pour les rayons X et le laboratoire ; et Barton lui-même pour la chirurgie.



Ran s'aperçut immédiatement que ce n'était pas une sinécure que de remplacer Barton ; cet homme était une véritable dynamo d'énergie. Les opérations prévues pour chaque matinée occupaient Warren largement jusqu'au milieu du jour.

Il était soucieux au sujet d'Ann depuis qu'il la savait enceinte. Chaque semaine, il vérifiait sa tension sanguine et faisait des analyses afin de s'assurer de l'état de ses reins. Jusqu'alors, tout avait paru normal. Mais il avait accueilli avec joie l'occasion de la faire examiner par un spécialiste compétent, tel que Gilbreath. Celui-ci pria ensuite Ran de passer à son bureau.

— Quelque chose qui ne va pas ? demanda le mari.

Gilbreath le rassura d'un sourire.

— Ses proportions pelviennes sont au-dessous de la moyenne. Le bébé, lui, est de taille normale. Mais je ne pense pas que l'accouchement doive présenter de difficultés.

« Personne n'a jamais eu de difficultés pour accoucher, dans ma

famille », avait déclaré Ann.

— Et cette trace d'albumine ? s'informa Warren.

— C'est le point qu'il faudra surveiller.

— Ça ne signifie pas que je doive m'attendre à de la toxémie ou à quelque chose de ce genre ? demanda la jeune femme.

— Non. Il nous arrive de voir des patientes chez qui cette trace persévère pendant toute la grossesse. Pourtant, docteur Warren, si un œdème se manifestait ou si le taux de l'albumine augmentait, faites-le-moi savoir tout de suite.

— Entendu. J'ai projeté d'ailleurs de l'amener ici deux semaines environ avant la date de l'accouchement. Je voudrais que vous vous en chargiez.

— Très volontiers.

Ran se sentait rassuré avec quelqu'un comme Gilbreath, sur qui il pouvait compter. En ramenant Ann à la voiture, il lui disait :

— Je ne permettrais pas à un Fossiter de te toucher du bout d'une perche de dix pieds !

— Tu fais beaucoup trop d'histoires à mon propos, répondit-elle en souriant. Les femmes heureuses ont des enfants faciles. Est-ce que ça ne figure dans aucun de tes absurdes bouquins ? Ça devrait y être.

Il n'y avait certes pas à en douter : elle était heureuse plus que jamais de sa vie elle ne l'avait été, profondément contente de son mariage et de tout ce qu'il lui apportait, émue de sentir les mouvements du petit corps qui se développait dans le sien. Et, par-dessus tout, elle était satisfaite qu'il y ait eu assez de force dans son corps pour absorber une part de la vie de Ran, l'unir et la fondre avec la sienne propre, et produire un être nouveau.

*

* *

Le bienheureux interlude de Ridgeville s'acheva quand revint Barton.

— On me dit que vous avez fait ici d'excellente besogne, docteur Warren, dit l'arrivant tout de go.

— J'ai aimé ce travail, dit Ran. Tout ce que je souhaite, c'est d'être bientôt assigné à un aussi excellent groupe. Malheureusement, je crois qu'ils sont rares et disséminés.

— Je dois avouer que je n'ai pas une trop bonne opinion de ceux que j'ai vus. Toutefois, comme les choses ne peuvent plus guère empirer, on est en droit d'espérer qu'elles s'amélioreront... Je crois savoir que le rapport de McDonough sortira bientôt. S'il répond à ce qu'on en peut attendre, il suscitera un tel remue-ménage que nous pourrions bien en voir surgir un nouveau secrétaire d'État à la Santé.

— Pas de chances que ce soit McDonough lui-même ?

— Beaucoup de chances au contraire, à ce que je présume. S'ils choisissent pour ce poste un homme qui n'appartienne pas à la profession médicale, et cela me paraît souhaitable, on n'en saurait trouver de meilleur que lui. Il m'a parlé de vos idées : votre plan l'intéresse fort. S'il est nommé, ce sera probablement une très bonne chose pour vous.

— Tout ce que je demande pour moi, c'est la possibilité de pratiquer la chirurgie comme j'estime qu'elle doit être pratiquée. À ma manière et dans ma clinique, répondit Ran.

*

* *

Les Warren firent leurs bagages et, rassemblant autant de résignation qu'ils le pouvaient, regagnèrent Stoneville. Une somme de travail plus lourde que jamais s'empila sur les épaules de Ran. Sous le contrôle illusoire du docteur Wade, le district dégringolait de plus en plus vite le long de la pente de la désorganisation.

Le jeune Sneed, garçon mal dégrossi encore, mais consciencieux, avait, de dégoût, donné sa démission, et c'était un parent du tout-puissant Regan qui le remplaçait. Roberts avait demandé son changement et l'attendait avec un espoir basé sur cette conviction que rien, nulle part, ne pourrait être pire que l'emploi qu'il occupait.



Ran, à présent qu'il connaissait la faiblesse de son chef, se rendait compte que l'intoxication usait progressivement sa résistance. À chacune de leurs rares rencontres, il s'étonnait, en le regardant, de ne pas avoir découvert tout de suite son vice secret, qu'Ann, plus réceptive, avait soupçonné au premier coup d'œil. Son visage boursoufflé, ses yeux pochés, ébahis, sa démarche lourde et gauche, son penchant à l'excitation nerveuse, son apparence générale de renoncement sans réaction, tout en lui indiquait un adepte de longue date des stupéfiants.

Wade était fréquemment en compagnie de Marcus Regan, le despote local, qui s'était fait construire à flanc de montagne une demeure de pierre, très ornée, où il recevait en célibataire fastueux des visiteurs équivoques qui arrivaient dans des voitures de prix. La prospérité de Wade semblait croître, elle aussi. Depuis la soirée de l'hôpital, quand Brennan avait arraché la manche de son bras marqué de piqûres, Wade avait évité Ran autant que possible. Lorsqu'ils se rencontraient, il était poli, presque jusqu'à l'obséquiosité, mais tout

son bluff de bruyante et artificielle camaraderie avait disparu.

Quand décembre s'enfonça dans le verglas et la neige, l'état d'Ann préoccupa sérieusement son mari. L'inquiétante albumine était toujours là.



Les chevilles de la jeune femme enflaient périodiquement. Elle souffrait plusieurs jours d'affilée de cruels maux de tête. Ces troubles, il est vrai, disparaissaient dès qu'elle prenait le lit et se mettait au régime lacté. Mais à peine avait-elle repris depuis quelques jours son activité normale et le régime courant que les symptômes se manifestaient à nouveau, Ran ne pouvait évidemment pas être toujours à portée pour l'obliger à demeurer couchée, et à peine se sentait-elle un peu mieux qu'elle se levait et se remettait à trotter. Non qu'elle fût contrariante. Mais elle ne pouvait croire un seul instant que quoi que ce fût de grave risquât de lui arriver.

Pendant la première semaine de janvier, le temps se mit au beau et au chaud. Si bien qu'un jour Ran installa sa femme dans l'auto et la

conduisit à Ridgeville, où Gilbreath l'examina en détail et fit faire de multiples analyses de laboratoire.

— Je suis un cochon d'Inde ! constata-t-elle avec un mélancolique sourire. Avec tous ces examens et toutes ces recherches, je vais finir par croire que je suis vraiment malade !

L'accoucheur hocha la tête :

— Surtout ne pensez pas cela ! En ce qui concerne le bébé, tout est parfait. Vous êtes à six ou sept semaines du terme.

— Je compte la seconde quinzaine de février, vers le début.

— Pour ce qui est de cette légère toxémie, fit pensivement Gilbreath, je ne peux pas dire que j'aime ça. Votre pression sanguine, en ce moment, est à la limite supérieure de la pression normale. Si vous étiez plus près du terme, je conseillerais de faire commencer le travail sans attendre.

— Vous pensez à l'éclampsie, n'est-ce pas ? demanda Ran.

— Et pourquoi donc aurais-je de l'éclampsie ? rétorqua la jeune femme avec indignation. Je n'ai jamais aimé les spasmes ni les convulsions, même quand c'étaient les autres qui les avaient.

— Pourtant, nous devons envisager...

Elle l'interrompit :

— Si vous suscitez dès à présent le travail, quelles seraient les chances du côté du bébé ?

— Nulles, je le crains. Ou du moins très faibles.

— Alors, je ne veux pas en entendre parler. Nous avons déjà perdu un bébé, je ne vais pas en perdre un second.

— Mais, Ann chérie, nous voulons faire au mieux pour toi, plaيدا anxieusement son mari.

— Et, moi, je veux faire au mieux pour mon bébé, riposta Ann avec une moue obstinée qui gonflait sa lèvre inférieure.

— Nous pouvons avoir d'autres bébés. Il n'existe qu'une toi.

Elle ne répondit que par une grimace.

— Je ne crois pas, de toute façon, dit Gilbreath, qu'il y ait un grand risque à attendre quelque temps encore. Mais il faudra demeurer très tranquille, Mrs. Warren ; vous reposer beaucoup. Vers le milieu de février, qu'il y ait ou non aggravation de la toxémie, nous susciterons le travail.

Bien qu'Ann s'exaspérât des défenses, le repos lui réussit. Ran put avertir Gilbreath que, dans l'ensemble, les conditions étaient plutôt satisfaisantes, bien que pas complètement revenues à la normale. Ann ne se plaignait jamais. Mais Ran, désormais plus époux que médecin, était désespérément, bien que discrètement, attentif. Parfois, lorsqu'il la voyait perdue dans une rêverie, il découvrait sur son visage une expression qui l'effrayait, en lui révélant qu'elle se sentait secrètement et obscurément angoissée. Pourtant, lorsqu'il se forçait à réintégrer

son rôle d'observateur médical et impartial, il ne trouvait aucun motif d'inquiétude sur lequel poser le doigt.

Un froid matin, vers la mi-février, il demanda :

— Que penserais-tu de gagner Ridgeville ?

— Si tu veux, dit-elle, mais je doute qu'il y ait déjà quelque chose en train.

— Je me sentirais plus tranquille.

Elle retrouva son ancienne impudence :

— Enfin... qui de nous va faire le bébé ? toi ou moi ?

— Puis-je retenir les places dans le train pour lundi ?

— O. K., poppa !

Peu après le souper, Ran fut appelé en montagne. Il s'agissait d'un accouchement difficile, et il ne rentra chez lui, mort de fatigue, que le lendemain dans l'après-midi. Mrs. Field vint à sa rencontre dans la cour. À la vue de son visage, il rata un battement de cœur.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Est-ce Ann... ?

— Je suis tellement contente que vous soyez là. Elle dit que tout va bien, mais ses yeux me disent le contraire.

Il monta les marches quatre à quatre. Ann était dans son lit, adossée contre ses oreillers, un magazine ouvert et retourné étalé près de sa main.

— Tu te sens mal, chérie ?

— Mal à la tête toute la journée. Et, quand j'essaie de lire, les lettres se brouillent.

Ran prit dans son sac l'instrument à mesurer la pression sanguine et plaça la manchette de caoutchouc couverte de drap un peu au-dessus du coude de sa femme, qui eut une soudaine grimace de douleur.

— Qu'est-ce que c'est, chérie ?

— Le creux de l'estomac. Voilà trois heures que ça dure. Se pourrait-il que j'aie une indigestion ?

— Vous avez peu mangé, dit Mrs. Field.

— Par moments, je sens comme un bandeau serré autour de ma poitrine...

*

* *

La veille, la pression sanguine avait été de cent trente. Aujourd'hui, ce chiffre atteint, les battements continuèrent, forts et durs comme des coups de pistolet. Cent quarante. Cent cinquante. Cent soixante. Cela devenait mauvais. Les battements atteignirent cent quatre-vingts. Cent quatre-vingts contre cent trente. C'était plus grave même que ce qu'il avait craint.

Et cette vision brouillée dont elle se plaignait ? Cela pouvait-il être un commencement d'œdème de la rétine ? Le décollement de la rétine

se produit parfois dans les cas de toxémie de grossesse. Il ne voulait pas y penser. Plus probablement ce n'était qu'une dilatation pupillaire due à la pression sanguine accrue, symptôme de l'accumulation de poisons dans son sang. Il abaissa les couvertures et palpa délicatement les contours du bébé. Le travail de la délivrance n'était pas commencé, il ne se produisait, sous ses mains, aucune contraction de l'utérus, et Ann n'éprouvait aucune douleur de ce côté. Le cœur de l'enfant se révéla au stéthoscope vigoureux et régulier.

— Je crois qu'il s'est retourné hier soir, dit Ann.

— Cela ne veut pas dire qu'il ne pourra pas se retourner encore, dit Ran. Ce sera peut-être un acrobate.

Mrs. Field aida la jeune femme à s'habiller pendant que Ran demandait l'ambulance. Le crépuscule était tombé lorsqu'ils sortirent de la cour.

La vieille petite dame grise agita la main pour leur dire au revoir, et ses yeux étaient pleins de larmes.

*

* *

Cela commença par une expression de soudaine appréhension dans ses yeux, une apparence vitreuse des pupilles, comme si elle cherchait à tâtons à discerner quelque chose au loin... Puis les yeux oscillèrent d'un côté à l'autre, suivant un mouvement rythmique particulier. Les iris remontèrent jusqu'à ce que le blanc de l'œil seul demeurât visible. Son visage se tordit, se déforma. Elle se cramponna à son mari avec une force désespérée.

Ran saisit en hâte un abaisse-langue dans son sac, écarta les mâchoires qui déjà se serraient et glissa la lame de bois entre les dents pour éviter que, dans un spasme, elle ne se mordît la langue.

Une convulsion éclamptique est une terrible chose à voir. Même les médecins habitués à considérer tous les aspects de la maladie redoutent celui-là. Ran sentait son cœur arraché par les racines, cependant qu'Ann, blottie dans ses bras, enfonçait les dents dans le bois de l'abaisse-langue, que les muscles de son visage se tordaient comme des bandes d'acier, que sa respiration devenait ronflante, haletante, et que sa langue, dans ses efforts pour se replier en arrière, menaçait de bloquer le passage de l'air.

Ran remercia le ciel de ce qu'elle fût inconsciente, de ce qu'elle n'éprouvât pas l'atroce agonie de sentir ses muscles lui refuser obéissance et se tordre malgré elle. À chaque convulsion – Dieu veuille qu'il n'y en ait pas d'autre que celle-ci ! – elle aurait quelques minutes de coma, une brève période d'inconscience. Il pouvait sentir tout son corps se durcir entre ses bras, s'agiter de violentes secousses, comme le spasme se répandait à travers tout l'organisme. Sa nuque se tourna

en arrière, ses bras battirent l'air, et soudain elle déploya une force telle qu'il ne pouvait plus la maîtriser. Pendant plusieurs secondes, c'est bien juste s'il put l'empêcher de se blesser, tandis qu'il tenait entre ses bras un corps torturé.

*
* *

Aussi subitement que l'affreuse chose avait commencé, elle cessa. La respiration de la jeune femme redevint facile et régulière. Ses mâchoires se détendirent, l'abaisse-langue tomba, elle ouvrit les yeux, regarda tendrement le visage de Ran et lui sourit de contentement.

— Je suis si heureuse que tu sois venu, chéri. J'avais tellement peur que quelque chose de terrible n'arrivât pendant que tu n'étais pas là.

Elle ne se souvenait aucunement de la convulsion, n'avait pas connaissance de l'horrible moment où son mari avait eu presque la certitude qu'elle n'allait pas pouvoir supporter l'effroyable tension...

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle d'une voix assoupie.

— Je t'emmène à l'hôpital, chérie. Le moment est presque arrivé pour toi d'avoir ton bébé.

— Notre bébé, rectifia-t-elle.

Ses paupières se fermèrent sur des pupilles dilatées. L'énergie de son corps jeune et vigoureux avait été dépensée par ses muscles pendant la convulsion. Elle allait dormir à présent. Dormir pendant que son corps se reposerait, récupérerait... pour être sans doute épuisé plus tard par une autre convulsion encore...

*
* *

Il ne fallait pas qu'elle en eût une autre. À l'hôpital, avec les calmants convenables, ces terribles accidents pourraient être évités. Mais il fallait que le traitement fût commencé tout de suite. Cela signifiait Adson et non Ridgeville. Il fallait l'emmener à Adson et appeler d'urgence Gilbreath et prier Dieu pour que d'autres crises lui fussent épargnées jusqu'à ce que le travail commençât et que l'enfant pût être délivré.

*
* *

Il frappa contre le panneau de verre qui le séparait du chauffeur.

— Retournez, dit-il. Ma femme est plus mal. À l'hôpital. Aussi vite que vous pourrez.

CHAPITRE X

L'ambulance tourna dans la cour de l'hôpital et, devant la porte des urgences, s'arrêta en un long cri de ses freins.

— Éclampsie, dit Ran à l'infirmière. Appelez le docteur.



Elle ne posa aucune question. Le mot « éclampsie » était suffisant pour faire marcher les infirmières vite et sur la pointe des pieds. Toutes, pour l'avoir vue, connaissaient la terrible chose.

Ann ouvrit les yeux. Une plainte lui échappa :

— Oh ! que mon estomac me fait mal !...

Était-ce l'avertissement d'une nouvelle convulsion ? Ran posa ses mains sur l'abdomen : les muscles étaient rigides ; il y avait contraction certaine de l'utérus. Le travail était commencé ! Peut-être tout allait-il se passer au mieux ? Peut-être y aurait-il délivrance normale ?

Le docteur Fossiter entra dans la pièce pendant que les infirmières déshabillaient Ann. Ran aurait voulu avoir affaire à n'importe qui plutôt qu'à ce petit homme douxereux. Par malheur, c'était Fossiter ou personne, et il n'osait pas effectuer lui-même la délivrance de sa femme. Fossiter questionna :

— Qu'est-ce qui ne va pas, docteur Warren ?

— Éclampsie. Une convulsion dans l'ambulance. Vous allez lui donner de la morphine, je pense ? Je n'ai pas eu le temps de lui donner quoi que ce soit.

— Éclampsie. Oui.

Il parlait rêveusement. Ran se demanda s'il faisait effort pour se rappeler au juste ce que c'était.

— Délivrance immédiate... Oui... Délivrance immédiate...

Ran jeta une exclamation d'incrédulité :

— Vous n'allez pas la délivrer tout de suite ? Le travail ne fait que commencer.

— Pas tout de suite, dit Fossiter d'une voix apaisante, pas tout de suite. Nous pousserons le travail un peu plus avant d'abord. Nous allons bien vous la soigner.

« Tu feras aussi bien de la soigner convenablement, pensait Ran, sans quoi je tordrai ton misérable cou ! »

— Le docteur Gilbreath la traite, dit-il. Il faut que je lui téléphone tout de suite.

— Vous pouvez le faire de mon bureau, répondit Fossiter. Nous allons commencer le traitement sans retard.

Ran eut le sentiment que la téléphoniste était abominablement longue à obtenir la communication avec Ridgeville. En fait, il ne se passa guère plus de deux minutes avant que Gilbreath lui assurât qu'il partait immédiatement.

Lorsque Ran revint dans la chambre, une infirmière leva les yeux et sourit, tout en passant un tampon d'alcool sur la trace de la piqûre laissée par l'aiguille qu'elle venait de retirer.

— Morphine ?

— Pituitrine.

— Quoi ?

Ran n'en pouvait croire ses oreilles.

— Une ampoule de pituitrine. Ordre du docteur Fossiter.

L'infirmière n'avait pas fini de parler que Ran filait le long du couloir.

Il trouva Fossiter parlant au surveillant.

— Pourquoi avez-vous donné de la pituitrine à ma femme ? L'intention de la tuer ? Elle a besoin de calmants, de morphine, de chloral.

Fossiter rougit violemment :

— Je vous prierai de me laisser diriger le traitement de ce cas, docteur Warren, dit-il, non sans dignité. Je lui ai donné de la pituitrine pour stimuler le travail.

— Au diable votre stimulation ! N'allez-vous rien faire pour empêcher les convulsions ?

— Elle n'a pas eu de convulsion depuis son admission à l'hôpital.

À cette seconde précise, l'infirmière qui était demeurée auprès d'Ann appela anxieusement :

— Docteur Fossiter, je vous prie !

Le docteur Fossiter atteignait à peine la porte que Ran, déjà, glissait un abaisse-langue entre les dents de sa femme. Une fois de plus, il passa par l'abominable angoisse de tenir entre ses bras un corps raidi et convulsé, et de voir le beau visage hideusement déformé par une

douleur qui tordait tous ses muscles. La convulsion terminée, elle retomba sur son oreiller, mais, avant d'entrer dans le coma, elle eut encore une dure contraction qui tendit tout son corps, de la nuque aux talons, en un arc rigide. Et puis son souffle devint régulier, débarrassé des ronflements et des bruits de crécelle qui avaient marqué la crise.

— Est-ce que vous allez, oui ou non, lui donner de la morphine et de l'amytal ? Ou s'il faut que je le fasse moi-même ?

Ran lançait les phrases avec une fureur mal contenue et, comme ce qui venait de se passer avait quelque peu ébranlé la superbe de Fossiter, il sortit sans objecter quoi que ce fût pour commander les médicaments demandés. De la morphine pour détendre les muscles, apaiser l'irritation des nerfs. Des sédatifs pour amener le sommeil, pour droguer le système nerveux à tel point que les poisons de l'éclampsie ne pussent se répandre et rejeter les muscles une fois encore dans l'affreux spasme. Un interne intervint et prépara la piqûre intraveineuse qui allait, en une heure de temps, envoyer dans la circulation un demi-litre de solution de glucose. Ann dormait à présent, mais Ran sentait sous ses doigts le pouls de la jeune femme plus rapide et plus faible. De telles convulsions ne sont pas faciles à supporter. Des femmes en meurent, si même elles sont soignées par les meilleurs accoucheurs. Et meurent après que les convulsions sont maîtrisées, après que l'enfant est né. Meurent parce que les toxines ont à ce point empoisonné toutes les cellules de leur corps que les fonctions vitales sont devenues impossibles.

Bientôt ce fut la pituitrine qui commença ses ravages. Au début, la peine fut lente et supportable. Elle n'éveilla pas Ann, qui gémit dans son sommeil, crispant ses mains sur son ventre. Puis la drogue fit se contracter plus violemment les muscles utérins et la douleur se fit cruelle. À chaque contraction, la jeune femme poussait un long cri d'agonie. Il paraissait impossible de maîtriser ces spasmes musculaires, d'atténuer ces souffrances. Intérieurement, Ran se maudissait de l'avoir abandonnée le temps de téléphoner à Gilbreath. S'il n'avait pas été absent de la chambre durant ces quelques minutes, jamais la pituitrine n'aurait été administrée.

Les deux heures qui précédèrent l'arrivée de Gilbreath furent pour Warren une torture infernale. Malgré les énormes doses de calmant qu'elle avait absorbées, Ann eut deux convulsions encore. Dès la fin de la première heure, les douleurs furent à peu près ininterrompues. Ni la chair ni le sang ne pourraient les supporter beaucoup plus longtemps. Ou bien le col de la matrice se dilaterait à un point suffisant pour permettre le passage de l'enfant. Ou alors les parois mêmes de la matrice éclateraient sous l'effort de leurs contractions pour faire descendre le bébé. Un instant, il faillit proposer qu'on emmenât sa femme à la salle d'accouchement pour terminer la dilatation du col et

extraire l'enfant. Mais il savait trop combien ce serait chose dangereuse.

Enfin, Gilbreath fut à côté du lit, tâchant d'accoutumer ses yeux à la demi-obscurité de la chambre.

— Comment est-elle ?

— Assez mal. Quatre convulsions. Fossiter lui a donné de la pituitrine pendant que je vous parlais au bout du fil.

— Seigneur ! fit Gilbreath. Je crois que je devrais l'emmener à la salle d'accouchement et faire un examen complet.

Tout le temps qu'il dura, Warren attendit de l'autre côté de la porte. Il se sentait mieux maintenant que l'expert était là. Gilbreath sortit, encore en blanc et avec ses gants :

— Elle est dilatée aux trois quarts, mais j'ai peur de la laisser aller plus loin. Cette pituitrine continue à faire un ravage de tous les diables.

— La matrice n'a pas éclaté ?

— Non. Mais elle ne pourra pas supporter les contractions longtemps encore. Je crois qu'une extraction immédiate serait préférable à cela...

— Faites ce que vous jugerez bon, dit Ran avec résignation. Je la remets entièrement entre vos mains.



C'est à peine si, durant la demi-heure qui suivit, il se rendit compte de ce qu'il faisait. Il marcha de long en large, arpentant furieusement le sol et fumant sa pipe plus furieusement encore, jusqu'au moment où le tuyau cassa au ras de ses dents.

Au bout d'un siècle, Gilbreath se montra sur le seuil :

— Tout est terminé, dit-il. Le bébé est épataant. C'est un garçon.

— Et Ann ?

La voix de Ran s'était subitement enrouée.

— Sous l'influence du choc, admit Gilbreath. La délivrance n'a pas été difficile, mais il y a une hémorragie. Ce travail dur et forcené ne lui a certes fait aucun bien. On lui donne du glucose en ce moment. Je pense que tout ira bien... À moins...

— À moins qu'il n'y ait une nouvelle hémorragie, compléta Ran.

C'était un danger dont il s'était rendu compte avant même qu'elle passât la porte de la salle d'accouchement. Là où il y a eu un travail dur, accéléré, la possibilité d'hémorragie postnatale existe toujours.

L'infirmière venant de la salle d'accouchement, et poussant un berceau, s'arrêta un instant dans le couloir pour permettre au père de regarder le petit visage rose, les petites mains potelées. C'était un grand bébé, sain à regarder.

— Elle en sera folle, dit lentement Ran.

Plus tard sans doute éprouverait-il une fierté paternelle, ce sentiment de terreur sacrée à l'idée que cette part de son propre corps s'était développée dans un autre corps, pour devenir un corps tout neuf et différent. En ce moment même, il était par-dessus tout anxieux.

Gilbreath retourna dans la salle et, quelques minutes plus tard, en ressortit le visage grave :

— L'utérus ne se contracte pas comme je le voudrais. Je crains que des fibres musculaires n'aient subi une traction trop violente et trop continue.

— Transfusion ?

La voix de Ran claqua sec.

— Ça l'aiderait, reconnut Gilbreath. Savez-vous à quel groupe sanguin elle appartient ?

— Voici plusieurs années, alors que nous craignions une fausse couche, mon sang et le sien ont été comparés. Compatibles.

Pendant que la technicienne se livrait aux indispensables vérifications, tout l'instinct humain de Ran, échappant à la discipline professionnelle, criait en lui : « Vite ! vite !... »

Gilbreath entra :

— Compatibles ?

La technicienne étudiait les lamelles :

— Compatibles, dit-elle. Pas de coagulation en quinze minutes.

— Alors tout doit aller. Nous ferions bien de nous dépêcher, Warren. Les choses ne prennent pas bonne tournure, je puis avoir à faire une hystérectomie rapide, à enlever complètement la matrice pour me rendre maître de l'hémorragie interne.

Ran avait été lui-même obligé autrefois de recourir à cette mesure. Parfois elle sauvait la parturiente. Plus souvent elle n'était qu'un

épisode d'une bataille perdue. Mais il savait que Gilbreath n'opérerait que s'il n'avait aucune autre chance.

Ran s'étendit sur un brancard à côté de la table sur laquelle Ann était allongée, étrangement pâle, encore inconsciente grâce aux drogues qui lui avaient été massivement administrées, respirant doucement, attendant, loin, très loin, la seule aide qu'il pût lui apporter en cet instant, l'infusion d'un sang vigoureux qui pourrait peut-être retourner la situation en sa faveur.

Il sentit à peine la piquûre de l'aiguille que l'interne lui enfonçait sous la peau dans une veine. Il n'eut conscience que du clic-clic amorti de la machine à transfusion comme elle pompait le sang de ses veines pour l'envoyer dans celles d'Ann. Il pouvait voir au-dessus du masque les yeux du docteur Gilbreath, qui, debout à côté d'Ann, gardait les doigts sur son poignet. Et puis l'accoucheur s'écarta, et il l'entendit donner des instructions à voix basse pendant qu'il enlevait sa blouse et ses gants et se trempait les mains dans une cuvette d'alcool.

— Vous décidez d'opérer ? demanda Ran sans faire un mouvement.

— Je crois que cela vaudrait mieux. Elle continue à perdre du terrain.

*

* *

Quelques minutes passèrent, pleines de l'odeur pénétrante de l'antiseptique et du cliquètement des pinces hémostatiques, pendant que Gilbreath faisait l'incision.

— Cinq cents centimètres cubes, dit l'interne qui surveillait la transfusion.

— Donnez-lui-en davantage s'il le faut, fit aussitôt Ran.

Bien qu'il ne pût pas voir, il comprit le coup d'œil de Gilbreath questionnant l'anesthésiste, et entendit qu'elle répondait :

— Pouls toujours faible. Pression quatre-vingts.

Gilbreath dut adresser un signe affirmatif à l'interne, car le clic-clac de la machine à transfusion continua. À mesure que plus de sang quittait ses veines pour gonfler celles de sa femme, Warren commençait à sentir une chaude lassitude l'envahir. Il lui parut qu'il pourrait à volonté se soulever du brancard et flotter librement dans l'espace. Il percevait aussi les battements plus précipités de son cœur qui s'efforçait de s'adapter à cette perte soudaine.

— Huit cents, dit l'interne.

— Allez toujours, fit Ran. Pour moi, tout marche bien.

— Mille..., dit l'interne un peu plus tard.

Alors Gilbreath, doucement, décida :

— Cela suffira...

Il s'écarta de la table et se dépiauta de ses gants, pendant que

l'assistant assujettissait un pansement sur l'incision refermée. Ce ne serait pas le lendemain que l'hôpital cesserait de parler de cette opération extraordinaire : une hystérectomie en seize minutes ! C'était un record jamais atteint dans aucun hôpital.

L'interne retira l'aiguille de la veine de Ran, qui, aussitôt, tenta de s'asseoir. Mais Gilbreath le repoussa gentiment, avec un avertissement :

— Doucement, Warren, allez-y doucement. Ce n'est pas rien que de perdre un litre de sang en vingt minutes.

Et, comme ce léger effort avait envoyé dans tout son être des ondes de vertige et de nausées, le jeune homme se laissa aller en arrière avec satisfaction. Tout ce qui pouvait être fait avait été fait : le reste se trouvait entre les mains du destin.

— J'aimerais aller près d'elle, dit Ran.

— Nous vous roulerons près de son lit.

Malgré son affaiblissement temporaire, il se disait que, peut-être, s'il pouvait tenir la main de sa femme, il parviendrait à faire passer un peu de sa force dans ce corps épuisé et à l'aider à retrouver un équilibre.

La main d'Ann pendait, étrangement molle sur le drap ; le pouls était toujours faible et rapide. Il tourna la tête jusqu'à ce qu'il pût voir le petit visage pâle, les lèvres virant au bleu, les yeux clos, et la couverture que soulevait à peine le faible mouvement respiratoire.

Pendant un long moment, il ne put que rester étendu de la sorte, espérant et priant. Et puis... n'était-ce qu'illusion ? Ou bien le pouls battait-il un peu moins vite, un peu plus fort, de façon moins saccadée. Oui. Une légère couleur montait aux joues pâles. Faible d'abord, puis plus vive, à mesure qu'Ann émergeait de l'anesthésique et des calmants.



Elle ne mourrait pas ! Il lui avait donné un peu de sa vie pour remplacer ce qu'avait pris la petite vie gigotant dans le berceau, là-bas, au bout du couloir. Il essaya de se lever et retomba dans un mol, sombre et doux océan de sommeil.

Des heures plus tard, il se réveilla, dans une autre chambre, dans un lit propre et blanc. Gilbreath était debout à son côté.

— Ann ? demanda-t-il. Va-t-elle tout à fait bien ?

— Absolument. Le choc est passé. Elle repose tranquillement.

— Dieu merci ! Le bébé ?

— Il alarme la nursery !

Ran s'assit. Pendant quelques instants, l'air autour de lui lui parut

animé d'une danse de mouchérons. Il secoua le vertige de sa cervelle, puis descendit prudemment le couloir jusqu'à la chambre de sa femme. Elle dormait encore. Son teint était vif et animé, sa respiration profonde et régulière.

— Je vais rester près d'elle pendant quelques instants, dit-il à l'infirmière.

— Je serai dehors à établir le graphique, dit-elle. Sonnez si vous avez besoin de moi.

Ann bougea, mais n'ouvrit pas les yeux. Sa main était ferme, tiède et vivante, et non plus inerte et molle comme quelques heures plus tôt. Aucun son ne s'entendait dans la chambre que le rythme paisible et léger de son souffle. Et puis ses paupières palpitèrent et elle tourna la tête.

— Ran, murmura-t-elle.

— Oui, chérie ?

— Bébé va-t-il bien ?

— Épatant. Le plus beau garçon qu'on ait jamais vu.

— Je suis enchantée que ce soit un garçon. Il sera comme...

Les mots s'éteignirent lentement et elle s'assoupit une fois de plus.

*

* *

Le matin vint, le soleil filtra de biais dans la chambre d'hôpital où Ran avait passé la nuit et l'éveilla à la joie : tout allait désormais se passer pour le mieux dans la famille Warren ! Ann vivrait. Ils avaient leur fils. Elle ne pourrait plus jamais en avoir d'autre, mais elle redeviendrait forte et gaie, elle retrouverait son ancien moi, si vivant, si séduisant, si heureux. Dans quelques mois, il aurait, lui, son affectation chirurgicale. La vie était belle. En s'habillant, il chanta.

Il y eut un coup à la porte. Puis une voix de femme :

— Docteur Warren ?

Il ouvrit promptement. L'infirmière reprit :

— Venez près de votre femme tout de suite, docteur.

À demi vêtu, il se hâta le long du couloir, lançant par-dessus l'épaule une question affolée :

— Est-elle ?...

La voix d'Ann l'interrompit, inhumaine à force de terreur :

— Ran ! criait-elle. Ran ! Ran !

Il fut à l'instant auprès d'elle. Elle se débattait dans son lit, les bras frappant l'air. Ses yeux, étranges et fixes, ne se tournèrent pas vers lui. Il s'agenouilla, appuyant contre sa joue le visage désespéré.

— Ran ! Ran !

— Qu'y a-t-il, Ann ? Qu'y a-t-il, ma chérie ?

— Je ne puis pas te voir. Je ne peux rien voir. Ran ? Suis-je

aveugle ?

CHAPITRE XI

Il n'y a qu'un homme, un seul, que je veuille auprès d'elle, dit Ran à Gilbreath.

Ses traits étaient tirés par le chagrin et la fatigue. Ann dormait, assommée par les calmants.

— Je sais, répondit l'obstétricien. Je sais. Volmer. Je lui ai téléphoné déjà.

— Quand arrive-t-il ?



— Il ne viendra pas, Ran.

Warren, incrédule, effaré, en demeura stupide. Volmer, le plus fameux spécialiste des yeux, l'homme de qui la science égalait le dévouement, l'homme qui répondait à tout appel, si humble et si onéreux qu'il fût, Volmer ne viendrait pas ?

— Volmer ne viendra pas ? Mais j'ai été un de ses élèves ! Il se souviendra certainement. Ne lui avez-vous pas dit ?...

— Il ne *peut* pas venir, Ran. Il est en difficulté avec les autorités fédérales pour insubordination. Un jugement lui interdit de pratiquer en dehors du Maryland. Vous ne voudriez pas l'envoyer en prison, n'est-ce pas ? Bien que, marmotta Gilbreath, si vous insistiez, il le ferait sans doute.

Ran partit en imprécations forcenées contre une bureaucratie imbécile qui avait entravé toute sa carrière et maintenant menaçait Ann d'un abominable désastre, contre le mécanisme inhumain d'une médecine impersonnelle et fonctionnarisée... Mais à quoi bon cette colère ?

Il se calma.

— Je l'emmènerai donc à Baltimore. Quand sera-t-elle assez forte

pour supporter le voyage ?

— Pas avant un mois.

— Un mois ! répéta le jeune homme, au désespoir. Et chaque jour perdu peut diminuer ses chances !

— Non. Pas cela. Je l'ai demandé à Volmer. Le retard ne fera aucune différence.

— Mais l'attente ! L'attente dans le noir. Dans l'incertitude ! Comment lui annoncer cela ?

— Votre femme est une femme très brave, Warren. Elle fera face courageusement. Si elle avait perdu le bébé, je ne répondrais pas d'elle. Comme sont les choses, elle aura besoin de tout l'appui et de toute la force que vous pourrez lui donner.

Le reproche implicite apaisa Ran. C'était vrai. Il ne pouvait se permettre de faiblir s'ils devaient construire une existence valide sur ce que le sort voudrait bien leur laisser.

Ce fut la plus cruelle période, la plus dure épreuve de sa vie. Ann était stoïquement patiente, mais ses efforts de gaieté déchiraient le cœur de son mari. De retour à leur foyer, ils se trouvèrent enveloppés de bonté. La petite Mrs. Field se montra un ange de pitié secourable. Les timides familles des montagnes descendirent de leurs hameaux, apportant des fleurs, des friandises ménagères. Une bouteille de whisky de contrebande, vieux de cinq ans, fut le cadeau de Brad Carlton.

Au dispensaire, le splénétique Porter avait repris sa part entière de la besogne, et même, lorsqu'il pouvait s'arranger pour le faire discrètement, une partie de la besogne de Ran. À ses heures de loisir, il plongeait dans les ouvrages d'ophtalmologie, d'où il ramenait d'encourageantes histoires de cures brillantes, qu'il racontait à la jeune femme avec des grognements optimistes.

L'épreuve la plus difficile pour Ran fut de garder sa joie au diapason de celle (qu'il savait voulue) de sa femme. Une fois, entrant sans bruit, il la trouva penchée sur le bébé, l'arrangeant à petits gestes tendres, incertains, et murmurant : « Sans doute faut-il que je vive... » Cette pauvre résignation le blessa plus que si elle s'était révoltée, que si elle avait menacé de se suicider.

Son cas n'était en aucune façon désespéré. Volmer avait longuement écrit à Gilbreath, qui avait fait suivre sa lettre à Ran : elle ne contenait aucune promesse – le grand homme était la vérité même – mais une note d'encouragement. Son avis serait le dernier mot, la décision ultime et sans appel d'où surgirait la guérison d'Ann, ou sa nuit.

Le courage et la docilité de la jeune femme aidèrent considérablement le retour de ses forces. Trois semaines après sa délivrance, Gilbreath autorisa le voyage à Baltimore.

À l'entrée du docteur Volmer dans le cabinet, Ran se leva. Étudiant, il s'était levé si souvent à l'entrée du maître dans la salle de cours que ce réflexe inouï le dressa instantanément lorsque le grand homme, au regard si bon, pénétra dans le bureau. Une infirmière ramenait Ann de la pièce où l'examen avait été fait. Ses yeux, aux pupilles dilatées par l'atropine employée pour permettre une étude complète du dommage, ressemblaient à de sombres lacs. Elle avançait d'un pas hésitant et qui éveillait la pitié, tâtant le sol de chaque pied comme si elle craignait qu'un obstacle placé devant elle ne la fit trébucher. Le cœur serré, son mari imaginait la tragédie qui serait son destin si, toujours, elle devait marcher de la sorte. Ann ! Ann qu'avaient si vivement réjouie les couleurs printanières au flanc des montagnes. Ann dont les doigts agiles étaient si adroits et si précis au temps qu'elle travaillait dans la salle d'accouchement de ce même hôpital où elle se retrouvait aujourd'hui, invalide, angoissée par son destin. Seigneur ! Non ! cela ne se pouvait pas ! Volmer était le meilleur de tous. Il avait accompli tant de miracles déjà, avait rendu la vue à tant d'yeux auxquels elle était depuis longtemps retranchée. Sûrement il trouverait un moyen...

Le docteur Volmer leva son regard des notes qu'il reportait sur un graphique.

— Je crois, dit-il, que j'ai de bonnes nouvelles pour vous.

Ann eut un seul sanglot, puis se ressaisit.

— Comme vous le présumez certainement, docteur Warren, continua le spécialiste, Mrs. Warren est atteinte d'un assez grave décollement bilatéral de la rétine.

— Dites-moi, je vous en prie, ce que cela signifie exactement, demanda la patiente.

— La doublure intérieure du globe oculaire, la membrane sensitive qui est l'organe véritable de la vision, s'est détachée de l'intérieur de l'œil. Indubitablement, au moment des convulsions de l'éclampsie, un œdème considérable s'est produit avec écoulement de fluide sous la rétine. En elle-même, la chose n'est pas exceptionnelle. Habituellement, l'œdème disparaît en peu de jours, une semaine peut-être après la délivrance, et la rétine se recolle à la choroïde, la membrane sur laquelle elle-même est appliquée. Dans le cas présent, il me semble que je comprends ce qui s'est produit.

Ann et Ran se raidirent sur leurs chaises.

— Dans la rétine de chaque œil, une légère déchirure s'est produite, continua Volmer. Nous la distinguons à l'ophtalmoscope. Cette déchirure a permis à un peu de l'espèce de gelée humorale qui remplit le globe oculaire de se glisser derrière la rétine, la maintenant écartée

de sa position normale.

— Et aussi longtemps que l'humeur restera de l'autre côté de la rétine, conclut Ann, je resterai aveugle !...

Ses doigts étaient accrochés aux doigts de son mari, ses ongles enfoncés dans la paume de son mari.

— Oui. Il s'agit donc de la ramener à sa position normale.

— Quelles sont les chances ? Je peux encaisser la vérité.

— J'en suis certain. Voici peu d'années encore, je n'aurais pu vous offrir qu'un bien faible espoir. À présent, les choses ont changé. Une opération diathermique sur ondes courtes permet le recollement de la rétine dans plus de la moitié des cas.

Il nous faut avant tout laisser à la nature une chance de montrer ce qu'elle peut faire. Disons six mois.



— Six mois !...

La voix de Ran tremblait de déception.

Ann, stimulée par l'espérance, se montra plus valeureuse.

— Qu'est-ce que six mois ! dit-elle.

La main à la fois délicate et puissante de Volmer tomba légèrement sur son épaule.

— C'est comme cela qu'il faut prendre les choses. Vous aurez de nombreux six mois de vie et, je l'espère, de vue.

*

* *

Deux femmes attendaient dehors dans le hall.

— Syb ! s'exclama Ran. Puis : Frances !

Frances Mayfield s'avança et prit les deux mains d'Ann dans les siennes en disant :

— Vous ne pouvez guère vous souvenir de moi.

Mais Ann l'interrompit.

— Attendez ! Votre voix n'est pas de celles que l'on oublie facilement. N'étiez-vous pas Mrs. Libby ?

— Et moi, dit la doctoresse en s'approchant à son tour, je suis Sybilla Barr. Nous allons vous conduire chez Frances jusqu'à l'heure de votre train.

— Oh ! comme j'aimerais cela ! dit Ann. Je suis si fatiguée !... Et comme c'est gentil à vous deux d'être venues, ajouta-t-elle.

Syb retint Ran en arrière :

— Voilà un charmant tableau pour vous ! (Elle montrait Frances qui, un bras passé autour d'Ann, l'aidait à monter dans la limousine de Mayfield.) Voilà qui prouve que les angles de l'éternel triangle peuvent s'arrondir. La petite Tête de Feu sait-elle ce qui vous concerne, vous et Frances ? Oh ! ne prenez pas cette expression d'écrasante innocence, Ran, continua-t-elle en riant. Oui, je sais que c'est fini. Frances est le modèle des épouses scrupuleuses et parfaites. Pécheresse et sainte, et tout ce qui s'ensuit.

— Votre cynisme ne m'émeut pas, Syb. Il est chiqué.

— Exact. Il est chiqué. J'essayais de vous faire sortir de votre calme, c'est tout. Mais votre Ann, qui ne m'aime pas, semble s'être éprise d'une vive sympathie pour Frances. Moi, je trouve ça rigolo.

— Tout, ou presque, est rigolo chez les femmes. Par exemple, pourquoi n'épousez-vous pas Tim Brennan ?

— C'est peut-être bien ce que je ferai s'il me le demande encore : un bon assistant me serait fort utile, répondit Syb avec impertinence. Autre chose : j'ai des nouvelles pour vous. Le Comité du sénateur McDonough a commencé sa rafle finale. Il va y avoir du poil roussi parmi les gros chats de la ménagerie médicale. Et, quand la fumée se sera dissipée, sans doute y aura-t-il de la besogne pour vous. Le sénateur n'a pas oublié le plan Warren... Bon ! moi, je file sur Washington. J'attendrai de vos nouvelles et de celles de votre Ann, cher.

*

* *

Le bébé poussait vite et bien. Avant longtemps il pourrait s'asseoir, son solide petit dos appuyé contre la main de son père, à qui il ressemblait de façon surprenante, mais, avec, dans les yeux, l'animation et le courage de sa mère. Ce courage même qui la gardait joyeuse, alerte, apprenant à compter les pas qu'il lui fallait faire pour se rendre à tel ou tel endroit de la maison et de la cour, voire dans la rue jusqu'à l'unique épicerie.

— Il me semble que je m'en tire fort bien avec des yeux empruntés, disait-elle en crânant vaillamment. J'ai le grand œil de Ran et le petit

Dans les journaux, aussi bien que dans l'enceinte du Congrès, une vive offensive fut menée ce printemps-là contre le secrétariat de la Santé et toute la bureaucratie qui étranglait la médecine. Il y avait abondance de munitions pour cette bataille. Le taux de mortalité augmentait terriblement, dépassait déjà le niveau qu'il atteignait vingt ans plus tôt. Des mères et des enfants mouraient un peu partout. Par-ci par-là, quelques cliniques étatisées faisaient de bonne besogne, mais elles la faisaient *en dépit* des interférences politiques, *en dépit* de la bureaucratie insensée qui accompagnait toutes les actions gouvernementales. Pour chaque Ridgeville, pour chaque Lakeview il y avait plusieurs centaines d'Adson.

Et puis l'évidence devenait criante du gâchis coûteux, de la ruineuse et incompétente extravagance du nouveau régime. On ne pouvait plus nier que, pour un médecin actif et utile, il y avait un groupe nombreux d'inutile personnel administratif, employés superflus, petits et grands parasites, occupés à transcrire des détails vains et dépourvus du plus faible intérêt. Les taxes médicales représentaient non seulement un accablant fardeau, mais encore un éclatant scandale.

En un discours corrosif que la radio diffusa à travers tout le pays, le sénateur McDonough souligna que jamais la médecine n'avait été telle. Et qu'elle ne devait, ne pouvait pas rester telle. Le cri de ralliement devint : « Rendez la médecine aux médecins. »

— C'est très bien, tout cela, commentait Ann la perspicace. Mais à quelle sorte de médecins ?

Souvent, désormais, des discussions à trois réunissaient à la clinique – et jusque fort tard dans la soirée – Porter, Warren et sa jeune femme. Ran finit par remarquer :

— Vraiment, je ne vous savais pas si intéressé par ces matières, Porter.

— Parce que tu n'as pas souvent causé avec lui, dit Ann, qui n'était pas dans le même cas.

Toutes leurs discussions, qui marquaient de vives différences d'opinions dans le détail, les réunissaient en un accord absolu quant à l'essentiel : rendre la médecine à la vieille fraternité médicale, si souvent égoïste, négligente et maladroite, avec son système défensif et son « éthique » auto-protectrice, ce ne serait vraiment pas une solution avantageuse aux difficultés pressantes de la profession, ni, certes, une amélioration aux besoins du service public. Le problème des soins aux économiquement faibles demeurerait toujours sans solution, d'une

part, ainsi que, d'autre part, le problème de la rétribution des médecins qui donneraient aux malades le meilleur de leur temps, de leur dévouement et de leurs capacités.

Rien de valable n'avait été réalisé depuis l'établissement de la désastreuse médecine d'État, sauf le fait d'avoir fourni l'horrible exemple de la manière dont les choses ne devaient pas être faites. Proposée comme un remède aux maux inhérents à la pratique privée, cette panacée s'était, au contraire, affirmée comme une sorte de monstre de Frankenstein, détruisant la profession qu'elle était supposée secourir.

*
* *

Une température sévère durait toujours quand, un matin, le docteur Gilbreath téléphona de Ridgeville pour prendre des nouvelles de la jeune femme. Warren n'avait rien de particulièrement encourageant à signaler. À la fin de la conversation, l'obstétricien dit :

— Gardez la ligne. Voici le docteur Barton. Il désire vous parler.

La voix précise et claire du chirurgien s'éleva :

— Hello, Warren ! les détails de ce précieux plan sont-ils à jour ?

— Sans doute. Pourquoi ?

— Nous avons ici un ami qu'ils intéressent grandement.

— Pas le sénateur McDonough ? questionna Ran, tout frémissant de joie.

— Je n'ai mentionné aucun nom.

— Oh ! pardon ! Comment va l'hôpital ?

— Fort bien. Vous nous manquez. Navré que les nouvelles de Mrs. Warren ne soient pas meilleures. L'ami dont je viens de vous parler monte en voiture pour aller échanger quelques idées avec vous. Je le suivrai dans quelques minutes. Nous avons un certain nombre de choses à vérifier à Adson. Pourquoi ne pas monter en voiture vous-même et nous y rencontrer ?

— Ce sera avec plaisir. Demandez le docteur Roberts. Je serai chez lui.

*
* *

Une voix de mégère s'éleva dans le couloir au moment où il raccrochait le récepteur.

— Vous êtes un menteur ! Je ne m'abaisserais pas ainsi. Je suis une *dame* ! cria la voix, dans laquelle frémissaient des pleurs.

Le docteur Porter apparut à la porte du bureau de Ran.

— Cela vous intéresse-t-il de savoir que notre blonde sirène

écoutait une fois de plus votre conversation ?

— menteur ! menteur ! menteur ! (La « dame » insultée sanglotait,) J'essayais tout simplement d'obtenir moi-même une communication !

Saisissant sa veste et son chapeau, elle s'élança hors de l'immeuble. Porter bâilla :

— Était-ce important ?

— Non. Oui. Peut-être. Je me le demande. Cela se pourrait.

— Dix contre un, dans ce cas, qu'elle est en train d'appeler Adson pour faire son rapport.

Ran, troublé, se disait en lui-même avec une demi-conviction qu'il ne pouvait y avoir aucun mal à ce qu'elle eût entendu. Par la fenêtre, il la vit entrer chez Daily. Et si elle allait effectivement téléphoner à Wade ? Ce ne serait vraisemblablement que pour se plaindre de Porter.

Avec deux heures devant lui avant qu'il fût temps de partir pour Adson, il se mit au travail quotidien. Il fut interrompu par un vacarme de voix excitées dans le hall, et son nom fut prononcé plusieurs fois. Une demi-douzaine de jeunes gens de la ville portaient l'un des leurs, un garçon très bien, nommé Stoner. Il était étourdi et ensanglanté. Ran l'examina, constata que ses blessures étaient superficielles, les pansa et l'envoya au lit. Entre-temps, la conversation fragmentée du groupe lui permit de mettre bout à bout et côte à côte les détails de l'accident.

Marcus Regan, qui, conduisant sa forte voiture, était descendu de la montagne à la recherche de son fils, était reparti après l'avoir découvert, et avec lui son copain Paul Creeshaw. Vers la sortie de la ville, alors qu'il tournait un coin de rue, très court et à fond de train, l'auto du despote local avait dérapé sur une plaque de verglas, grimpé sur le trottoir et envoyé le jeune Stoner dans une vitrine. Après s'être brièvement informé du dommage, les hommes avaient repris la route.

Existait-il quelque rapport entre la hâte de Regan et la communication téléphonique interceptée ? Pourquoi le sénateur McDonough devait-il s'arrêter à Adson ? L'affaire des stupéfiants, dans laquelle Wade et Regan jouaient sûrement un rôle important, était-elle le motif de sa visite ? Plus préoccupé maintenant, bien moins libre d'esprit, Ran abandonna le dispensaire aux soins du docteur Porter et roula vers Adson.

Faute de trouver le docteur Roberts au dispensaire ou à l'hôpital, il se rendit chez lui. L'oto-rhino-laryngologiste, ayant obtenu son changement, était dans ses bagages. Ran, qui pensait avoir une heure à attendre, entama une discussion sur la situation locale. Roberts fit la réflexion que le docteur Wade paraissait fort nerveux et déprimé. Branch avait pris la haute main dans la direction de l'hôpital.

L'heure d'attente devint deux heures, puis deux heures et demie, et

les médecins entendirent alors dans les lointains le gémissement aigu et prolongé d'une sirène d'ambulance. Il augmenta de volume, puis tourna le coin et s'affaiblit en direction de l'hôpital.

Le téléphone sonna.

— Pour vous, dit Roberts.

Ran prit le récepteur. Une voix féminine parlait :

— Ici, l'hôpital, docteur Warren. Vous êtes attendu de toute urgence.

— Il doit y avoir erreur. On ne me demanderait pas à...

— Venez sans retard, je vous en prie, interrompit la voix de plus en plus pressante. Un accident.

— Curieux, dit Ran à Roberts, tandis qu'il mettait son pardessus. Je me demande si c'est un faux appel ?

— Voulez-vous que je vous accompagne ? En cas... ?

— Oui. J'en serais content. En cas.

Dans le hall de l'hôpital, ils furent accueillis par deux policiers d'État.

— De ce côté, docteur, fit l'un d'eux.

— De quoi s'agit-il ?

— Accident. Sénateur McDonough. Ça paraît grave.



CHAPITRE XII

À la porte de la salle des urgences, ils furent rejoints par le docteur Branch, qui arrivait du dehors en coup de vent.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il à Ran, sans aucune feinte de courtoisie.



— Appel particulier. Ran le repoussa et passa. Roberts suivit.

Le docteur Barton vint à leur rencontre. Une forme couverte était étendue sur la table. Branch s'adressa à Barton sur le mode résolu :

— Je fais préparer la salle d'opération à l'instant, docteur.

— C'est mon malade, déclara Barton, qui était pâle et tremblant.

— Et ceci est mon hôpital, lança hargneusement Branch. Veuillez vous souvenir que c'est moi qui commande ici.

Il sortit. Barton se tourna vers Ran.

— Vous allez devoir opérer.

— Moi ? fit Ran, stupéfait.

— Il faut que ce soit vous ou Branch. Je ne veux pas de Branch.

— Pourquoi pas vous ?

Barton avança sa main droite ; elle était noire et enflée.

— Je ne puis même pas servir d'assistant.

— Je le ferai volontiers, proposa Roberts.

Un coup d'œil au blessé confirma pour Ran l'opinion émise par le policier ; cela paraissait grave. Les cheveux grisonnants de McDonough étaient collés en plaque au-dessus de la tempe gauche, où une petite coupure dans le cuir chevelu avait abondamment saigné. La coagulation du sang avait, pour l'heure, arrêté l'écoulement. Le tour de l'entaille était gonflé, l'œil gauche noir et poché.

McDonough semblait inconscient et ne sortit pas de sa torpeur

lorsque Warren lui souleva les paupières pour examiner ses pupilles. Elles étaient sensiblement de même taille. Celle de gauche, peut-être, dilatée de façon à peine perceptible. Le faisceau de lumière qu'il projeta sur chacune successivement ne provoqua pas la moindre contraction. Il s'informa auprès de Barton.

— Cela fait combien de temps ?

— Une heure et demie à peu près.

— Comment est-ce arrivé ?

— Un rocher est tombé d'en haut au moment même où son auto prenait un mauvais tournant.

— A-t-il été coincé sous quelque chose ?

— Non. Je ne crois pas. Sa tête doit avoir heurté le côté de la voiture quand elle a versé.

Les risques de lésions internes semblaient donc faibles et Ran pouvait donner toute son attention aux blessures de la tête. La plus grave paraissait celle de la tempe gauche. Il fit mouvoir les bras et les jambes du blessé : la souplesse était-elle la même des deux côtés ? Il n'aurait pu le certifier. Tous les symptômes semblaient indiquer une fracture sous l'abrasion de la tempe, avec, probablement, une hémorragie entre la membrane qui sert de doublure au crâne – la dure-mère – et le cerveau. De telles hémorragies peuvent exercer une pression sur quelque portion vitale du cerveau et, parfois, entraîner la mort. Celle-ci était particulièrement inquiétante, comme intéressant cette partie du cerveau qui gouverne les mouvements des muscles.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de contrôler les fonctions, docteur ? demanda Warren à Roberts.

À l'infirmière, il dit :

— Faites apporter un brancard et qu'on le mette au lit en lui épargnant toute secousse. Mettez des infirmières spéciales en service. Et faites préparer une seringue stérilisée et une solution de glucose que nous puissions donner en intraveineuse si le besoin s'en fait sentir.

Il se tourna vers le chirurgien :

— Que pensez-vous qu'il y ait lieu de faire, docteur Barton ?

— Tout est entre vos mains. Je suis trop profondément secoué pour me fier à mon jugement.

Le chirurgien se dressa, trébucha, et serait tombé si le docteur Roberts et les infirmières ne l'avaient soutenu. Pour l'instant, il était nettement hors de jeu.

Ran injecta de la novocaïne dans la plaie à la tête de l'homme toujours inconscient. Les mains couvertes de gants stérilisés, il tâta le crâne au-dessous de la blessure : il ne s'y trouvait aucune trace de dépression osseuse, aucune fracture perceptible, mais il savait que cela ne garantissait rien. Les fractures du crâne, en effet, ne se produisent pas nécessairement à l'endroit même du choc. Il arrive qu'elles se

produisent à l'opposé, par l'effet de ce que les chirurgiens nomment *contrecoup*. Ou encore qu'elles traversent la base du crâne, occasionnant un saignement de l'une ou des deux oreilles. Mais il n'y avait de sang dans aucune oreille, ni frais ni séché.

Warren présumait qu'une fracture se trouvait dans la région temporale, un peu au-dessous et en arrière de la blessure extérieure. Elle n'avait pas besoin d'être fort grande pour causer beaucoup de dommage. Il suffisait qu'une artère fût légèrement endommagée et laissât suinter du sang qui, faute d'exutoire, se masserait infailliblement à l'intérieur. Si l'hémorragie ne s'arrêtait pas d'elle-même, l'accumulation du sang comprimerait la matière cérébrale molle et malléable, et un moment viendrait où seule une intervention chirurgicale pourrait empêcher la mort du patient. Tout le problème consistait donc à juger si on pouvait encore escompter l'aide de la nature ou s'il devenait indispensable d'intervenir pour ligaturer le vaisseau blessé et arrêter l'épanchement mortel.

Travaillant vite, Ran ferma la coupure par deux points de suture et appliqua un pansement léger. Roberts se redressa, son examen terminé, juste comme Branch pénétrait dans la pièce, de son allure la plus militaire.

— Tout est prêt, annonça-t-il. Le patient peut être amené sans retard.

Ran le considéra curieusement et le questionna :

— Quelle est votre intention ?

— Le conduire à la salle d'opération. J'estime qu'une opération immédiate pour constater l'étendue du dommage est indispensable, répondit Branch.

— Pas moi, dit Ran.

— Vous n'avez aucun droit ici, docteur Warren.

Le docteur Barton se souleva :

— J'ai confié le blessé au docteur Warren.

— Je regrette de devoir décliner votre autorité, docteur Barton. Ce que le docteur Warren a dans l'esprit est assez simple à deviner. Il entend m'éliminer de ce cas et opérer lui-même. Il veut pour lui le crédit d'avoir sauvé la vie d'un important sénateur, si toutefois il ne le tue pas.

La patience de Ran céda en un éclat :

— Foutez-moi le camp d'ici ! Foutez le camp avant que je vous jette dehors ! lança-t-il d'une voix basse et violente.

— Appelez le docteur Wade au téléphone, miss Durbin, commanda Branch.

— Restez auprès du patient, miss Durbin, ordonna Warren à l'infirmière, affolée.

Branch, son visage arrogant assombri de fureur, sortit avec

emportement. Ran le suivit jusqu'au couloir.

— Comment va-t-il, docteur ? s'enquit anxieusement le plus âgé des soldats.

— C'est une mauvaise blessure. Le cas est grave, répondit Ran. Voulez-vous veiller fidèlement ?

— Oui, monsieur. Je dois ma situation au sénateur. Nous ferons tout ce que vous direz.

— Sa vie se jouera pendant les quelques heures à venir. Nul ne doit être admis dans sa chambre sans ma permission ou celle du docteur Barton. Est-ce clair ?

— Oui, monsieur.

— Sa famille est-elle avertie ?

— Il n'a qu'une sœur. Nous avons envoyé un des nôtres auprès d'elle. Elle devrait être ici ce soir.

Ran réintégra la chambre :

— Un pari que Branch est parti à la recherche de Wade, dit-il à Roberts.

— Il ne le trouvera pas tout de suite : je l'ai vu quitter la ville en direction de Regan.



L'infirmière, ayant pansé la main blessée du docteur Barton, insistait, appuyée par Roberts, pour lui faire avaler une solide rasade d'eau-de-vie. Il la but et s'en trouva remonté.

— Que pensez-vous que nous devons faire ?

C'était une question épineuse. S'il répondait « Opérons tout de suite », cela pourrait signifier (ou tout au moins le paraître), comme l'avait insinué le venimeux persiflage de Branch, qu'il était désireux d'opérer lui-même. Par ailleurs, si l'opération était différée, il pouvait être trop tard pour que McDonough fût encore en état d'en supporter le choc.

Il parla lentement :

— Actuellement, je crois que c'est la temporisation qui s'impose : de nombreuses fractures du crâne guérissent même si une petite hémorragie intracrânienne s'est produite. Mr. McDonough était en parfait état physique ; nous pouvons donc sans risque le garder un peu en attente et sous surveillance, tout en soignant son ébranlement. Quel est, dans cette région, le meilleur spécialiste de la chirurgie du cerveau ?

— Carrollton, à Richmond. Faut-il l'appeler ?



— Je me sentirais plus tranquille.

— Je le comprends, intervint Roberts, mais n'oubliez pas que, sur ces routes glissantes, il faut compter six heures.

Ran réfléchit. Si ce vaisseau sanguin continuait à couler dans l'intérieur du crâne, un délai de six heures pouvait être dangereux. À ce moment-là, peut-être même l'habileté éprouvée d'un Carrollton serait-elle impuissante à empêcher le pire. En outre, la mort n'était pas le seul danger à redouter. Déjà, le côté droit commençait à se paralyser : si la pression hémorragique s'aggravait rapidement, le pouls et la respiration se ralentiraient à proportion, ce qui affaiblirait le patient en diminuant sa résistance. Et encore il se pouvait que d'une trop longue attente résultât un dommage permanent pour le cerveau.

Ran se savait capable d'accomplir la délicate tâche. Plus d'une fois, à Lakeview, dans des cas de graves fractures du crâne, il avait opéré une décompression, en découpant une plaque d'os pour retirer le caillot qui appuyait sur le cerveau.

— Pourquoi ne pas prendre une radio du crâne ? demanda Roberts. Et peut-être effectuer une ponction spinale ?

— D'excellents spécialistes, en effet, recommandent les deux, dit pensivement Warren. Mais on m'a enseigné qu'il y a peu à gagner et beaucoup à perdre, dans un cas semblable, à retourner le patient sur la table des rayons X.

— D'autant que cela ne vous indiquerait à peu près rien que vous ne sachiez déjà, appuya Barton.

— Et j'ai toujours eu le sentiment que, si une hémorragie se produit sous la dure-mère, une ponction spinale risque d'aggraver les choses en détendant la pression du fluide spinal contre le vaisseau endommagé.

— On se rend compte, Warren, que vous avez vécu aux pieds de Stokoff, remarqua Barton. Je lui ai entendu dire cela, très exactement cela, au cours de plus d'une réunion médicale.

*
* *

Deux heures s'écoulèrent. Le blessé ne changeait guère, sauf que la pupille gauche était nettement dilatée et le côté droit nettement paralysé. Il était étendu là, dans le coma, respirant avec lenteur, le pouls vibrant lentement sous le doigt de Ran.

Une heure encore, et un changement se manifesta. La respiration devint un peu plus courte, un peu plus bruyante, le pouls un peu moins fort, sautant parfois un ou deux battements, parfois se précipitant pendant quelques minutes. Ran quitta doucement la pièce et alla téléphoner au docteur Roberts, qui était retourné à ses bagages.

— Je crains que les difficultés ne s'annoncent. La respiration et le pouls s'affaiblissent indubitablement.

— Bien j'arrive.

Roberts examina une fois encore très complètement McDonough. Quand il en eut terminé, son visage était soucieux. Avec Warren, ils se rendirent dans la chambre où Barton se reposait après sa secousse. Ils le mirent au courant de leurs constatations : pouls lent et irrégulier, respiration réduite, pression sanguine accrue, ce qui indiquait une compression telle à l'intérieur du crâne qu'elle empêchait la circulation dans les centres vitaux du cerveau et forçait par suite la circulation générale du corps à augmenter sa pression. Mais cet effort, obligatoirement limité, ne pouvait suffire à empêcher une dangereuse anémie cérébrale après laquelle rien n'était plus à envisager que la mort.

— Je voudrais que vous veniez l'examiner à nouveau, docteur Barton.

Les trois hommes retournèrent auprès du patient.

— Combien je voudrais que miss McDonough soit arrivée ! dit Barton.

— Elle est là, docteur Barton, dit l'infirmière.

On la fit aussitôt entrer. C'était une femme grande, aux cheveux noirs, aux yeux attentifs et inquiets. D'un coup d'œil, Ran jugea que l'on pouvait compter sur son courage et son sang-froid.

Elle serra la main de Barton.

— Je puis tout entendre, Joe. Est-ce grave ?

— Oui. Nous avons appelé Carrollton. Mais maintenant nous avons peur d'attendre davantage.

— Quelle est l'autre solution ? Opérer ?

— Oui.

— C'est vous qui vous en chargeriez ?

Il montra sa main bandée :

— Pas moi. Impossible. Le docteur Warren. Vous pouvez avoir pleine confiance en lui.

— J'ai entendu parler de lui.

Elle scruta Ran attentivement.

— Opérez, dit-elle.

*

* *

Quinze minutes plus tard, la forme étendue de McDonough était amenée, couverte d'un drap, au centre brillamment éclairé de la salle d'opération. Ran et Roberts se brossaient les mains avant de les passer à l'antiseptique. Barton, calme, avait l'œil à tout. Tout, d'ailleurs, était prêt, les instruments stérilisés sur les tables drapées de blanc, avec les seringues, les aiguilles, le catgut, les fils de soie stérilisés dans la cire bouillante.

La peau du crâne du blessé, rasée sur tout le côté gauche, était d'une teinte étrangement sombre. La tête reposait sur un cadre étroit fixé au chevet de la table et qui rendait l'accès de la tempe plus facile. La petite entaille, barrée de ses deux points de suture, se détachait nettement. L'incision que Ran allait tracer ne couperait pas la blessure, mais, partant de l'oreille, elle irait, en remontant et légèrement infléchie vers l'arrière, presque jusqu'au milieu du crâne.

La respiration de McDonough était un peu moins profonde qu'une heure plus tôt, et son pouls, irrégulier, battait à soixante-dix pulsations. La pression sanguine, qui avait monté de dix points, indiquait que la compression du cerveau s'aggravait.

Plusieurs piqûres savamment réparties de novocaïne et adrénaline bloquèrent les nerfs aux endroits où ils pénétraient dans le muscle, afin de supprimer la douleur quand le scalpel commencerait son office et séparerait les fibres musculaires pour permettre d'arriver à l'os.

Travaillant avec le bistouri, avec les pinces hémostatiques, avec une vrille qui ressemblait à un vilebrequin de menuisier, le chirurgien

mit à découvert d'abord le crâne lui-même, blafard au fond de la plaie, puis, au fond d'un trou en forme de coupe pratiqué dans le crâne, une membrane d'un blanc mort, rappelant plus ou moins une coquille d'œuf : la dure-mère.

Les « rongeurs » alors entrèrent en jeu : sorte de forceps aux puissantes mâchoires capables de mordre l'os. Ran s'en servit pour agrandir le trou. Sous la blancheur de la membrane tendue, on distinguait une tache d'un bleu sombre, presque noir, qui n'aurait pas dû, normalement, se trouver là : le caillot.

Il s'en occuperait plus tard, lorsqu'il aurait ligaturé l'artère ménagée moyenne, car, ce qu'il y avait de plus urgent, c'était d'arrêter l'hémorragie.

Le trajet du vaisseau était facile à suivre à travers la dure-mère, où il laissait une trace en relief. En s'éloignant de la tempe, il se fourchait comme un arbre, mais à l'extrémité inférieure du cercle, d'où l'os était retiré, ce n'était qu'un tronc simple, de la taille à peu près d'une mine de crayon. Ran fit une légère encoche dans la dure-mère, glissa délicatement sous l'artère un « directeur », cannelé, destiné à protéger la matière cérébrale pendant qu'il ligaturerait l'artère, fit passer dans la cannelure une aiguille enfilée, si fine qu'elle devait être tenue entre les branches d'un hémostat, et l'obligea à remonter de l'autre côté de l'artère qu'il ligatura ensuite solidement, arrêtant les pulsations du sang dans le petit tronc principal et, par suite, dans ses innombrables rameaux. L'emplacement du caillot lui avait indiqué l'endroit où l'artère était endommagée et, donc, le point où il lui fallait placer sa ligature pour arrêter l'hémorragie.



Ran poussa un soupir de soulagement. Une partie de sa tâche était accomplie, et les choses s'étaient passées plus aisément qu'il n'aurait osé l'espérer.

Il s'agissait à présent de retirer le caillot.

Pour éviter un malaise toujours possible après l'ouverture de la dure-mère, Warren pria le docteur Roberts de faire au patient une piqûre intraveineuse de solution de glucose. L'action de la piqûre fut, cette fois, presque immédiatement perceptible. Dès que Ran sentit la membrane moins tendue sous son doigt, il glissa à nouveau le « directeur » en place, et, découpant dans la dure-mère un cercle à peu près de la même taille que le trou précédemment creusé dans l'os, il la replia sur elle-même, exposant à son tour le cerveau »

Normalement, se présente une substance d'un blanc rosâtre, la surface soulevée de circonvolutions qu'entoure un réseau de vaisseaux gonflés de sang. Actuellement, cette même surface était salie de sang, coagulé en un sombre caillot. Un fluide blanchâtre fileté de rouge s'échappait des bords de la plaie.

L'anesthésiste constata :

— Respiration difficile. Pulsations rapides et quelque peu irrégulières.

Warren l'avait prévu : les centres vitaux, longtemps privés d'afflux sanguin et qui, décomprimés par l'ouverture de la dure-mère, se trouvaient d'un seul coup irrigués à nouveau, avaient besoin de quelque temps pour reprendre leur équilibre fonctionnel.

Il couvrit d'une légère feuille de coton humide la partie mise à nu du cerveau et, debout près du blessé, attendit, pour continuer, que la régularité fût revenue.

Deux minutes, cinq minutes coulèrent : Roberts et l'anesthésiste vérifiaient le souffle, le pouls, la pression sanguine. Roberts se redressa :

— Il a repris un peu, je crois que vous pouvez y aller et enlever le caillot.

C'était là le point crucial de l'opération. Des nerfs stables, une main précise y étaient indispensables. Ran s'y préparait quand tout à coup un vacarme violent éclata dans le couloir. Une voix stridente tempêtait :

— Je suis l'officier médical de ce district.

— Voilà Wade ! murmura Roberts. Tout l'air d'être dopé.

— Ceci vous coûtera votre emploi ! somma une autre voix.

Regan, le despote, faisait appel à la pression politique. Mais les deux policiers d'État demeuraient fermes :

— Vous ne pouvez pas entrer, tels sont les ordres, et vous n'entrerez pas ! dit l'un d'eux.

Regan senior dit alors à son fils :

— Du calme, Bud. Il ne s'agit pas d'avoir une fusillade ici.

— C'est pourtant ce qui arrivera si l'un de vous tente de passer, menaça le second agent.

— Écoutez, officiers !...

Cette fois, c'était Branch qui essayait de la persuasion.

— Un grand spécialiste du cerveau vient d'arriver par avion de Washington pour soigner le sénateur. Docteur, passez-moi vos papiers officiels. Regardez, garçons. Vous n'allez pas mettre en doute l'autorité du secrétaire d'État à la Santé, tout de même ?

Mais le plus âgé des gardes maintint obstinément ses positions :

— Je ne sais rien de tout ça ! Nous sommes postés ici pour veiller à la porte de cette pièce jusqu'à ce que l'opération soit terminée, et nous veillerons. C'est tout. Mais c'est comme ça.

Barton glissa doucement vers la porte.

— Barrez la voie, dit-il.

Avec l'exaspération née d'un excès de fatigue nerveuse, Ran demanda :

— Suis-je censé opérer pendant cette foire ?

— Si vous ne continuez pas, répondit Roberts, c'est « leur spécialiste » qui terminera l'opération. Et vous savez ce que cela veut dire.

Oui. Warren le savait. Les paroles de Larry Wilson étaient inscrites dans sa mémoire en lettres de feu : « Ils font venir un spécialiste... et c'est la fin..., mort subite par embolie... ou mort lente par septicémie... C'est la route qu'ont prise le pauvre Gessler... et MacVey... et Porteous... et d'autres... » C'est ainsi que les choses se passeraient pour McDonough, pour l'homme qui avait en main les

évidences capables de ruiner tous leurs plans. Ce n'est que sur son propre cadavre qu'il laisserait leur spécialiste arriver jusqu'au sénateur.

Les intonations claires d'une voix de femme lui parvinrent. Miss McDonough intervenait, protestait, plaidait, les suppliait de s'en aller. Et puis un nouvel éclaircissement :

— Mon seul désir, miss McDonough, est d'offrir à votre frère le bénéfice de ce que je puis avoir d'habileté. Par ordre spécial du secrétaire Wilson...

Ainsi, c'était là l'émissaire ! Où donc Ran avait-il entendu ces inflexions suaves et mielleuses ? Il n'avait pas le temps d'y réfléchir. La lourde colère de Regan pénétrait les murs.

— Venez, garçons. Je m'en vais. Mais nous reviendrons avec la troupe du shérif, et vous autres, les bébés-flics, vous ferez bien de ne pas vous y frotter.

Dans le silence rétabli, Ran se mit au travail.

Avec une dextérité plus grande que jamais encore, il continua ce qu'il avait si bien commencé et ramena de dessous la calotte crânienne un caillot de la taille à peu près d'un dollar d'argent. La plus attentive exploration n'en fit découvrir aucun autre, et, s'il fut suivi d'une effusion de fluide spinal, il n'y eut plus d'hémorragie ; la ligature de l'artère méningée moyenne avait réussi, l'écoulement était arrêté.

Ce qui restait à faire, une fois le caillot retiré, était presque simple et facile par comparaison. La dure-mère fut suturée et le muscle temporal ramené sur l'ouverture de la boîte crânienne, où une membrane osseuse se reformerait petit à petit. Ce point demeurerait toujours faible sans qu'aucun trouble en résultât pour l'intéressé.

La plaie du cuir chevelu recousue, un pansement lâche posé dessus puis assujetti par un bandage, Warren se redressa : il comptait sur la saine vigueur de McDonough pour faire le reste et pour assurer la guérison.

— Beau travail, Warren, dit Barton. Maintenant McDonough doit aller bien.

Ran pensait de même. Il n'en demeura pas moins la plus grande partie de la nuit près du lit du blessé. Les douze premières heures qui suivent la décompression d'une fracture du crâne peuvent réserver des surprises. Warren n'entendait laisser aucune responsabilité en des mains inexpertes.

Vers le petit matin, McDonough remua, ouvrit les yeux, gémit une ou deux fois de souffrance et agita le bras qui avait été paralysé. Ran envoya l'infirmière chercher un calmant et, laissant le patient paisiblement endormi, sortit de la chambre sur la pointe des pieds. Tout irait bien à présent, il le savait. McDonough avait dépassé la crise immédiate.

L'infirmière avait commandé un déjeuner pour le docteur. Avant d'aller l'avalier, il remercia les deux policiers somnolents, leur disant que tout prenait une tournure favorable et que l'on n'aurait plus besoin d'eux. Ils partirent. Miss McDonough, pâle, mais joyeuse, vint retrouver Ran.

— Avez-vous vu le spécialiste envoyé de Washington ? demanda-t-elle.

— Non. Pas encore.

— Il est dans le hall. Il parle avec le docteur Wade et avec un homme au visage boursoufflé, vêtu de façon voyante.

— Regan, je présume. Je vais donner un coup d'œil à mon illustre confrère.

Il alla jusqu'à la porte. Un homme mince, aux cheveux noirs, se retourna.

— Mais c'est le *docteur* Sarnov ! dit Ran. Que voilà un plaisir inattendu, en vérité !

— Je vous serais fort obligé de me remettre votre rapport, docteur Warren, dit avec raideur l'ex-obstétricien. À compter de cet instant, c'est moi qui reprends en charge le cas du sénateur McDonough.

— Oh ! que non ! vous ne le reprendrez pas ! Il n'a pas besoin, *lui*, d'une opération césarienne !

Ran éprouva une solide satisfaction à la vue de la sombre rougeur qui envahit le visage de Sarnov.

— Vous n'êtes plus dans le coup, Warren, dit le docteur Wade. Le docteur Sarnov tient son autorité directement de Washington.

Regan fit un mouvement vers la porte. Un soupçon envahit l'esprit de Ran, qui effectua une promptre retraite auprès de miss McDonough.

— Écoutez-moi attentivement, dit-il. Sous aucun prétexte, et dans aucune circonstance, vous m'entendez, *aucune* circonstance, ne laissez votre frère seul avec le docteur Sarnov. *Pas même pendant une seconde.* Alerte le docteur Barton. Rappelez le docteur Roberts. L'un ou l'autre doit *constamment* se trouver auprès du sénateur. Et trouvez moyen d'avertir au plus tôt vos amis de Washington qu'il est en danger.

— Quelle sorte de danger ? demanda-t-elle, blanche jusqu'aux lèvres.

— Chirurgical, répondit sombrement Warren. Ne permettez à personne, à *personne*, de toucher à cette plaie en dehors de Barton ou de Roberts. Télégraphiez au Comité de s'activer et de mettre la peur de Dieu au cœur du secrétaire à la Santé Wilson.

— Mais vous n'allez pas nous quitter ? cria-t-elle.

— Croyez bien qu'ils ne me laisseront pas le choix. Ils veulent la voie libre. Veillez à ce qu'ils ne l'obtiennent pas.

La porte fut ouverte d'une poussée. Le shérif et deux de ses hommes appréhendèrent Warren et lui passèrent les menottes.

— Sous quelle inculpation ? s'informa-t-il.

— Bouclez-la ! Vous saurez ça plus tard.

Ils le conduisirent dehors.

— Je voudrais dire un mot, professionnellement, au docteur Sarnov.

— Quoi que vous ayez à dire, fit Wade, vous pouvez le dire en public et nous devons tous pouvoir l'entendre.

— Moi, je veux bien ! assura froidement Ran. Docteur Sarnov, vous voulez prendre mon malade en charge. Je vous rends donc responsable médicalement *et légalement*. S'il se produit un *accident* (il appuya sur le mot), une complication inexplicable, je vous promets une enquête. Ni le secrétaire Wilson ni aucune puissance politique ou autre ne pourra l'étouffer, je vous en donne l'assurance. Et le sujet de l'enquête – il s'interrompit et regarda tour à tour dans les yeux Sarnov, Wade et Regan, puis conclut posément – *le sujet sera « meurtre »*.

— Qu'insinuez-vous donc ? hargna Sarnov.

— Emmenez-le ! ordonna Regan.

En sortant par la grande porte, Ran vit Barton entrer dans le hall avec miss McDonough. Le chirurgien lui adressa un geste rassurant :

— Tout ira bien ! lança-t-il. Je tiendrai bon.

Ran souhaita en son cœur que cette promesse pût être tenue.

CHAPITRE XIII

Ran ne fut pas plus contrarié que cela d'être mis en prison. N'importe où, pourvu qu'il pût dormir tout de suite, et pendant longtemps. Il était totalement vidé.

Et le geôlier n'avait pas refermé sur lui la porte de la cellule que, déjà, il était perdu au monde et dormait à poings fermés.

Ce qui, par contre, le dégoûta profondément fut de se sentir secoué jusqu'à ce qu'il émergeât à la conscience.



— Reporter qui vient vous voir.

Il leva les yeux vers une silhouette maigre, impeccablement vêtue, et vers le visage placidement bienveillant d'un homme qui devait approcher de la quarantaine. Warren partageait la méfiance générale de ceux de sa profession à l'égard des journaux ; il pensa vaguement que cette apparition ne ressemblait en rien aux petits malins exaspérants dont la scène et l'écran on fait le type classique du journaliste. Le visiteur se présenta :

— Vereker. De *La Voix*. Washington.

— Washington ? répéta stupidement Ran. Comment êtes-vous là si vite ?

— Avion privé. Vous avez opéré le sénateur McDonough, n'est-il pas vrai ?

— Rien à dire, grogna l'autre. Je ne parle pas de mes cas. Ça ne regarde pas les journaux. Et, de plus, j'ai besoin de dormir.

— Le sénateur McDonough représente une information légitime. Mort ou vif.

Ran s'assit :

— Comment ? Il n'est pas mort, tout de même !

— Non. Mais – Mr. Vereker parlait en choisissant délibérément ses termes – ces cas présentent toujours un certain danger. Le danger, par exemple, d'une lente et incurable infection au cours de l'hospitalisation. Plusieurs membres de l'état-major du sénateur ont déjà succombé à cette épidémie. Mais peut-être ne savez-vous rien de cela ?

— J'aimerais apprendre comment *vous* le savez.

L'autre ignora ce souhait, mais reprit :

— Le docteur Barton m'a donné un message pour vous : la condition du malade est aussi bonne qu'on puisse l'espérer.

— Merci. Mais si vous avez parlé avec le docteur Barton, vous n'avez nul besoin de moi.

— Dame, si ! Vous êtes le héros de l'aventure. Si je vous sors d'ici, me donnerez-vous une interview ?

Ran le considéra non sans scepticisme :

— Je me demande comment vous me sortiriez d'ici ?

— Ben ! à vrai dire, vous ne devriez pas y être. Mais vous n'avez pas été très malin, à Adson.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, pas très malin ? Je ne pouvais pas me battre avec l'escorte du shérif, non ?

Ran était sincèrement indigné.

La réponse vint, placide :

— Beaucoup moins malin que Barton ! Gars qui pense vite et bien, Barton. Quand ils ont voulu le faire sortir de la chambre du sénateur McDonough, il a choisi un... comment appelez-vous ça, bien tranchant, brillant et l'air méchant tout plein, vous savez ? et puis il a débité son petit morceau avec beaucoup de brio : « Je suis, a-t-il dit, un officier médical fédéral, sur propriété fédérale, et le premier bâtard d'entre vous qui tente de mettre un seul doigt sur moi, je lui coupe la gorge avec ce truc infecté, et si, après ça, il en tire jamais sa peau, je le fais envoyer à Atlanta à perpétuité. J'ai dit ! » Ces mots ne sont peut-être pas la copie absolument conforme de son topo, mais telle quelle la citation fera très bien dans un article. Et, avec ça, il les a eus !

— Pourquoi n'y ai-je pas pensé ? fit Ran. Ainsi donc, Barton est toujours là ?

— Et même, oserai-je dire, un peu là ! Le plus qu'ils aient permis à Sarnov a été de lire le graphique. Citoyen très indésirable, le dénommé Sarnov.

L'impression d'avoir sous-estimé Mr. Vereker s'affirmait de minute en minute chez Ran. Il demanda :

— Et vous croyez pouvoir me tirer d'ici ?

— À l'heure qu'il est, le plat doit déjà être retiré du feu. Nous avons asticoté le comité de McDonough pour qu'il se hâte d'obtenir un ordre

d'élargissement de la cour fédérale, et on l'envoie par avion. Il sera ici avant la soirée. Parlez-vous maintenant ?

— C'est tout ce qu'il me reste à faire. Que voulez-vous savoir ?

Et, stimulé par quelques questions astucieuses, précises et calmes, Ran fournit un récit assez complet, s'effaçant lui-même à l'arrière-plan, du moins telles étaient son intention et son impression, malgré les patientes tentatives du reporter pour l'entraîner en pleine lumière.

— Voilà qui est réglé, dit enfin Vereker. Passons à l'accident lui-même. Une idée à ce sujet ?

— Oui. Mais pas pour la publication.

— D'accord. L'interview est terminée. Et maintenant je serais reconnaissant pour toute information locale, pour tout tuyau, que vous pourriez me fournir.

— Avez-vous pensé au temps qu'il faisait ?

— Pas particulièrement. Catastrophe due au brouillard ?

— En aucune façon. Temps clair et froid. Sol gelé.

Mr. Vereker le contempla méditativement.

— Gelé, c'est bien ça ?

— Gelé dur. Les morceaux de rochers n'ont pas l'habitude de s'arracher tout seuls d'un sol gelé pour dévaler le long d'un flanc de montagne au moment le plus opportun.

— Non, admit doucement l'autre. Ce n'est pas leur habitude. Très juste. Dommage que les empreintes de pieds ne marquent pas sur un sol gelé.

— Pas les empreintes de pieds. C'est exact. Mais un levier, ça se pourrait bien.

Mr. Vereker se leva. Il offrit à Warren le plus beau compliment qu'il connût :

— Vous auriez dû être reporter ! J'emmène un photographe là-haut.

— Je voudrais, dit anxieusement Warren, que vous me fassiez parvenir des nouvelles du sénateur.

— Je ferai de mon mieux, promit l'autre.

À quatre heures, l'ordre fédéral d'élargissement parvint à la prison, et Ran fut aussitôt libéré. Il se hâta de rentrer pour rassurer Ann. Chez lui, il passa une demi-heure au téléphone, essayant en vain d'obtenir soit Barton, soit Roberts à l'hôpital. À chaque demande, la même réponse exaspérante était faite : « occupé... »... « occupé »... « occupé »...

Porter arriva et trouva Ran jurant à pleins bords !

— Qu'est-ce qui vous excite ainsi ?

— Pourquoi diable ne puis-je arriver à obtenir personne à l'hôpital ?

— Employez votre intelligence, conseilla l'autre. Communications

interrompues.

— Alors, j'y vais.

— Je n'en ferais rien.

— Parce que quoi ?

— Vous iriez très probablement au-devant de nouveaux ennuis, ce qui serait pénible pour Mrs. Warren.

— Je t'en prie, Ran, n'y va pas ! supplia la jeune femme. Si tu savais quel souci je me suis fait !...

— Bon.

Il s'inclinait, mais s'installa près du téléphone en une vigile inquiète, que ponctuaient de fréquents et infructueux appels en direction de l'hôpital d'Adson.

À huit heures quinze, la sonnerie retentit. Ran bondit sur l'appareil.

— Docteur Warren ? On vous parle d'Adson.

Puis une voix aux accents calmes :

— Docteur Warren ? Ici, Vereker.

— Oui, oui.

D'une main impatiente, il arrêta Ann qui se glissait vers lui.

— Comment va ?...

— Suis allé faire là-haut la promenade prévue.

— Oui ? Et alors ? Trouvé quelque chose ?

— Et comment ! Avec diagramme. Vous aviez raison.

— Ainsi donc c'était bien un...



— Pas sur ce fil ! coupa Vereker. C'est une histoire toute chaude. Je leur en ai passé six mille mots déjà et les ai avertis d'attendre jusqu'au dernier moment pour boucler le journal.

L'activité professionnelle de Mr. Vereker laissait Ran assez froid. Ce qu'il tenait à savoir, c'est comment se portait le blessé. Et il le dit sans

barguigner.

— État parfaitement satisfaisant, répondit le journaliste.

Ran, très excité à présent, questionnait :

— Vu Barton, alors ? Qu'a-t-il dit exactement ?

— Non. Pas vu Barton. Personne n'a vu Barton. Wade et le shérif ont posté une garde autour de l'hôpital.

— Alors comment savez-vous que... ?

— Barton a lancé un billet par la fenêtre. Me chargeant de vous dire que l'état est normal, qu'il n'y a aucune complication et que vous n'avez pas lieu de vous tracasser.

— Chic ! Mais si Wade et ses satellites décident de faire du vilain ?

— C'est ce qu'ils font. Regan et le shérif racolent tous les mauvais garçons de la ville et leur font prêter serment comme adjoints aux forces policières locales.

— Mais, Seigneur ! s'exclama Ran, effaré, cela signifie qu'ils ont l'intention d'entrer en action, qu'en pensez-vous ?

— Et alors, ça ferait une histoire épatante !... assura placidement Vereker. Les deux policiers d'État sont dans la chambre du sénateur, maintenant. Ce sont des garçons à la hauteur, ils s'en tireront !

— Ne ferais-je pas bien de venir ?

La voix de Ran était anxieuse, les deux mains d'Ann se faisaient suppliantes sur son bras.

— Je pourrais amener du renfort.

Il pensait à Brad Carlton, au vieil Hazlitt, à quelques autres amis montagnards qui, eux aussi, tireraient.

— Sera pas nécessaire. Ils ne tenteront rien avant le matin, je pense, et, à ce moment, la situation sera bien en main. *Bien en main*, répéta-t-il en détachant les mots avec emphase. Comprenez-vous ?

— Ma foi non !

— Humm. C'est dommage. Je vais risquer le coup en espérant que quiconque écoute en ce moment sur cette ligne (c'est une quasi-certitude) ne comprend pas le français. Mais voilà, le comprenez-vous, vous ?

— Non. Mais (Ran eut une lueur) ma femme est très calée là-dessus.

Il mit le récepteur dans la main d'Ann.

— Hello ! j'écoute, dit Ann.

Elle était intriguée et cela se lisait sur son visage.

— *Soldats ?* répéta-t-elle. *Soldats de la... Ah ! oui ! ah ! oui !...*, je vous comprends. *Chiens du diable, hein ? Éléphant. Quand ça ? Demain*(13) ?

Elle raccrocha et se prit à rire sans retenue :

— Crois-le ou non, Ran, l'infanterie de marine arrive.

— Parle clairement, dit-il, agacé.

— Mais c'est vrai. Ils arrivent cette nuit même. Ton ami le reporter est un monsieur plein de ressources !

— Tu dis qu'il a appelé l'infanterie de marine ?

Ran était sceptique.

— Lui ou quelqu'un d'autre. On les a appelés. Les soldats de la mer. Les chiens du diable. La situation est bien en main. Quel dommage vraiment, chéri, dit-elle avec une hautaine supériorité, que tu n'aies pas pensé à t'instruire quand tu étais au collège.

— Va te coucher, tiens, fit-il.

— Moi ? Oh ! très peu ! Je reste levée pour connaître les derniers résultats.

Ils arrivèrent juste avant minuit, lorsque le train du soir eut fait à Adson une halte spéciale pour déposer sur le quai de la gare un peloton de fusiliers marins sous la conduite d'un alerte sergent qui les dirigea tout droit sur l'hôpital.

La voix de Mr. Vereker revint au bout du fil :

— À présent, les choses peuvent être dites en anglais. L'infanterie de marine est en possession du terrain. Je doute fort que Mr. Regan et ses copains se lancent à l'assaut ! Quand bien même il aurait fait prêter serment à tout le comté !...

— Mais, nom de nom ! comment ça s'est-il goupillé ?

— Eh bien ! le secrétaire d'État à la Marine, Westover, est un grand ami du sénateur McDonough. Quelqu'un peut avoir eu l'idée de lui expliquer que le sénateur était en danger.

— Quelqu'un, hé ? Ce ne serait pas vous, par hasard ?

— Il se peut que j'aie laissé entendre..., fit modestement Mr. Vereker.

*
* * *

L'article de pleine page dans *La Voix* du matin offrit à la famille Warren des émotions diverses. Ran se refusa obstinément à en faire la lecture à sa femme et se mordit les doigts de son entêtement lorsqu'elle téléphona au docteur Porter, qui vint et lut le texte de bout en bout, avec des effets oratoires et une sardonique emphase sur les passages héroïques, qui mirent l'intéressé au supplice et lui arrachèrent de vaines protestations. Ann, pour sa part, jubilait. Enfin son mari, si longtemps déprécié, était reconnu à sa juste valeur et recevait sa légitime part de louanges et de célébrité. Elle aima et admira le « papier » de Vereker et balaya les protestations de Ran, qu'un texte aussi explosif effarouchait.

Car il était indubitable que, par la méthode et par la forme, c'était du journalisme sensationnel. Mais c'était également du journalisme

exact, compréhensif, honnête, bien qu'un peu haut en couleur. L'accusation de trahison et de tentative d'assassinat était franche et hardie. Des photos montrant les traces du levier dans le sol, à l'endroit où le bloc de rocher avait été volontairement descellé, étayaient l'accusation. *La Voix* exposait que le sénateur McDonough était à la veille de publier les résultats de son enquête sur le trafic des stupéfiants et la corruption médicale à l'échelle nationale, et que la bande menacée avait préparé son complot en vue de l'éliminer, de se débarrasser du danger qu'il représentait pour elle.

*

* *

Jusqu'à ce que le patient eût repris des forces suffisantes pour permettre son transport à Ridgeville, il demeura sous l'incessante et vigilante surveillance de Barton, Roberts ou Warren, qui se relayaient auprès de son lit. Sarnov avait été rappelé à Washington. Ni Branch, ni Wade, ni aucun praticien local ne furent, à aucun moment, admis dans la chambre du blessé, et chaque infirmière, chaque assistant étaient choisis parmi du personnel connu et éprouvé.

Au bout de deux semaines, Barton permit le transport du sénateur, qui fut emmené à Ridgeville dans une ambulance qu'escortait la police d'État.

Sitôt reposé, McDonough fit appeler Warren. À part une pâleur légère et un bandeau blanc autour de la tête, rien n'indiquait qu'il venait de passer à un doigt de la mort.

Ran sentit le magnétisme de cet homme lorsqu'il lui serra la main, puis, se laissant aller contre les coussins, le regarda en souriant.

— Warren, avant longtemps de grands changements vont se produire dans la profession médicale. Le public est excédé et méfiant. Nous allons à une organisation nouvelle, où des hommes tels que vous auront leur place. Entre-temps, je vais veiller à ce que les griffes de Wade soient limées. Vous ne risquerez plus d'ennuis de son fait. Et ne croyez pas que j'aie oublié le plan Warren. Vous aurez de mes nouvelles.

*

* *

Quelques jours plus tard, en arrivant au dispensaire, Ran aperçut le visage bienveillant, les yeux candides et l'impeccable silhouette de Mr. Vereker, de *La Voix* de Washington. Il était là pour affaires, expliqua-t-il avec douceur.

— Quelles affaires ? Vous n'avez pas l'intention de me dépecer à nouveau pour vous offrir les jeux du cirque, j'espère ?

— Non. Vous n'êtes pas le héros de cette page... Vous avez eu ici quelqu'un du nom de Lorrimer Thompson ?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous m'en dites ?

— Rien. Clientèle privée.

— Si vous ne voulez rien m'en dire, c'est moi qui vous renseignerai, offrit généreusement le rédacteur. Lorrimer Thompson était le docteur Laurence Wilson, fils du secrétaire d'État à la Santé.

— *Était ?*

— Est. Adresse actuelle quelque part dans les îles Hawaïi.

— Vous voyez, vous en savez plus long sur lui que moi.

— C'est mon métier de savoir les choses. Pour le moment, votre ami est en sécurité. Pendant son voyage de départ, il n'a eu qu'un seul accident.

— Accident ?

— Rien ne permet d'affirmer que ce fut autre chose. Et ce ne fut pas grave. Docteur Warren, qui a tenté de « l'avoir » ici ?

— Je regrette, mais je ne puis parler de cela.

— Marcus Regan a trempé dans l'histoire, cela je le tiens pour certain. Mais votre chef, l'artificieux Wade ?

Ran hocha la tête silencieusement.

Vereker le considérait avec une patience un peu lasse.

— Bon. Je sais qu'on lui a tiré dessus. Je ne sais pas qui. Mais ça ne me tracasse guère. Ce que je cherche, c'est la cervelle derrière cette main. Les hommes qui ont commandé la chose. Est-ce que ceci vous aidera à parler ?

Il tendit au chirurgien une lettre de McDonough. *Mr. Vereker travaille en accord étroit avec le Comité, écrivait le sénateur, il a notre entière confiance. Et je serais heureux que vous lui assuriez toute l'aide qu'il est en votre pouvoir de lui donner.*

— Entendu, fit Ran. Je vais parler. Mais, cette fois, gardez mon nom à l'arrière-plan, je vous prie.

Guidé par les sondages experts de Vereker, Ran expliqua en détail l'histoire du coup de fusil reçu par Larry, de son séjour à l'hôpital d'Adson, de son enlèvement et de sa mise en sûreté. Au bout d'une grande heure, le reporter glissa dans ses poches les divers et quelconques chiffons de papier où il avait griffonné quelques notes.

— Ceci, remarqua-t-il, nous sera d'un grand secours.

*

* *

Son article, dont l'histoire Wilson ne constituait qu'un épisode parmi de nombreux détails sensationnels, remplit deux pages entières de l'édition du dimanche. D'autres journaux en reproduisirent de

larges extraits, et la radio le répandit à travers le pays tout entier. C'était le coup de pistolet marquant l'ouverture de la campagne finale que McDonough et le Comité menèrent suivant une stratégie magistrale, basant les inculpations de gangstérisme médical, de trafic de stupéfiants et de meurtre sur les moins émouvantes – mais non moins significatives – statistiques de mortalité dans l'ensemble de la nation, de mortalité dont rien d'autre ne pouvait expliquer le considérable et constant accroissement.

Une vive panique s'ensuivit chez les suspects. Plusieurs quittèrent le pays au plus vite. Quelques-uns – peu nombreux – discutèrent les preuves fournies. Le secrétaire d'État à la Santé Wilson démissionna, bien que protestant en pleurant de son innocence. Un grand nettoyage fut effectué parmi les médico-politiciens incompetents et avides. La médecine commença progressivement de resurgir de la boue où la politique l'avait plongée et fut progressivement rendue aux médecins. Ran, modeste et satisfait d'avoir joué son petit rôle dans la lutte en y ramenant McDonough sain et sauf, admirait le déroulement des opérations et se demandait quel en serait le résultat définitif.

Il espérait – et il croyait – que la profession médicale allait se ressaisir complètement, oublier ses égoïstes manœuvres de politique intérieure à courte vue, et vivre désormais à la hauteur de ses nouvelles opportunités, de sa pureté retrouvée.



CHAPITRE XIV

Et Ran s'installa dans l'accomplissement de sa tâche quotidienne. Il était satisfait désormais – ou faisait de son mieux pour se persuader qu'il l'était – de son existence routinière, veillait sur Ann et s'intéressait au développement de leur fils. Localement, les choses étaient devenues pour lui plus agréables et plus faciles : le district médical n° 10 avait acheté une conduite et s'engageait dans la voie de la vertu.



À la suite des révélations publiées par Vereker, Bud Regan avait été arrêté pour tentative de meurtre. Son père, abandonnant ses despotiques prérogatives, prit de subites vacances en Amérique du Sud. Le docteur Wade disparut dans la retraite d'une clinique de désintoxication, et Daily fut découvert un beau matin hors d'atteinte de la justice humaine par la grâce d'une de ses plus coûteuses et plus sûres compositions.

Sans avoir rien fait pour se pousser, Ran était devenu, en quelque sorte, l'autorité médicale du district. Sur son conseil, le docteur Porter fut transféré des eaux dormantes du dispensaire de Stoneville à l'hôpital d'Adson, où, dans un emploi de premier plan, il justifia aussitôt le jugement de Warren quant à la valeur, jusqu'alors enfouie, en se jetant à l'ouvrage avec enthousiasme et dévouement. Le docteur Roberts se laissa volontiers convaincre de rester. Branch et Fossiter furent discrètement évacués, et deux praticiens choisis avec soin les remplacèrent. Pour compléter l'état-major, deux internes arrivèrent de Lakeview, et l'hôpital d'Adson commença de se modeler sur celui de Ridgeville.

Peu de temps avant la date à laquelle Ran devait conduire sa femme à Baltimore, le sénateur McDonough lui téléphona de sauter en

voiture pour venir le voir chez lui.

— Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous ai appelé, dit le sénateur, lorsqu'ils furent installés au fond de leurs fauteuils dans la véranda de la vieille maison coloniale.

— Ma foi, je l'avoue...

— Le président m'a téléphoné hier pour m'offrir le poste de secrétaire d'État à la Santé.

— C'est bien ce que nous attendions tous, dit Warren.

— Si j'accepte, j'aurai besoin d'être aidé.

— La profession tout entière sera derrière vous. Du moins tout ce qu'elle comporte d'hommes dignes de ce nom.

— Je l'espère bien. Et vous ?

— Évidemment, je serai derrière vous.

— Je ne vous veux pas derrière moi, je vous veux avec moi.

— À votre service. Je viens de passer de bons moments à mettre le district à peu près au point.

— Ce que j'ai dans l'esprit n'est pas une besogne de district. Elle est plus importante. En fait, c'est à peu près la plus importante. J'aurai besoin à côté de moi d'un homme qui connaisse toutes les questions médicales, comprenne les difficultés et puisse construire en vue de l'avenir. Je puis manier toute la partie politique et ministérielle. Mais, en ce qui concerne le problème techniquement médical, j'aurai besoin d'un médecin en qui les autres médecins auront confiance. Il me semble que ce devrait être vous.

Ran demeura un long moment silencieux. Il n'était aucunement préparé à ce genre de proposition. Être le commandant en second – car c'était bien de cela qu'il s'agissait, ni plus ni moins – de toute l'organisation médicale de la nation ?... il ne pouvait pas le croire...

— Êtes-vous certain de bien me connaître ? demanda-t-il enfin. Vous savez que j'ai raté mon examen à deux reprises avant de réussir à la troisième.

— Oui. Je sais tout cela.

En lui-même, Ran se demandait ce que l'autre ne savait pas.

— Il ne s'agit pas ici d'épreuve examinatoire, mais d'une nomination. L'acceptez-vous ?

Ran demeura silencieux cette fois encore. Tout cela lui arrivait trop soudainement. Les possibilités étaient trop vastes. Pouvoir réaliser son plan, l'essayer, combattre pour son application, le voir à l'œuvre, en action. Voir un immense système de cliniques s'étendre sur tout le pays, et voir, sur tout le pays, reculer les maladies : ce serait magnifique. Presque plus que ce qu'un homme pouvait espérer accomplir au cours d'une existence entière. Inévitablement, il y aurait des difficultés, des mécontentements, des écueils. Peut-être un échec. Peut-être, après tout, le plan ne rendrait-il rien. Peut-être

n'échapperait-il pas aux caractéristiques fondamentales de la nature humaine qui ont fait échouer tant d'entreprises idéales. Et il y avait Ann. Si Ann était bien portante, si elle était à côté de lui pour l'aider dans la lutte, alors oui. La question posée serait résolue par l'affirmative. Mais Ann... aveugle... Comment s'arrangerait-elle de tout cela ?

— Je crois, dit doucement son hôte, que je devine une partie de vos difficultés. Barton m'a parlé de votre femme. Croyez bien que je suis sincèrement peiné.

— Merci, dit Ran. Et comprenez que je ne suis pas encore à même de prendre une décision définitive... Mais, si je vois la possibilité de m'atteler à la besogne, avez-vous quelque idée sur la manière de démarrer ?

McDonough ouvrit une serviette posée sur la table.

— J'ai esquissé ici une sorte d'avant-projet. Ce que je considère comme la première chose à faire, c'est de mettre sur pied et en action une de vos cliniques : nous devons avant tout prouver que cela peut se faire et montrer comment cela fonctionnera. Il faudrait choisir, pour cette tentative initiale, un endroit où les économiquement faibles soient particulièrement nombreux. Mon idée serait de vous laisser choisir votre groupe et d'installer votre première clinique dans la vallée du Tennessee.

Choisir son propre groupe ! Installer sa propre clinique ! Pendant qu'il travaillait au plan, son rêve l'avait conduit jusque-là. C'était le but qu'alors il entrevoyait. Il avait tous les noms dans la tête : Mark Riley, Porky McNab. Tim Brennan naturellement, éventuellement Sybilla Barr. Tous ceux dont la compétence et le dévouement étaient prouvés. Joe Pound, s'il voulait bien se laisser arracher à son cher travail à la Santé publique. Roberts, oui, bien sûr. Et Porter. Porter, qui, entouré de la sorte, serait précieux. Une équipe qui offrirait aux autres un modèle tel que toutes les cliniques régies par le plan se sentiraient soulevées d'émulation, et n'auraient de cesse qu'elles soient arrivées à lui ressembler.



McDonough regardait Warren, pendant qu'il évoquait la tâche à accomplir et en préparait en esprit les voies et moyens ; il regardait ses yeux où s'allumait la généreuse flamme de l'enthousiasme, et il savait qu'il n'aurait pu choisir de meilleur second que Ran.

— Ce ne sera plus long maintenant, n'est-ce pas, avant que vous soyez fixé au sujet des yeux de votre femme ? demanda-t-il.

— Deux ou trois semaines.

— Prenez votre temps pour décider. Ma nomination ne sera effective que dans un mois.

— Merci, monsieur. Ce n'est pas que je ne souhaite point accepter votre proposition. Dieu sait que je donnerais n'importe quoi pour une pareille chance. Mais ça ne me laisserait guère de temps à passer chez moi, n'est-ce pas ?

— Durant la première année, certainement pas.

— Eh bien ! toute la question est là.

*

* *

En retournant à Stoneville, il décida de ne rien dire à Ann. Si elle ne retrouvait pas la vue, il lui laisserait tout bonnement croire qu'il n'y avait eu entre le sénateur et lui qu'échange d'idées sur des sujets généraux et non personnels, et s'en tiendrait à cela.

C'était déjà une joie solide de penser que, ne dût-il prendre aucune part à son effective mise en action, le plan aurait tout de même sa chance.

*

Trois semaines après sa conférence avec McDonough, la fureur qu'avait soulevée l'annonce de l'élévation du sénateur militant au poste de secrétaire d'État à la Santé commençait à se calmer. Il y aurait, quand son nom serait prononcé au Congrès en vue de l'approbation, une résistance marquée de la part des politiciens de la vieille garde, mais le vote favorable était d'ores et déjà une certitude. Le choix du président avait été accueilli par le public comme par ceux de la profession avec une ferveur si certaine, avec une majorité si proche de l'unanimité que la discussion autour de son investiture ne pouvait être bien longue, ni l'issue en laisser le moindre doute.

*

* *

Ran était debout à côté du lit d'hôpital où sa femme était couchée. Une quinzaine de jours plus tôt, assis dans la galerie d'observation, il avait regardé le docteur Volmer accomplir l'opération infiniment délicate dont le résultat allait lui être connu dans quelques minutes. Les yeux de la jeune femme étaient, pour ces quelques minutes encore, couverts des enveloppements noirs employés pour protéger ces organes sensibles, après que le couteau eut accompli sa besogne. Dans un coin de la pièce, l'infirmière s'activait à préparer sur un plateau stérilisé tous les instruments dont le docteur Volmer pourrait avoir besoin pour enlever bandage et pansements.

Il n'avait opéré qu'un seul œil, l'œil droit. Selon que ce serait une réussite ou un échec, le docteur Volmer déciderait d'opérer l'œil gauche un peu plus tard ou de renoncer à la seconde intervention.

Ann avait supporté courageusement la première. Sachant que Ran ne la quittait pas du regard, elle avait souri jusqu'au moment où un pansement stérile avait été posé sur son visage, et même, l'instant d'après, elle avait encore agité vers lui une main amicale avant qu'on la recouvrit aussi d'un volumineux drap blanc.

Fasciné par l'adresse magique de Volmer, Ran avait suivi chaque mouvement de ses doigts habiles. L'opération avait demandé quinze minutes à peine.

Pendant les jours qui suivirent, une irritation s'était produite sous la sclérotique dans la choroïde, où les ondes courtes avaient agi, et cette irritation, si tout allait bien, attirerait progressivement la rétine à sa place normale, contre la choroïde, rétablissant ainsi la vision dans l'œil aveuglé. L'idée de créer de la sorte une inflammation capable de remédier au décollement de la rétine était un triomphe de génie empirique.

Et maintenant Ann et lui attendaient que les bandages fussent enlevés, attendaient pour savoir si l'irritation avait fait son œuvre.

Une épaisseur après l'autre, les pansements tombèrent. Ran, silencieux, retint son souffle jusqu'à l'instant où les doigts délicats de Volmer écartèrent minutieusement les paupières. Répondant à un signe presque imperceptible, l'infirmière leva une lampe de telle manière que la lumière touchât une seconde la pupille dilatée d'Ann.

— Ran ! *Ran* !...

Son cri retentit dans la chambre...

— Je vois !

*
* *

Quand le chirurgien fut parti, suivi de l'infirmière, avec son plateau, Ran se laissa tomber à genoux près du lit, passa un bras autour du cou de sa femme et appuya sa joue râpeuse contre la douce joue tiède. Ils n'avaient pas besoin de paroles. Sans qu'il eût rien dit, elle savait combien il était heureux de ce qu'elle ne serait pas aveugle, de ce qu'elle verrait son enfant et le trouverait vigoureux et beau, de ce qu'elle reverrait les flancs des montagnes brunissant à l'annonce de l'hiver déjà proche.

Au-dehors, la cloche de l'hôpital tinta midi.

— Il faut que j'aille télégraphier à McDonough, dit Ran. Il voudr...

Tout à coup il s'arrêta, se souvenant qu'il n'avait rien dit à sa femme de sa conférence avec le sénateur, aujourd'hui secrétaire d'État à la Santé, et ne lui en aurait jamais parlé si l'opération avait échoué.

— Pourquoi McDonough ? s'informa-t-elle.

Alors il lui raconta tout.

Et la chance qui lui était offerte. Et la clinique toute neuve dans la vallée du Tennessee. Sa propre clinique. Avec son propre groupe.

Pendant un grand moment, elle demeura sans une parole. Quand elle parla, sa voix claire était un peu cotonneuse et elle n'en était pas complètement maîtresse.

— Tu allais abandonner tout cela pour moi ? Pour... pour une charge aveugle ? pour un poids mort ?

— Eh bien ! chérie..., commença-t-il.

Mais elle l'interrompit :

— Tu as pu supposer que je te laisserais faire ? Que dois-tu donc penser de moi ?

Il se pencha sur elle :

— Ce serait trop long à te dire maintenant.

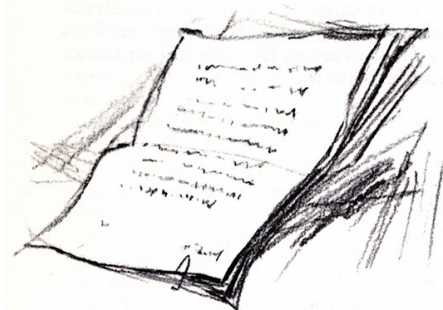
Dans son obscurité (désormais temporaire), la sensibilité de la jeune femme s'était aiguisée. Elle devinait, elle interprétait le regard lointain de son mari. Il était plein de rêves. Rêves aujourd'hui encore, et demain réalité... Il organisait une active clinique, avec Tim et Porky, avec Mark et Howard – non, pas le pauvre Howard, qui avait abandonné aux austères exigences de sa profession sa santé et ses espoirs ; pas Larry non plus – mais Porter certainement et, sans doute, Joe Pound. Ran y voudrait aussi Sybilla Barr. Eh bien ! s'il y tenait, elle accepterait même Sybilla Barr en cette glorieuse compagnie de saints de la médecine travaillant tous ensemble à une commune cause. Elle voyait Ran revenu dans la salle d'opération ou dans l'amphithéâtre. En vêtements blancs, masqué, l'acier sauveur brillant dans sa main gantée. Il n'attendait que le signal de l'anesthésiste, pour accomplir une fois de plus, sur la forme étendue et voilée, le miracle de la chirurgie. Il travaillait... comme il travaillerait toujours et de toute son âme afin que viennent des temps meilleurs et que se réalise sa plus grande espérance, afin que nul ne meure faute de la magie salvatrice du bistouri.



APPENDICE

LE PLAN WARREN

Selon la densité de la population, les médecins pourront s'organiser en clinique de groupe, avec une équipe comprenant le nombre des membres justifié par la population de la zone intéressée, chacun des membres de cette équipe étant un diagnosticien compétent, ou un spécialiste de premier ordre, dans quelque branche de la profession.



L'A.M.A. établira un type minimum pour les cliniques, qui devront se conformer à ce type et ne pas descendre au-dessous, faute de quoi leur licence sera retirée et donnée à quelque autre organisation plus satisfaisante.

Les cliniques soigneront et traiteront tous les malades de leur zone qui s'adresseront à elles, mais les malades ne seront pas tenus de s'adresser à une clinique déterminée, sauf les ressortissants au groupe à revenus minimes, ainsi qu'il sera précisé plus loin. Ce groupe, dont les dépenses seront payées par les administrations de l'État et de la cité, avec éventuellement un secours national, devront de ce fait recourir à la clinique de leur cité.

Les départements national et d'État de la Santé continueront à fonctionner sensiblement de la même manière qu'aujourd'hui pour le dépistage et la prévention des maladies, mais tout traitement à appliquer devra obligatoirement être déféré aux cliniques.

Les tuberculeux et les déficients mentaux seront, comme aujourd'hui, traités aux frais des administrations d'État ou de villes, à cela près que des cliniques spécialisées pourront être ouvertes, similaires aux cliniques privées antituberculeuses ou psychiatriques actuelles.

Ce plan ne comporte pas le médecin de famille, le praticien de

médecine générale. Dans chaque clinique, les praticiens de médecine organique seront des médecins de famille, en ce sens qu'ils feront les visites à domicile qui seront nécessaires, cette besogne étant généralement confiée aux plus jeunes gens.

Tout d'abord, le praticien de médecine générale non associé à une clinique pourra librement continuer à traiter sa clientèle, mais un système tel que le prévoit ce plan aboutira inévitablement à la disparition du praticien de médecine générale, car il ne semble pas qu'il doive y avoir encore place pour ses services.

Le service des ambulances sera assuré par les cliniques, et tout malade dont l'état légitimerait une observation constante sera transporté sans délai à l'hôpital de la clinique.

Dans les zones faiblement peuplées, un ou plusieurs dispensaires, ou stations de pansements, seront installés en divers points par la clinique du centre, de manière que les services médicaux puissent être constamment à la disposition de ceux qui en auront besoin.

Le gouvernement, en organisant les cliniques, leur accordera des prêts à long terme en vue de l'acquisition des bâtiments et de l'équipement nécessaires. Ces prêts ne seront pas des donations et devront être progressivement remboursés à un taux et une cadence prévus. Dans certaines régions, toutefois, des subsides gouvernementaux seront indispensables. L'octroi de ces subsides ne constituera en aucune manière, au gouvernement, un droit quelconque d'interférence. Chaque État ainsi que les associations médicales nationales dirigeront entièrement la gestion des cliniques.

Le paiement des services médicaux tels qu'ils seront fournis par les cliniques sera organisé comme suit :

1°) La population de l'ensemble du pays sera répartie en trois catégories basées sur les revenus :

A – Catégorie à faibles revenus.

Revenu annuel moindre que mille dollars pour le chef de famille ou que huit cents dollars pour personne isolée.

Soins médicaux assurés par le gouvernement d'État et de cité, qui paieront les frais de clinique à taux moyen pour chaque patient traité. Les malades seront soignés soit à domicile par le service des soins extérieurs, soit dans les salles des hôpitaux. Les opérations seront généralement faites par le personnel de l'établissement, sous la supervision des spécialistes des cliniques. Tous les soins médicaux seront octroyés exactement comme s'il s'agissait de ressortissants aux catégories à revenus supérieurs. Cela ne demandera pas une

augmentation considérable de dépenses, car la plupart de ces gens sont déjà soignés par les hôpitaux gratuits de leurs régions.

B – Catégorie à revenus moyens.

Revenu annuel de mille à trois mille dollars pour le chef de famille, ou de huit cents à deux mille cinq cents dollars pour personne isolée.

Admissibles d'après un système d'assurance sanitaire, prélevée sur les revenus à des taux allant de deux à cinq dollars par mois et par famille, et un dollar par mois et par personne isolée. Cette assurance sera collectée comme un impôt et versée à une commission spéciale dans chaque État, commission formée d'un membre de l'Association médicale de l'État, d'un membre du Service de la Santé publique des États-Unis et d'un représentant élu par le peuple.

Le gouvernement n'aura aucun droit de regard sur la dépense de ces sommes.

L'Association médicale établira une échelle de prix d'hospitalisation et traitement qui convienne à toutes les cliniques membres de l'association.

Tout patient sera libre de se présenter à n'importe quelle clinique de son État, suivant son choix, et y recevra les soins et traitements nécessaires sans aucun paiement supplémentaire. Les cliniques seront remboursées de ces frais par le fonds d'assurance d'État. Les personnes qui ne paieront pas ou n'auront pas payé leur assurance ne seront pas admissibles dans cette catégorie.

C. –Catégorie à forts revenus.

Revenu annuel dépassant trois mille dollars pour le chef de famille ou deux mille cinq cents dollars pour personne isolée. Ces patients régleront leurs frais médicaux comme ils le font aujourd'hui. Ils recevront à la clinique de leur choix le traitement qu'ils choisiront de payer – en chambre particulière ou demi-particulière. Les salles seront réservées à la catégorie A à faibles revenus.

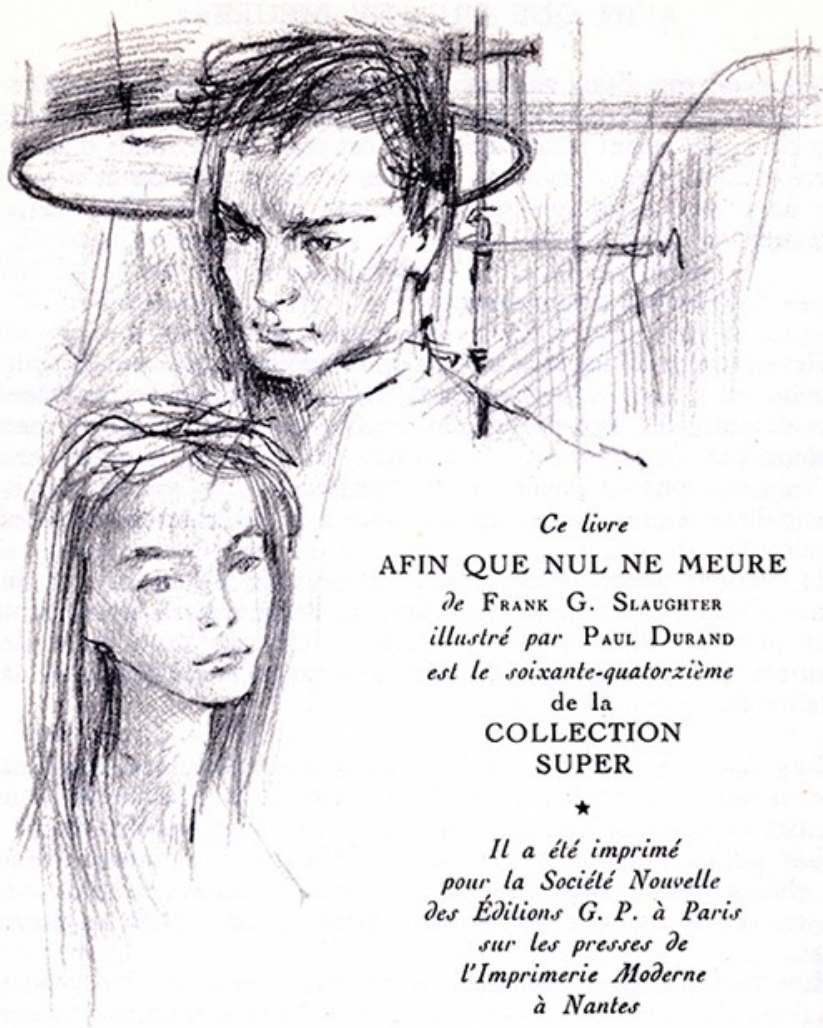
Le patient pourra souscrire lui-même telle assurance qui lui conviendra et payer ensuite la clinique, ou la régler par ses propres moyens. Mais, s'il est assuré, la clinique aura droit de nantissement et présomption sur l'assurance jusqu'à ce que la totalité des frais soit réglée.

Les patients appartenant à la catégorie A, faibles revenus, auront des jours et heures de visites fixés à la clinique de leur district et devront s'y conformer, sauf cas d'urgence.

Les patients de la catégorie B, revenus moyens, seront libres de choisir telle clinique qui leur conviendra dans leur État ou, en cas de nécessité et par arrangement spécial, dans un autre État.

Les patients de la catégorie C, revenus élevés, pourront aller où ils veulent, puisqu'ils régleront eux-mêmes la totalité de leurs débours.

2°) Les cliniques assureront les soins médicaux aux ressortissants des caisses de compensation aux taux établis pour les assurances pour les patients appartenant à la catégorie B, revenus moyens.



Ce livre
AFIN QUE NUL NE MEURE

de FRANK G. SLAUGHTER
illustré par PAUL DURAND
est le soixante-quatorzième
de la

**COLLECTION
SUPER**



*Il a été imprimé
pour la Société Nouvelle
des Éditions G. P. à Paris
sur les presses de
l'Imprimerie Moderne
à Nantes*

Photogravure S. T. O.

Dépôt légal n°1000 - 2^e Trimestre 1962
Novembre 1962

1 Ces initiales ne désignent pas une personne, mais un corps. Chaque spécialité a la sienne. Tau Mu Kappa, c'est la Fraternité de Médecine. Il s'agit d'une invitation corporative et fraternelle.

2 « Pee Wee » : sobriquet amical correspondant à peu près à notre « Petit bout d'chou ».

3 Docteur en médecine.

4 American Medical Association.

5 Service chargé des accouchements en dehors de l'hôpital.

6 R. N. : Registered Nurse (infirmière diplômée).

7 Pièce de cinq cents.

8 O.P.D. : Outside Patients Department (Service des malades extérieurs).

9 Dernière ligne d'un quatrain célèbre :

Be kind, sweet girl, and let who will be clever.

Do noble deeds, not dream them all day long.

And so make life, death, and the great forever.

One grand sweet song.

Sois bonne, douce enfant, et laisse qui veut être intelligente. Accomplis de nobles actions au lieu d'y rêver tout le jour. Et ainsi fais de la vie, de la mort et de l'éternité un magnifique et doux refrain.

10 Ignare.

11 (1907) MÉD. Partage illicite d'honoraires entre le médecin traitant et un de ses confrères.

12 American Medical Association.

13 En français dans le texte, bien entendu.